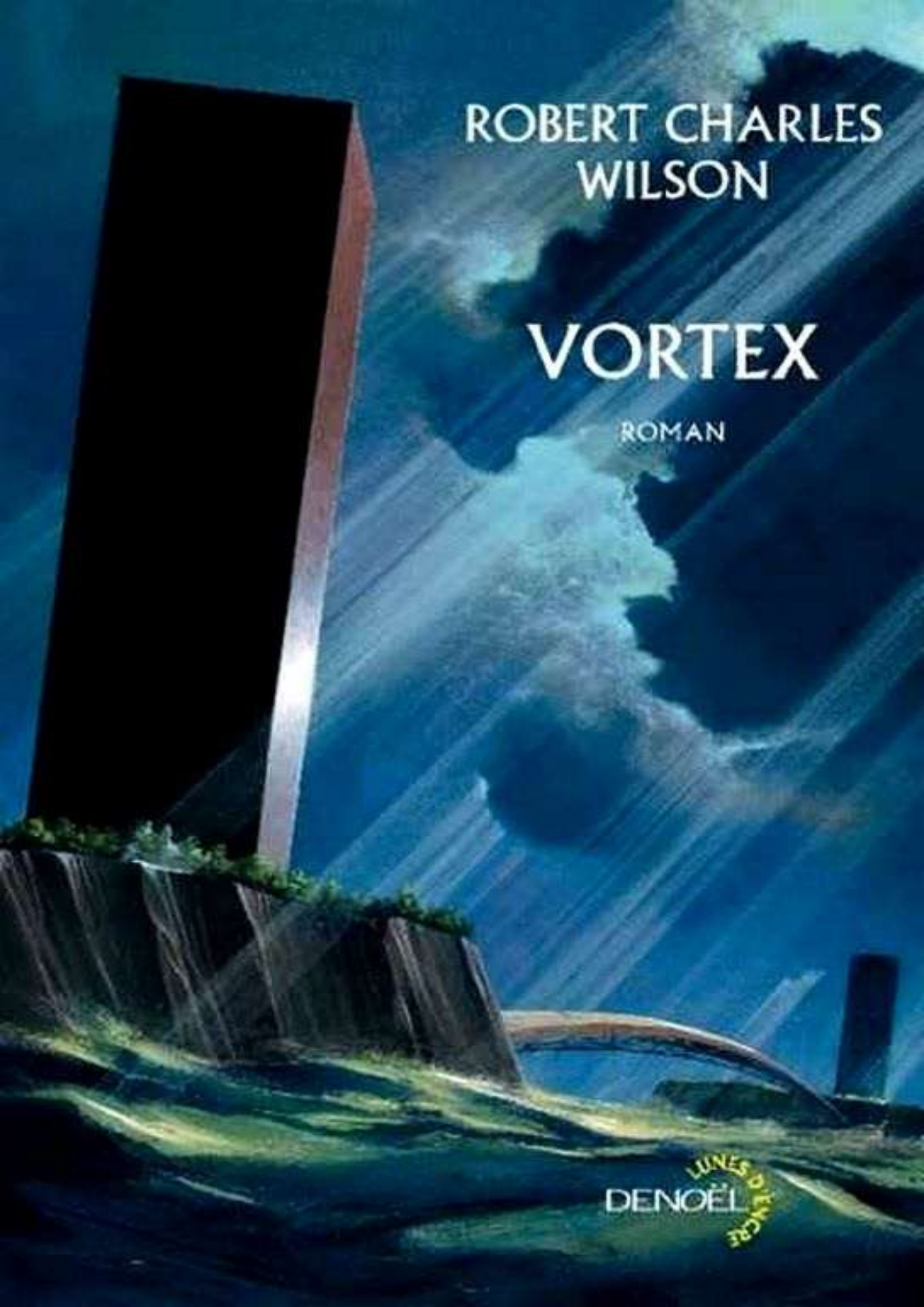


The book cover features a dramatic, dark blue and black sky with swirling clouds and streaks of light. A large, dark, rectangular structure, possibly a tower or a piece of machinery, stands on the left side, partially obscured by a bright, glowing vertical beam of light. The foreground shows a dark, rocky landscape with some green vegetation. In the bottom right corner, there is a small, stylized logo for the publisher Denoël, which includes the text 'LUNES D'ENCRE' in a circular arrangement around the word 'DENOËL'.

ROBERT CHARLES
WILSON

VORTEX

ROMAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Le ciel était d'un bleu dur, masqué au sud-est par des nuages qui ressemblaient à de vitreuses pousses coralliennes. 40,5 °C au centre de Houston, d'après le bulletin météorologique, tout comme la veille et l'avant-veille. Les journaux télévisés n'arrêtaient pas de parler des lancements en cours à White Sands, ceux de fusées qui injectaient des aérosols sulfurés dans la haute atmosphère pour essayer de ralentir le réchauffement climatique. Contre cette apocalypse imminente *là* (qui n'était pas de leur fait), les Hypothétiques n'avaient pas offert la moindre défense. Ils protégeaient la Terre du soleil enflé, mais la teneur en CO₂ de l'atmosphère ne semblait pas les regarder. Bien entendu, c'était à l'humanité de s'en occuper.

Robert Charles Wilson

VORTEX

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)
PAR GILLES GOULLET



Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original : *Vortex*

© 2011, Robert Charles Wilson
Première publication Tor Books, juillet 2011

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2012

Sandra et Bose

Dernière fois, se dit Sandra Cole lorsqu'elle se réveilla dans la chaleur étouffante de son appartement. Ce serait la dernière fois qu'elle irait passer sa journée de travail en compagnie de prostituées décharnées, de drogués en début de manque qui suaient de tout leur corps, de menteurs invétérés et de petits délinquants. Ce serait la dernière fois car elle allait remettre sa démission.

Elle se disait cela tous les matins de la semaine en se réveillant. Sauf qu'elle n'avait pas démissionné la veille et n'allait pas le faire non plus ce jour-là. Mais un matin, ce serait vraiment la *dernière fois*. Cette perspective la réjouit pendant qu'elle se douchait et s'habillait ; la soutint durant sa première tasse de café et son rapide petit déjeuner. Quand elle eut fini son yaourt et sa tartine grillée, Sandra avait rassemblé assez de courage pour affronter la journée. Pour accepter que rien n'allait changer, en fin de compte.

Le hasard voulut qu'elle passe devant l'accueil du State Care au moment où le flic amenait le garçon pour évaluation.

Ce dernier resterait sous sa responsabilité pendant une semaine : son dossier avait déjà été joint à sa liste de patients du matin. Il s'appelait Orrin Mather et n'était a priori pas violent. Il semblait d'ailleurs terrorisé, avec ses grands yeux humides et sa manière de tourner brusquement la tête d'un côté ou de l'autre comme un moineau qui craint de voir surgir un prédateur.

Sandra ne reconnut pas le flic qui l'avait conduit là, ce n'était pas un des habitués. Rien détonnant en soi : amener au centre d'admission du Texas State Care des mineurs appréhendés ne figurait pas parmi les tâches les plus nobles aux yeux des policiers de Houston. Curieusement, celui-ci semblait pourtant prendre un intérêt personnel à sa mission. Il n'inspirait aucun

mouvement de recul au garçon, qui restait au contraire tout près de lui, comme pour rechercher sa protection. Une main fermement posée sur l'épaule d'Orrin, l'agent dit quelques mots que Sandra n'entendit pas, mais qui parurent apaiser les angoisses du garçon.

Ils étaient aussi différents que possible : le policier grand et robuste, mais pas gros, sombre de teint comme de cheveux et d'yeux ; le garçon plus petit de quinze centimètres, si mince qu'il nageait dans sa combinaison modèle pénitentiaire, et aussi pâle que s'il venait de passer six mois dans une grotte.

Une rumeur plausible voulait que Jack Geddes, l'aide-soignant de service à l'accueil, travaille au noir comme videur dans un bar du centre-ville. Geddes se montrait souvent rude avec les patients... trop rude, de l'avis de Sandra. Dès qu'il se rendit compte de l'agitation d'Orrin Mather, il jaillit de derrière son comptoir, suivi peu après de l'infirmière de service avec son arsenal d'aiguilles et de sédatifs.

Le flic, et c'était *très* inhabituel, se campa entre Orrin et l'aide-soignant. « Rien de tout ça ne devrait être nécessaire, affirma-t-il avec un accent texan aux très légères intonations étrangères. Je peux accompagner M. Mather là où vous avez besoin qu'il aille. »

Sandra s'avança, un peu gênée de ne pas avoir parlé la première. Elle se présenta comme le Dr Cole et expliqua : « Il faut que nous commencions par l'entretien d'admission. Vous comprenez, monsieur Mather ? Ça se passe dans une pièce au bout du couloir. Je vous poserai quelques questions et noterai deux ou trois renseignements sur vous. Nous vous attribuerons ensuite une chambre. Vous comprenez ? »

Orrin Mather inspira pour se calmer et hocha la tête. L'infirmière et Geddes (qui semblait un peu agacé) reculèrent. Le flic évalua Sandra du regard.

« Agent Bose, annonça-t-il. Docteur Cole, pourrais-je vous toucher deux mots, une fois qu'Orrin sera installé ?

— Ça pourrait prendre un certain temps.

— J'attendrai, répondit Bose. Si vous permettez. »

Et cela, c'était on ne peut plus inhabituel.

La température en ville dépassait les 38 °C depuis dix jours. Le centre d'évaluation du State Care était climatisé, souvent à un point absurde (Sandra gardait un pull dans son bureau), mais dans la pièce réservée aux entretiens d'admission, la grille au plafond ne laissait entrer qu'un mince filet d'air frais. Orrin Mather suait déjà quand Sandra s'assit en face de lui. « Bonjour, monsieur Mather », lança-t-elle.

Il se détendit un peu en entendant sa voix. « Vous pouvez m'appeler Orrin, m'dame. » Il avait les yeux bleus, avec de grands cils qui ne semblaient pas à leur place sur ce visage anguleux. Une estafilade sur sa joue droite cicatrisait en balafre. « Presque tout le monde m'appelle comme ça.

— Merci, Orrin. Je suis le docteur Cole. Vous et moi aurons plusieurs discussions ces prochains jours.

— C'est vous qui décidez qui me garde.

— D'une certaine manière, oui. Je vais procéder à votre évaluation psychiatrique. Mais je ne suis pas là pour vous juger, vous comprenez ? Juste pour découvrir de quel genre d'aide vous avez besoin et si nous sommes en mesure de vous la procurer. »

Orrin hocha la tête une seule fois, le menton baissé sur la poitrine. « Vous décidez si je vais ou pas dans un camp du State Care.

— Toute l'équipe participe d'une manière ou d'une autre à la décision.

— Mais c'est avec vous que je parle ?

— Pour le moment, oui.

— D'accord. J'ai compris. »

La salle était équipée de quatre caméras de sécurité, une dans chaque coin, au ras du plafond. Ayant déjà vu des enregistrements de séances, les siennes et d'autres, Sandra savait à quoi elle ressemblait sur les moniteurs placés dans la pièce voisine : raccourcie par la perspective, impeccable dans son chemisier et sa jupe bleus, son badge d'identification se balançant au bout du cordon passé autour de son cou tandis qu'elle se penchait sur la table de pin naturel. Le garçon serait réduit par l'alchimie de la vidéo en un interviewé comme les autres. Mais il fallait vraiment qu'elle cesse de penser à Orrin

Mather comme à un garçon, même s'il semblait très jeune. Il avait dix-neuf ans, d'après son dossier. Assez vieux pour avoir du plomb dans la tête, comme disait la mère de Sandra. « Vous êtes originaire de Caroline du Nord, Orrin, exact ? »

— J'imagine que c'est ce que disent les papiers que vous êtes en train de lire.

— Ils se trompent ?

— Je suis né à Raleigh et j'y ai passé toute ma vie, oui, m'dame, jusqu'à ce que je vienne dans le Texas.

— Nous en parlerons plus tard. Pour l'instant, j'ai juste besoin d'être sûre que les renseignements de base sont corrects. Vous savez pourquoi la police vous a arrêté ? »

Il baissa les yeux. « Oui.

— Vous pouvez me le dire ?

— Pour vagabondage.

— C'est le terme légal. Vous appelleriez ça comment, vous ?

— Je ne sais pas. Dormir dans une ruelle, je crois. Et se faire tabasser par ces types.

— Ce n'est pas un crime d'être passé à tabac. La police vous a arrêté pour votre propre protection, pas vrai ?

— J'imagine, oui. Je saignais pas mal quand elle m'a trouvé. J'ai rien fait pour provoquer ces types. Ils s'en sont juste pris à moi parce qu'ils étaient bourrés. Ils ont essayé de me prendre mon cartable, mais je me suis pas laissé faire. J'aurais préféré que la police arrive un peu plus tôt. »

Une patrouille avait découvert Orrin Mather en sang et au bord de l'inconscience sur un trottoir du sud-ouest de Houston. Pas d'adresse, pas de papiers d'identité, pas de moyens d'existence visibles. Conformément aux lois sur le vagabondage promulguées suite au Spin, Orrin avait été arrêté à fins d'évaluation. Ses blessures physiques n'avaient posé aucun problème. On s'interrogeait toutefois sur son état mental et on comptait sur Sandra pour apporter une réponse au cours des sept prochains jours. « Vous avez de la famille, Orrin ? »

— Juste ma sœur Ariel, à Raleigh.

— La police l'a contactée ?

— Y paraît, m'dame. D'après l'agent Bose, elle arrive en bus pour me chercher. Ça prend du temps, en bus. Et bien sûr, il fait

chaud, à cette époque de l'année. Ariel n'aime pas quand il fait chaud. »

Il faudrait que Sandra en parle avec Bose. Quand un membre de la famille acceptait d'en prendre la responsabilité, il ne servait en général à rien qu'un vagabond aboutisse au State Care. Le rapport d'arrestation ne faisait état d'aucune violence de la part d'Orrin, qui comprenait visiblement dans quelle situation il se trouvait et ne semblait pas délirant. Du moins pour le moment. Même si Sandra trouvait qu'il avait bel et bien quelque chose d'étrange (observation qui manquait de professionnalisme et ne figurerait pas dans ses notes).

Elle commença par l'interrogatoire standard tiré du Manuel Diagnostique et Statistique. Connaissait-il la date du jour et caetera. La plupart de ses réponses furent directes et cohérentes. Mais quand elle lui demanda s'il entendait des voix, Orrin hésita. « J'imagine que non, finit-il par répondre.

— Vous en êtes sûr ? Vous pouvez en parler. Si vous avez un problème, nous voulons vous aider à le résoudre. »

Il hocha la tête d'un air grave. « Je sais bien. Mais c'est une question difficile. J'entends pas de voix, m'dame, pas exactement... mais des fois, j'écris des choses.

— Quel genre de choses ?

— Des trucs que je ne comprends pas toujours. »

Le point d'accès se trouvait donc là.

Sandra ajouta une note dans le fichier d'Orrin en vue d'une exploration ultérieure – *illusions possibles, écrites* – et sourit à Orrin, que le sujet angoissait visiblement. « Eh bien, c'est tout pour le moment. » Il s'était écoulé une demi-heure. « Nous aurons bientôt une nouvelle discussion. Je vais demander à un aide-soignant de vous accompagner à la chambre que vous occuperez ces prochains jours.

— Je suis sûr qu'elle est très jolie. »

Comparée aux ruelles de Houston, c'était possible. « Certains ont du mal, ici, le premier jour, mais croyez-moi, c'est moins dur que ça en a l'air. Le dîner est servi à dix-huit heures au réfectoire. »

Orrin eut l'air d'hésiter. « C'est comme une cafétéria ?

— Oui.

— Je peux vous demander si c'est bruyant ? J'aime pas le bruit quand je mange. »

Le réfectoire des patients était un zoo dans lequel régnait en général un bruit de zoo, mais le personnel s'assurait que personne n'y courait de danger. *Sensibilité au bruit*, ajouta Sandra à ses notes. « Il peut arriver qu'il y en ait un peu, oui. Vous pensez pouvoir le supporter ? »

Il la regarda d'un air abattu mais hocha la tête. « J'essaierai. Merci de m'avoir averti. Je vous en suis reconnaissant. »

Une âme perdue supplémentaire, plus fragile et moins combative que la plupart. Sandra espéra qu'une semaine au State Care ferait davantage de bien que de mal à Orrin Mather. Mais elle n'aurait pas parié dessus.

À sa grande surprise, le policier attendait encore quand elle ressortit de la salle d'entretien. D'ordinaire, les flics repartaient dès qu'ils avaient déposé quelqu'un. Le State Care avait débuté son existence institutionnelle pour soulager le système pénitentiaire surchargé durant les pires années du Spin et d'après. Cette urgence avait pris fin un quart de siècle plus tôt, mais le State Care servait encore de dépotoir pour les petits délinquants manifestement dérangés. C'était pratique pour la police, moins pour le State Care qui souffrait d'un manque de moyens financiers et humains. Il n'y avait presque aucun suivi de la part des forces de l'ordre. En ce qui les concernait, transférer la personne appréhendée revenait à classer l'affaire... ou pire, à tirer la chasse.

L'uniforme de Bose était impeccable, malgré la chaleur. Le policier commença à lui demander ce qu'elle pensait d'Orrin Mather, mais l'heure du déjeuner étant passée, et Sandra ayant un après-midi chargé, elle l'invita à la cafétéria... celle du personnel, pas le réfectoire des patients qui paraîtrait presque certainement pénible à Orrin Mather.

Elle prit son menu habituel du lundi, soupe et salade, et patienta le temps que Bose fasse de même. Il était assez tard pour qu'ils trouvent sans mal une table libre. « Je veux suivre le cas Orrin, annonça Bose.

— Celle-là, on ne me l'avait jamais faite.

— Pardon ?

— De manière générale, la police de Houston cesse de se sentir concernée par les gens qu'elle nous amène.

— J'imagine. Mais dans le cas d'Orrin, il reste quelques questions sans réponses. »

Elle remarqua qu'il parlait d'« Orrin » et non « du prisonnier » ou « du patient ». De toute évidence, l'agent Bose s'intéressait personnellement à lui. « Je ne vois rien de vraiment inhabituel dans son dossier.

— Son nom est apparu dans une autre affaire. Je ne peux pas vous donner de détails, mais je voulais vous demander... il a parlé de ce qu'il écrivait ? »

L'intérêt de Sandra s'accrut d'un cran. « Très brièvement.

— Quand on l'a arrêté, Orrin s'agrippait à un cartable en cuir qui contenait une dizaine de carnets lignés, tous remplis du début à la fin de son écriture. C'est ce qu'il défendait quand il s'est fait agresser. Orrin est coopératif, globalement, mais on a eu du mal à lui enlever ses carnets. Il a fallu le rassurer en lui promettant qu'on les mettait en sécurité et qu'on les lui rendrait aussitôt son cas résolu.

— Et vous l'avez fait ? Vous les lui avez rendus, je veux dire ?

— Pas encore, non.

— Parce que si Orrin se soucie autant de ces carnets, ils pourraient m'être utiles dans mon évaluation.

— Je comprends bien, docteur Cole. C'est pour ça que je voulais vous parler. Mais il se trouve que leur contenu concerne une autre affaire sur laquelle nous enquêtons. Je les fais transcrire, mais ça prend du temps... Orrin n'écrit pas très lisiblement.

— Je peux voir ces transcriptions ?

— Je suis venu pour vous le suggérer. Mais j'ai besoin de vous demander un service en échange. Tant que vous n'aurez pas lu le document en entier, pouvons-nous faire en sorte que tout ça reste en dehors des canaux officiels ? »

C'était une demande inhabituelle et Sandra hésita avant de répondre. « Je ne suis pas sûre de voir ce que vous voulez dire par "canaux officiels". Toute observation pertinente figurera dans l'évaluation d'Orrin. Ce n'est pas négociable.

— Vous pouvez faire toutes les observations que vous voulez, du moment que vous ne copiez ni ne citez directement rien de ce qui figure dans les carnets. Juste le temps que nous réglions certains points en suspens.

— Je n'ai Orrin que pour sept jours, agent Bose. Dans une semaine, il faudra que je fasse une recommandation. » Une recommandation qui changerait radicalement la vie d'Orrin, n'ajouta-t-elle pas.

« Je comprends, et je n'essaye pas de me mêler de votre travail. C'est votre évaluation qui m'intéresse. Ce que j'aimerais obtenir de vous, de manière informelle, c'est votre opinion sur ce qu'Orrin a écrit. Et plus précisément sur la fiabilité de ce qu'il a écrit. »

Sandra commençait enfin à comprendre. Les carnets d'Orrin contenaient quelque chose susceptible de servir de preuve dans une affaire en cours et Bose avait besoin de savoir jusqu'à quel point on pouvait faire confiance à ce document (ou à son auteur). « Si vous me demandez de témoigner dans un procès...

— Non, rien de la sorte. Une simple opinion officieuse. Tout ce que vous pourrez me dire qui ne viole pas le secret médical et ne vous cause pas d'ennuis professionnels.

— Je ne suis pas sûre de...

— Vous comprendrez peut-être un peu mieux une fois que vous aurez lu le document. »

C'est la gravité de Bose qui finit par la persuader d'accepter, du moins pour le moment. Elle était de surcroît sincèrement curieuse de ces carnets et de l'attachement que leur portait Orrin. Si elle découvrait quelque chose de cliniquement pertinent, elle n'aurait aucun remords à ne pas respecter la promesse faite au policier. Sa loyauté allait avant tout à son patient, et elle s'assura que Bose le comprenne.

Il accepta ses conditions sans discuter, puis se leva. Il n'avait pas terminé sa salade, un lit de laitue duquel il avait systématiquement prélevé toutes les tomates cerises. « Merci, docteur Cole. Merci pour votre aide. Je vous enverrai les premières pages ce soir par courrier électronique. »

Il lui remit une carte professionnelle sur laquelle figurait son téléphone, son adresse électronique et son nom complet :

Jefferson Amrit Bose. Elle se le répéta mentalement en regardant l'agent se fondre dans une foule de cliniciens vêtus de blanc devant la porte du réfectoire.

En fin de journée, après la dernière de ses consultations de routine, Sandra rentra chez elle dans la longue lumière du couchant.

Le crépuscule la faisait souvent penser au Spin. Le soleil avait vieilli et gonflé durant les années drastiquement raccourcies du Spin, et même s'il semblait très banal à l'ouest dans le ciel, il s'agissait d'une illusion artificielle. Le vrai soleil était un monstre âgé et boursouflé qui s'acharnait à mourir au cœur du Système solaire. Ce qu'elle voyait sur l'horizon était le reste de son rayonnement létal après filtrage et régulation par la technologie inconcevablement puissante des Hypothétiques. Depuis des années, depuis que Sandra était adulte, l'humanité ne vivait que parce que ces extraterrestres silencieux le toléraient.

Le ciel était d'un bleu dur, masqué au sud-est par des nuages qui ressemblaient à de vitreuses pousses coralliennes. 40,5 °C au centre de Houston, d'après le bulletin météorologique, tout comme la veille et l'avant-veille. Les journaux télévisés n'arrêtaient pas de parler des lancements en cours à White Sands, ceux de fusées qui injectaient des aérosols sulfurés dans la haute atmosphère pour essayer de ralentir le réchauffement climatique. Contre cette apocalypse imminente *là* (qui n'était pas de leur fait), les Hypothétiques n'avaient pas offert la moindre défense. Ils protégeaient la Terre du soleil enflé, mais la teneur en CO₂ de l'atmosphère ne semblait pas les regarder. Bien entendu, c'était à l'humanité de s'en occuper. Les pétroliers continuaient pourtant à remonter lentement le canal de Houston, l'or noir étant abondant et bon marché depuis que le brut avait commencé à couler en provenance d'Équatoria, ce nouveau monde derrière l'Arc. Les combustibles fossiles de deux planètes pour nous faire cuire, se dit Sandra. Le bourdonnement de la poussive climatisation de son automobile lui rappela son hypocrisie, mais elle ne pouvait se résoudre à renoncer au flux d'air frais.

Depuis la fin de son internat à l'université de San Francisco et le début de son travail au State Care, Sandra avait passé ses journées à rendre des verdicts succès/échec sur des esprits troublés et à faire passer des tests que la plupart des adultes fonctionnels réussissaient sans mal. Le sujet sait-il s'orienter dans l'espace et le temps ? Le sujet comprend-il les conséquences de ses actes ? Mais elle se disait que si elle pouvait faire passer les mêmes tests à l'humanité dans son ensemble, le résultat serait loin d'être acquis. *Le sujet est confus et souvent autodestructeur. Le sujet recherche des gratifications à court terme aux dépens de son propre bien-être.*

Le temps qu'elle arrive à son appartement de Clear Lake, la nuit était tombée et la température avait connu une baisse dérisoire d'un ou deux degrés. Elle se prépara un dîner au microondes, ouvrit une bouteille de vin rouge et vérifia si elle avait reçu le courrier de Bose.

C'était le cas. Quelques dizaines de pages. Censées avoir été écrites par Orrin Mather, mais elle trouva cela très improbable au premier coup d'œil.

Elle imprima le document et s'installa confortablement pour le lire.

Il commençait par ces mots : *Je m'appelle Turk Findley.*

Récit de Turk Findley

1

Je m'appelle Turk Findley et je vais vous raconter ce que j'ai vécu longtemps après la disparition de tout ce que j'aimais ou connaissais. Mon histoire commence dans le désert d'une planète qu'on appelait Équatoria, et s'achève... eh bien, c'est difficile à dire.

Je vais vous raconter mes souvenirs. Je vais vous raconter ce qui s'est passé.

2

Dix mille ans, voilà à peu près combien de temps j'ai passé loin du monde. C'est quelque chose de terrible à savoir, et pendant un moment, je n'ai quasiment rien su d'autre.

Je me suis réveillé nu et pris de vertiges sous le soleil de plomb d'un ciel bleu et vide. J'avais terriblement soif, le corps douloureux et la langue comme épaisse et morte dans ma bouche. J'ai voulu m'asseoir et failli retomber. Je n'y voyais pas clair, j'ignorais où je me trouvais et de quelle manière j'étais arrivé là. Je n'arrivais pas vraiment non plus à me souvenir d'où je venais. Je savais seulement, avec une répugnante conviction, qu'il s'était écoulé presque dix mille ans (mais qui les avait comptés ?).

Je me suis obligé à garder les yeux fermés et à rester parfaitement immobile jusqu'à ce que mon vertige commence à passer, puis j'ai relevé la tête pour essayer de comprendre ce que je voyais.

J'étais dans ce qui ressemblait à un désert. Il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde, pour autant que je

pouvais en juger, mais je n'étais pas vraiment seul pour autant : un certain nombre d'avions passaient lentement au-dessus de moi. Ils étaient d'une forme bizarre et comme ils semblaient n'avoir ni ailes ni rotors, je ne comprenais pas trop comment ils tenaient en l'air.

J'ai d'abord fait comme s'ils n'existaient pas. Je devais avant tout trouver de l'ombre : j'avais la peau rougie par le soleil et aucun moyen de savoir depuis combien de temps cela durait.

Le sable compact du désert s'étendait jusqu'à l'horizon, mais jonché de fragments de ce qui ressemblait à d'immenses jouets, avec à quelques mètres de moi une demi-coquille d'œuf vert cendré à la courbure peu prononcée d'au moins trois mètres de haut, et au loin, d'autres formes similaires aux couleurs brillantes mais qui commençaient à passer, comme si un accident s'était produit au cours d'une réception donnée par un géant. Derrière tout cela s'élevait un massif montagneux qui évoquait un maxillaire noirci. L'air sentait la poussière minérale et le caillou brûlant.

J'ai rampé jusque dans l'ombre délicieusement fraîche de la coquille brisée, il me fallait ensuite de l'eau. Et peut-être de quoi me couvrir. Mais mes efforts pour me protéger du soleil m'avaient redonné le vertige. Un des étranges avions semblait flotter au-dessus de moi : j'ai essayé d'agiter les bras pour qu'il me repère, mais je n'avais plus de forces. J'ai fermé les yeux et perdu connaissance.

3

Quand je suis revenu à moi, on me soulevait dans une espèce de civière.

Les brancardiers portaient un uniforme jaune et un masque antipoussière sur le nez et la bouche. Une femme vêtue du même uniforme jaune marchait à côté de moi. « Restez aussi calme que possible, s'il vous plaît, m'a-t-elle dit quand nos regards se sont croisés. Je sais que vous avez peur. Il faut qu'on se dépêche, mais faites-moi confiance, on vous emmène en lieu sûr. »

On m'a transporté dans un des avions qui avaient atterri. La femme en jaune a adressé à ses compagnons quelques mots dans une langue que je n'ai pas reconnue. Mes ravisseurs ou sauveteurs m'ont mis debout et je me suis aperçu que je pouvais tenir sur mes pieds. Une porte s'est abaissée, masquant le désert et le ciel. Une lumière moins crue inondait l'intérieur de l'appareil.

Hommes et femmes en combinaison jaune s'affairaient autour de moi, mais je n'ai pas quitté des yeux celle qui avait parlé anglais. « Doucement », m'a-t-elle dit en me prenant le bras. Elle mesurait à peine plus d'un mètre cinquante et m'a semblé d'une humanité rassurante une fois qu'elle a ôté son masque. Elle avait la peau brune, des traits vaguement asiatiques et des cheveux bruns coupés court. « Comment vous sentez-vous ? »

C'était une question difficile. J'ai réussi à hausser les épaules.

La femme m'a conduit dans un coin de la grande cabine, où une surface comparable à un lit est sortie en coulissant de la paroi, accompagnée d'un râtelier de ce qui pouvait être du matériel médical. Elle m'a dit de m'allonger. Les autres soldats ou aviateurs – je ne savais pas comment les appeler – vauquaient à leurs occupations sans se soucier de nous : ils manipulaient des surfaces de commande sur les murs ou se précipitaient dans d'autres endroits de l'appareil. J'ai eu la même sensation que dans un ascenseur en train de monter et j'ai compris que nous avions décollé, même s'il n'y avait aucun bruit, à part les échanges dans une langue que je ne reconnaissais pas. Aucun cahot, aucun remous, aucune turbulence.

La femme en jaune a plaqué un tube métallique au bout arrondi sur mon avant-bras, puis sur ma cage thoracique, et j'ai senti mon angoisse s'atténuer. J'ai deviné que je venais d'être drogué, mais cela ne me dérangeait pas vraiment. Ma soif s'était volatilisée. « Vous pouvez me dire votre nom ? » a demandé la femme.

J'ai répondu d'une voix rauque que j'étais Turk Findley, américain de naissance, mais vivant depuis quelque temps sur Équatoria. Je lui ai demandé qui elle était et d'où elle venait.

Elle a souri. « Je m'appelle Treya et je viens d'un endroit appelé Vox.

— C'est là qu'on va ?

— Oui. Ça ne prendra pas longtemps. Essayez de dormir, si vous pouvez. »

J'ai donc fermé les yeux pour m'efforcer de faire un état des lieux personnel.

Je m'appelle Turk Findley.

Turk Findley, né durant les dernières années du Spin. J'ai entre autres été manoeuvre, marin et pilote de petit avion. J'ai franchi l'Arc pour gagner Équatoria à bord d'un pétrolier avant de vivre quelques années à Port Magellan. J'ai rencontré une femme nommée Lise Adams qui cherchait son père, et sa quête nous a conduits au milieu d'amateurs d'expériences avec les drogues martiennes... puis au fond des champs pétrolifères du désert d'Équatoria à un moment où des cendres commençaient à tomber du ciel et des trucs bizarres à pousser sur le sol. J'aimais assez Lise Adams pour comprendre que je ne lui faisais aucun bien. Nous avons été séparés dans le désert... et c'était à ce moment-là, me semblait-il, que les Hypothétiques m'avaient pris. Ils m'avaient pris et emporté comme une vague entraîne un grain de sable. Pour me lâcher sur cette plage, ce haut-fond, cette barre, dix mille ans en aval.

C'était mon passé, pour ce que je pouvais en reconstruire.

Quand j'ai repris connaissance, je me trouvais dans une cabine plus petite et moins impersonnelle de l'avion. Assise à mon chevet, Treya, ma gardienne ou ma docteur (je ne savais pas trop), fredonnait une mélodie dans une tonalité mineure. Quelqu'un, peut-être elle, m'avait habillé d'un pantalon et d'une tunique simple.

La nuit était tombée. Une étroite fenêtre sur ma gauche m'a montré quelques étoiles éparpillées qui tournaient comme des points sur une roue chaque fois que l'appareil virait. La petite lune d'Équatoria gisait sur l'horizon (je me trouvais donc toujours sur Équatoria, qui pouvait malgré tout avoir beaucoup

changé). Tout en bas, des vagues surmontées de blanc luisaient de phosphorescence. Nous survolions la mer, loin du continent.

« Qu'est-ce que vous chantez ? » ai-je demandé.

Treya a légèrement sursauté, surprise de me trouver éveillé. Elle était jeune – vingt ou vingt-cinq ans, ai-je estimé. Elle avait le regard attentif mais prudent, comme si je l'effrayais un peu. La question l'a toutefois fait sourire. « Rien qu'une chanson... »

Une mélodie familière. L'une de ces lamentations au tempo de valse si populaires à la suite du Spin. « Ça m'en rappelle une que je connaissais. Elle s'appelait...

— “Après nous”. »

Exactement. Je l'avais entendue dans un bar au Venezuela quand j'étais jeune et seul au monde. Elle n'était pas mauvaise, mais je ne voyais pas comment elle avait pu survivre pendant cent siècles. « Comment la connaissez-vous ?

— Eh bien, ce n'est pas facile à expliquer. D'une certaine manière, j'ai grandi avec.

— Vraiment ? Mais vous avez quel âge, au juste ? »

Un autre sourire. « Je suis moins vieille que vous, Turk Findley. Mais j'ai des souvenirs. C'est pour ça qu'on m'a chargée de m'occuper de vous. Je suis non seulement votre infirmière, mais aussi votre interprète, votre guide.

— Dans ce cas, vous pouvez peut-être m'expliquer...

— Je peux vous expliquer beaucoup de choses, mais pas pour le moment. Il faut que vous vous reposiez. Je peux vous donner de quoi dormir.

— Mais j'ai dormi.

— C'était l'impression que vous aviez en étant avec les Hypothétiques... l'impression de dormir ? »

La question m'a fait tressaillir. Je savais que, d'une certaine manière, j'avais été « avec les Hypothétiques », mais je n'en gardais aucun souvenir véritable. Treya semblait en savoir davantage que moi à ce sujet.

« La mémoire va peut-être vous revenir, a-t-elle déclaré.

— Vous voulez bien me dire ce que nous fuyons ? »

Elle a froncé les sourcils. « Je ne comprends pas.

— Vous semblez tous très pressés de sortir du désert.

— Eh bien... ce monde a changé depuis que vous avez été enlevé. Il y a eu plusieurs guerres. La planète a perdu une très grande partie de sa population et ne l'a jamais vraiment récupérée. D'une certaine manière, il y a *encore* une guerre en cours dessus. »

Comme pour confirmer ses dires, l'appareil a viré brusquement. Treya a jeté un coup d'œil nerveux par la fenêtre. Un éclat de lumière blanche a masqué les étoiles et illuminé les vagues en dessous. Je me suis redressé pour mieux voir et, au moment où cette lumière disparaissait, j'ai cru apercevoir sur l'horizon une espèce de continent lointain ou (car c'était presque géométriquement plat) un énorme navire. Qu'ont ensuite englouti les ténèbres.

« Restez allongé », a dit Treya. Le virage de l'appareil s'est encore accentué. Treya s'est réfugiée dans un siège fixé à la paroi la plus proche. De la lumière a une nouvelle fois jailli par la fenêtre. « Nous sommes hors de portée de leurs navires, mais leurs avions... Il nous a fallu du temps pour vous trouver. Les autres devraient être en sécurité, à présent. La cabine vous protégera si notre véhicule est endommagé, mais il faut que vous vous allongiez. »

C'est arrivé presque avant qu'elle finisse sa phrase.

Notre formation comptait cinq appareils (ai-je appris ensuite). Nous étions les derniers à sortir du désert. L'attaque est arrivée plus vite et plus fort que prévu : nos quatre avions d'escorte sont tombés en nous protégeant et nous nous sommes retrouvés sans défense.

Je me souviens de Treya me prenant la main. J'ai voulu lui demander de quel genre de guerre il s'agissait, et ce qu'elle voulait dire par « les autres ». Mais je n'en ai pas eu le temps. Elle me serrait farouchement les doigts dans sa paume glacée. Il y a alors eu une chaleur soudaine, une lumière aveuglante, et nous nous sommes mis à tomber.

Des manœuvres d'urgence préprogrammées et une part de hasard ont conduit notre fragment d'appareil jusqu'à la plus proche île de Vox.

Vox était un vaisseau maritime – un *navire*, au sens le plus large –, mais aussi bien davantage que ce que laisse entendre ce mot. C'était un archipel d'îles flottantes, beaucoup plus grand que tout ce qu'on avait jamais mis à l'eau durant mon existence. C'était une culture et une nation, une histoire et une religion. Pendant près de cinq siècles, il avait parcouru les océans de l'Anneau des Mondes – comme Treya appelait les planètes reliées par les Arcs des Hypothétiques. Il avait des ennemis puissants et proches, m'a expliqué Treya. Équatoria n'était plus qu'un monde vide, mais « une alliance de démocraties corticales » avait expédié des vaisseaux de poursuite déterminés à empêcher Vox d'atteindre l'Arc reliant Équatoria à la Terre.

Treya ne pensait pas qu'ils pourraient y arriver. Mais la dernière attaque avait été très dure et fait entre autres victimes l'appareil à bord duquel nous voyagions.

Nous avons survécu grâce aux mécanismes de protection perfectionnés équipant le compartiment dans lequel Treya s'occupait de moi : des aérogels ont amorti la décélération catastrophique et des surfaces portantes se sont déployées pour nous faire planer jusqu'à un endroit où nous pourrions nous poser : l'une des îles périphériques de l'archipel Vox, désormais inhabitée et loin de la grande ville que Treya appelait Centre-Vox.

Celle-ci, le « moyeu » de l'archipel, avait constitué la cible principale de l'attaque. À la lumière de l'aube, nous avons vu une colonne de fumée monter derrière l'horizon, du côté du vent. « Là, a dit Treya d'une voix traumatisée. Cette fumée... Elle doit venir de Centre-Vox. »

Nous avons abandonné la chaloupe fumante pour nous avancer dans un pré. Le soleil se détachait de l'horizon. « Le Réseau est muet », a dit Treya. Je n'ai pas compris ni de quoi elle parlait, ni comment elle le savait. Elle avait le visage raide de chagrin. Le reste de l'appareil avait dû tomber dans l'océan.

Et à part nous, tous ses passagers étaient morts. J'ai demandé à Treya comment il se faisait que nous ayons été choisis pour survivre.

« Pas *nous*, a-t-elle répondu. *Vous*. L'appareil a fait en sorte de vous protéger. J'ai juste eu la chance d'être tout près.

— Pourquoi moi ?

— Nous vous avons attendu pendant des siècles. Vous et les autres comme vous. »

Je n'ai pas compris. Mais comme elle était sous le choc et contusionnée sur tout le corps, je n'ai pas insisté. Les secours arriveraient, d'après elle. Ses concitoyens nous trouveraient. Ils nous enverraient un avion, même si Centre-Vox avait été endommagé. On ne nous abandonnerait pas en pleine nature.

Ce sur quoi elle se trompait, en fin de compte.

La paroi extérieure du compartiment de survie fumait encore... elle avait brûlé l'herbe du pré dans lequel nous avions atterri et il faisait beaucoup trop chaud à l'intérieur pour qu'elle nous serve même d'abri temporaire. Treya et moi avons sorti plusieurs brassées de matériel récupérable. La chambre de survie avait été généreusement garnie de ce que je devinais être des fournitures pharmaceutiques et médicales, moins généreusement de ce que Treya a identifié comme des boîtes de nourriture. J'ai pris toutes celles qu'elle me désignait et nous avons empilé nos prises au pied d'un arbre (d'une espèce différente de celles que je connaissais). Celui-ci nous fournissait tout l'abri dont nous avons besoin pour le moment. Il faisait bon et le ciel était dégagé.

Tout cet effort physique ne m'empêchait pas de me sentir plutôt bien, nettement mieux qu'à mon premier réveil dans le désert. Je n'étais pas fatigué ni même particulièrement inquiet, sûrement à cause des médicaments administrés par Treya. Je n'avais pas l'impression d'être sous sédatifs, juste calme, plein d'énergie et peu disposé à m'étendre sur les dangers qui nous menaçaient. Treya a appliqué une espèce de pommade sur ses plaies et éraflures, qui ont cicatrisé aussitôt. Elle s'est ensuite pressé un tube de verre bleu sur l'intérieur du bras. Quelques minutes plus tard, elle semblait aussi en forme que moi, même si le chagrin continuait de lui marquer le visage.

Le lever du soleil nous a permis de mieux voir l'endroit où nous avons atterri. C'était un paysage somptueux. Quand j'étais petit, ma mère me lisait une Bible illustrée pour enfants et l'île me rappelait ses aquarelles de l'Éden avant la Chute. De tous côtés, des prairies vallonnées recouvertes de petites plantes semblables à du trèfle se fondaient dans des bosquets d'arbres chargés de fruits. Mais il n'y avait ni agneaux ni lions. Et ni personnes ni routes. Pas même un sentier.

« Ça pourrait m'être utile que vous m'expliquiez un peu ce qui se passe, ai-je dit.

— On m'a formée pour ça... pour vous aider à comprendre. Mais sans le Réseau, difficile de savoir par où commencer.

— Dites-moi juste ce qu'aimerait savoir un inconnu qui débarque. »

Elle a levé les yeux vers le ciel, vers l'inquiétante colonne de fumée. Les nuages se sont reflétés dans ses yeux.

« D'accord. Je vais vous dire ce que je peux. En attendant les secours. »

Vox avait été construit et habité par une communauté d'hommes et de femmes qui croyaient que leur destin consistait à se rendre sur Terre pour entrer en communication directe avec les Hypothétiques.

C'était quatre mondes et cinq siècles auparavant, m'a dit Treya. Depuis, Vox ne s'était jamais détourné de son but. Il avait traversé trois Arcs, noué des alliances temporaires, combattu ses ennemis déclarés, grossi par accréation de nouvelles communautés et de nouvelles îles artificielles sur sa périphérie, jusqu'à atteindre sa configuration actuelle d'archipel.

Ses ennemis (« les démocraties corticales ») croyaient que toute tentative pour attirer l'attention des Hypothétiques était non seulement vouée à l'échec, mais dangereuse et suicidaire, et pas seulement pour Vox. Ce différend avait dégénéré à l'occasion en guerre ouverte et, à deux reprises au cours des cinq siècles précédents, Vox avait été quasiment détruit. Ses habitants s'étaient toutefois révélés plus disciplinés et plus malins que leurs ennemis. Du moins d'après Treya.

Quand son débit un peu fébrile a commencé à ralentir, j'ai demandé : « Comment vous en êtes arrivés à me recueillir dans le désert ? »

— C'était prévu depuis le début, depuis bien avant ma naissance.

— Vous vous attendiez à me trouver là ?

— Nous savons par expérience comme par observation de quelle manière se répare et se rétablit le corps des Hypothétiques. Nous savons, grâce aux preuves géologiques, que le cycle se répète tous les neuf mille huit cent soixante-quinze ans. Et les archives historiques nous apprennent que certaines personnes ont été prises dans le cycle de renouvellement au milieu du désert équatorien... vous, par exemple. Ce qui entre, ressort. C'était prédit presque à l'heure près. » Sa voix s'est faite respectueuse. « Vous avez été en présence des Hypothétiques. Ce qui vous rend spécial. C'est pour ça qu'on a besoin de vous.

— Besoin de moi pour quoi ?

— L'Arc qui relie Équatoria à la Terre a cessé de fonctionner il y a plusieurs siècles. Personne n'est allé sur Terre depuis. Mais nous croyons pouvoir faire le voyage, du moment que vous et les autres nous accompagnez. Vous comprenez ? »

Non, mais je n'ai rien dit. « Vous avez parlé des "autres"... lesquels ? »

— Ceux qui ont été emportés dans le cycle de renouvellement des Hypothétiques. Vous y étiez, Turk Findley. Vous avez dû le voir, même si vous ne vous en souvenez pas. Un Arc qui sortait du désert, très grand, mais moins que ceux qui relient les mondes. »

Je m'en souvenais à la manière dont on se souvient d'un cauchemar à la lumière du matin. Il avait provoqué des séismes mortels. Il avait attiré de tout le Système solaire les machines des Hypothétiques, qui étaient tombées du ciel comme des cendres toxiques. Il avait tué des amis à moi. Treya l'appelait « Arc temporel » et sous-entendait qu'il faisait partie d'un cycle dans la vie des Hypothétiques. Mais nous ne le savions pas, à l'époque.

J'ai frissonné, malgré la tiédeur de l'atmosphère et les médicaments de réconfort qui circulaient dans mon sang.

« Ça vous a pris et ça vous a maintenu presque dix mille ans en stase. Ça vous a *marqué*, Turk Findley. Les Hypothétiques vous *connaissent*. Voilà pourquoi vous êtes importants. Vous et les autres.

— Dites-moi leurs noms.

— Je ne les connais pas. On m'a spécifiquement affectée à vous. Si le Réseau fonctionnait correctement... mais bon. » Elle a hésité. « Ils étaient sans doute à Centre-Vox au moment de l'attaque. Vous pourriez être le seul survivant. C'est pour ça qu'il *faut* qu'on vienne nous chercher. Ils viendront dès que possible. Ils nous retrouveront et nous ramèneront. »

Malgré ses paroles, le ciel restait bleu et vide.

L'après-midi, j'ai exploré les environs, en restant en vue du camp et en ramassant du petit bois pour le feu. Sur cette île de l'archipel Vox, beaucoup d'arbres donnaient des fruits comestibles, à ce que m'avait dit Treya, aussi en ai-je également ramassé. J'ai rassemblé le petit bois en fagot avec un morceau de ficelle plate récupérée sur la chaloupe et j'ai fourré les fruits – des cosses jaunes grosses comme des poivrons – dans un sac de toile, lui aussi de récupération. C'était agréable de se rendre utile. À part un chant d'oiseau de temps en temps, et le bruissement des feuilles, je n'entendais que ma respiration et mes pas dans l'herbe du pré. Le paysage vallonné aurait été apaisant, sans la colonne de fumée qui continuait à salir l'horizon.

Je pensais à cette fumée en revenant au camp. J'ai demandé à Treya si l'attaque avait été nucléaire et si nous devions nous inquiéter des retombées ou des radiations. Elle n'en savait rien... il n'y avait pas eu d'attaque thermonucléaire sur Vox « depuis les Premières Guerres orthodoxes », plus de deux siècles avant sa naissance. L'histoire qu'elle avait apprise n'en détaillait pas les effets.

« J'imagine que ça n'a pas d'importance, ai-je dit. Ce n'est pas comme si on y pouvait quoi que ce soit. Et le vent nous est

favorable, apparemment. » Les volutes de fumée avaient commencé à s'élargir parallèlement à notre position.

Treya a froncé les sourcils et s'est abrité les yeux pour regarder dans cette direction. « Vox est un navire motorisé, a-t-elle dit. Nous nous trouvons à sa poupe... nous *devrions* être sous le vent de Centre-Vox.

— Ce qui veut dire ?

— Que nous dérivons peut-être. »

Je ne savais pas ce que cela pourrait impliquer (ni comment on arrivait à diriger un vaisseau de la taille d'un petit continent), mais cela confirmait que Centre-Vox avait subi d'importants dégâts et que les secours n'arriveraient peut-être pas aussi rapidement que Treya l'espérait. Elle avait dû parvenir à la même conclusion. Elle m'a aidé à creuser un petit trou pour notre feu, mais d'un air maussade et sans beaucoup communiquer.

Nous n'avions pas d'horloge pour compter les heures. J'ai dormi une fois dissipé l'effet des stimulants. Quand je me suis réveillé, le soleil effleurait l'horizon et il faisait plus frais. Treya m'a montré comment utiliser un de nos outils de récupération pour mettre le feu au petit bois que j'avais ramassé.

Devant les flammes qui crépitaient, j'ai ensuite réfléchi à notre position... c'est-à-dire à la position physique de Vox par rapport à la côte d'Équatoria. De mon temps, Équatoria était un avant-poste colonisé dans le Nouveau Monde, la planète qu'atteignait un bateau parti de Sumatra en traversant l'Arc des Hypothétiques. Si Vox voulait arriver sur la Terre, il lui faudrait aller traverser dans l'autre sens cet Arc sur Équatoria. Aussi n'ai-je pas été surpris quand son sommet a commencé à luire dans le ciel de plus en plus sombre, juste après le coucher du soleil.

L'Arc était une construction des Hypothétiques, bâtie à leur échelle incompréhensible. Sur Terre, ses piliers étaient enfoncés au fond de l'océan Indien et son apex sortait de l'atmosphère de la planète. Son jumeau sur Équatoria avait la même taille et pouvait même être, d'une certaine manière, le même objet physique. Un Arc, deux mondes. Son sommet a continué à

refléter la lumière du soleil longtemps après le crépuscule, filet d'argent très haut dans le ciel. Dix millénaires ne l'avaient pas changé. Treya a tranquillement levé les yeux en murmurant des paroles paisibles dans sa propre langue. Je lui ai ensuite demandé s'il s'agissait d'une chanson ou d'une prière.

« Les deux, peut-être. On pourrait dire que c'est un poème.

— Vous pouvez me le traduire ?

— Ça parle des cycles du ciel, de la vie des Hypothétiques. Le poème dit que les débuts et les fins n'existent pas.

— Je n'en sais rien.

— J'ai bien peur qu'il y ait beaucoup de choses que vous ne sachiez pas. »

Elle semblait indubitablement malheureuse. Je lui ai dit que je ne comprenais pas ce qui était arrivé à Centre-Vox, mais que j'étais désolé pour elle.

Elle m'a souri d'un air triste. « Et moi, je suis désolée pour vous. »

Je n'avais pas envisagé ce qui m'était arrivé sous cet aspect-là, comme une perte, quelque chose à pleurer. Mais elle avait raison : je me trouvais irrévocablement à cent siècles de chez moi. Tout ce que je connaissais et auquel j'étais habitué avait disparu.

Mais j'avais essayé presque toute ma vie de dresser un mur entre moi et mon passé, sans jamais y parvenir. Il y a des choses dont on vous prive, d'autres que vous abandonnez... et d'autres encore que vous emportez avec vous, monde sans fin.

Le lendemain matin, Treya m'a administré une autre dose de la réserve apparemment inépuisable de produits pharmaceutiques dont elle disposait. C'était la seule consolation qu'elle pouvait proposer et je l'ai acceptée de bon cœur.

5

« Les secours devraient déjà être là. On ne peut pas les attendre éternellement. Il faut qu'on se mette en route. »

Qu'on marche jusqu'à Centre-Vox, voulait-elle dire : jusqu'à la capitale en flammes de sa nation flottante.

« C'est possible ?

— Je pense.

— On a toute la nourriture qu'il nous faut, ici. Et on sera plus faciles à repérer si on reste à côté de l'épave.

— Non, Turk. Il faut qu'on arrive à Centre-Vox avant le franchissement de l'Arc. Mais il n'y a pas que ça. Le Réseau ne fonctionne toujours pas.

— Et ça pose un problème ? »

Elle a froncé les sourcils d'une manière que je commençais à savoir interpréter : elle s'efforçait de trouver les mots anglais qui correspondaient à un concept mal connu. « Le Réseau n'est pas une simple connexion passive. Certaines parties de mon corps et de mon esprit en dépendent.

— En dépendent pour quoi ? Vous semblez aller bien.

— Les médicaments que j'ai pris sont efficaces. Sauf qu'ils finiront par s'épuiser. Il faut que je rentre à Centre-Vox, croyez-moi sur parole. »

Elle a insisté là-dessus et je n'étais pas en mesure de discuter. Elle avait sans doute raison, pour les médicaments : elle s'était administré ce matin-là deux doses qui lui faisaient manifestement moins d'effet que la veille. Nous avons donc rassemblé tout ce que nous avions récupéré d'utile et que nous étions capables de porter, et nous nous sommes mis en route.

Nous avons adopté un rythme régulier tout au long de la matinée. Si la guerre continuait, nous n'en voyions aucun signe. (D'après Treya, l'ennemi ne disposait d'aucune base permanente à Équatoria et avait attaqué pour tenter une dernière fois de nous empêcher de traverser l'Arc. Vox avait lancé des représailles juste avant que ses défenses s'effondrent : le ciel bleu et vide signifiait probablement que cette contre-attaque avait été efficace.) Le paysage vallonné ne présentait aucun véritable obstacle et nous avançons face à la colonne de fumée qui montait toujours derrière l'horizon. Vers midi, nous avons escaladé une petite colline de laquelle nous avons pu voir les limites de l'île : l'océan sur trois côtés et, dans la direction du vent, un mamelon qui devait être l'île suivante du chapelet.

Plus intéressant, quatre tours dépassaient de la forêt devant nous – des structures artificielles, noires, sans fenêtres, hautes

de peut-être vingt ou trente étages et séparées par de nombreux kilomètres. En atteindre une nous aurait obligés à un détour important, mais s'il y a des gens là-bas, ai-je suggéré, nous pourrions peut-être leur demander de l'aide.

« Non ! » Treya a secoué la tête d'un air farouche. « Non, il n'y a personne à l'intérieur. Ce sont des machines, pas des habitations. Elles captent le rayonnement ambiant pour l'injecter en dessous.

— En dessous ?

— Dans la partie creuse de l'île, là où il y a les fermes.

— Vos fermes sont en sous-sol ? » Il ne manquait pas à la surface de terres fertiles, ni d'ailleurs de soleil.

Sauf que, m'a-t-elle dit, Vox était conçu pour voyager dans des environnements inhospitaliers ou variables sur tout l'Anneau des Mondes. Chacune des planètes de cet Anneau était habitable, mais les conditions changeaient de l'une à l'autre : les sources de nourriture de l'archipel devaient être protégées des changements dans la longueur des jours ou des saisons, des variations extravagantes de température, de l'intensité variable de la lumière du soleil ou du rayonnement ultraviolet. À long terme, l'agriculture de surface aurait été aussi impossible que sur le pont d'un porte-avions. La forêt que nous voyions était luxuriante, mais uniquement parce que Vox avait passé la plus grande partie des cent dernières années amarré dans des climats favorables. (« Ça pourrait changer, a dit Treya, si nous traversons l'Arc qui donne accès à la Terre. ») À l'origine, ces îles n'étaient que des blocs nus de granit artificiel ; la couche arable, accumulée au fil des siècles, avait été colonisée par des cultivars fugueurs et des graines apportées par le vent depuis des îles et des continents de deux mondes voisins.

« On ne peut pas descendre dans les terres cultivées ?

— Si, peut-être. Mais ce n'est pas une bonne idée.

— Pourquoi, les fermiers sont dangereux ?

— Sans le Réseau, peut-être. Ce n'est pas facile à expliquer, mais le Réseau est aussi un mécanisme de contrôle social. Tant qu'il n'est pas rétabli, mieux vaut éviter les bandes non surveillées.

— Les paysans chahutent quand ils ne sont plus tenus en laisse ? »

Elle m'a adressé un regard méprisant. « Ne jugez pas trop vite ce que vous ne comprenez pas. » Elle a ajusté son sac sur son dos et pris quelques pas d'avance pour écourter la conversation. Nous sommes redescendus de la colline et avons regagné l'ombre de la forêt. J'ai essayé d'évaluer notre progression en me repérant aux tours noires chaque fois que nous franchissions une crête. J'ai estimé qu'il nous faudrait un ou deux jours pour atteindre le rivage.

Le temps s'est gâté dans l'après-midi. De gros nuages sont arrivés, suivis de vents erratiques et de bourrasques de pluie. Nous avons continué à avancer d'un pas déterminé jusqu'à ce que le jour commence à tomber et nous avons ensuite trouvé refuge dans un bosquet où nous avons tendu une bâche imperméable entre les branches entremêlées des arbres. J'ai réussi à allumer un petit feu dessous.

Nous nous sommes blottis à l'abri de la bâche dans la nuit qui venait. L'air empestait le feu de bois et la terre mouillée. J'ai réchauffé des rations tandis que Treya fredonnait tout bas la même chanson que dans l'avion. Je lui ai redemandé comment elle en était venue à connaître une chanson populaire vieille de dix mille ans.

« Ça faisait partie de ma formation. Je suis désolée, je ne me rendais pas compte que ça vous perturbait.

— Pas du tout. Je connais cette chanson. Je l'ai entendue pour la première fois au Venezuela pendant que j'attendais un embarquement sur un pétrolier. Dans un petit bar qui passait des chansons américaines. Vous l'avez entendue où, vous ? »

Son regard est allé se perdre dans l'obscurité de la forêt. « Sur un serveur de fichiers dans ma chambre. Comme mes parents étaient sortis, j'ai monté le volume et je me suis mise à danser. » Elle parlait d'une voix éteinte.

« C'était où ?

— À Champlain.

— Champlain ?

— État de New York. Près de la frontière canadienne.

— Sur la *Terre* ? »

Elle m'a regardé d'un air bizarre, puis ses yeux se sont écarquillés. Elle s'est mis la main sur la bouche.

« Treya ? Ça va ? »

Il semblait que non. Elle a attrapé son sac, a fouillé dedans et en a sorti le distributeur de médicaments qu'elle a pressé sur son bras.

Dès qu'elle s'est remise à respirer normalement, elle a dit : « Désolée. C'était une erreur. Ne m'interrogez plus là-dessus, s'il vous plaît.

— Je peux peut-être vous aider, si vous me dites ce qui se passe.

— Pas maintenant. »

Elle s'est recroquevillée plus près des flammes et a fermé les yeux.

Le lendemain matin, la pluie s'était transformée en bruine et en brouillard. Le vent avait cessé, mais avait fait tomber durant la nuit une manne de fruits mûrs, facile petit déjeuner.

Le temps couvert masquait la colonne de fumée qui montait de Centre-Vox, mais deux des tours noires se trouvaient assez près pour servir de points de repère. En milieu de matinée, le brouillard s'était dissipé ; à midi, le ciel était moins bas et nous entendions l'océan.

Treya s'est montrée plus bavarde en plein jour, sans doute à cause de sa dose assez importante de médicaments. (Elle avait déjà pressé deux fois l'ampoule sur son bras.) De toute évidence, elle se servait de médicaments pour compenser la perte du « Réseau », quoi que ce terme puisse signifier pour elle. Et de manière non moins évidente, son problème s'aggravait. Quand nous avons levé le camp, elle s'est lancée presque tout de suite dans quelque chose qui tenait davantage du monologue nerveux et distrait que de la conversation – du monologue de cocaïnomane, me serais-je dit en d'autres temps et en d'autres lieux. Je l'ai écoutée attentivement et sans l'interrompre, et une fois sur deux, ses paroles n'avaient aucun sens. Parfois, elle se taisait et le vent dans les arbres paraissait soudain très bruyant.

Elle m'a raconté venir d'une famille d'ouvriers du quartier le plus loin sous le vent de Centre-Vox. Leurs interfaces neurales

permettaient à ses parents de remplir des dizaines d'emplois qualifiés, « supervision d'infrastructures ou implémentation de moyens innovants ». Ils appartenaient à une caste inférieure à celle des « managers », mais tiraient fierté de leur polyvalence. Treya elle-même avait été formée dès le berceau pour intégrer un groupe de thérapeutes, savants et médecins dont le seul but consistait à interagir avec les survivants recueillis dans le désert d'Équatoria. Comme « thérapeute de liaison » affectée spécifiquement à ma personne (dont elle ne savait que ce qu'en avaient conservé les archives : mon nom, ma date de naissance et le fait que j'avais disparu dans l'Arc temporel), il lui fallait parler l'anglais familier tel qu'on le pratiquait cent siècles plus tôt.

Elle avait appris cela grâce au Réseau. Sauf qu'il lui avait donné non seulement un vocabulaire, mais aussi toute une identité secondaire : un ensemble de souvenirs artificiels synthétisés à partir de documents du XXI^e siècle et implanté par l'intermédiaire du nœud interactif fixé à sa naissance sur sa moelle épinière. Elle appelait cette seconde personnalité une « impersona » : pas un simple lexique, mais une vie, avec tout son contexte d'endroits et de gens, de pensées et de sentiments.

La construction de son impersona avait pour source principale une certaine Allison Pearl, née à Champlain, État de New York, peu après la fin du Spin. Le journal d'Allison avait survécu, devenant un document historique sur lequel le Réseau s'était basé pour synthétiser l'impersona de Treya. « Quand j'ai besoin d'un mot anglais, je le récupère d'Allison. Elle adorait les mots, elle adorait les écrire. Des mots comme *orange*, le fruit. Je n'en ai jamais vu ni goûté. Allison adorait les oranges. J'ai reçu d'elle le mot et le concept, la rondeur, le brillant, la couleur d'une orange, mais pas ses *qualia*, son goût... Sauf que ce genre de souvenirs est dangereux. Il faut les garder entre certaines limites. Sans les contraintes neurologiques du Réseau, la personnalité d'Allison commence à métastaser. Je cherche dans mes souvenirs et ce sont les siens qui me viennent. C'est... déroutant. Et ça ne pourra qu'empirer. Les drogues, les drogues m'aident, mais seulement un certain temps... »

Treya a dit tout cela et même davantage. Pour ce que j'en ai compris, je crois qu'elle disait la vérité. Je l'ai crue parce que sa voix avait pris cet accent américain, s'était teintée de phrases qui pouvaient provenir en ligne droite du journal d'Allison Pearl. Cela expliquait cette chanson qu'elle ne pouvait s'empêcher de fredonner, ses grands moments de distraction, la manière dont elle regardait dans le vide, la tête penchée comme pour écouter une voix que je n'entendais pas.

« Je sais que ces souvenirs ne sont pas réels, ce sont les inférences et les collations de données anciennes qu'a effectuées le Réseau, mais même en parler de cette manière me fait bizarre, comme si...

— Comme si ? »

Elle s'est tournée pour me dévisager. Elle ne s'était sans doute pas rendu compte qu'elle parlait à voix haute. J'avais eu tort de l'interrompre.

« Comme si je n'avais pas ma place ici. Comme si tout ça était une espèce d'*avenir* étrange. » Elle a traîné des pieds dans la terre humide. « Comme si j'étais une étrangère, ici. Une étrangère dans votre genre. »

Peu avant le coucher du soleil, nous sommes arrivés au bout de l'île. Mais pas sur le rivage. Le côté artificiel de l'île sautait aux yeux, à cet endroit-là. La forêt cédait la place à une pente presque verticale d'herbe rigide et de roche nue, falaise d'une centaine de mètres qui plongeait dans l'océan. De l'autre côté d'un gouffre large de huit cents mètres, on voyait l'île suivante de l'archipel Vox. « Dommage qu'il n'y ait pas de pont, ai-je dit.

— Il y en a un, a répondu Treya d'un ton laconique. Plus ou moins. On devrait le voir, d'ici. »

Elle s'est allongée sur le ventre et s'est approchée de la falaise en me faisant signe de l'imiter. Les hauteurs ne me gênent pas particulièrement – j'avais gagné ma vie en pilotant des avions, dans le monde d'avant celui-là –, mais ramper jusqu'à cet à-pic n'est pas ce que j'ai fait de plus agréable. « En bas, a indiqué Treya en tendant le bras. Vous voyez ? »

Le soleil descendait et le gouffre se trouvait déjà dans l'ombre. Des oiseaux de mer nichaient aux endroits creusés par

des siècles de pluie et de vent dans l'insensible roche artificielle. Loin sur la gauche, j'ai vu ce qu'elle me montrait : un pont fermé qui reliait cette île artificielle à la suivante et dont seule l'extrémité opposée n'était pas dissimulée par la courbure précise de la falaise. Il était d'une nuance de noir bordée de sel, de la même couleur que l'océan en dessous. Le vertige et la perspective inhabituelle empêchaient d'évaluer vraiment sa taille, mais j'ai estimé que douze semi-remorques pourraient rouler de front à l'intérieur sans trop se gêner. Malgré tout, on ne voyait ni supports, ni câbles, ni amarres, ni poutrelle – la structure se débrouillait pour supporter son propre poids. Chaque île de l'archipel disposait de son propre système de propulsion, asservi à un contrôle central situé à Centre-Vox. Je n'ai pu toutefois m'empêcher de m'interroger sur la tension physique que subissait l'attache entre ces deux énormes masses flottantes, même si le pont lui-même n'en supportait qu'une fraction.

« Les transporteurs automatiques s'en servent pour livrer de la biomasse brute à Centre-Vox et en rapporter des produits raffinés aux fermiers, a expliqué Treya. Il n'est pas conçu pour les piétons, mais on va devoir faire avec.

— Comment on y rentre ?

— On n'y rentre pas. On pourrait, depuis les fermes en bas, mais d'ici, c'est impossible. Il va falloir marcher sur le toit. »

J'ai retenu cette pensée un instant, m'efforçant de la garder à distance rassurante.

« Il y a des escaliers taillés dans la falaise, a-t-elle ajouté. On ne les voit pas d'ici. Comme ils datent de la construction, ils ont dû pas mal s'éroder. » Même le composite de granit alvéolaire dont étaient constituées les îles ne pouvait résister éternellement au vent et au sel. « La descente ne va pas être facile.

— Le toit du pont est courbe et a l'air plutôt lisse.

— Il est peut-être plus large que vous le croyez.

— Ou plus étroit.

— On n'a pas le choix. »

Mais il ne restait plus que deux ou trois heures de jour, ce qui ne nous suffirait pas pour nous lancer dans la descente.

Nous sommes revenus dans la forêt y établir un second camp. J'ai regardé Treya s'administrer une nouvelle dose avec sa seringue. « Ce truc ne se vide jamais ? ai-je demandé.

— Il se recharge tout seul. Il a son propre métabolisme. Il prélève un peu de sang pendant l'injection et il s'en sert comme matière première pour catalyser des molécules actives. Il fonctionne à la chaleur corporelle et à la lumière ambiante. Vous, il vous a fabriqué de quoi supprimer l'angoisse. Moi, il me donne autre chose. »

J'avais cessé d'accepter les doses qu'elle me proposait, ayant décidé de vivre avec mon appréhension pour le meilleur ou pour le pire. « Comment sait-il ce qu'il doit synthétiser ? »

Elle a froncé les sourcils de la manière indiquant qu'elle butait sur un concept pour lequel sa tutrice spectrale Allison Pearl n'avait pas de mots tout prêts. « Il analyse la chimie du sang pour estimer ce qui lui paraît le mieux. Mais non, il n'est pas inépuisable. Il a besoin d'être revivifié, et celui-là commence à fatiguer. » Elle a ajouté : « Mais si vous voulez vous en servir, pas de problème.

— Non. Il vous donne quoi ?

— Une espèce de... d'améliorateur cognitif, on pourrait dire. Qui m'aide à garder séparés mes souvenirs réels et virtuels. Mais ce n'est qu'une solution temporaire. » Elle a frissonné dans la lumière du feu. « Ce dont j'ai vraiment besoin, c'est du Réseau.

— Dites-m'en plus là-dessus. C'est quoi, une espèce d'interface interne sans fil ?

— Pas exactement de la manière dont vous le dites, mais oui, d'une certaine manière. Sauf que les signaux que je reçois sont exprimés sous forme de régulateurs biologiques et neurologiques. Tout le monde sur Vox porte un nœud et nous sommes tous reliés par l'intermédiaire du Réseau. Il nous aide à élaborer un consensus limbique. Je ne sais pas pourquoi il n'a pas été réparé. Si les transpondeurs à Centre-Vox ont été détruits, les ouvriers auraient quand même déjà dû pouvoir rétablir les fonctionnalités de base. Sauf si les processeurs eux-mêmes ont été endommagés... mais ils ont été conçus pour

résister à tout, à part à une bombe atomique qui lui tombe en plein dessus.

— Peut-être qu'une bombe atomique leur est tombée en plein dessus... »

Sa seule réponse a été un haussement d'épaules fait d'un air malheureux.

« Il n'est donc pas du tout impossible qu'on se dirige vers une ruine radioactive.

— On n'a pas le choix », a-t-elle répété.

Je suis resté assis à entretenir le feu une fois Treya endormie.

Sans les drogues apaisantes, mes souvenirs récents se précisaient. À peine quelques jours plus tôt, j'essayais de survivre à une série de tremblements de terre provoqués par l'Arc temporel qui sortait de son état dormant dans le désert d'Équatoria... et voilà que j'étais sur Vox. On ne peut pas vraiment prendre la mesure de tels événements, me suis-je dit. Juste les subir.

J'ai laissé le feu se réduire à un lit de braises. L'Arc des Hypothétiques luisait dans le ciel, sourire ironique au milieu des étoiles, et les falaises toutes proches répercutaient en l'amplifiant le bruit des vagues. Je me suis posé des questions sur ces « démocraties corticales » qui avaient attaqué Centre-Vox à l'arme nucléaire et sur leurs raisons, par exemple si elles étaient aussi superficielles que Treya l'avait laissé entendre.

J'étais neutre dans ce conflit, dans la mesure du possible. Ce combat ne me concernait pas. Je me suis aussi demandé si Allison Pearl, le Fantôme de Champlain, était neutre comme moi. Peut-être avais-je mis là le doigt sur ce qui déconcertait tant Treya : « Allison » et moi, ombres d'un passé indifférent, pourrions nous avérer déloyaux envers Centre-Vox.

6

Nous avons levé le camp à l'aube et longé la falaise courbe jusqu'à ce que Treya avait appelé « escaliers » : de larges déclivités taillées dans le granit. Le temps avait biseauté les

marches en saillies inclinées que séparaient de vertigineux à-pics d'un mètre cinquante. La mousse et les excréments d'oiseaux rendaient glissante la moindre surface et plus nous descendions, plus le rugissement de l'océan augmentait. Les hauts rebords des deux îles ont fini par masquer la totalité du ciel, à l'exception de quelques rayons de soleil obliques. Nous avons progressé lentement et nous sommes arrêtés à deux reprises pour que Treya s'injecte une dose de sa seringue high-tech. Elle affichait une mine sombre qui dissimulait mal sa terreur. Elle ne cessait de jeter des coups d'œil dans notre dos et vers le haut, comme si elle craignait qu'on nous suive.

À l'angle de la lumière, j'ai estimé qu'il était midi passé quand j'ai aidé Treya à descendre le dernier intervalle vertical pour poser les pieds sur le toit du pont. Il était plus large qu'il ne nous en avait donné l'impression du haut de la falaise et nous pouvions tenir debout dessus sans trop de danger, même s'il était assez perturbant de marcher sur une surface qui devenait peu à peu verticale à gauche et à droite. Il y avait peut-être huit cents mètres jusqu'au point d'amarrage opposé, que nous cachait à présent la brume et où nous attendait une autre escalade difficile. Avec de la chance, nous en viendrions à bout avant l'obscurité. La nuit tomberait vite, à cet endroit.

Histoire de nous distraire, j'ai demandé à Treya ce qu'elle (ou Allison Pearl) se rappelait de Champlain.

« Je ne suis pas sûre que la réponse soit sans risques. » Elle a soupiré avant de continuer malgré tout : « Champlain. Hivers glacés. Étés brûlants. Baignades dans le lac à Catfish Point. Ma famille était presque tout le temps fauchée. C'était les années après le Spin, quand tout le monde disait que si ça se trouvait, les Hypothétiques étaient bienveillants, nous protégeaient. Mais je n'y ai jamais cru. Des promenades sur les trottoirs de Champlain, vous savez, avec le béton qui scintille au soleil, l'été ? Je ne pouvais pas avoir plus de dix ans, mais je me souviens avoir pensé que nous devions ressembler à ça, pour les Hypothétiques... pas seulement nous, mais notre planète tout entière, rien qu'un scintillement sous le pied, quelque chose qu'on remarque puis qu'on oublie.

— Ce n'est pas comme ça que Treya parle des Hypothétiques. »

Elle m'a regardé avec colère. « Je suis Treya. » Elle a fait encore quelques pas. « Allison se trompait. Les Hypothétiques, ce sont des dieux selon toutes les définitions raisonnables, mais ils ne sont pas *indifférents*. » Elle s'est arrêtée pour me regarder en essuyant la brume salée sur ses yeux plissés. « Vous devriez le savoir ! »

Peut-être bien. Nous n'avons pas tardé à arriver à mi-chemin, où le vent rugissait avec tant de force dans le gouffre entre les falaises que nous avons dû continuer à quatre pattes comme des fourmis sur une corde à linge mouillée de pluie. Toute conversation était impossible. Je sentais de temps en temps des vibrations monter du pont sous mes paumes, comme un gémissement de métal soumis à une tension inimaginable. Je me suis demandé ce qu'il faudrait pour désassembler cet archipel endommagé – une autre attaque nucléaire ? Ou suffirait-il de la haute mer et d'un vent fort, après les récents événements ? Je me suis représenté des câbles gros comme des rames de métro en train de casser, des navires-îles répandant comme des piñatas fracassées leur contenu dans l'océan. Pensée peu rassurante. Sans Treya, peut-être aurais-je fait demi-tour. Mais sans elle, je ne serais pas venu là.

Nous avons fini par atteindre l'ombre de la falaise d'en face, où le vent s'est réduit à un gémissement grave et nous a donc permis de nous redresser. Les marches taillées dans le granit ressemblaient à celles que nous avons descendues : érodées et moussues, abruptes et puant la mer. Nous en avons gravi une douzaine quand Treya s'est arrêtée d'un coup en étouffant un cri.

La saillie au-dessus de la nôtre était bondée de gens.

Ils avaient dû nous voir venir et se cacher jusqu'au dernier moment. Ils ne semblaient pas vouloir nous souhaiter la bienvenue.

« *Des fermiers* », a chuchoté Treya.

Il y en avait une trentaine, des deux sexes, qui nous regardaient tous d'un air sombre. Beaucoup portaient des outils

qui pouvaient servir d'armes. Treya a jeté un rapide coup d'œil par-dessus son épaule au pont que nous venions de traverser. Mais il était trop tard et il faisait trop sombre pour courir. Nous étions bel et bien acculés, et en infériorité numérique.

Elle m'a pris la main. Elle avait la peau glacée. J'ai senti battre son pouls. « Laissez-moi leur parler », a-t-elle dit.

Je l'ai aidée à grimper sur la saillie supérieure, puis elle m'a hissé pour que je la rejoigne et nous nous sommes retrouvés face aux fermiers, qui nous ont entourés. Treya a tendu les mains d'un geste conciliant. Puis leur chef s'est avancé.

Du moins, j'ai estimé que c'était leur chef. Il ne portait aucun insigne indiquant son rang, mais personne ne semblait contester son autorité. Il tenait à la main une tige métallique de la longueur d'une canne, très effilée à une extrémité. Comme les autres, il était grand, avec une peau sombre délicatement ridée.

Avant qu'il puisse ouvrir la bouche, Treya a prononcé quelques mots dans sa langue natale. Il l'a écoutée avec impatience. Treya m'a murmuré en anglais : « Je lui ai dit que vous étiez un des Enlevés. Si ça a de l'importance pour lui... »

Mais cela n'en avait aucune. L'homme a aboyé quelque chose à Treya, qui a répondu d'un ton hésitant. Il a aboyé à nouveau. Elle a baissé la tête en tremblant.

« Quoi qu'il se passe, a-t-elle chuchoté, ne vous en mêlez pas. »

Les mains sur les épaules de Treya, le chef l'a fait se baisser sur le granit glissant, puis l'a poussée pour qu'elle tombe sur le ventre. La roche a écorché la pommette de Treya, qui s'est mise à saigner. Treya a fermé les yeux de douleur.

J'avais eu ma part de bagarres. Je n'étais pas particulièrement doué dans ce domaine, mais il fallait que je fasse quelque chose. Je me suis rué sur le fermier. Avant que je l'atteigne, ses amis m'ont agrippé, retenu et forcé à m'agenouiller.

D'un pied sur son épaule, le chef des fermiers a maintenu Treya plaquée au sol. Il a soulevé son arme avant de l'abaisser lentement jusqu'à ce qu'elle frôle de sa pointe effilée un renflement de la colonne vertébrale situé juste sous le cou. Treya s'est raidie.

Le fermier a alors enfoncé son arme d'un coup sec.

Sandra et Bose

Sandra alla se coucher convaincue que le document était un faux – une mauvaise plaisanterie, même s’il était trop tard pour appeler Bose et lui en faire reproche. Mais s’il s’agissait bien d’une plaisanterie, pourquoi une telle minutie ? Sandra n’arrivait pas à croire que le moindre mot de ce document provienne d’Orrin Mather, le jeune homme timide qui avait répondu en bredouillant à ses questions au State Care. Elle jugeait plus probable qu’il ait recopié un roman de science-fiction en se prétendant l’auteur du tout... mais la raison d’un tel comportement lui échappait.

Elle s’efforça donc de ne plus penser aux questions auxquelles on ne pouvait trouver de réponses et de prendre une bonne nuit de repos.

À l’aube, elle estima n’avoir pas eu plus de trois heures de sommeil véritable, ce qui signifiait une journée d’irritabilité et de paupières lourdes. Et encore de canicule, à en juger par la brume teignant ce qu’elle voyait par la fenêtre de son salon. Le genre de smog qu’on ne trouvait qu’en août et à Houston.

Elle essaya de joindre Bose depuis son téléphone de voiture, mais n’obtint que sa boîte vocale. Elle laissa son nom, son numéro professionnel et un message : « Vous ne m’auriez pas envoyé le mauvais fichier, par hasard ? Ou peut-être est-ce *vous* que je devrais interroger au State Care. Merci de rappeler dès que possible pour tirer ça au clair. »

Sandra travaillait depuis assez longtemps au State Care du Grand Houston pour avoir une bonne perception de l’endroit... du flot de sa politique interne, du rythme de son train-train quotidien. Autrement dit, elle sentait quand il s’y passait quelque chose. Comme ce matin-là.

Sur le plan moral, son travail était plus ou moins ambigu, même dans les circonstances les plus favorables. Le système du

State Care avait été mandaté par le Congrès durant les troubles postérieurs au Spin, alors que le nombre de sans-abri et de maladies mentales atteignait un niveau épidémique. Cette législation partait d'une bonne intention, et pour qui souffrait de véritables problèmes psychiatriques, le State Care valait toujours mieux que la rue. Les médecins étaient sincères, les protocoles pharmaceutiques bien au point et le logement communautaire, quoique assez spartiate, à peu près propre et bien contrôlé.

On transférait toutefois trop souvent à State Care des gens qui n'avaient rien à y faire : des petits délinquants, des pauvres agressifs, des gens ordinaires plongés dans une confusion chronique par les problèmes économiques. Et une fois interné contre sa volonté au State Care, il n'était pas facile d'en ressortir. Une génération de politiciens locaux avait mené campagne contre ces malades « relâchés dans la nature », et le programme de centre de réadaptation proposé par l'État subissait le feu roulant des activistes du « pas de ça chez moi ». Ce qui signifiait que la population du State Care ne cessait d'augmenter, son budget restant quant à lui le même. D'où un personnel sous-payé, des camps résidentiels surpeuplés et des scandales réguliers dans la presse.

En tant que médecin affecté à l'admission, il revenait à Sandra de court-circuiter ces problèmes au plus tôt, de laisser entrer les arrivants qui avaient vraiment besoin d'aide et de refuser (ou de transférer aux autres agences d'aide sociale) ceux qui souffraient simplement de désorientation. En théorie, il suffisait d'évaluer les symptômes du patient et de rédiger une recommandation. Dans la pratique, son travail incluait beaucoup de conjectures et de décisions douloureuses. Refuser de trop nombreux cas irriterait la police ou les tribunaux, en accepter trop amenait la direction à se plaindre de « surintégration ». Pire, elle évaluait non des abstractions, mais de véritables personnes, blessées, fatiguées, en colère, tristes et parfois violentes, des personnes qui considéraient trop souvent un séjour à State Care comme une espèce de peine de prison, ce qu'il était de fait.

D'où, inévitablement, une certaine tension, un équilibre à maintenir, et à l'intérieur de l'institution elle-même, des câbles invisibles qui vibraient en produisant des notes justes ou fausses. En entrant dans l'aile où elle avait son bureau, Sandra remarqua les coups d'œil en coin de l'infirmière à l'accueil. Un câble qui vibrait. Sur ses gardes, elle s'arrêta devant le dédale de petits casiers en plastique dans lequel le personnel conservait les dossiers en cours. « Pas la peine de chercher celui de Mather, docteur Cole... » lui dit l'infirmière, Wattmore. « C'est le Dr Congreve qui l'a.

— Je ne comprends pas. Le Dr Congreve a pris le dossier d'Orrin Mather ?

— C'est ce que je viens de dire, non ?

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— J'imagine que vous allez devoir lui poser la question. » Wattmore se tourna vers son moniteur et pressa quelques touches sans plus se soucier d'elle.

Sandra alla dans son bureau appeler Arthur Congreve, son supérieur hiérarchique, qui supervisait tout le personnel de l'admission. Elle ne l'appréciait pas, elle le trouvait distant, professionnellement indifférent, beaucoup trop intéressé par la production continue de statistiques susceptibles d'impressionner les comités budgétaires. Depuis son arrivée, l'année précédente, deux des meilleurs médecins de l'établissement avaient préféré démissionner plutôt que se soumettre à ses quotas de patients. Sandra n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle il avait pris le dossier Mather sans la prévenir. Les cas individuels étaient d'habitude bien en dessous du radar personnel de Congreve.

Celui-ci décrocha et se mit aussitôt à parler : « Un problème, Sandra ? Je suis dans l'aile B, à propos, je vais entrer en réunion, alors dépêchons.

— Wattmore, l'infirmière, m'a dit que vous aviez pris le dossier Orrin Mather.

— Ouais... il me semblait bien avoir vu s'éclairer ses petits yeux de fouine. Écoutez, je suis désolé de ne pas vous en avoir parlé avant. C'est juste que nous avons un nouveau à l'admission, le Dr Abe Fein, que je présenterai à la prochaine

réunion générale, et je me suis dit que je pouvais lui confier un cas qui ne pose pas de difficultés. Mather est le candidat le plus facile que nous ayons sous la main et je ne voulais pas faire peur au nouveau avec un sujet hostile. Ne vous inquiétez pas, je resterai jusqu'au bout en soutien de Fein.

— Je ne savais pas qu'on avait embauché.

— Lisez les notes de service. Fein a fait son internat au Baylor, à Dallas, un garçon très prometteur, et comme je vous disais, je ne lui lâcherai la bride que quand il aura compris ce qu'on fait ici.

— Le problème, c'est que j'avais déjà commencé les travaux préliminaires avec Orrin Mather. Je crois avoir établi un assez bon contact avec lui.

— Je suppose que toutes les informations nécessaires figurent dans le dossier. Autre chose, Sandra ? Je ne veux pas me montrer impoli, mais on m'attend. »

Elle savait qu'il ne servirait à rien d'insister. Malgré son doctorat de médecine, Congreve avait été engagé par le conseil d'administration pour ses compétences d'encadrement. En ce qui le concernait, les psychiatres de l'admission n'étaient que de simples employés. « Non, c'est tout.

— D'accord. On en rediscutera. »

Menace ou promesse ?

Sandra s'assit à son bureau. Elle était déçue, de toute évidence, et en voulait un peu à Congreve de son comportement préemptif, même si celui-ci n'avait rien d'inhabituel.

Elle réfléchit au dossier d'Orrin Mather. Elle n'y avait rien indiqué de l'intérêt de l'agent Bose. Elle avait promis au policier de rester discrète sur le récit de science-fiction que Mather prétendait avoir écrit. Cette promesse la liait-elle toujours, étant donné les circonstances ?

Sur le plan éthique, elle était tenue de dévoiler à Congreve (ou au nouveau médecin, le Dr Fein) tout ce qui pourrait servir à l'évaluation d'admission. Mais celle-ci durait une semaine et Sandra ne pensait pas nécessaire de donner tout de suite la totalité des informations dont elle disposait. Du moins, tant qu'elle ne comprendrait pas mieux pourquoi Bose s'intéressait à Mather et ne saurait pas si Orrin avait ou non écrit ce

document. Il allait falloir qu'elle pose la question à Bose, et le plus tôt possible.

Quant à Orrin lui-même... rien n'interdisait de lui rendre visite, pas vrai ? Même s'il n'était plus son patient.

On encourageait les patients non violents en attente d'évaluation à se fréquenter dans le salon surveillé, mais Orrin n'était pas du genre sociable. Sandra le trouva seul dans sa chambre, comme elle s'y attendait. Assis jambes croisées sur son matelas tel un bouddha osseux, il gardait les yeux fixés sur le mur en parpaings qui faisait face à la fenêtre. Ces petites chambres étaient assez agréables, si on fermait les yeux sur l'évidence : il s'agissait en réalité de cellules de prison, aux vitres incassables veinées de fibres de verre et à l'absence flagrante de crochets, portemanteaux ou arêtes vives. Dans celle-ci, une couche de peinture recouvrait depuis peu les générations de graffitis obscènes gravés sur les murs.

Orrin sourit en voyant entrer Sandra. Son visage candide laissait transparaître toutes ses émotions. Tête volumineuse, pommettes hautes, yeux agréables mais trop écarquillés : il ressemblait à quelqu'un à qui on mentirait sans difficultés. « Bonjour, docteur Cole ! On m'avait dit que je ne vous reverrais plus.

— Votre cas a été confié à un autre médecin de l'admission, Orrin. Mais ça ne nous empêche pas de discuter, si vous le voulez bien.

— D'accord. Pas de problème.

— J'ai parlé à l'agent Bose, hier. Vous vous souvenez de lui ?

— Ben oui, m'dame, évidemment. C'est le seul policier qui s'est intéressé à moi. » Avec son accent de village de mobile homes, il prononçait *pôlissier*. « C'est lui qu'a appelé Ariel, ma sœur. Vous savez si elle est déjà arrivée en ville ?

— Je ne sais pas, mais je dois recontacter l'agent Bose, je peux lui demander. » Elle ajouta sans ménagement, ne voyant pas d'autre manière d'aborder le sujet : « Il m'a parlé des carnets que vous aviez sur vous quand la police vous a interpellé. »

Orrin n'eut l'air ni surpris ni contrarié que Sandra soit au courant, même si son expression se fit un peu moins radieuse. « L'agent Bose dit que la police doit les garder pour le moment, mais que je finirai par les récupérer. » Il fronça les sourcils, creusant ainsi un V sur son grand front. « C'est vrai, hein ? Peu importe ce que vous décidez ici pour moi ? »

— Si l'agent Bose le dit, j'imagine que ça doit être vrai. Ces carnets, ils comptent, pour vous ?

— Oui, m'dame. Je pense.

— Je peux vous demander ce qui est écrit dedans ?

— Mmmh, c'est difficile à dire.

— C'est une histoire ?

— J'imagine qu'on pourrait dire ça.

— De quoi elle parle, Orrin ?

— Eh bien, j'ai du mal à m'en souvenir. C'est pour ça que j'aime bien avoir les carnets, pour me rafraîchir la mémoire. Elle parle d'un homme et d'une femme en particulier. Mais pas seulement. Elle parle de... est-ce qu'on pourrait dire de Dieu ? Du moins, des Hypothétiques. » *Ipôtétic*.

« Vous l'avez écrite vous-même ? »

Curieusement, Orrin rougit.

« Je l'ai écrite sur le papier, finit-il par répondre, mais je sais pas si je peux dire qu'elle est de moi. J'aime pas trop écrire. Depuis toujours. À l'école de Park Valley, chez nous en Caroline du Nord, une institutrice m'a dit que je ne savais pas faire la différence entre un nom et un verbe et que je ne saurais jamais. J'imagine que c'est vrai. Les mots me viennent pas facilement, sauf...

— Sauf quoi, Orrin ?

— Sauf *ceux-là*. »

Sandra ne voulut pas insister davantage. « Je comprends », assura-t-elle, même si elle ne comprenait pas. Une dernière tentative : « Turk Findley, c'est un personnage de votre histoire, ou il existe vraiment ? »

Orrin rougit encore davantage. « J'imagine qu'il existe pas, m'dame. Je l'ai sans doute inventé. »

De toute évidence, il mentait. Mais Sandra fit comme si de rien n'était et hocha la tête en souriant.

Quand elle se leva pour partir, Orrin l'interrogea sur les fleurs qui poussaient dans le petit jardin sous la fenêtre de sa chambre en parpaings : savait-elle leur nom ?

« Celles-là ? Des “oiseaux de paradis”. »

Il écarquilla les yeux encore davantage, un grand sourire aux lèvres. « Pour de vrai ?

— Mm-mm.

— Ça alors ! Parce qu'elles ressemblent vraiment à des oiseaux, vous trouvez pas ? »

Le bec jaune, la tête ronde, la goutte de sève cristalline qui miroitait comme un œil. « Oui, tout à fait.

— C'est comme une fleur avec le projet d'un oiseau à l'intérieur. Sauf que personne l'a mis dedans. À moins qu'on puisse dire que Dieu l'a fait.

— Dieu ou la nature.

— Ça revient peut-être au même. Bonne journée à vous, docteur Cole.

— Merci, Orrin. À vous aussi. »

Bose finit par rappeler en milieu d'après-midi, mais elle eut du mal à entendre sa voix, noyée dans ce qui ressemblait à des chants de messe. « Désolé, dit-il. Je suis au canal. On a une espèce de manifestation pour l'environnement, avec une cinquantaine de personnes assises sur les rails devant une série de wagons-citernes.

— Bonne chance à eux. » Sandra sympathisait complètement avec les manifestants. Les écologistes voulaient interdire les carburants fossiles importés de l'autre côté de l'Arc des Hypothétiques, histoire d'essayer d'empêcher que la planète se réchauffe de plus de cinq degrés Celsius. À chaque planète ses propres ressources en carbone, croyaient-ils, ce qui, pour Sandra, était d'une évidence ridicule. Pour autant qu'elle pouvait le dire, l'exploitation des immenses réserves de pétrole sous le désert d'Équatoria conduirait au désastre en permettant une prospérité extravagante au prix d'un doublement des émissions de CO₂. La génération qui avait grandi dans le sillage du Spin voulait du pétrole bon marché, des périodes de

prospérité sans que personne ne chipote à table, et le monde entier payait (ou aurait à payer) l'addition.

« Je ne suis pas sûr qu'il soit vraiment utile qu'un activiste se fasse écraser par un train de fret, dit Bose. Vous avez reçu le document ?

— Oui, répondit-elle en se demandant que dire ensuite.

— Vous l'avez lu ?

— Oui. Agent Bose...

— Vous pouvez m'appeler juste Bose. Comme mes amis.

— D'accord, mais écoutez, je ne sais toujours pas ce que vous attendez de moi. Vous croyez vraiment qu'Orrin Mather a écrit ce texte que vous m'avez envoyé ?

— Je sais, ça n'a pas l'air crédible du tout. Orrin lui-même a du mal à s'en attribuer le mérite.

— Je lui ai posé la question. Il m'a répondu qu'il l'avait écrit sur le papier, mais qu'il n'était pas sûr que ce soit de lui. Comme si quelqu'un le lui avait dicté. Ce qui expliquerait deux ou trois trucs, j'imagine. Mais bon, qu'est-ce que vous attendez de moi, au juste ? Une critique littéraire ? Parce que je ne suis pas vraiment fan de science-fiction.

— Le document ne se limite pas à ce que vous avez. J'espère pouvoir vous envoyer d'autres pages aujourd'hui, et on pourrait peut-être se voir, disons demain à déjeuner, pour discuter des détails. »

Voulait-elle s'engager davantage dans cette histoire étrange ? Bizarrement, elle s'aperçut que oui. Sans doute par curiosité. Et peut-être par compassion pour l'homme-enfant timide qu'elle avait découvert en Orrin Mather. Et aussi parce qu'elle s'était rendu compte qu'elle appréciait plutôt la compagnie de Bose. Elle lui dit qu'il pouvait envoyer d'autres pages, mais se sentit obligée d'ajouter : « Il y a une complication dont il faut que vous soyez informé. Ce n'est plus moi qui m'occupe d'Orrin. Mon patron l'a confié à un novice. »

Ce fut au tour de Bose de se taire quelques instants. Sandra essaya de distinguer ce que les manifestants psalmodiaient. Quelque chose-quelque chose *des enfants de nos enfants*. « Ah, crotte, lâcha Bose.

— Et je ne pense pas que mon patron voudra vous mettre dans sa confiance, sans vouloir vous offenser. Il...

— Vous parlez de Congreve, là ? Les collègues en parlent comme d'un connard de bureaucrate.

— Sans commentaire.

— D'accord, mais vous avez toujours accès à Orrin ?

— Je peux lui parler, si c'est ce que vous voulez dire. Mais je ne peux plus prendre la moindre décision.

— Ça complique les choses, reconnut Bose. Mais votre opinion m'intéresse quand même.

— Une fois encore, ça m'aiderait de savoir ce qu'Orrin et ses carnets ont de si important pour vous.

— Ce serait mieux qu'on en discute demain. »

Sandra négocia les détails du repas, dans un restaurant raisonnablement proche du State Care, mais un peu plus haut de gamme que ceux du centre commercial, puis Bose dit : « Il faut que j'y aille. Merci, docteur Cole.

— Sandra. »

Récit de Treya/Récit d'Allison

1

Vous voulez savoir comment c'était, ce qui s'est passé à Vox et ensuite ?

Eh bien voilà.

Quelque chose à laisser derrière soi, pourrait-on dire.

De la lecture pour le vent et les étoiles.

2

À ma naissance, je m'appelais Treya suivi de cinq syllabes que je ne répéterai pas ici, mais peut-être vaut-il mieux penser à moi comme à Allison Pearl version 2. J'ai eu dix ans de gestation, huit jours de travail douloureux et une naissance traumatisante. Dès mon premier véritable jour d'existence, j'ai su être une usurpatrice et j'ai été tout aussi certaine de ne pas avoir le choix en la matière.

Je suis née sept jours avant celui où Vox devait traverser l'Arc pour atteindre la Vieille Terre. Je suis née captive des Fermiers rebelles et avec mon sang en train de me dégouliner dans le dos. Le temps que je me rappelle comment parler, ce sang avait à peu près séché.

Les Fermiers avaient écrasé, extrait de mon corps puis détruit mon implant limbique personnel, mon interface avec le Réseau, mon nœud. Il était fixé presque depuis ma naissance sur ma troisième vertèbre, si bien que j'ai énormément souffert. Je me suis réveillée de ce traumatisme avec des vagues de douleur intense qui me montaient du cou, mais le pire a été ce que je ne sentais *pas*, c'est-à-dire le reste de mon corps. J'étais insensible des pieds aux épaules... insensible, impuissante,

blessée et effrayée à un point inimaginable. Les Fermiers ont fini par m'injecter une espèce d'anesthésique grossier tiré de leur pharmacopée primitive, moins par bonté d'âme, j'imagine, que parce qu'ils en avaient assez de mes hurlements.

Je suis revenue à moi avec des chatouillements et des démangeaisons insupportables, mais c'était bon signe : cela voulait dire que mes fonctions physiques se rétablissaient. Même sans le nœud, mes systèmes corporels augmentés s'affairaient à raccorder les nerfs endommagés et à reconstituer les os. J'arriverais donc tôt ou tard à m'asseoir, à me lever et même à marcher. Aussi ai-je commencé à m'intéresser davantage à ce qui m'entourait.

J'étais allongée sur une espèce de pailleasse à l'arrière d'une charrette qui avançait à vive allure. Ses parois étaient trop hautes pour que je voie quoi que ce soit, à part le ciel moucheté de nuages et, de temps en temps, la cime mouvante d'un arbre qui passait. Il m'était impossible de savoir combien de temps avait passé depuis ma capture, question qui me tourmentait davantage que les autres. À quelle distance nous trouvions-nous de Centre-Vox, et Vox de l'Arc des Hypothétiques ?

Malgré ma bouche sèche, j'arrivais à peu près à parler. « Ohé ! » ai-je plusieurs fois appelé avant de m'apercevoir que je parlais anglais. J'ai donc recommencé en voxais : « *Vech-e ! Vech-e mi !* »

Crier autant me faisait mal et j'ai arrêté en m'apercevant que cela n'attirait l'attention de personne.

Au crépuscule, la charrette a fini par s'arrêter avec quelques cahots. Les premières étoiles apparaissaient et le bleu du ciel m'a rappelé les vitraux de l'église de Champlain. Je ne raffole pas des églises, mais j'ai toujours aimé les vitraux, surtout dans le soleil du dimanche matin. J'entendais des Fermiers discuter en voxais. Ils le parlaient avec un accent, comme s'ils avaient des cailloux dans la bouche. Je sentais l'odeur de leur cuisine, une torture pour moi à qui on n'avait rien donné à manger.

Un visage à la peau sombre et ridée comme celle des Fermiers est enfin apparu au-dessus d'un des flancs de la charrette. C'était celui d'un homme chauve, mais aux sourcils

broussailleux, qui m'a regardée sans dissimuler sa répugnance de ses yeux aux iris entourés de jaune.

« Toi. Tu peux t'asseoir ?

— Il faut que je mange.

— Si t'arrives à t'asseoir, tu peux manger. »

J'ai mis quelques minutes à obliger mon corps encore récalcitrant à se redresser. Le Fermier ne m'a pas proposé son aide, se contentant de m'observer avec une espèce de manque clinique d'intérêt. Quand j'ai enfin réussi à m'adosser à la paroi, j'ai dit : « J'ai fait ce que vous vouliez. Donnez-moi à manger, s'il vous plaît. »

Il m'a lancé un regard noir avant de s'éloigner. Je ne m'attendais pas vraiment à le revoir, mais il est revenu avec un bol d'une substance verte et visqueuse qu'il a posé près de moi. « Si tu peux te servir de tes mains, c'est à toi. »

Il a tourné les talons.

« Attendez ! »

Il a soupiré en me regardant par-dessus son épaule. « Quoi ?

— Dites-moi votre nom.

— Pourquoi, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien, j'ai juste envie de le connaître. »

Il m'a répondu qu'il s'appelait Choï. Qu'il venait d'une famille de Creuseurs, Niveau Trois, Quartier de la Récolte. Dans ma tête, j'ai traduit ça en anglais par Choï Creuseur.

« Et toi, t'es Treya, Ouvrière, Accompagnement Thérapeutique. » Les titres honorifiques de Centre-Vox l'ont fait ricaner.

Je me suis entendue dire : « Je m'appelle Allison Pearl.

— On a lu tes identifiants internes. Tu ne peux pas mentir.

— Allison, ai-je insisté. Allison Pearl.

— Tu peux bien te donner le nom que tu veux. »

J'ai enfoncé ma main rétive dans le bol pour y puiser de la nourriture que j'ai portée à ma bouche. C'était une gadoue verte compacte au goût d'herbe coupée et j'en perdais à peu près la moitié de chaque poignée, mais mon corps l'a acceptée avec avidité. Choï Creuseur est resté près de moi jusqu'à ce que j'aie fini, puis m'a repris le bol. J'avais encore faim. Il n'a pas voulu me resservir.

« C'est comme ça que vous traitez vos prisonniers ?
— On ne fait pas de prisonniers.
— Je suis quoi, alors ?
— Une otage.
— Vous me croyez si précieuse que ça ?
— Tu l'es peut-être. Sinon, ce ne sera pas trop difficile de te tuer. »

Avant que j'arrive à nouveau à bouger, les Fermiers ont pris la précaution de m'attacher les bras dans le dos. Ils m'ont laissée comme cela toute la nuit – d'une certaine manière, c'était pire que la paralysie. Au matin, ils m'ont sortie de la charrette et m'ont fait avancer de force jusqu'à une autre, identique, à part qu'elle contenait Turk Findley.

Durant ce transfert, j'ai pu examiner le campement des Fermiers. Nous avons atteint l'île qu'occupait Centre-Vox, du moins sa périphérie, là où elle ressemblait encore à une des îles extérieures, à une région sauvage sans la moindre agriculture. Tous les fruits des environs avaient été cueillis sur leurs arbres pour nourrir les Fermiers en déplacement.

Ils étaient nombreux. Une armée. J'ai estimé leur nombre à un millier rien que dans le pré, et je voyais la fumée d'autres campements. Ils avaient des lames de fortune et des pièces prélevées sur leurs moissonneuses ou leurs batteuses ; leurs armes auraient semblé risibles face à une milice de Centre-Vox au Réseau intact, mais dans ces circonstances, qui pouvait savoir ? Les Fermiers eux-mêmes avaient tous la peau sombre et ridée, car ils descendaient de la très ancienne diaspora martienne. Choï Creuseur m'a fait traverser une foule de ses compatriotes fermiers, qui m'ont regardée d'un air méchant et crié quelques méchancetés.

La charrette à laquelle il m'a traînée était plus grande que celle dans laquelle on m'avait jetée. De l'extérieur, elle se limitait à une caisse montée sur deux roues et pourvue à l'avant de deux longues perches afin qu'un animal, un robot ou un Fermier robuste puisse la tracter. Une technologie simple, mais moins primitive qu'elle n'en avait l'air : les charrettes des Fermiers étaient faites d'une matière intelligente qui

transformait les cahots en vitesse. Autoéquilibrantes, elles s'adaptait aux terrains difficiles. Elles faisaient aussi une prison convenable, pour des prisonniers solidement entravés.

Turk l'était comme moi. Choï Creuseur a baissé le hayon le temps de me pousser à l'intérieur. J'ai roulé contre Turk Findley, qui avait lui aussi les mains liées dans le dos, et nous sommes restés gênés quelques instants avant d'arriver à nous séparer et à pousser sur nos jambes pour nous faire face. Turk était couvert de contusions, il s'était férocelement battu contre les Fermiers au moment de sa capture. Sa pommette gauche était d'un noir nébuleux qui virait au vert, son œil gauche enflé et fermé. Il m'a regardée de côté et avec une stupéfaction non dissimulée. Il me croyait sans doute morte, tuée au moment où on m'avait arraché mon implant limbique.

J'ai voulu le rassurer, mais je ne savais pas trop par où commencer. Il se souvenait de moi comme de Treya de Centre-Vox. Ce qui n'était pas faux : j'étais toujours Treya, dans un sens. Mais seulement *dans un sens*.

J'avais deux passés. Treya avait décrit Allison Pearl comme le mentor virtuel l'ayant acculturée à la langue et aux coutumes du XXI^e siècle. « Allison Pearl » n'existait pas, pas de la manière dont la plupart des gens employaient ce verbe. Mais j'étais Allison, à présent, complètement en place et pleinement opérationnelle : c'était Allison qui menait la barque... J'étais, comme le disaient les Managers, *psychologiquement recuite*.

De toute manière, nous avons à faire face à des problèmes plus graves.

« Vous êtes vivante, a-t-il constaté.

— Ça m'en a tout l'air. »

Il m'a regardée bizarrement, sans doute parce que Treya n'aurait pas dit ce genre de choses.

« Je croyais qu'ils vous avaient tuée. Tout ce sang. » Il n'en restait plus qu'une grande tache marron sur ma tunique.

« Ce n'est pas moi qu'ils ont tuée, c'est mon interface Réseau. Le nœud se trouve sur ma colonne vertébrale pour pouvoir communiquer avec mon cerveau. Les Fermiers ont des implants aussi, mais ils ont dû désactiver les leurs dès que le

Réseau a cessé de fonctionner. Ils détestent les nœuds, qui les forcent à rester dociles et utiles.

— Ce sont quoi, alors ? Des esclaves ? On est au milieu d'une révolte d'esclaves ?

— Non... ce n'est pas aussi simple. » En tant qu'Allison Pearl, je ne prenais pas la défense de la structure sociale de Vox. Mais j'avais une très nette mémoire secondaire de la loyauté farouche de Treya. Treya n'était pas une mauvaise fille, même pour une ouvrière. Je ne voulais pas que Turk y pense comme à une espèce de surveillante d'esclaves. « Les ancêtres de ces gens se sont fait capturer il y a des siècles. C'était des bionormatifs radicaux qui faisaient partie de la diaspora martienne. Ils refusaient d'être assimilés, alors ils ont négocié la vie sauve contre un travail agricole. »

Turk continuait à me lancer des regards gênés – le sang sur mes vêtements, la manière dont je parlais – et j'ai compris qu'il valait mieux lui expliquer sans ménagement. « Ils m'ont extrait mon nœud. Treya était une interprète, d'accord ? Pendant des années, elle a accédé à Allison Pearl comme à une seconde personnalité. Elle me gérait comme un esprit subalterne, si vous voyez ce que je veux dire. Et une grande partie de ses souvenirs comme de sa personnalité a été externalisée sur le Réseau. Nous étions complètement enchevêtrées, Treya et moi, mais le nœud faisait toujours en sorte qu'elle garde le contrôle, sauf que le nœud a disparu, si bien que c'est moi qui domine. Elle a dû me céder une bonne partie de ses biens neuronaux au cours des dix dernières années. Grave erreur, de son point de vue, même si elle pouvait difficilement s'attendre à ce qu'une tribu de Fermiers insurgés la prive de son interface avec le Réseau.

— Excusez-moi, a lentement dit Turk, mais je parle à qui, déjà ?

— À Allison. Je suis Allison Pearl, maintenant.

— Allison, a-t-il répété. Et Treya, elle est quoi, morte ?

— Le Réseau peut toujours la personnifier, s'il veut. Elle est *potentielle*, mais pas *incarnée*. » Des termes techniques, grossièrement traduits.

Turk y a réfléchi. « Le futur semble parfois plutôt merdique, comme endroit.

— Si vous pouviez juste accepter que, maintenant, je suis Allison, on pourrait peut-être commencer à essayer de nous tirer de là.

— Vous savez comment y arriver ?

— Le fait est qu'on va mourir si on n'arrive pas à se mettre en sécurité avant que Vox traverse l'Arc.

— Ça risque d'être difficile. Vous avez vu le ciel, avant l'aube ? L'Arc est au zénith, une ligne droite en travers du méridien. Ça veut dire que...

— Je sais. » Ça voulait dire que nous étions dangereusement proches de la traversée.

« Alors à quel endroit serions-nous en sécurité, Allison Pearl, et comment aller à cet endroit ? »

Ayant terminé leur petit déjeuner et rassemblé leurs affaires, les Fermiers allaient se remettre en marche vers Centre-Vox. Deux hommes ont soulevé les brancards de la charrette, nous faisant rouler en tous sens comme des petits pois dans une poêle et compliquant la tenue d'une conversation, mais j'ai dit à Turk ce qu'il lui fallait savoir. Il ne lui restait presque plus rien à apprendre quand nous avons aperçu pour la première fois les ruines de Centre-Vox.

3

Turk apprenait vite, même si les dix mille ans qu'il venait de passer parmi les Hypothétiques ne lui avaient pas enseigné grand-chose... cela n'avait d'ailleurs rien détonnant, puisqu'il ne s'était jamais trouvé en réalité « parmi » eux, même si on parlait traditionnellement des gens ayant traversé l'Arc temporel comme s'ils avaient été en contact avec de vastes puissances hyperintelligentes. Treya croyait qu'il avait passé ces années dans une magnifique communion avec les Hypothétiques, qu'il s'en souvienne ou non, mais à présent que j'étais Allison Pearl, cela ressemblait plutôt à des conneries quasi religieuses. Traverser n'importe lequel des Arcs reliant les Huit Mondes vous mettait tout autant « parmi les Hypothétiques » que Turk. Beaucoup de gens, y compris à mon époque (celle d'Allison) avaient traversé l'Arc de l'océan Indien pour gagner Équatoria,

ils avaient donc été enlevés et transportés entre les étoiles par des forces des Hypothétiques. Cela n'en faisait ni des dieux, ni des pseudo-dieux... ni rien du tout, sinon des gens ayant vraiment beaucoup voyagé. Mais le temps est une dimension différente, à ce qu'on dit. Une dimension plus étrange.

Bien entendu, il existait d'autres Arcs temporels dans les Mondes. C'était une construction banale des Hypothétiques. D'après les études géologiques, les Arcs temporels apparaissaient et disparaissaient à peu près tous les dix mille ans. Ils faisaient partie d'une espèce de mécanisme de rétroaction des Hypothétiques chargé de stocker et de distribuer des informations. Mais le premier Arc temporel à engloutir des êtres humains vivants avait surgi dans le désert d'Équatoria et absorbé plusieurs personnes, dont Turk Findley. Aucun autre Arc ne *rendrait* donc sa cargaison humaine avant celui-là... et il l'avait fait deux semaines plus tôt, exactement au moment prévu.

Turk était par conséquent l'un des premiers à sortir vivant d'un Arc temporel. Mais, ah ! Le nombre de conneries à s'être greffées sur ce simple événement ! C'était un article de foi voxais que les survivants reviendraient transformés, intermédiaires entre les simples humains et les forces qui avaient réalisé l'Anneau des Mondes. Et que ces survivants seraient capables de nous reconduire, par un Arc dysfonctionnel, sur la Vieille Terre.

Treya n'avait jamais remis en cause ce dogme, et peut-être même était-il exact, dans une certaine mesure. Sauf que réussir à regagner la Terre risquait fort d'être un problème plutôt qu'une solution. Car la Terre n'était très vraisemblablement plus habitable.

J'ai raconté une partie de tout cela à Turk. Il m'a demandé si les Voxais n'étaient pas un peu dérangés, à croire à de telles choses. J'ai senti le fantôme de Treya s'offusquer de cette question. « Dérangés comparé à quoi ? Vox fonctionne en communauté depuis des siècles. Il a survécu à de nombreuses batailles. C'est une démocratie limbique modulée par le Réseau, et tous ces trucs sur les Hypothétiques ou la Vieille Terre sont

écrits dans le code. Il y a peut-être même une part de vérité là-dedans, je n'en sais rien.

— Mais Vox a des ennemis, a fait remarquer Turk, des ennemis qui ont pris la peine de le bombarder.

— Ils nous auraient achevés, à présent, s'il leur restait quelque chose à nous balancer.

— On va donc traverser l'Arc d'une manière ou d'une autre ?

— Ça peut se terminer de deux manières, ai-je répondu. S'il ne se passe rien, on se retrouvera à dériver sans défense dans l'océan d'Équatoria. Et sans doute envahis et occupés par les bionormatifs, s'ils se ressaisissent.

— Et si nous arrivons bien sur Terre ?

— Il n'y a aucun moyen de le savoir, mais la Terre était à peine habitable quand l'Arc a cessé de fonctionner, il y a environ dix mille ans. Les océans s'abîmaient, avec d'énormes éclosions bactériennes qui libéraient dans l'air d'immenses quantités d'hydrogène sulfuré. Il faut supposer que l'atmosphère est assez toxique pour tuer tout être vivant non protégé. Si bien que ce serait une très mauvaise idée d'être à l'extérieur au moment de la traversée.

— Et où est-ce qu'on trouve protection ?

— Le seul endroit sûr est Centre-Vox. Il peut se fermer hermétiquement et recycler son air. C'est là que vont les Fermiers. Le Réseau et les autres systèmes étant hors service, ils ne peuvent pas compter sur une protection des îles périphériques et veulent se mettre à l'abri à l'intérieur de Centre-Vox avant la traversée. Sauf qu'il n'y a pas assez de place pour toutes les communautés périphériques de l'Archipel. Les Fermiers vont devoir se battre pour entrer. »

4

Au bout d'une autre journée de marche, la milice des Fermiers s'est arrêtée pour la nuit. Choï Creuseur a baissé le hayon, a poussé vers nous deux bols de gruau vert et nous a délié les mains pour que nous puissions manger. Turk s'est levé pour la première fois de la journée. Il s'est frotté les poignets et les jambes, puis s'est appuyé à la paroi de la charrette en

tournant la tête pour voir où nous étions. C'est à ce moment-là qu'il a vu Centre-Vox pour la première fois.

Son visage a eu une expression intéressante, mélange de respect, de crainte et d'admiration.

Centre-Vox était en grande partie souterrain, mais sa partie visible était plutôt impressionnante. Les Fermiers avaient campé à l'abri d'une petite colline, d'où Centre-Vox ressemblait à une boîte à bijoux abandonnée par un dieu dépensier. Ses murailles défensives hautes de huit cents mètres étaient la boîte, les centaines de tours à facettes encore debout les bijoux : points de communication et de distribution d'énergie, surfaces collectrices de lumières, quais aériens, résidences des managers. Pour Turk, j'imagine que cela semblait très tape-à-l'œil, mais je savais (car Treya l'avait su) que le moindre matériel et la moindre surface servaient à quelque chose : les façades noires ou blanches à absorber ou à irradier la chaleur, les panneaux bleu-vert à la photosynthèse, les fenêtres rubis ou indigo cendré à bloquer ou à accroître des fréquences précises de la lumière visible. Le soleil couchant donnait à tout cela un lustre doux et séduisant.

Du moins aux parties intactes. Il restait assez de Treya en moi pour se désoler des dégâts.

L'essentiel de ce que je reconnaissais comme le quadrant tribord avait disparu. C'était de mauvaises nouvelles, car certaines des infrastructures indispensables de Centre-Vox se situaient sous cette portion de la ville visible. Vox était connecté de manière complexe et avait subi par le passé d'importants dommages sans aucune perte de fonctionnalités. Mais même le réseau le plus décentralisé tombe en panne si on le prive de trop de connectivité, ce qui avait dû se produire quand la bombe atomique avait pénétré nos défenses. C'était comme si le cerveau de Vox avait souffert d'une énorme attaque, les dégâts se répandant et se combinant jusqu'à ce que tout l'organisme ne fonctionne plus. Des traînées de fumée flottaient encore au-dessus du point d'impact. Les Fermiers auraient probablement pu entrer par une brèche ouverte dans la muraille tribord de la ville, sans les décombres radioactifs et encore fumants qui barraient le passage.

Treya avait toujours vécu dans cette ville et son sentiment d'horreur a grandi en moi jusqu'à ce que j'aie les larmes aux yeux.

« Parlez-moi de ceux qui ont fait ça », a dit Turk une fois certain que Choï Creuseur ne pouvait pas nous entendre.

« Ceux qui ont construit la ville, ou ceux qui l'ont bombardée ? »

— Ceux qui l'ont bombardée.

— Une alliance de démocraties corticales et de bionormatifs radicaux bien décidée à ne pas nous laisser traverser l'Arc. De peur qu'on ne provoque une espèce de fin du monde en attirant l'attention des Hypothétiques.

— Vous pensez que ça pourrait arriver ? »

C'était une hypothèse que Treya n'aurait jamais envisagée. Treya avait été une bonne citoyenne voxaise, joyeusement convaincue de la bienveillance des Hypothétiques et de la possibilité pour les humains d'espérer établir des rapports avec eux. Mais en tant qu'Allison, je pouvais me montrer sceptique. « Je ne sais pas, à vrai dire.

— Tôt ou tard, il va falloir choisir notre camp dans un de ces combats. »

Ce serait un luxe, ai-je pensé, que de pouvoir le *choisir*.

Mais la question ne se posait pas pour le moment. Nous avons mangé l'infâme magma vert pois qu'on nous avait donné, puis nous nous sommes levés afin de donner un dernier coup d'œil aux alentours avant que Choï Creuseur revienne nous ligoter pour la nuit. Le ciel s'était assombri et le sommet de l'Arc scintillait presque juste au-dessus de nous. Centre-Vox lui-même s'était rempli d'ombres.

Il n'y avait rien de plus triste, à mes yeux, que cette obscurité dans Centre-Vox. Toute ma vie (toute celle de *Treya*), l'endroit avait resplendi de lumière. Elle en sortait comme d'une magnifique passoire. Elle était le battement de son cœur. Et voilà qu'elle avait disparu. Il n'en restait pas même un scintillement.

Si les Fermiers comptaient attaquer, il ne fallait pas qu'ils tardent. D'ici là, Turk et moi ne pouvions que regarder le ciel, où l'inquiétante position de l'Arc indiquait manifestement que

nous nous trouvions à un moment critique du passage. L'Archipel Vox était assez grand pour avoir déjà franchi en partie le milieu de l'Arc. Mais cela n'avait pas d'importance... Si Vox passait sur Terre, ce serait tout entier et au même instant ou pas du tout. Un Arc, et cette vérité était établie depuis de nombreux siècles, ressemblait davantage à un filtre intelligent qu'à une porte. À l'époque où celui-ci fonctionnait, il savait distinguer un oiseau en vol d'un bateau sur l'eau, et faire passer l'embarcation sur Équatoria tout en laissant l'oiseau sur Terre. Ce n'était pas une décision facile. L'Arc savait à l'époque identifier les êtres humains ainsi que leurs œuvres et ignorer les innombrables autres créatures vivantes qui habitaient (ou habitaient alors) l'un ou l'autre des deux mondes. Bref, traverser un Arc ne relevait pas d'un processus mécaniste. L'Arc vous examinait et vous évaluait, puis vous acceptait ou vous rejetait.

Le résultat le plus probable était que nous ne serions pas admis du tout sur la Vieille Terre. Mais l'autre possibilité m'effrayait davantage. Avant même que l'Arc cesse de fonctionner, la Terre avait tellement changé que Turk ne l'aurait pas reconnue. Les derniers réfugiés des villes polaires avaient décrit des modifications drastiques de la chemocline océanique, avec, au large, des zones mortes irrémédiablement eutrophiées desquelles se dégageait du H_2S , tandis que des extinctions massives et brutales se produisaient sur les continents desséchés.

J'ai fermé les yeux pour m'enfoncer dans la semi-conscience ahurie qui passe pour le sommeil quand on est épuisé, qu'on a faim et qu'on souffre. Je rouvrais les yeux à intervalles réguliers pour regarder Turk allongé dans l'ombre, les bras attachés dans le dos. Il ne ressemblait pas du tout à l'idée que Treya s'était faite d'un émissaire des Hypothétiques. Il ressemblait exactement à ce qu'il était, quelqu'un sans racines et incapable de se fixer, quelqu'un qui avait laissé sa jeunesse derrière lui, quelqu'un d'usé à un point presque insupportable.

J'ai pensé qu'il rêvait, car il gémissait de temps en temps.

J'ai peut-être rêvé aussi.

J'ai été tirée du sommeil, toujours au creux de cette longue nuit, par un bruit si fort qu'il a tranché comme un couteau dans l'obscurité. Un hululement caverneux, continu et inhumain, mais familier, si familier... Abasourdie, je ne l'ai pas reconnu tout de suite, puis j'ai ressenti quelque chose que je n'avais plus connu depuis plusieurs jours : *l'espoir*.

J'ai donné un coup de pied à Turk pour le réveiller. Il a ouvert les yeux et roulé sur le dos en clignant des paupières.

« Écoutez ! ai-je dit. Vous savez ce que c'est ? C'est l'*alerte*, Turk, l'*appel*, le *venez-à-l'abri*. » J'avais du mal à traduire les termes voxais en vieil anglais. « C'est cette putain de *sirène d'attaque aérienne* ! »

Le hurlement était diffusé depuis les plus hautes tours de Centre-Vox. Il signalait d'aller entre les murailles, il prévenait d'une attaque imminente, ce qu'elle était sûrement. Mais plus important, *si Centre-Vox était capable d'actionner la sirène, il avait dû retrouver au moins une partie de ses sources d'énergie*.

Centre-Vox était vivant !

« Ça veut dire quoi ? » a demandé Turk, pas encore tout à fait réveillé.

« Que nous avons une chance de nous sortir de là ! » En me tortillant tant et plus, j'ai réussi à me lever pour regarder. Il n'y avait toujours que très peu de lumières dans Centre-Vox, mais à l'instant même où je m'en apercevais, le faisceau d'un projecteur a surgi de la tour de guet la plus proche pour balayer les prairies dénudées, illuminant les Fermiers qui éteignaient leurs feux et s'équipaient en toute hâte pour le combat. D'autres lumières sont ensuite apparues : tour après tour et quartier après quartier, Centre-Vox a commencé à s'extraire des ténèbres. Des lumières plus petites, comme des lucioles, se sont éparpillées à partir des aérodromes en hauteur : des avions, armés et mortels.

Cela m'a donné le vertige. Je me suis surprise à crier dans le bruit : *On est là ! Venez nous chercher !* ou quelque chose d'aussi stupide. Les anciennes loyautés de Treya jaillissaient par ma gorge.

Les armes sont alors passées à l'action et les Fermiers ont commencé à mourir.

Sandra et Bose

Sandra se réserva deux heures pour déjeuner, réallouant ingénieusement le créneau dévolu jusqu'à présent à sa nouvelle consultation avec Orrin Mather. Le restaurant où elle avait rendez-vous avec Bose était bondé d'employés du grossiste en moquettes établi de l'autre côté de la route, mais la table qu'elle s'appropriait se trouvait un peu à l'écart et plus ou moins protégée du bruit par une haie de ficus en plastique. C'était assez tranquille pour permettre une conversation. Bose eut un hochement de tête approuvateur en arrivant.

Il ne portait pas son uniforme. Il a meilleure allure en civil, se dit Sandra. Jeans, chemise blanche qui mettait son teint en valeur. Elle lui demanda s'il était de service ce jour-là.

Il répondit par l'affirmative. « Mais je ne m'habille pas toujours en flic. Je travaille pour la division vols et homicides.

— Vraiment ?

— C'est moins impressionnant que ça en a l'air. La police de Houston a été réorganisée de fond en comble après le Spin, avec des services démontés et remontés comme des briques de Lego. Je ne suis pas inspecteur. Je fais juste du travail de bourrin. Je suis assez nouveau dans la division.

— Comment ça vous a mis en rapport avec Orrin Mather, alors ? »

Il fronça les sourcils. « Je vais vous expliquer, mais on peut parler du document, d'abord ?

— Je remarque que vous parlez du "document". Et pas du "document d'Orrin". Si je comprends bien, vous ne croyez pas que c'est lui qui l'a écrit.

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous voulez connaître mon opinion avant de me donner la vôtre, autrement dit. Très bien, commençons par les évidences. Les pages que vous m'avez envoyées semblent constituer un

roman d'aventures situé dans le futur. Le vocabulaire est largement plus riche que tout ce que j'ai entendu sortir de la bouche d'Orrin. L'histoire n'est pas particulièrement complexe, mais montre une compréhension plus nuancée du comportement humain que tout ce dont a pu faire preuve Orrin durant le peu de temps où j'ai discuté avec lui. Et à moins que la transcription ait été corrigée, la grammaire et la ponctuation dépassent nettement les capacités verbales d'Orrin. »

Bose hocha la tête. « Mais vous continuez à réserver votre jugement ? »

Elle réfléchit avant de répondre. « Jusqu'à un certain point, oui.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. La première est circonstancielle. Il paraît évident qu'Orrin n'est pas l'auteur, mais dans ce cas, pourquoi rechigne-t-il à en parler, et pourquoi voulez-vous savoir ce que j'en pense ? La seconde est professionnelle. J'ai discuté avec beaucoup de personnes souffrant de divers troubles de la personnalité et j'ai appris à ne pas me fier à mes premières impressions. Les psychopathes peuvent se montrer charmants et les paranoïaques sembler agréablement raisonnables. Le comportement particulier d'Orrin pourrait être un réflexe acquis, voire un subterfuge délibéré. Il veut peut-être se faire passer pour moins intelligent qu'il l'est. »

Bose lui adressa alors un étrange sourire, agaçant d'ambiguïté. « Bien. Excellent. Et le texte lui-même ? Vous en pensez quoi ?

— Je ne me prétends pas critique littéraire. Mais en le considérant comme la production d'un patient, je ne peux m'empêcher de remarquer qu'il parle beaucoup d'identité, et même d'identités mélangées. Il y a deux narrateurs à la première personne, voire trois, puisque la fille n'arrive pas à décider qui elle est vraiment. Et même le narrateur masculin est quasiment dépouillé de son passé. En dehors des personnages, il y a cet intérêt grandiloquent pour les Hypothétiques et pour la possibilité d'interagir avec eux. Dans la vraie vie, quand les gens affirment parler aux Hypothétiques, c'est un marqueur de diagnostic de schizophrénie.

— Vous voulez dire qu'Orrin, si c'est lui qui a écrit ça, pourrait être schizophrène ?

— Non, pas du tout : je dis juste qu'il est possible de lire le document de cette manière. En fait, ma première impression sur Orrin est qu'il pourrait se trouver quelque part dans le spectre autistique. Ce qui me donne une raison supplémentaire de ne pas écarter complètement la possibilité qu'il soit l'auteur de ce texte. Les autistes de haut niveau sont souvent éloquents et précis à l'écrit, malgré leurs graves inhibitions dans les interactions sociales.

— D'accord, dit Bose d'un ton songeur. Bien, ça m'est utile. »

On leur apporta leur repas. Bose avait commandé un club sandwich et des frites. Sandra trouva fiasque et décevante sa salade composée au bacon et au poulet, aussi ralentit-elle au bout de quelques bouchées. Elle attendit que Bose dise quelque chose de plus instructif que « d'accord ».

Il essaya un peu de mayonnaise sur sa lèvre supérieure. « Ça me plaît, ce que vous avez dit. Ça tient debout. Ce n'est pas du jargon psychiatrique.

— Super. Merci. Mais... donnant donnant. Vous me devez une explication.

— Je voudrais d'abord vous remettre ça. » Il poussa une enveloppe en papier kraft dans sa direction. « C'est un autre épisode du document. Pas une transcription, cette fois : une photocopie de l'original. Un peu difficile à lire, mais plus révélateur, peut-être. »

L'enveloppe était d'une épaisseur abominable. Non que Sandra avait envie de la refuser, sa curiosité professionnelle ayant été piquée. Ce qui lui déplaisait, c'était que Bose rechigne encore à lui dire ce qu'il attendait d'elle. « Merci, mais...

— Nous pourrions en discuter plus tranquillement une autre fois. Ce soir, peut-être ? Si vous êtes libre ?

— Je suis libre, là. Je n'ai pas encore terminé ma salade. »

Bose baissa la voix. « Le problème, c'est qu'on nous observe.

— Pardon ?

— La femme dans le box derrière les plantes en plastique. »

Sandra pencha la tête et faillit éclater de rire. « Oh mon Dieu ! » Puis, à voix basse, elle aussi : « C'est M^{me} Wattmore. Une infirmière du State Care.

— Elle vous a suivie ici ?

— C'est une fouineuse invétérée, mais ça ne peut être qu'une coïncidence.

— Eh bien, notre conversation l'intéresse beaucoup. » Il mima quelqu'un en train de tendre l'oreille.

« Typique d'elle...

— Donc... ce soir ? »

On peut aussi changer de table, se dit Sandra. Ou simplement parler à voix basse. Elle ne le suggéra pas pour autant, car peut-être Bose se servait-il de ce prétexte pour la revoir. Ce qu'elle ne savait pas trop comment interpréter : Bose était-il un collègue, un collaborateur, un ami potentiel, voire (comme le soupçonnait à coup sûr M^{me} Wattmore) un amant potentiel ? La situation était ambiguë. Et peut-être excitante, du coup. Sandra n'avait pas eu de liaison depuis qu'elle avait rompu avec Andy Beaton, un collègue médecin du State Care victime l'année précédente de la réduction d'effectifs. Depuis, son travail l'avait complètement accaparée. « D'accord. Ce soir. » Elle fut rassurée par le sourire qu'il lui adressa. « Mais il me reste une heure de pause-déjeuner.

— Parlons d'autre chose, alors. »

D'eux, en l'occurrence.

Chacun soumit l'histoire de sa vie à l'examen de son interlocuteur. Bose : né à Mumbai durant le mariage malheureux de sa mère avec un ingénieur éolien indien, il y avait vécu jusqu'à l'âge de cinq ans. (Ce qui expliquait son soupçon d'accent et ses manières, plus raffinées d'un rien que la moyenne au Texas.) Revenu à Houston au moment d'entrer en école primaire et imprégné par la suite de ce qu'il appelait « le sentiment aigu d'injustice » de sa mère, il avait été en fin de compte accepté à l'école de police à une époque où les forces de l'ordre de Houston embauchaient à tour de bras. Il se raconta avec un sens de l'humour que Sandra trouva inhabituel chez un flic. À moins qu'elle n'ait jamais croisé les bons. En retour, elle lui livra le résumé – pour être honnête, la version expurgée avec

soin – de Sandra Cole : sa famille à Boston, la fac de médecine, son travail au State Care. Quand Bose l'interrogea sur les raisons de son choix de carrière, elle mentionna un désir d'aider les gens, mais ni le suicide de son père ni ce qui était arrivé à son frère Kyle.

La conversation évolua vers des banalités tandis qu'ils traînaient sur leur café, et quand elle quitta le restaurant, Sandra ne savait pas davantage si elle devait considérer leur repas comme un échange professionnel ou un rendez-vous au cours duquel un garçon et une fille se jaugeaient l'un l'autre. Ni laquelle de ces deux possibilités elle préférerait. Elle trouvait Bose attirant, au moins en apparence. Pas seulement à cause de ses yeux bleus et de sa peau couleur teck. C'était sa manière de parler, comme s'il s'exprimait depuis un endroit calme et tranquillement raisonnable tout au fond de lui. Et il semblait tout aussi intéressé par elle, si elle ne se trompait pas. Mais quand même... avait-elle *besoin* de ça dans sa vie ?

Sans compter les inévitables ragots que cela provoquerait dans l'univers social desséché du personnel du State Care. Retournée travailler une demi-heure auparavant, Wattmore avait eu le temps de faire savoir que Sandra déjeunait avec un flic. Sandra eut le droit à des regards entendus et des petits sourires de la part des infirmières de la réception. Pas de chance, mais Wattmore était une force de la nature aussi irrésistible que les marées.

Bien entendu, les ragots n'allaient pas toujours dans la même direction. Sandra savait que M^{me} Wattmore, veuve de quarante-quatre ans, avait couché avec trois des quatre chefs de service précédents. « Cette femme vit dans une maison de verre¹, avait confié à Sandra une infirmière croisée à la cafétéria du personnel. Vous savez quoi ? Ces derniers temps, elle prenait ses pauses avec le Dr Congreve. »

Sandra se dépêcha de gagner son bureau, dont elle referma la porte. Elle avait deux synthèses de cas à écrire. Elle jeta un coup d'œil coupable aux dossiers et les écarta pour sortir de son

¹ Allusion au proverbe : « Qui vit dans une maison de verre ne doit pas lancer de pierres. » (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sac l'enveloppe remise par Bose. Elle en tira des pages recouvertes d'une écriture serrée qu'elle se mit à lire.

Elle débordait de nouvelles questions quand elle revit Bose ce soir-là.

Il avait lui-même choisi le restaurant, cette fois, un pub à thème dans le nord de la ville, hachis parmentier, Guinness et serviette en papier vert au gaufrage de harpes. Il l'attendait quand elle arriva. Elle fut surprise de trouver une autre femme à sa table.

L'inconnue était extrêmement maigre et portait une robe bleue à fleurs ni neuve, ni en bon état. Elle semblait à la fois nerveuse et en colère et regarda d'un air méfiant Sandra approcher de leur table.

Bose se leva en toute hâte. « Sandra, j'aimerais vous présenter Ariel Mather, la sœur d'Orrin. »

Récit de Turk Findley

1

À certains moments de ma captivité, je n'ai pas trop su si je voulais vivre ou mourir. Si ma vie avait eu jusque-là le moindre sens, la moindre signification, depuis l'acte impardonnable qui m'avait fait quitter Houston bien des années auparavant jusqu'à mon réveil dans le désert d'Équatoria, je ne voyais pas lesquels. Mais le stupide instinct de survie a fait à cet instant-là un retour fracassant. En voyant des nuées d'avions voxais se lancer dans un massacre systématique des Fermiers rebelles, je n'ai plus voulu qu'une chose : trouver un abri.

2

Dans notre charrette à flanc de colline, nous avons vu la plaine dénudée qui entourait Centre-Vox devenir le décor d'une apocalypse. Les armées des Fermiers avaient commencé à battre en retraite dès qu'elles avaient entendu les sirènes. Quand elles se sont aperçues que les avions approchaient, elles ont aussitôt lâché leurs piques de fortune et rompu la formation, mais les appareils de guerre voxais ont continué impitoyablement, passant comme des oiseaux de proie au-dessus des rangs de leurs ennemis. Ils se servaient d'une arme que je ne connaissais pas : elle projetait de puissants fronts d'onde qui parcouraient le paysage avant de disparaître comme des éclairs d'été en laissant dans leur sillage des corps carbonisés et des élévations coniques de terrain fumant. Cela produisait un bruit d'expiration sismique, assez puissant pour que je le sente dans ma cage thoracique. Les sirènes de guerre continuaient à gémir comme des géants en deuil.

Un court instant, il a semblé que nous pourrions être en sécurité sur cette colline, puis un des avions a viré à proximité, comme s'il venait de nous repérer, tandis que le vent nous apportait la puanteur de la fumée et de la chair brûlée. Nos gardes s'étaient volatilisés, ils couraient vers les bois, à l'exception de Choï Creuseur qui semblait paralysé. J'ai croisé son regard. Il était manifestement terrifié. J'ai tendu mes mains liées vers lui en espérant qu'il comprendrait mon geste : *Ne nous laissez pas ficelés comme des cochons dans un abattoir.* Allison a ajouté une courte supplique en voxais, à peine audible dans le vacarme général.

Choï Creuseur a tourné le dos.

« *Détache-nous, putain de froussard !* » lui ai-je crié, et même s'il ne comprenait sûrement pas l'anglais, il est revenu vers nous, le regard mauvais malgré sa peur. Il a défait le loquet du hayon et coupé nos liens en deux rapides coups de couteau, d'abord ceux d'Allison, puis les miens. La lame a mordu dans mon poignet mais je m'en fichais. Je me sentais lâchement reconnaissant.

Allison a marmonné un mot voxais qui signifiait peut-être « merci ». Je ne saurais pas traduire la réponse du Fermier, mais son ton était clairement du style « allez au diable ».

En bas, sur la plaine, le carnage se poursuivait. L'odeur infecte de la chair humaine en train de frire s'intensifiait à en donner la nausée. Choï Creuseur a imité ses amis qui se précipitaient vers les arbres, mais s'est arrêté net quand une ombre a masqué les lumières de Centre-Vox au loin : un des appareils voxais nous survolait lentement à basse altitude. Il y a soudain eu de la lumière tout autour de nous, si brillante que l'air lui-même a semblé blanchi à la chaux. Une voix amplifiée a lancé en voxais des ordres incompréhensibles. « Restez tranquille, a dit Allison en posant la main sur mon bras. Ne bougez pas. »

C'est notre tenue qui nous a sauvés, nos tuniques jaunes graisseuses, tachées de sang et usées par la route.

Le Réseau avait été rétabli, aussi l'implant limbique d'Allison aurait-il pu avertir les forces voxaises de notre présence. Mais

les Fermiers l'avaient détruit et je n'en avais pour ma part jamais eu, aussi rien n'aurait-il dû nous distinguer dans cette hécatombe.

Rien à part nos vêtements. De microscopiques émetteurs radio insérés dans le grossier tissu nous identifiaient (du moins, ce que nous portions) comme des survivants de la mission de récupération dans le désert. Cela a suffi pour nous valoir un sursis. L'appareil s'est posé, une porte s'est ouverte d'un coup et des soldats en tenue ont jailli pour nous cerner, armes braquées.

Choï Creuseur s'est retrouvé dans ce cercle. Semblant comprendre qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre, il s'est jeté à genoux avec les mains sur la tête, geste déjà bien connu sur les champs de bataille dix (ou vingt) mille ans plus tôt. Les militaires voxais n'ont pas relevé leurs armes tandis qu'Allison balbutiait une explication ou une demande.

Après une brève délibération, les soldats ont désigné leur avion. « Ils nous emmènent à Centre-Vox, m'a dit Allison d'une voix dans laquelle perçait le soulagement. Ils ne sont pas sûrs que je dise la vérité, mais ils savent qu'on n'est pas des Fermiers. »

Ils savaient aussi que Choï Creuseur en était un, lui, et l'un des soldats a pointé une arme sur sa tête.

« Je ne vais nulle part tant que cet homme n'aura pas baissé son fusil, ai-je protesté. Dites-le-lui. »

Au milieu de toute cette tuerie, s'indigner de l'exécution sommaire de Choï Creuseur était peut-être ridicule, mais, même à contrecœur, celui-ci avait risqué sa vie pour nous libérer. Je n'avais aucune envie de le voir exécuté.

Allison m'a regardé d'un air étrange, mais a correctement évalué mon humeur. Elle a aboyé une traduction.

Le soldat a hésité. Je suis allé relever le Fermier. Je le sentais qui tremblait sous mes doigts. « Courez », lui ai-je conseillé.

Allison a traduit le mot. Choï Creuseur ne se l'est pas fait dire deux fois : il s'est élancé en direction d'une partie de la forêt qui ne brûlait pas encore. Les soldats l'ont laissé partir avec un haussement d'épaules.

Grâce à moi, il a vécu un peu plus longtemps. Juste un peu.

L'avion nous a emportés par-dessus le massacre et derrière les murailles de la ville jusqu'à une zone d'atterrissage sur l'une des tours de Centre-Vox. Durant ces quelques minutes de vol, les soldats voxais ont apparemment reçu confirmation de notre identité : après s'être mutuellement consultés à voix basse, ils ont commencé à me traiter avec considération et parlé à Allison d'un ton qui m'a semblé compatissant. Avant même que l'appareil s'immobilise, on nous a remis des vêtements propres (d'impeccables tuniques neuves, cette fois de couleur bleue). L'un des soldats, manifestement médecin, a étalé une pommade sur mon poignet entaillé par Choï Creuseur en tranchant mes liens. Allison s'est toutefois dérobée avec un grognement quand le même soldat a voulu examiner la plaie laissée par l'extraction de son nœud. On nous a donné de l'eau à boire : propre, fraîche, délicieuse.

Nous avons atterri sur un toit balayé par le vent. Nous sommes descendus de l'appareil et les soldats nous ont escortés jusqu'à un énorme ascenseur, mais Allison a reculé au moment d'entrer et posé une question au responsable de l'escouade. Elle a écarquillé les yeux en entendant la réponse et s'est remise à parler. Il a répliqué d'un ton sec et la discussion s'est mise à ressembler à une dispute jusqu'à ce que le militaire finisse par hocher la tête d'un air exaspéré.

« On est presque exactement à la moitié du passage de l'Arc, m'a appris Allison. Le Réseau estime que si le transfert se fait, il aura lieu dans une vingtaine de minutes. Je ne bouge pas d'ici en attendant. »

Je ne voyais pas pourquoi. Que Vox passe ou non sur Terre, être dehors sur cette corniche ou dans un endroit plus confortable en dessous n'y changerait rien.

« Je m'en fiche. » Elle a ajouté plus bas : « Je veux le *voir*. Je leur ai dit que vous aussi. Ce que je veux n'a pas d'importance, mais vous faites partie des Enlevés... ils sont obligés d'en tenir compte. »

On nous a donc conduits à un balcon fermé un étage plus bas, toujours très haut au-dessus de la ville, où nous sommes restés comme deux épouvantails crasseux et un peu tachés de sang à regarder l'île de Vox ou, plus loin, la mer qui scintillait

sous la petite lune d'Équatoria. De la fumée montait des champs sur lesquels les Fermiers mouraient (étaient sûrement déjà morts, depuis), mais comme elle s'étirait derrière nous, nous faisons face à un ciel dégagé et rempli d'étoiles. Les avions de guerre regagnaient déjà leurs bases.

Allison a interrogé le soldat le plus proche de notre escorte, puis m'a traduit leur dialogue. Pensait-il que Vox arriverait vraiment à passer sur Terre ? Oui, il n'en doutait pas une seconde, les prophéties étaient en train de se réaliser, les Enlevés se trouvaient parmi nous. Et qu'étaient devenus les Enlevés conduits à Centre-Vox avant le bombardement ? Hasard malheureux, répondit le soldat. Hasard malheureux qu'un missile ait traversé les défenses voxaises et que l'attaque ait endommagé les plus importantes infrastructures de Centre-Vox, et hasard *vraiment* malheureux que les Enlevés secourus se soient trouvés si près du point d'impact.

Je n'ai pas bien compris combien d'« autres » avaient été récupérés dans le désert d'Équatoria, mais il me semblait que la liste devait comprendre le garçon hybride Isaac Dvali, peut-être sa mère et éventuellement quelques infortunés civils présents dans les environs. Le missile les avait-il tous tués ?

« Tous sauf un, a traduit Allison.

— Lequel a survécu ? »

Encore une traduction.

« Le plus jeune. »

Le garçon, par conséquent. Isaac.

« Mais il est gravement blessé, a ajouté Allison. Sa vie ne tient plus qu'à un fil.

— Et ça suffit pour attirer l'attention des Hypothétiques ? Vous pensez vraiment qu'ils vont rouvrir un Arc fermé et nous transporter sur Terre juste parce qu'ils reconnaissent un garçon blessé et un ancien marin en pleine confusion ? »

Elle n'a pas eu besoin de répondre à cette question. Une lueur verte dans le ciel l'a fait à sa place.

Sur l'océan d'Équatoria, c'était la nuit. Sur Terre, il faisait jour.

La transition a été d'une simplicité aussi soudaine et aussi déconcertante qu'au moment de ma première traversée, à bord d'un pétrolier rouillé parti de Sumatra à destination d'Équatoria. J'ai eu une légère impression de lourdeur, la Terre étant légèrement plus massive qu'Équatoria, mais ce n'était pas plus inquiétant que de se sentir monter en ascenseur. Les autres changements ont été moins discrets.

Nous avons cligné des yeux dans le jour trouble. Au-delà des rives de Vox, la mer s'étalait, plate et huileuse de tous côtés jusqu'à l'horizon. Le ciel était d'une vilaine teinte verte.

« Oh mon Dieu, *non* », a murmuré Allison.

Les soldats sont restés bouche bée.

« Toxique, a-t-elle dit. Tout est toxique... »

Les sirènes de guerre ont interrompu leur hurlement. Figés dans le silence, les soldats voxais semblaient absorbés, comme à l'écoute de voix que je n'entendais pas... c'était sans doute le cas : ils consultaient leur Réseau ou leurs supérieurs.

L'un d'eux s'est ensuite adressé à Allison, qui m'a expliqué : « On nous ordonne de descendre, cette fois tous sans exception. On ferme toutes les ouvertures de la ville. »

Avant de nous éloigner, j'ai jeté un dernier coup d'œil à l'extérieur des murailles. Au milieu des prairies carbonisées, les cadavres des Fermiers baignaient immobiles dans un jour d'un vert agressif. Quelques survivants se déplaçaient entre eux, mais même de cette hauteur, ils semblaient abasourdis et désarmés. J'ai demandé à Allison si on ne pouvait pas en faire rentrer au moins quelques-uns, comme prisonniers.

« Non, a-t-elle répondu.

— Mais si l'air est toxique...

— Réjouissez-vous plutôt que *nous* ayons été secourus.

— Il y a peut-être des centaines de personnes dehors. Vous voulez les abandonner à leur mort. » Elle a hoché la tête sans hésiter. « Je ne sais pas qui commande ici, mais cette personne veut vraiment avoir ça sur la conscience ? »

Elle m'a regardé d'un air bizarre. « Vox est une démocratie limbique, m'a-t-elle rappelé. Il n'y a qu'une conscience. On l'appelle le Coryphée. Et elle se fout complètement du nombre de Fermiers qui meurent. »

Sandra et Bose

« Je vous présente Sandra Cole, dit Bose. Le médecin d'Orrin au State Care.

— Eh bien, je ne suis pas exactement son médecin », commença Sandra avec la nette impression d'être tombée dans un guet-apens. Le regard d'acier d'Ariel Mather se posa si fixement sur elle qu'elle perdit la voix avant de terminer son explication. Ariel était maigre, mais grande : elle avait beau être assise, elle arrivait presque à la même hauteur que Sandra. Elle devait dépasser Orrin en taille. Elle avait le même genre de visage osseux et les mêmes yeux marron brillants que lui. Mais on ne voyait rien en elle de la lugubre timidité de son frère. L'éclat de colère dans son regard aurait pu aveugler un chat.

« C'est vous qui avez enfermé mon frère ?

— Non, pas exactement... On est en train de l'évaluer au State Care en vue de son admission au Programme de Surveillance des Adultes.

— Ça veut dire quoi ? Il peut partir quand il veut ? »

D'évidence, cette femme voulait qu'on lui réponde sans mâcher ses mots. Sandra commença par s'asseoir. « Non, il ne peut pas. Pour le moment, en tout cas.

— Du calme, Ariel, intervint Bose. Sandra est de notre côté. »

Il y avait des côtés ? À ce qu'il semblait, et Sandra avait apparemment été recrutée dans l'un d'eux.

Un serveur intimidé déposa un panier de petits pains et se dépêcha de repartir.

« Moi, dit Ariel, je sais juste que j'ai reçu un coup de fil de *lui*, là, pour me dire qu'Orrin était en taule parce qu'il s'était fait tabasser, faut croire que c'est un crime, au Texas...

— Il a été placé en détention provisoire, l'interrompt Bose, pour sa propre protection.

— En *détention provisoire*, donc, et on m’a demandé si je voulais bien venir le chercher. Bon, c’est mon petit frère, j’ai pris soin de lui toute sa vie et la moitié de la mienne. Bien sûr que je viens le chercher. Et maintenant, je découvre qu’il n’est plus en prison, mais dans un truc qui s’appelle State Care. C’est votre travail, vous disiez, docteur Cole ? »

Voulant prendre quelques instants pour mettre de l’ordre dans ses idées, Sandra beurra un petit pain sous le regard dur et scrutateur d’Ariel. « Je suis chargée de l’évaluation psychologique des nouveaux arrivants. Je travaille en effet pour le State Care. J’ai parlé avec Orrin quand l’agent Bose nous l’a amené. Vous savez comment fonctionne le State Care ? Je crois que c’est un peu différent en Caroline du Nord.

— L’agent Bose m’a dit que c’était une espèce de prison pour les fous. »

Sandra espéra que Bose n’avait pas employé ces termes-là. « On fonctionne de la manière suivante : une personne indigente, sans domicile ou sans ressources qui a des ennuis avec la police peut être déferée au State Care même sans avoir commis de crime, surtout si la police estime que ce pourrait être dangereux pour cette personne de la remettre en liberté. Le State Care n’est pas une prison, madame Mather. Ni un hôpital psychiatrique. Il y a une période d’évaluation d’une semaine qui nous sert à déterminer s’il est préférable que la personne séjourne à temps plein dans ce que nous appelons un environnement surveillé de vie guidée. À la fin de cette période, cette personne est soit relâchée, soit déclarée dépendante. » Elle avait conscience d’utiliser des mots qu’Ariel ne comprendrait sans doute pas – pire, ceux qui figuraient dans la brochure de trois pages éditée par le State Care à l’intention des familles concernées. Mais quels autres mots y avait-il ?

« Orrin n’est pas fou.

— Je l’ai interrogé moi-même et j’ai tendance à partager votre avis. De toute manière, les entrants non violents peuvent toujours être confiés à un membre de leur famille, du moment que celui-ci est d’accord et qu’il a un revenu ainsi qu’un domicile légal. » Elle jeta un coup d’œil à Bose, qui aurait dû expliquer tout cela. « Si vous pouvez prouver que vous êtes sa

sœur – un permis de conduire et une carte de sécurité sociale suffiront –, si on peut vérifier que vous avez un emploi et si vous voulez bien signer les formulaires, nous pouvons vous confier Orrin presque tout de suite.

— Je l'ai déjà dit à Ariel, assura Bose. J'ai même appelé le State Care pour prévenir que nous allions remplir les papiers. Mais il y a un problème. D'après votre supérieur, le Dr Congreve, Orrin a fait une crise de violence cet après-midi. Il a agressé un aide-soignant, apparemment. »

Sandra cilla. « Ah oui ? Je n'ai pas entendu parler d'un épisode violent. Si Orrin a agressé quelqu'un, je l'ignorais.

— C'est des *conneries*, oui, jeta Ariel. Il suffit d'avoir parlé à Orrin, même un tout petit peu, pour *savoir* que c'est des conneries. Orrin n'a jamais agressé personne de sa vie. Il ne peut pas écraser un insecte sans lui demander d'abord pardon.

— L'accusation est peut-être mensongère, dit Bose, toujours est-il qu'elle complique la libération d'Orrin. »

Sandra essayait encore d'assimiler la nouvelle. « Ce n'est pas du tout le genre de comportement auquel je m'attendrais de sa part, en tout cas. » Le connaissait-elle toutefois vraiment, après un seul entretien et une conversation complémentaire ? « Mais vous voulez dire que... que Congreve ment ? Pourquoi mentirait-il ?

— Pour garder Orrin sous les verrous, dit Ariel.

— D'accord, mais pourquoi ? On manque déjà de financement et de places. Remettre un patient à sa famille est en général la meilleure solution pour tout le monde. Pour le patient comme pour nous. J'ai d'ailleurs l'impression que Congreve a été recruté parce que le conseil d'administration pensait qu'il réduirait le nombre d'admissions au State Care. » De manière éthique ou non, ajouta-t-elle en silence.

« Vous n'en savez peut-être pas autant que vous le croyez sur ce qui se passe là où vous travaillez », dit Ariel.

Bose se racla la gorge. « N'oubliez pas que Sandra est là pour nous aider. C'est notre meilleure chance pour qu'Orrin soit traité équitablement.

— Je verrai ce que je peux dénicher sur cet incident. Je ne sais pas si je *peux* aider, mais je ferai de mon mieux. Madame

Mather, vous permettez que je vous pose quelques questions sur Orrin ? Plus j'en sais sur son passé, moins j'aurai de mal à faire avancer les choses.

— J'ai déjà tout dit à l'agent Bose.

— Vous voulez bien répéter ? Je ne m'intéresse pas tout à fait à Orrin de la même manière que l'agent Bose. » Et peut-être d'une manière très différente. À l'évidence, Sandra n'avait pas encore pris la pleine mesure de Jefferson Amrit Bose. « Orrin a vécu toute sa vie avec vous ?

— Jusqu'au jour où il a pris le car pour Houston, oui.

— Vous êtes sa sœur... Que sont devenus vos parents ?

— Orrin et moi n'avons pas le même père, et ni le sien ni le mien ne se sont attardés. Maman s'appelait Danela Mather et je venais d'avoir seize ans quand elle est morte. Elle s'est occupée de nous du mieux qu'elle a pu, mais elle perdait facilement le nord. Et à la fin, elle avait des ennuis de drogue. Meth et les hommes qu'il fallait pas, si vous voyez ce que je veux dire. Ensuite, il n'y a plus eu que moi pour m'occuper d'Orrin.

— Ça demandait un gros travail ?

— Oui et non. Il n'a jamais eu besoin qu'on s'occupe beaucoup de lui. Ça lui plaisait toujours de rester tout seul à regarder des livres d'images ou je ne sais quoi. Même tout petit, il pleurait vraiment très peu. Mais il valait rien à l'école et il n'arrêtait pas de pleurer quand Maman l'emmenait en classe, alors le plus souvent, il restait à la maison. Il n'était pas doué non plus pour se nourrir. Si vous lui mettiez pas de la nourriture sous le nez deux fois par jour, il aurait jeûné. Il était comme ça, voilà tout.

— Différent des autres enfants, autrement dit ?

— Ça, c'est sûr, mais si vous voulez dire "retardé", je vais répondre non. Il sait écrire des lettres et lire des mots. Il est assez malin pour garder un travail si quelqu'un l'embauche. Il a travaillé un moment comme gardien de nuit à Raleigh... Ici aussi, à ce que m'a dit l'agent Bose, jusqu'à ce qu'il se fasse virer.

— Orrin entend-il des voix ou voit-il des choses qui ne sont pas là ? »

Ariel Mather croisa les bras en la fusillant du regard. « Je vous ai déjà dit qu'il n'était pas fou. Il a juste pas mal d'imagination. Ça se voyait déjà quand il était petit, il inventait des histoires sur ses animaux en peluche et ainsi de suite. Il m'arrivait de le trouver en train de regarder la télé même pas allumée, comme s'il voyait sur l'écran vide un truc aussi intéressant qu'une émission du câble. Ou alors il regardait les nuages passer dans le ciel. Et il aimait regarder les fenêtres quand il pleuvait. Ça n'en fait pas un fou, pour moi.

— Pour moi non plus.

— Quelle importance, de toute manière ? Vous avez juste à le faire sortir de cet endroit où on l'a enfermé.

— La seule manière pour moi d'y arriver, si je peux y arriver, est de convaincre mes collègues qu'Orrin ne risque pas de se retrouver à la rue et d'y être blessé. Ce que vous me racontez m'y aidera. J'imagine que c'est pour ça que l'agent Bose nous a fait nous rencontrer. » Sandra regarda à nouveau Bose du coin de l'œil. « Vous disiez qu'Orrin n'avait jamais été agressif ?

— Orrin fuyait les disputes en se bouchant les oreilles. Il est *timide*, pas *violent*. C'était toujours difficile pour lui quand Maman ramenait un type à la maison et le plus souvent, il se cachait. Surtout s'il y avait le moindre désaccord ou la moindre friction.

— Et je suis désolée d'avoir à vous poser la question, mais votre mère a-t-elle jamais été agressive avec Orrin ?

— Il lui arrivait d'avoir des crises à cause de la meth, surtout à la fin. Elle faisait des scènes. Rien de grave.

— Vous disiez qu'Orrin aimait raconter des histoires. Les a-t-il jamais écrites ? Tenait-il un journal ? »

La question sembla surprendre Ariel. « Non, rien de la sorte. Il écrit soigneusement en caractères d'imprimerie, mais pas souvent.

— Avait-il une copine à Raleigh ?

— Les filles l'intimident, donc non.

— Ça l'embête ? Il l'accepte mal ? »

Ariel Mather haussa les épaules.

« D'accord. Merci pour votre patience, Ariel. Je ne crois pas qu'Orrin ait besoin d'être enfermé, et ce que vous m'avez

raconté tend à le confirmer. » Même si cela soulève d'autres questions, se dit Sandra.

« Vous pouvez le faire sortir ?

— Ce n'est pas si simple. Il va falloir démêler ce qui s'est passé cet après-midi qui a conduit le Dr Congreve à croire votre frère violent, mais je vais faire tout mon possible. » Une pensée lui vint à l'esprit. « Une dernière question. Qu'est-ce qui a poussé Orrin à quitter Raleigh, et pourquoi est-il venu à Houston ? »

Ariel hésita. Elle resta raide comme un piquet, donnant l'impression que son sentiment de dignité s'était installé dans les renflements de sa colonne vertébrale. « Il a parfois des humeurs...

— De quel genre ?

— Eh bien... la plupart du temps, Orrin semble jeune pour son âge, j'imagine que vous vous en êtes aperçue. Sauf de temps en temps, quand une humeur le prend... et quand Orrin est dans une humeur, il n'a pas l'air jeune du tout. Il vous regarde comme s'il ne vous voyait pas, on dirait qu'il est plus vieux que la lune et les étoiles réunies. Comme si un vent venu de très loin passait en lui, Maman disait quand il était comme ça.

— Quel rapport avec sa venue à Houston ?

— Il était dans une humeur, à ce moment-là. Je ne sais pas trop s'il voulait même vraiment venir spécialement au Texas. Il ne m'a rien dit du tout, il a juste pris les cinq cents dollars que je mettais de côté pour acheter une nouvelle voiture, il les a pris dans le tiroir de ma commode pendant que j'étais partie travailler. Il a demandé à notre voisine, M^{me} Bostick, de le conduire à la gare des bus. Il n'a pas fait de sac ni rien. Il a juste emporté un vieux bloc de papier et un stylo, à ce qu'a raconté M^{me} Bostick. Elle croyait qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un à la gare. Orrin n'a pas dit le contraire. Mais une fois qu'elle est repartie, il a dû s'acheter un billet et monter dans un car inter-États. Ça durait depuis plusieurs jours, cette humeur, il était tout silencieux et les yeux dans le vague. » Elle évalua Sandra du regard. « J'espère que ça change pas l'opinion que vous avez de lui. »

Ça la complique, pensa Sandra. Mais elle secoua la tête.

Ariel Mather était arrivée tôt dans la matinée à Houston. Bose l'avait aidée à s'installer dans un motel avant leur visite manquée au State Care, mais elle avait à peine eu le temps de défaire ses bagages. Elle était fatiguée et elle dit à Bose qu'elle voulait prendre une bonne nuit de sommeil. « Merci quand même pour le dîner et tout.

— Il me reste deux ou trois choses à discuter avec Sandra », répondit Bose, qui demanda au serveur d'appeler un taxi. « Pendant qu'on attend, Ariel, je peux vous poser une dernière question ?

— Allez-y.

— Une fois à Houston, Orrin vous a contactée ?

— Il m'a appelée pour me dire qu'il allait bien. J'étais assez énervée pour l'engueuler d'être parti, mais ça l'a juste fait raccrocher, et après, j'ai regretté. J'aurais dû le savoir. Lui crier dessus n'a jamais servi à rien. Une semaine plus tard, j'ai reçu une lettre dans laquelle il disait qu'il avait un emploi stable et qu'il espérait que je ne lui en voulais pas trop. Je lui aurais répondu, s'il avait donné son adresse.

— A-t-il dit où il travaillait, ici à Houston ?

— Pas que je me souviene.

— Il n'a pas parlé d'un entrepôt ? D'un homme du nom de Findley ?

— Pas du tout. C'est important ?

— Sans doute que non. Merci encore, Ariel. »

Bose lui dit qu'il l'appellerait le lendemain pour la tenir au courant. Elle se leva et, se poussant du menton, gagna la porte du restaurant.

« Eh bien ? demanda Bose. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Sandra secoua la tête avec fermeté. « Oh non. Non. Vous n'obtiendrez rien d'autre de moi avant d'avoir *vous-même* répondu à une ou deux questions.

— J'imagine que c'est justifié. Écoutez, je n'ai pas de voiture pour rentrer, je suis venu en taxi avec Ariel. Je peux vous demander de me raccompagner ?

— Je pense, oui... Mais si vous me racontez encore des conneries, Bose, je vous jure que je vous abandonne au bord de la route.

— Marché conclu », dit-il.

Il se trouvait qu'il habitait dans une nouvelle cité à l'écart de West Belt, d'où un trajet assez long et qui n'arrangeait pas du tout Sandra, mais elle ne dit rien : cela lui donnait le temps de rassembler ses pensées. Installé les mains sur les genoux à côté d'elle, Bose patienta, tranquillement attentif tandis qu'elle s'insérait dans la circulation. C'était une autre de ces nuits à la chaleur impitoyable. La climatisation de l'automobile luttait vaillamment.

« Manifestement, ce n'est pas un travail de police ordinaire, dit-elle.

— Ah bon ?

— Eh bien, je ne m'y connais pas vraiment. Mais l'intérêt que vous portez à Orrin paraissait déjà inhabituel quand vous l'avez amené au State Care. Et je vous ai vu glisser de l'argent à Ariel pour le taxi... Il ne vous faut pas une espèce de reçu ? Vous ne devriez pas l'interroger au poste, d'ailleurs ?

— Au poste ?

— Dans les locaux de la police ou je ne sais quoi. Les flics des films disent toujours "au poste".

— Oh. Ce poste-là. »

Elle se sentit rougir, mais s'obstina. « Autre chose. Au State Care, on discute tous les jours avec des patients amenés par la police. La plupart sont beaucoup moins dociles qu'Orrin, mais il y en a de tout aussi effrayés et vulnérables que lui. Professionnellement, je dois me comporter en clinicienne avec les uns comme avec les autres. Les flics qui nous les remettent, par contre... pour eux, c'est la fin d'une corvée nécessaire. Ils ne s'intéressent pas le moins du monde aux gens qu'ils nous amènent. *Aucun* flic ne demande ensuite de leurs nouvelles, sauf quand c'est juridiquement nécessaire. Jusqu'à votre arrivée. Vous vous êtes comporté comme si vous vous souciez d'Orrin. Alors expliquez-moi ça, avant qu'on parle de ce qu'il a

écrit ou de ce que je pense de sa sœur. Dites-moi ce qu'il y a en jeu pour vous dans toute cette histoire.

— Peut-être que je l'aime bien. Ou que je pense qu'on le fait agir contre sa volonté.

— Qui "on" ?

— Je ne sais pas trop. Et je n'ai pas été complètement sincère avec vous parce que je ne veux pas vous impliquer dans quelque chose de potentiellement dangereux.

— Je prends bonne note de votre galanterie, mais je suis déjà impliquée.

— Si on le gère mal, vous pourriez perdre votre travail. »

Sandra ne put s'empêcher de rire. « Depuis un an, il ne se passe pas une journée sans que j'espère plus ou moins me faire licencier. Tous les hôpitaux du pays ont mon CV. » Ce qui était vrai.

« Pas d'amateurs ? »

Aucun. « Pas pour le moment. »

Bose baissa les yeux sur la route dans la nuit caniculaire. « Eh bien, vous avez raison. Ce n'est pas un travail de police comme les autres. »

Le Spin avait été une époque difficile pour la police et les forces de sécurité du monde entier... surtout l'effrayant final, avec la réapparition des étoiles dans le ciel nocturne et le soleil, qui avait vieilli de quatre milliards d'années en cinq ans, en train de traverser le méridien comme un étendard sanglant de l'apocalypse. Cela avait ressemblé à la fin du monde. Beaucoup de policiers avaient abandonné leur poste pour passer leurs dernières heures en famille. Et quand il était devenu évident que ce n'était *pas* la fin du monde, que les Hypothétiques réduiraient à un niveau supportable les radiations atteignant la Terre et lui assureraient ainsi un avenir au moins temporaire, une grande partie de ces déserteurs étaient restés chez eux malgré l'amnistie générale. Les vies avaient changé à un point méconnaissable, un point de non-retour.

On recruta de nouveaux agents, certains ne possédant que des compétences minimales. Bose entra dans la police deux décennies plus tard, à une époque où beaucoup de ces recrues

aux compétences limitées avaient pris des responsabilités. Il se retrouva dans un bureau de la police de Houston perclus de conflits internes et de rivalités générationnelles. Sa propre carrière, pour ce qu'elle valait, progressa à une allure d'escargot.

Le problème, raconta-t-il à Sandra, consistait en une corruption endémique, issue des années où le vice avait dépensé sans compter et où la vertu s'était mise à mendier. Le flux de pétrole en provenance d'Équatoria n'avait fait qu'aggraver la situation. En surface, Houston était une ville plutôt propre : sa police arrivait à réprimer les atteintes à la propriété ainsi que la petite délinquance. Et si, sous cet aspect poli, un fleuve de biens illicites et d'espèces illégales coulait sans entraves, eh bien, il revenait aux forces de l'ordre de faire en sorte que personne ne s'y intéresse de trop près.

Bose avait pris soin de ne pas trop approcher du côté louche. Il s'était porté volontaire pour la basse besogne plutôt que d'accepter des missions douteuses, avait même refusé des propositions de promotion. Aussi considérait-on qu'il manquait d'imagination, voire, d'une certaine manière, d'intelligence. Mais comme il ne portait jamais aucun jugement sur ses collègues, on le pensait également utile, on voyait en lui un agent dont l'obstination à s'occuper de futilités permettait à de plus ambitieux que lui d'accéder à un travail plus lucratif.

« Bref, vous gardez les mains propres », dit Sandra sur le ton de l'observation, mais sans paraître approuver.

« Jusqu'à un certain point. Je ne suis pas un saint.

— Vous auriez pu contacter une, euh, autorité supérieure, dévoiler cette corruption... »

Il sourit. « Sans vouloir vous vexer, non, impossible. Dans cette ville, l'argent et le pouvoir marchent main dans la main. Les autorités supérieures sont les plus mouillées. Prenez à droite au carrefour. Mon immeuble est le deuxième à gauche après le feu. Si vous voulez entendre le reste de l'histoire, vous pouvez monter chez moi. Je ne reçois pas beaucoup, mais je dois pouvoir vous dénicher une bouteille de vin. » Cette fois, il avait presque l'air penaud. « Si ça vous intéresse. »

Elle accepta. Et pas seulement par curiosité. Ou plutôt, pas seulement par curiosité pour Orrin Mather et la police de Houston. Jefferson Bose lui-même l'intriguait de plus en plus.

Il n'était à l'évidence pas amateur de vin. Il sortit une bouteille poussiéreuse de syrah de sous-marque, sans doute un cadeau longtemps oublié dans un placard de la cuisine. Sandra lui dit que la bière irait très bien. Le réfrigérateur de Bose ne manquait pas de Corona.

L'appartement, un deux-pièces meublé de façon conventionnelle, était à peu près propre, comme s'il avait été nettoyé peu auparavant, mais sans enthousiasme. Il ne se trouvait qu'au troisième étage, mais disposait d'une vue partielle sur les gratte-ciel de Houston, toutes ces tours tape-à-l'œil qui avaient poussé après le Spin comme de gigantesques assemblages pixellisés de fenêtres allumées au hasard.

« C'est l'argent qui alimente la corruption », dit Bose en lui mettant dans la main une cannette fraîche. Il s'assit en face d'elle dans un fauteuil qui avait connu des jours meilleurs. « L'argent, et la seule chose encore plus précieuse que lui.

— Quoi donc ?

— La vie. La longévité. »

Il parlait du trafic de médicaments martiens.

En faculté de médecine, Sandra avait partagé un appartement avec une étudiante en biochimie d'une curiosité obsessionnelle pour le traitement de longévité martien apporté sur Terre par Wun Ngo Wen – elle pensait que ses effets sur le prolongement de la vie pouvaient être déduits des modifications neurologiques que les Martiens y avaient inclus, si seulement le gouvernement acceptait de fournir des échantillons pour analyses. Ce qu'il avait refusé. Le médicament était considéré trop dangereux pour qu'on le mette en circulation et la colocataire de Sandra s'était ensuite engagée dans une carrière très classique, mais son intuition était correcte. Des échantillons sortis des labos gouvernementaux avaient fini par gagner le marché noir.

Les Martiens pensaient que la longévité devait conférer à la fois la sagesse et des obligations morales bien particulières,

aussi avaient-ils conçu leurs médicaments de cette manière. Le fameux « quatrième stade de la vie », l'âge adulte après l'âge adulte, avait occasionné des changements cérébraux qui modifiaient l'agressivité et encourageaient la compassion. Une idée plutôt bonne, selon Sandra, mais très peu commerciale. Le marché noir avait croché la serrure biochimique et amélioré le produit. À présent, à supposer que vous aviez pas mal d'argent et les contacts adéquats, vous pouviez vous acheter vingt ou trente ans de vie supplémentaire en évitant l'encombrant accroissement de compassion.

Tout cela était bien entendu illégal, et extrêmement lucratif. Rien que la semaine précédente, le FBI avait démantelé à Boca Raton un réseau de distribution dont le chiffre d'affaires dépassait celui de la plupart des cinquante plus grosses entreprises commerciales du pays, et ce n'était qu'une fraction du marché. Bose avait raison : en fin de compte, pour certains, la vie valait tout ce qu'on possédait.

« La drogue de longévité n'est pas facile à produire, disait Bose. Elle est à la fois organisme et molécule. Il faut une réserve génétique, un bioréacteur de bonne taille et beaucoup de substances, genre produits chimiques ou catalyseurs, surveillées de près. Il faut donc payer beaucoup de gens pour qu'ils ferment les yeux.

— Y compris au sein de la police de Houston ?

— Il ne semble pas déraisonnable de tirer cette conclusion.

— Et vous en êtes conscient ? »

Il haussa les épaules.

« Mais il doit bien y avoir quelqu'un à qui vous pourriez en parler... je ne sais pas, le FBI, les stupés fédéraux...

— Je crois que les agences fédérales sont très occupées, en ce moment.

— Bon, d'accord, dit Sandra, mais quel rapport avec Orrin Mather, tout ça ?

— Ce n'est pas tant Orrin que l'endroit où il travaillait. Dès qu'il est descendu du car de Raleigh, Orrin a été engagé par un nommé Findley, le gérant d'un entrepôt qui stocke et expédie des produits d'importation, principalement des merdouilles en plastique bon marché fabriquées en Turquie, en Syrie ou au

Liban. La plupart de ses employés sont des gens de passage ou des immigrants sans papiers. Il ne leur demande pas leur numéro de sécurité sociale et les paye au noir. Il a mis Orrin sur un boulot classique de manutention. Mais Orrin s'est révélé différent des employés dont Findley avait l'habitude : il arrivait au travail sobre et à l'heure, il était assez malin pour suivre les ordres, il ne se plaignait jamais et il se fichait de trouver une meilleure place, du moment que la paye tombait à intervalles réguliers. Si bien qu'au bout d'un moment, Findley l'a fait gardien de nuit. En général, de minuit à l'aube, Orrin était enfermé dans l'entrepôt avec un téléphone et l'horaire de ses rondes, sans autre obligation que faire le tour du bâtiment toutes les heures et appeler un numéro donné s'il remarquait quoi que ce soit d'inhabituel.

— Un numéro donné ? Pas la police ?

— Surtout pas, vu qu'au milieu de tous les jouets emboutis et de la vaisselle en plastique, il passe dans cet entrepôt des cargaisons de précurseurs chimiques destinés aux bioréacteurs du marché noir.

— Orrin le savait ?

— Pas sûr. Il avait peut-être des soupçons. Toujours est-il que Findley l'a viré il y a deux mois, peut-être parce qu'Orrin commençait à connaître un peu trop en détail l'opération. Une partie du matériel clandestin de Findley arrive et repart en dehors des heures d'ouverture, si bien qu'Orrin a pu voir quelques transferts. Le licenciement a pas mal traumatisé Orrin... il a dû s'imaginer qu'on le punissait pour quelque chose.

— Il vous en a parlé ?

— Un peu, à contrecœur. Il a juste dit qu'il n'avait rien fait de mal et que le moment n'était pas venu pour lui de partir. »

Sandra demanda une autre Corona, ce qui lui donna du temps pour réfléchir. Les explications de Bose semblaient rendre la situation encore moins limpide. Elle décida de se concentrer sur la seule partie qu'elle comprenait vraiment et sur laquelle elle avait prise : l'évaluation d'Orrin au State Care.

Bose revint avec une bière, que Sandra prit mais posa tout de suite sur la table basse marquée de taches circulaires. Il a besoin de nouveaux meubles, se dit-elle. Ou au moins de sous-verre.

« Vous pensez qu'Orrin pourrait avoir des informations compromettantes pour une opération de contrebande criminelle. »

Bose hocha la tête. « Tout cela n'aurait aucune importance si Orrin n'avait été qu'un des types de passage comme les embauche Findley. Il aurait quitté la ville, ou trouvé un autre travail, ou disparu parmi les miséreux, point final. Sauf qu'Orrin a refait surface quand nous l'avons interpellé. Pire, quand on l'a interrogé sur ses antécédents professionnels, il a aussitôt raconté ses six mois dans cet entrepôt. Le nom a alarmé certains milieux et l'information a dû remonter.

— Et de quoi ont donc peur les contrebandiers, qu'Orrin révèle un secret ?

— Je vous ai dit que les agences fédérales étaient trop occupées pour s'occuper de la corruption dans la police de Houston, ce qui est vrai. Mais des enquêtes ont été lancées sur le trafic des drogues de longévité. Findley, et ceux qui l'emploient, craignent qu'Orrin puisse servir de témoin, maintenant que son nom et ses antécédents sont dans la base de données. Vous voyez où ça mène ? »

Elle hocha lentement la tête. « À son état psychologique.

— Exactement. Admettre Orrin au State Care revient à le déclarer juridiquement inapte. Tout témoignage de sa part serait irrémédiablement compromis.

— Et c'est là où j'interviens. » Elle prit une gorgée de bière. Elle en buvait rarement : le goût lui rappelait l'odeur des chaussettes sales. Mais la boisson était d'une fraîcheur agréable et le léger enivrement lui plaisait, ce début d'ébriété qui vous clarifiait paradoxalement l'esprit. « Sauf que ce n'est plus moi qui le suis. Je ne peux rien faire pour lui.

— Ce n'est pas ce que j'attends de vous. Je n'aurais sans doute pas dû vous raconter tout ça, mais... comme vous avez dit, donnant donnant. Et votre opinion sur les écrits d'Orrin continue à m'intéresser.

— Vous pensez donc que ce document est... une espèce de confession codée ?

— Franchement, je n'en sais rien. Et bien que l'entrepôt y soit mentionné...

— Ah oui ?

— Dans une partie que vous n'avez pas encore lue. Mais ce n'est pas vraiment le genre de preuve qu'on peut présenter au tribunal. C'est juste... » Il sembla chercher ses mots. « De la curiosité professionnelle de ma part, on pourrait dire. »

On pourrait le dire, songea Sandra, mais ce n'est pas toute la vérité. « Bose, j'ai vu comment vous vous comportiez en nous l'amenant. Vous n'êtes pas simplement curieux. Vous semblez vous inquiéter pour lui. Comme être humain, je veux dire.

— Quand on a remis Orrin au State Care, j'avais eu le temps d'apprendre à le connaître un peu. On lui a forcé la main et il ne le mérite pas. Il est... bon, vous savez comment il est.

— Vulnérable. Innocent. » Mais Sandra avait affaire à bien d'autres personnes vulnérables et innocentes, elles étaient monnaie courante. « Attachant, d'une manière un peu bizarre. »

Bose hocha la tête. « Ce truc qu'a dit sa sœur, au restaurant. "Un vent passe en lui." Je ne comprends pas tout à fait ce qu'elle voulait dire par là, mais c'est ça. »

Sandra n'aurait pu dire à quel moment elle décida de rester pour la nuit. Sans doute à aucun en particulier : cela ne fonctionnait pas ainsi. Dans son expérience, relativement limitée, l'intimité était une lente glissade orchestrée non par des mots mais par des gestes : la manière de se regarder, le premier contact physique (quand elle posa la main sur le bras de Bose pour souligner un point dans la conversation), la facilité avec laquelle il vint s'asseoir près d'elle, cuisse contre cuisse, comme si tous deux se connaissaient depuis une demi-éternité. Étrange, pensa-t-elle, à quel point ça commençait à sembler familier, puis à quel point il était devenu inéluctable qu'elle couche avec lui. Il n'y eut pas de gêne de la première fois. Il fut aussi attentionné au lit qu'elle s'y était attendue.

Elle s'endormit près de lui, la main autour de son bassin. Quand il se détacha d'elle, elle ne s'en rendit pas compte, mais était plus ou moins réveillée au moment où il revint de la salle de bains et traversa la lueur ambre des lumières de la ville qui entraient par la fenêtre. Elle vit la cicatrice qu'elle avait déjà sentie sous ses doigts, un bourrelet pâle qui commençait sous le

nombril et serpentait comme une route de montagne sur la cage thoracique jusqu'à l'épaule droite.

Elle voulut l'interroger à ce sujet, mais il se détourna précipitamment quand il s'aperçut qu'elle le regardait, et l'occasion passa.

Au matin, Bose prépara du pain perdu et du café alors même que le temps pressait. Il s'activa dans la cuisine, réchauffant du beurre dans une poêle, cassant des œufs, avec une confiance en lui et une facilité qu'elle trouva agréables.

Une pensée lui était venue dans la nuit. « Tu ne travailles pas pour les agences fédérales, dit-elle, et très peu pour la police de Houston. Mais tu n'es pas seul dans cette histoire. Tu travailles pour *quelqu'un*. Pas vrai ?

— Comme tout le monde.

— Une ONG ? Une œuvre de bienfaisance ? Une agence de détectives ?

— J'imagine qu'on ferait mieux d'en parler », dit-il.

Récit d'Allison

1

Une fois Vox passé sur Terre, les managers nous ont installés dans des suites médicalisées attenantes, où nous avons dormi presque deux jours entiers. Des infirmiers ne cessaient de rôder autour de moi et je leur demandais de temps en temps des nouvelles de Turk. Ils me répondaient qu'il allait bien et que je pourrais bientôt lui parler. Ils n'en disaient jamais davantage.

J'avais besoin de repos, pour des raisons évidentes, et j'ai trouvé agréable de pouvoir me réveiller, me rendormir, rêver et me réveiller à nouveau sans craindre pour ma vie. J'aurais bien entendu tôt ou tard à affronter certains problèmes. Des gros. Mais les médicaments que j'avalais anéantissaient tout sentiment d'urgence.

Je souffrais de blessures bénignes qui cicatrisaient bien. J'ai fini par me réveiller en pleine forme, affamée et, pour la première fois, impatiente. J'ai demandé à l'infirmier à mon chevet – un ouvrier aux grands yeux et au sourire figé – à quel moment je pourrais avoir une nourriture plus consistante que la pâte protéinique.

« Après l'opération, a-t-il répondu platement.

— Quelle opération ?

— Le remplacement de votre nœud, a-t-il précisé du ton de celui qui pense s'adresser à une enfant un peu lente d'esprit. Je sais que ça a dû être très difficile pour vous de survivre sans lui dans la nature. La panne du Réseau a été dure pour tout le monde. Comme si on était seuls dans le noir. » Le souvenir l'a fait frissonner. « Mais on vous aura réparée avant la fin de la journée.

— Non, ai-je aussitôt répondu.

— Pardon ?

— Je ne veux pas d'opération. Je ne veux plus de nœud. »

Il a froncé les sourcils un instant, puis a retrouvé son sourire exaspérant. « Il est tout naturel d'éprouver de l'appréhension dans des moments pareils. Je peux ajuster votre traitement... ça vous irait ? »

Je lui ai dit que mon traitement ne posait aucun problème, que je refusais seulement et explicitement l'opération, comme les protocoles médicaux voxais m'en donnaient le droit.

« Mais ce n'est même pas de la chirurgie invasive, juste une réparation ! J'ai vu vos antécédents : on vous en a implanté un à la naissance, comme à tout le monde. Nous ne vous *changeons* pas en quoi que ce soit, Treya. Nous vous *remettons en état*. »

Nous avons eu une discussion longue et violente. J'ai employé des mots dont je n'aurais pas dû me servir, à la fois en voxais et en anglais. D'abord scandalisé, il a fini par garder le silence, puis par quitter ma chambre le regard humide et l'expression perplexe, si bien que je me suis imaginée avoir remporté une victoire, ou du moins gagné du temps.

Dix minutes après, j'ai vu entrer le chariot préopératoire et les scalpels. C'est à ce moment-là que je me suis mise à hurler. Trop faible pour être vraiment bruyante, j'ai quand même réussi à me faire entendre des chambres voisines.

Les ouvriers médicaux s'apprêtaient à me sangler quand Turk a déboulé. Il portait une blouse d'hôpital attachée à la taille et n'avait rien d'intimidant – notre séjour dans la nature l'avait laissé maigre et foncé comme une noix –, mais le personnel médical a dû voir la férocité de son regard, sans parler de ses poings serrés. Et surtout, Turk était un Enlevé, touché par les Hypothétiques, ce que la théologie voxaise assimilait presque à un dieu.

Je lui ai raconté en quelques mots que les toubibs essayaient de me réinstaller mon implant limbique pour me faire redevenir Treya.

« Dites-leur d'arrêter, a-t-il répondu. Dites-leur d'emporter leurs putains de scalpels, sinon j'appelle personnellement la colère des Hypothétiques sur Vox et toutes ses œuvres. »

J'ai traduit, avec quelques enjolivements. Le personnel médical est ressorti précipitamment en détournant le regard et

sans emporter ses outils chirurgicaux. Mais là encore, il ne s'agissait que d'un sursis. Un homme en combinaison grise est arrivé presque aussitôt, un administrateur, un manager... les séances de formation de Treya m'ont permis de reconnaître un de mes enseignants, et pas un de mes préférés.

Turk et lui semblaient déjà avoir fait connaissance. « Ne vous mêlez pas de ça, Oscar », a dit Turk en anglais.

L'administrateur avait un long nom voxais embelli de titres honorifiques, mais « Oscar » était une bonne approximation de sa fraction patrilinéaire. Oscar parlait anglais, bien entendu. Correctement, bien qu'avec moins de nuances que moi, ayant surtout appris cette langue dans des manuels anciens et des documents juridiques. Et contrairement à moi, il était habilité à parler au nom de la classe des managers.

« Veuillez vous calmer, monsieur Findley », a répliqué de sa voix aiguë ce petit homme à la peau pâle et aux cheveux blonds qui n'était plus de toute première jeunesse.

« Allez vous faire foutre, Oscar. Vos gens étaient sur le point de pratiquer de force une intervention chirurgicale sur une amie. Je ne prends pas ça à la légère.

— Celle que vous décrivez comme votre “amie” a été gravement blessée durant la rébellion des Fermiers. Vous avez assisté à ça, non ? Vous avez même essayé de la protéger. »

Il était logique qu'Oscar avance des arguments juridiques, vu sa spécialisation en anciens documents légaux tels qu'ordonnances, assignations et mandats. Turk s'est tourné vers moi sans l'écouter. « Ça va ?

— Oui, pour le moment. Mais ça ne va pas durer, s'ils me remettent mon nœud.

— C'est irrationnel, a dit Oscar. Tu dois sûrement t'en rendre compte, Treya.

— Je ne m'appelle pas Treya.

— Bien sûr que si. Le nier est symptomatique de tes troubles. Tu souffres d'une dissociation cognitive pathologique qui réclame réparation.

— Oscar, *fermez votre gueule*, a jeté Turk. J'ai besoin de parler en privé à Allison.

— Il n'existe pas d'«Allison», monsieur Findley. «Allison» est une construction tutélaire et plus nous permettons à Treya de persister dans cette illusion, plus nous aurons du mal à la guérir. »

Treya elle-même se serait inclinée devant Oscar sans discuter et je sentais encore en moi cette envie lâche venue du passé. Sauf que je la trouvais à présent odieuse. « Oscar », ai-je dit d'une voix plus calme.

Il m'a fusillé du regard en prononçant son nom voxais avec tous ses marqueurs de statut. L'appeler par son diminutif était une insolence pour une ouvrière comme moi. « Oscar, ai-je répété, vous êtes sourd ? Turk vous a demandé de la fermer. »

Sa peau pâle a viré au rouge. « Je ne comprends pas. Nous avons-vous fait du mal, monsieur Findley ? Ou menacé de quelque manière que ce soit ? Ne vous ai-je pas convenablement servi d'agent de liaison personnel ?

— C'est Allison, ma liaison, pas vous.

— Il n'y a pas d'Allison et cette femme ne peut *pas* servir de liaison... elle n'a aucune connexion au Réseau... elle n'a pas de nœud neural actif !

— Elle parle assez bien anglais.

— Comme si c'était ma langue maternelle, ai-je précisé.

— Eh bien voilà.

— Mais...

— Je la prends donc comme interprète, a conclu Turk. Toutes mes relations avec Vox passeront désormais par elle. Et nous en avons terminé avec les docteurs pour le moment, elle et moi. Pas de scalpels, pas de médicaments. Vous pouvez faire le nécessaire ? »

Oscar a hésité, puis s'est adressé directement à moi, en voxais : « Si tu étais un être humain complet, tu te rendrais compte que ton attitude revient à trahir non seulement la classe des administrateurs, mais aussi le Coryphée. »

C'étaient des mots lourds de sens. Treya aurait tremblé. « Merci, ai-je répondu dans la même langue, mais je sais ce que je fais... Oscar. »

C'est à cette époque que Vox a commencé son pesant voyage sans espoir vers l'Antarctique.

Obtenir des données fiables d'Oscar (qui continuait à surgir avec une régularité agaçante) était impossible, mais nous arrivions parfois à arracher des informations aux infirmiers qui n'avaient cessé de rôder autour de nous, apportant des repas ou s'enquérant de notre santé comme des parents indiscrets. J'ai ainsi appris que le consensus voxais, passant de la jubilation (« Nous sommes passés sur la Terre, les prophéties se sont accomplies ») à la consternation (« Mais la Terre est une ruine et les Hypothétiques continuent à nous ignorer »), était stoïquement revenu à sa position initiale (« Les Hypothétiques ne viendront pas à nous, c'est à nous de les trouver »).

Les trouver constituait la partie la plus difficile. On avait envoyé des flottes de drones en reconnaissance sur ce qui avait été l'Indonésie et le sud de l'Inde, où elles n'avaient toutefois découvert qu'un désert ininterrompu. Il n'y avait là rien de vivant... du moins, rien de plus gros qu'une bactérie.

Les océans étaient anoxiques. À Champlain, j'avais lu beaucoup de choses sur la toxicité océane. Tout le CO₂ qu'on rejetait à l'époque dans l'atmosphère – les réserves de carbone fossile de pas moins de *deux* planètes – avait été l'événement déclencheur, même si l'effet ne s'était fait pleinement sentir que des siècles plus tard. Un réchauffement rapide avait stratifié les mers et alimenté d'énormes éclosions de bactéries réductrices de sulfate, qui à leur tour avaient vomi des nuages d'hydrogène sulfuré toxique dans l'atmosphère. Ce phénomène appelé « eutrophisation » s'était déjà produit par le passé sans intervention humaine : on attribuait à des eutrophisations passagères quelques-unes des extinctions de masse de l'ère préhistorique.

Après étude des rares archives restantes de la diaspora terrestre, la classe administrative de Vox avait conclu que nous devions nous rendre au dernier endroit qu'on savait avoir été habité par des humains, à proximité du pôle Sud, sur la rive de ce qu'on appelait autrefois la mer de Ross. Dans l'intervalle, des appareils robotisés étendraient la reconnaissance aérienne à l'Eurasie et aux Amériques.

Quand j'ai appris cela à Turk, il m'a demandé combien de temps prendrait le voyage jusqu'en Antarctique. Il continuait à considérer Vox comme un chapelet d'îles plutôt que comme un navire maritime. Mais même si ce navire était considérablement plus grand que tous ceux à bord desquels il avait vogué ou même qu'il avait imaginés, c'en était bel et bien un, avec un tirant d'eau étonnamment faible et une manœuvrabilité correcte en regard de son énorme taille. Deux mois pour atteindre la mer de Ross, lui ai-je répondu. Je lui ai promis de lui faire bientôt visiter la salle des machines... et je comptais bien tenir cette promesse, pour des raisons que je n'étais pas encore prête à expliquer.

Il y avait beaucoup de choses que je ne *pouvais pas* expliquer, tout simplement parce que nous n'étions jamais seuls. À Centre-Vox, les murs avaient des oreilles. Et des yeux.

Pas forcément pour espionner. Incorporés dans les surfaces structurelles, tous ces yeux et ces oreilles nanométriques alimentaient le Réseau en données qui permettaient à celui-ci de repérer les anomalies et de donner l'alerte en cas de crise sanitaire, de panne technique, d'incendie ou même de dispute violente. J'imaginais toutefois qu'on avait fait une exception dans notre cas. À l'époque où j'étais Treya, on m'avait appris que, dans les relations avec un Enlevé comme Turk Findley, aucun mot ni aucun geste n'était trop banal pour qu'on n'y recherche pas des indices sur les Hypothétiques ou l'état d'existence qu'avaient connu les Enlevés parmi eux. Si bien que nous étions presque certainement sous écoute, et pas seulement par des machines. Je ne pouvais rien me permettre de dire que je voulais cacher aux administrateurs. Ce qui excluait une grande partie de tout ce que j'avais *besoin* de dire, et de dire vite.

(Et même si les administrateurs n'écoutaient pas, le Coryphée le faisait sûrement, lui. J'avais beaucoup pensé au Coryphée... mais je ne voulais pas qu'il le sache.)

Je voulais aussi que Turk connaisse un minimum la géographie de Centre-Vox et sa manière de fonctionner, car une telle connaissance pourrait être utile par la suite. J'ai donc essayé pendant quelques jours de me comporter comme une

liaison accommodante et convenable, de faire ce pour quoi on avait formé Treya même si je n'étais plus et ne voulais pas être Treya.

J'ai montré à Turk la salle des livres un peu plus loin dans le couloir. Préparée des années à l'avance comme moyen d'éduquer les Enlevés, cette salle méritait son nom, avec ses nombreux rayonnages de livres. Des *vrais*, comme s'est émerveillé Turk en les voyant. Imprimés sur du papier et reliés en cahiers, d'un archaïsme saisissant malgré leur fabrication récente.

Il n'y en avait pas d'autres de ce genre dans tout Vox et on les avait imprimés à l'usage des Enlevés. Il s'agissait surtout d'ouvrages d'histoire, produits par des savants puis traduits en anglais de tous les jours et en cinq autres langues anciennes, des textes plutôt fiables, pour ce que j'en savais. Cela a intéressé Turk, mais comme les dizaines de volumes l'intimidaient, je l'ai aidé à en choisir quelques-uns :

La Chute de Mars et la diaspora martienne De la nature et du but des entités appelées Hypothétiques Le Déclin de l'écologie terrestre Les Principes et le Destin du régime de Vox Démocraties corticales et limbiques des Mondes du Milieu ainsi que deux ou trois autres, suffisamment pour lui donner une idée assez correcte de ce qu'était Vox et de la raison de ses batailles passées dans l'Anneau des Mondes. Les titres, lui ai-je assuré, étaient plus intimidants que le contenu.

« Vraiment ? Qu'est-ce que c'est, alors, que, euh... des "démocraties corticales et limbiques" ? »

Des moyens d'implémenter une gouvernance de consensus, lui ai-je expliqué. L'augmentation neurale et les Réseaux communautaires avaient rendu possibles différents types de prises de décision. Dans les Mondes du Milieu, la plupart des communautés étaient des démocraties « corticales », ainsi appelées parce qu'elles s'interfachaient avec des zones cérébrales regroupées dans le néocortex. Elles parvenaient à des décisions politiques par un raisonnement collectif à base de noms et de médiateurs logiques. (Ces mots ont fait tiquer Turk, mais il a eu l'amabilité de me laisser poursuivre.) Les démocraties « limbiques » comme Vox ne fonctionnaient pas de la même

manière : leurs Réseaux modulaient des zones plus primitives du cerveau afin de créer un consensus émotionnel et intuitif (par opposition à purement rationnel). « Pour le dire crûment, dans les démocraties corticales, les citoyens raisonnent ensemble ; dans les démocraties limbiques, ils *ressentent* ensemble.

— Je ne suis pas sûr de comprendre. Pourquoi cette distinction ? Pourquoi pas une démocratie cortico-limbique ? Histoire de gagner sur les deux tableaux ? »

De telles expériences avaient été tentées. Treya les avait étudiées à l'école. Les quelques démocraties cortico-limbiques ayant existé avaient assez bien fonctionné pendant un temps, et certaines avaient semblé d'une sérénité idyllique. Elles avaient toutefois fini par se révéler instables : elles semblaient presque toujours dans des boucles catatoniques modérées par le Réseau, dans une espèce de suicide collectif par bienheureuse indifférence.

Non que les démocraties limbiques s'en soient beaucoup mieux sorties, mais je ne l'ai pas dit à un endroit où les murs auraient pu m'entendre. Les démocraties limbiques avaient leurs propres défauts. Elles étaient sujettes à la folie collective.

Sauf la nôtre, bien entendu. Vox était l'exception à toutes les règles. Du moins, à ce qu'on m'avait enseigné à l'école.

J'ai gardé mes soucis pour moi, surtout pour éviter de donner davantage de moyens de pression contre moi à Oscar. Plus important encore, je ne voulais pas que Turk se mette à douter un seul instant que j'étais Allison Pearl, que je préférais être Allison Pearl et que je resterais Allison Pearl jusqu'au jour où on m'attacherait pour m'installer de force un nouveau nœud dans le tronc cérébral.

Mais la situation n'était pas aussi simple que cela.

Je me réveillais donc tous les matins et m'endormais tous les soirs en me demandant si j'étais *vraiment* Allison Pearl.

Dans le sens le plus évident, non. Comment le pourrais-je ? Allison Pearl avait vécu et (sans doute) rendu le dernier soupir dix mille ans plus tôt sur Terre, à l'époque où celle-ci était encore habitable. Il ne restait d'elle que quelques gigas de

journal intime qui nous étaient parvenus d'une manière ou d'une autre. Celui-ci commençait dans la dixième année de vie d'Allison Pearl et se terminait sans raison apparente dans sa vingt-troisième. Treya l'avait entièrement lu et assimilé (ainsi que des milliers de détails d'importance secondaire sur le XXI^e siècle), à la fois de manière corticale et limbique, comme données et comme identité. Elle n'avait sûrement jamais cru « être » Allison Pearl, mais avait eu celle-ci comme un cahier au fond de la tête. Le Réseau avait installé Allison Pearl dans la psyché de Treya, puis dressé et entretenu des barrières très strictes entre Allison et Treya.

Mais pas suffisamment strictes. Car il y avait un secret que je n'avais dit à personne : avant même la panne du Réseau, avant même que les Fermiers rebelles détruisent mon nœud, Allison se répandait en Treya. Et Treya n'avait jamais protesté, elle ne s'était jamais plainte à ses supérieurs administrateurs. Elle avait préféré garder secret ce petit écoulement régulier d'Allison Pearl dans sa vie quotidienne... un secret coupable, car elle mourait d'envie de posséder certaines des qualités d'Allison.

Treya était obéissante. Allison, rebelle. Treya ne demandait pas mieux que fondre son identité dans celle, plus vaste, de Vox. Allison aurait préféré mourir. Treya croyait tout ce que lui disaient des autorités dûment consacrées. Allison se méfiait par principe de toute autorité.

Mais même cette distinction ne tenait pas face à la vérité absolue. Mieux valait dire que, par l'intermédiaire d'Allison, Treya avait commencé à découvrir les possibilités du scepticisme, du défi, de la rébellion.

Posons donc à nouveau la question. Qui étais-je, à présent la porte grande ouverte entre Treya et Allison ? Allison, ou Treya *étant* Allison ?

Non ! Ni l'une ni l'autre. J'étais une troisième chose.

J'étais ce que j'avais fait de moi avec toutes ces parties incompatibles, et j'avais le droit à *tous* mes souvenirs, réels comme virtuels. Vox avait cultivé à la fois Treya et Allison, mais sans prévoir les conséquences du mélange. Et Vox pouvait aller se faire *foutre*, de toute manière ! Elle était là, l'hérésie à laquelle Treya avait toujours résisté et que la voix d'Allison avait

réclamé en silence : que Vox aille se faire foutre, avec sa tyrannie tranquille, son rêve figé comme religion et son obsession veule des Hypothétiques.

Qu'aillent *surtout* se faire foutre la folie qui avait conduit Vox sur cette Terre en ruine, et la folie encore plus grande qui me semblait sur le point de se déclarer à son bord.

Va te faire foutre, Vox ! Et bénie soit Allison d'avoir rendu possible que je le dise.

Même si Oscar avait accepté de ranger ses scalpels, il persistait à vouloir me convaincre de me laisser opérer. Il a conduit cette campagne par procuration, en me mettant en présence de gens à qui je ne pouvais pas refuser de parler, de gens qui étaient ou avaient été des amis ou parents de Treya.

Et qui étaient les miens, d'une manière bien réelle, même si je n'étais pas, moi, la personne qu'ils avaient connue, et encore moins celle qu'ils voulaient et espéraient que je sois. Et j'avais assez d'humanité pour souffrir de leur incompréhension et de leur chagrin.

Un jour, Oscar m'a amené ma mère (celle de Treya). Mon père (mon père sur Vox) était un ouvrier technicien mort peu après ma naissance dans l'effondrement d'un pont fermé. J'avais été élevée par ma mère et quelques tantes, qui m'avaient toutes aimée et que j'avais toutes aimées. Et il restait suffisamment de Treya en moi pour que je ne puisse m'empêcher de m'approcher de la femme dont les bras m'avaient si souvent réconfortée, de plonger mon regard dans ses yeux terrifiés en lui disant que non, sa fille n'était pas morte, juste transformée, libérée d'une servitude cruelle mais invisible. Elle n'a rien compris. « Tu ne veux pas être *utile* ? m'a-t-elle demandé. Tu ne te souviens pas de ce que ça signifie d'appartenir à une famille ? »

Je ne m'en souvenais que trop bien. J'ai ignoré la question et lui ai assuré que je l'aimais encore. C'était la vérité. Mais cela ne l'a pas consolée. Pourquoi l'aurait-ce fait ? Elle avait perdu sa fille. Treya n'existait plus, je n'étais qu'une espèce de golem têtue qui avait pris sa place. Et au moment où je lui disais que je l'aimais, j'ai compris à son expression figée qu'elle-même me

détestait, elle me détestait bel et bien ; j'ai vu que la personne qu'elle aimait, ce n'était pas moi, mais une ombre que j'avais cessé de projeter.

Eh bien, peut-être avait-elle raison. Je ne serai jamais la fille qu'elle avait connue. J'étais ce que j'étais devenue. J'étais la chose que j'étais et cette chose s'appelait *Allison, Allison, Allison Pearl*. Je me le suis murmuré longtemps après qu'elle a quitté la pièce.

Je n'avais pas l'intention de parler de ces problèmes à Turk.

Il avait les siens. Il affichait fièrement un stoïcisme advienne-que-pourra, et j'imaginai qu'il l'avait mérité, mais au fond, inévitablement, il était seul ici, étranger dans ce qui devait lui sembler un pays effroyablement étrange. Nos chambres communiquaient et je m'éveillais parfois en l'entendant marmonner tout seul ou marcher de long en large, confronté à des peurs que je ne pouvais imaginer. Il m'a semblé qu'il devait se sentir comme piégé dans un rêve, quand on a conscience de la démence de celui-ci, mais qu'on n'arrive pas à lui échapper pour retrouver une réalité plus sensée.

J'ai essayé de ne pas projeter sur lui mes espoirs et mes peurs, mais je ne pouvais m'empêcher de me dire que, malgré toutes nos différences, nous nous ressemblions beaucoup. Je me suis mise à me demander s'il avait pu croiser le chemin d'Allison Pearl, dans ce XXI^e siècle incroyablement lointain, rencontre fortuite dans une foule américaine sans visage. Si quelqu'un à Centre-Vox était équipé pour comprendre Allison Pearl, c'était sûrement Turk. Peut-être n'y a-t-il donc rien de surprenant qu'au cours d'une de ces nuits où ni lui ni moi n'arrivions à dormir, j'aie dans sa chambre cherché du réconfort. Nous avons d'abord parlé, le genre de discussion que nous ne pouvions avoir avec personne d'autre, des intimités partagées non à cause, mais en dépit de ce que nous savions l'un sur l'autre. « Je suis ce qui vous ressemble le plus au monde, lui ai-je dit, et vous êtes ce qui me ressemble le plus », après quoi, il devenait inéluctable que nous couchions ensemble et nous consolions ainsi, et en fin de compte, je ne me suis pas souciée de ce que les murs pourraient entendre ou à qui ils pourraient murmurer leurs dangereux secrets.

Le lendemain matin, je lui ai fait visiter Centre-Vox d'un bout à l'autre.

Il n'a pas pu tout voir, bien entendu, ni même voir davantage qu'une fraction représentative. En surface, Centre-Vox avait la taille d'une ville moyenne du XXI^e siècle. En sous-sol, dans le creux de l'île, c'était plus grand : il aurait fallu une surface bidimensionnelle de la taille du Connecticut, voire de la Californie pour arriver à y déployer tous ces espaces complexes. Nous avons évité les zones endommagées, toujours en cours de décontamination, et sommes descendus par transport vertical en nous arrêtant chaque fois que les parois du tube offraient une vue bien dégagée qui permettait à Turk de repérer les places, terrasses et niveaux, les grands paliers agricoles baignant dans un jour artificiel, les complexes-dortoirs déposés comme des copeaux d'albâtre dans les forêts sauvages.

Je l'ai ensuite emmené aux niveaux les plus profonds de Vox : les salles des machines. Les moteurs de Vox étaient immenses – davantage un territoire qu'un objet –, mais je lui ai montré des réacteurs gros comme des petites villes, baignés en permanence d'eau dessalée. Je lui ai montré une superficie sombre de chambres en mu-métal dans lesquelles des champs magnétiques canalisait des flots de fer en fusion. Je l'ai fait passer devant des bobines supraconductrices autour desquelles l'humidité se condensait comme de la neige qu'emportaient des bourrasques d'air puisé. Turk a été très impressionné, ce qui ne pourrait que plaire aux administrateurs qui nous surveillaient sans nul doute. Même à cet endroit, les murs avaient des oreilles.

Mais pas là où je l'ai conduit ensuite. Nous avons pris un tunnel de transfert jusqu'au terminus, puis un moyen de transport plus modeste qui grimpait le long de la plus grande tour de Vox. Après deux autres changements, nous avons atteint la plus haute plateforme accessible au public dans Centre-Vox, une espèce de toit avec vue.

À l'époque où Vox naviguait sur les océans de mondes habitables, cette plateforme n'était pas close. Un périmètre

osmotique avait depuis été mis en place – j’en ai parlé à Turk comme d’un « champ de force », appellation pittoresque et impropre, mais qui lui a à peu près permis de comprendre. « Ça n’a pas l’air de très bien marcher, a-t-il dit. Ça pue comme dans une porcherie, ici. »

Sans doute avait-il raison. L’atmosphère était fétide et immobile, alors qu’on voyait passer rapidement des nuages qui semblaient à portée de main. J’ai eu le vertige avant même qu’on arrive au bord. Pour la première fois, j’ai regretté mon nœud : sa présence apaisante, son amarrage invisible m’ont manqué. J’avais l’impression qu’un coup de vent m’emporterait.

Vox avançait à vitesse régulière vers le sud-sud-est, sortait de l’océan Indien pour pénétrer dans le Pacifique Sud. La mer était à cet endroit-là légèrement violette à perte de vue, le ciel d’une vénéneuse couleur ocre. Je trouvais cela très déplaisant.

Turk a plongé le regard dans les brumes au loin. « Le monde entier est comme ça ? »

J’ai hoché la tête. C’était le déclin et la mort de ces océans qui avaient provoqué le grand exode terrestre, qui à son tour avait conduit aux âpres rivalités et conflits des Mondes du Milieu précédemment colonisés. « Et les Hypothétiques n’ont rien fait pour l’empêcher. Ça semble étrange, non ? Qu’ils protègent la planète de l’expansion du soleil, mais ne fassent rien pour prévenir une extinction humaine catastrophique ? Il faut croire que ça leur plaît, une Terre uniquement peuplée de bactéries. Personne ne sait pourquoi.

— Tes concitoyens s’attendaient à trouver autre chose. »

Ce n’était pas *mes concitoyens*. Mais je ne l’ai pas repris. « Ils s’attendaient à entrer en communication directe avec les Hypothétiques dès qu’ils arriveraient sur Terre. C’est une idée religieuse, en fait. D’un point de vue rationnel, les fondateurs de Vox étaient des fanatiques. Même si les manuels d’histoire ne te le diront pas. Vox est un culte. Ses croyances ont été ancrées dans son Réseau et inscrites dans sa démocratie limbique. Quand on est relié au Réseau, toutes ces doctrines semblent raisonnables, elles ont l’air de couler de source...

— Mais pas pour toi. »

Plus pour moi. « Ni pour les Fermiers. Les Fermiers ne sont pas tout à fait des citoyens. Ils sont reliés au Réseau en conformité mais pas en communion.

— Ce sont des esclaves, autrement dit.

— J’imagine qu’on pourrait le dire comme ça. Ils ont été capturés il y a plusieurs générations dans les Mondes du Milieu. Ils ont refusé la citoyenneté pleine et entière, alors on les a modifiés pour obtenir leur coopération.

— Enchaînés et mis au travail.

— C’est pour ça qu’ils ont détruit leurs nœuds dès que le Réseau est tombé en panne. » Même si les survivants – ceux qui étaient restés sur leurs terres arables à l’environnement hermétique sous les îles périphériques – devaient avoir repris le joug, à présent. Les rebelles, eux, étaient tous morts, bien entendu. Y compris Choï Creuseur, dont Turk avait voulu sauver la vie. Il la lui avait sauvée pendant peut-être une demi-heure. Choï Creuseur avait été soit tué par les avions de guerre, soit asphyxié par l’air toxique.

Turk s’appuya à la rambarde de sécurité du bord du toit en examinant ce qu’était devenue la partie à l’air libre de Vox. Sans protection contre l’atmosphère, l’île semblait entrée dans un lugubre et ultime automne. Les forêts étaient mortes. Des feuilles brunes parsemaient le sol, les fruits pourrissaient. Même les branches des arbres semblaient lépreuses et fragiles. Le déplacement d’air les brisait une par une.

« Vox, ai-je expliqué, le Vox collectif, limbique, je veux dire, s’est considéré sauvé quand nous avons réussi à franchir l’Arc. Mais tu as raison, ils n’ont pas trouvé ce à quoi ils s’attendaient et la déception se déclare. C’est de ça qu’il faut qu’on discute, toi et moi, ici où personne ne peut nous entendre. Il faut qu’on dresse un plan. »

Il est resté un moment le regard fixé sur les terres ruinées, puis il a demandé : « Tu t’attends à ce que ça aille mal ?

— En supposant que Vox échoue à trouver une porte d’accès au Paradis, dans l’Antarctique, eh bien... oui, ça pourrait vraiment mal tourner. L’idée de fusionner Vox avec les Hypothétiques est un pilier de la foi. C’est pour cette raison que Vox existe. Nous avons tous reçu cette promesse à la naissance,

avec notre nœud. Il n'a jamais été possible d'avoir une autre opinion, ça n'aurait jamais été toléré, d'ailleurs. Mais maintenant...

— Vous êtes confrontés à une vérité dérangeante.

— *Eux*, oui. Je ne fais plus partie d'eux.

— Je sais. Désolé.

— Partir pour l'Antarctique est un acte désespéré et ne fait que retarder l'inévitable.

— D'accord, donc la réalité se fait jour tôt ou tard... et ensuite, quoi ? Le chaos, l'anarchie, du sang dans les rues ? »

J'étais assez voxaise pour ne pas pouvoir répondre à cette question sans un début de honte. « Il a existé par le passé d'autres communautés limbiques basées sur un culte, et quand elles échouent... eh bien, c'est moche. La peur et la frustration sont amplifiées par le Réseau jusqu'à provoquer l'autodestruction. Les gens s'en prennent à leurs voisins, à leurs familles, et enfin à eux-mêmes. » Il n'y avait personne pour nous entendre, mais j'ai baissé la voix. « Décomposition sociale, peut-être suicide collectif. En fin de compte, famine quand l'approvisionnement ne suit plus. Et personne ne peut se retirer de la partie. On ne peut pas simplement reconfigurer les prophéties ou choisir de croire à autre chose, la contradiction est intégrée au Coryphée. »

J'en avais déjà vu des signes durant la journée, pendant notre traversée de la ville – une humeur maussade généralisée, trop discrète pour que Turk la remarque, mais flagrante pour moi, comme un bruit de tonnerre dans un vent qui forçait.

« Et on n'a aucun moyen de se protéger ?

— Pas si on reste ici, non.

— Et nulle part où aller même si on avait un moyen de sortir d'ici. Nom de Dieu, Allison. » Il ne pouvait s'empêcher de fixer du regard l'horizon moucheté, la forêt en train de pourrir. « C'était une planète plutôt chouette, autrefois. »

Je me suis rapprochée de lui, car nous atteignons le cœur du problème. « Écoute. Il y a un avion à Vox capable de rallier les deux pôles sans ravitaillement. Et comme tu es un Enlevé, l'Arc nous est toujours ouvert. On *peut* partir. Si on est prudents, et si

la chance nous sourit un minimum, on arrivera à retourner sur Équatoria. »

Où nous pourrions nous rendre aux vieux ennemis de Vox, ceux qui avaient lancé un missile atomique sur Centre-Vox pour essayer de nous empêcher de provoquer les Hypothétiques. Les démocraties corticales méprisaient et craignaient Vox, mais elles ne refuseraient pas d'accueillir deux réfugiés sincères... je l'espérais, du moins. Peut-être nous aideraient-elles à quitter Équatoria pour un des Mondes du Milieu les plus agréables, où nous pourrions finir nos jours en paix.

Turk m'a regardée d'un air dur. « Tu sais piloter un de ces véhicules, toi ?

— Non, ai-je répondu. Mais *toi*, oui. »

Je lui ai alors tout dit. Je lui ai raconté le plan que j'avais imaginé durant mes longues nuits d'insomnie, ces nuits où la solitude de Treya menaçait d'anéantir le scepticisme d'Allison, où il était presque impossible de distinguer ces deux frontières du moi, impossible même de savoir avec un tant soit peu de véritable conviction comment je m'appelais. Ce plan était réaliste, selon moi, ou il pourrait l'être. Mais il nécessitait de Turk un sacrifice qu'il n'était peut-être pas prêt à faire.

Quand il a compris ce que je demandais, il a seulement répondu qu'il fallait qu'il y réfléchisse. J'ai accepté. Je lui ai dit qu'on reviendrait en rediscuter quelques jours plus tard au même endroit.

« Entre-temps, a-t-il indiqué, il y a autre chose qu'il faut que je fasse.

— Quoi donc ?

— Je veux voir l'autre survivant. Je veux voir Isaac Dvali. »

Sandra et Bose

En quittant Bose, Sandra dut passer chez elle chercher des vêtements propres, aussi arriva-t-elle avec presque une heure de retard au travail. Ce qui ne la gênait guère, étant donné les circonstances. La veille, Orrin Mather avait été accusé d'un accès de violence... Peut-être, ou *probablement*, si ce que lui avait raconté Bose était vrai, parce que Congreve ou quelqu'un au-dessus de lui avait été payé (en liquide ou en longévité) pour garder Orrin sous clé. Sandra essaya d'étouffer sa colère au cours du trajet, mais ne parvint qu'à la réduire à un vague bouillonnement.

Arthur Congreve lui déplaisait depuis qu'il avait été engagé comme chef de service, mais elle n'avait jamais pensé qu'il pourrait être aussi corrompu qu'antipathique. Elle savait toutefois que Congreve avait des liens avec la municipalité – un de ses cousins y était conseiller – et même si les flics qui patrouillaient dans les rues de Houston le trouvaient trop regardant sur les admissions, le chef de la police avait effectué non pas une, mais deux visites approbatrices au State Care depuis l'entrée en fonction de Congreve.

Elle se gara n'importe comment et se dépêcha de franchir le détecteur de métaux à l'entrée du bâtiment. Dès qu'elle eut son badge, elle alla droit à l'isolement.

L'endroit ressemblait au reste du State Care. « Isolement » ne signifiait pas des cellules fermées, froides et humides, comme il aurait pu le faire dans une prison fédérale : il y avait seulement un peu plus de verrous et de mobilier incassable que dans les services ouverts, afin de séparer les patients potentiellement violents des résidents moins agressifs. Ces cas étaient peu fréquents : le State Care était habilité à s'occuper des SDF chroniques, pas des psychotiques complets. D'une certaine manière, seuls les moins pénibles des patients

passaient par là : le personnel n'avait guère besoin de débattre sur leur cas et les transférait en général sans tarder en hôpital psychiatrique.

Quoi qu'il pouvait être par ailleurs, Orrin Mather n'était pas un psychopathe. Sandra en aurait parié son diplôme. Elle voulait le sortir aussi vite que possible d'isolement et elle avait l'intention de commencer par lui demander sa version des faits.

La malchance voulut que Wattmore préside à l'entrée du service. Elle aurait dû ouvrir à Sandra sans commentaire, mais n'en fit rien. « Désolée, docteur Cole, j'ai mes instructions », et elle bipa Congreve pendant que Sandra attendait, furieuse et impuissante. Congreve arriva sans tarder. Son bureau se trouvait seulement quelques portes plus loin dans le couloir, et il y emmena Sandra en la prenant par le coude.

Il referma la porte derrière lui et croisa les bras. Il faisait au moins quinze degrés plus frais dans son bureau qu'à l'extérieur – le murmure stoïque du climatiseur sortait par les conduits d'aération –, mais cela sentait le renfermé et le gras. Des emballages de petits déjeuners de fast-food jonchaient sa table de travail. Sandra voulut prendre la parole, mais Congreve leva la main : « Avant toute chose, je tiens à ce que vous sachiez que le manque de professionnalisme dont vous faites preuve ces derniers temps me déçoit beaucoup.

— Je ne comprends pas. Quel manque de professionnalisme ?

— Quand vous avez parlé à ce patient, Orrin Mather, après que j'ai confié son cas au Dr Fein. Et je suis bien obligé de supposer que c'est lui que vous alliez voir ce matin.

— Retourner voir un patient n'est pas vraiment manquer de professionnalisme. Quand je l'ai interrogé à son arrivée, je lui ai dit que c'était moi qui le suivrais. Je voulais m'assurer que ça se passait bien avec Fein et qu'il ne se sentait pas abandonné.

— Cela ne vous concernait plus une fois que je vous avais retiré ce patient.

— Vous me l'aviez retiré sans raison valable.

— Je n'ai pas à justifier cette décision ni aucune autre que je puisse être amené à prendre. Pas auprès de vous, docteur Cole. Quand le conseil d'administration vous confiera un poste à

responsabilités, vous pourrez contester mes choix, mais d'ici là, il faut que vous accomplissiez les tâches que je vous confie. Vous y réussiriez mieux, d'ailleurs, si vous arriviez à l'heure. »

C'était son premier retard depuis, quoi, un an et demi ? Mais elle était trop énervée pour lever le pied. « Et cette histoire comme quoi Orrin aurait agressé un aide-soignant...

— Pardon, mais avez-vous assisté à l'événement ? Savez-vous quelque chose que vous ne m'avez pas dit ?

— Ça ne peut pas être vrai. Orrin ne ferait de mal à personne. »

L'objection manquait de force et Sandra comprit aussitôt qu'elle venait de commettre une erreur. Congreve roula des yeux. « Vous êtes arrivée à cette conclusion au bout de vingt minutes d'entretien ? Voilà qui fait de vous une remarquable diagnosticienne. Nous devrions nous estimer heureux de vous compter parmi nous. »

Sandra avait les joues en feu. « J'ai parlé à sa sœur...

— Ah oui ? *Quand ça ?*

— Je l'ai rencontrée à l'extérieur. Mais...

— Vous me dites que vous avez discuté avec la famille du patient sur votre temps libre ? Je suppose que vous avez dû rédiger un rapport officiel, alors... ou du moins une note pour le Dr Fein et pour moi-même. Non ?

— Non, reconnu-elle.

— Et vous ne voyez toujours pas où se situe votre manque de professionnalisme ?

— Ça n'explique pas...

— Arrêtez ! Arrêtez donc, avant d'aggraver votre cas. » Congreve adoucit le ton. « Écoutez. J'admets que votre travail a été satisfaisant jusqu'ici. Je suis donc disposé à passer l'éponge en mettant ces derniers événements sur le compte du stress. Mais vous avez vraiment besoin d'un peu de recul pour réfléchir. Tenez, si vous preniez le reste de la semaine ?

— C'est ridicule. » Elle ne s'était pas attendue à cela.

« Je vais réaffecter vos patients. Tous vos patients. Rentrez chez vous, docteur Cole, calmez-vous, résolvez le problème qui vous détourne de votre travail. Prenez une semaine... davantage,

si vous voulez. Mais ne revenez pas avant d'avoir retrouvé un minimum d'objectivité. »

Sandra était une des employées les plus fiables du State Care et Congreve le savait. Mais sans doute savait-il aussi qu'on l'avait vue déjeuner avec Bose. Congreve voulait seulement se débarrasser d'elle jusqu'à ce que c'en soit terminé avec Orrin. À qui a-t-il vendu sa conscience, se demanda Sandra, et quel est le tarif actuel ?

Elle voulut lui poser ces questions et faillit le faire, y compris au risque de perdre son emploi, mais arriva à se contenir. Elle ne ferait que s'embourber davantage, et en fin de compte, il n'était pas question de Congreve ou d'elle-même, mais d'Orrin. Offenser mortellement Congreve ne ferait aucun bien à Orrin. Aussi hocha-t-elle sèchement la tête en essayant de ne pas voir la lueur de triomphe dans le regard de son supérieur.

« Très bien. » Elle s'efforça de prendre un air de docilité convaincant, à défaut de sembler intimidée. Une semaine. S'il insistait.

Elle ressortit du bureau et réfléchit de toutes ses forces dans le couloir : elle avait toujours son passe et le reste, au cas où elle ait besoin de revenir... Elle s'arrêta dans son propre bureau pour rassembler quelques notes. Quand elle repassa dans le couloir, elle faillit se heurter à Jack Geddes, l'aide-soignant. « Je suis venu vous reconduire hors du bâtiment », lui annonça-t-il en savourant de toute évidence l'air stupéfait de Sandra.

C'était l'insulte suprême. « J'ai dit à Congreve que je partais.

— Il m'a demandé de m'en assurer. »

Sandra fut tentée par une réplique cinglante, mais celle-ci échapperait sans doute à l'aide-soignant. Elle dégagea son bras, mais se força à sourire. « Je ne suis pas très populaire auprès de la direction, en ce moment.

— Ah, ouais... j'imagine que je connais la chanson.

— Le Dr Congreve m'a appris qu'il y avait eu une espèce d'incident, hier, avec Orrin Mather. Vous connaissez Orrin ? Un garçon maigre, qu'on a mis en isolement ?

— Ça, vous pouvez le dire, que je le connais. Et ce n'était pas un simple "incident", docteur Cole. Il est plus costaud qu'il en a l'air. Il fonçait vers la sortie comme s'il avait le feu au cul. C'est

moi qui ai dû l'intercepter et le retenir jusqu'à ce qu'on arrive à le mettre sous tranquillisants.

— Orrin essayait de s'échapper ?

— Je ne vois pas comment on pourrait appeler ça autrement. Il feignait les infirmières comme s'il partait vers la ligne de but avec la balle.

— Et donc vous avez fait quoi, vous l'avez plaqué au sol ?

— Non m'dame, je n'en ai pas eu besoin. Je me suis mis devant lui en lui disant d'arrêter ses conneries. C'est plutôt lui qui m'a plaqué.

— Vous dites que c'est *lui* qui a été violent le premier ? »

Son ton avait dû paraître sceptique. Geddes s'arrêta pour remonter l'ample manche droite de son uniforme, révélant un épais bandage à égale distance du coude et du poignet. « Sauf votre respect, docteur Cole, ça ressemble à quoi, ça, pour vous ? Ce petit enculé m'a mordu si fort qu'il m'a fallu douze points et une putain de piqûre antitétanos. Il est en isolement, ouais. J'aurais préféré en *cage*. »

La chaleur se referma comme un poing sur Sandra quand elle traversa le parking pour regagner sa voiture.

Un temps comme celui-là rendait bien trop facile d'imaginer des bactéries anaérobies en train de se multiplier au fond des océans, comme dans le scénario catastrophe d'Orrin. Au large du Golfe, à ce que Sandra avait entendu dire, une zone anoxique en eaux profondes s'agrandissait un peu plus chaque été. La pêche à la crevette ne donnait plus rien depuis des années ; les pêcheurs avaient déserté la région.

Le ciel était d'une maussade couleur bleue. Comme la veille, comme l'avant-veille, des nuages en chou-fleur rôdaient sur l'horizon, mais sans apporter le moindre soulagement. Lorsqu'elle ouvrit la portière, une bouffée d'air torride s'échappa de sa voiture, accompagnée d'une odeur de plastique fondu. Elle patienta un peu afin de laisser la petite brise rafraîchir l'intérieur.

Elle s'aperçut en prenant place au volant qu'elle ne savait pas où aller. Devait-elle appeler Bose ? Mais elle pensait encore à ce qu'il lui avait raconté avant qu'elle le quitte ce matin-là. *Je crois qu'il faut que tu saches ça sur moi avant qu'on aille plus loin,*

avait-il dit. Par-dessus tout, elle avait besoin de temps pour réfléchir.

Aussi fit-elle comme presque chaque fois qu'elle avait un problème et se retrouvait à l'improviste avec du temps libre : elle partit à Live Oaks voir son frère Kyle.

Récit de Turk

1

Ma conversation avec Allison m'a conduit à me poser un nombre incalculable de questions, mais la plus importante était : arriverais-je vraiment à mentir de manière crédible ?

J'avais menti à pas mal de personnes au cours de mon existence, pour de bonnes et de mauvaises raisons. Il y avait des vérités sur moi que je n'aimais pas partager, si bien que je les modifiais assez souvent en les racontant. Je ne me considérais pas pour autant comme un menteur particulièrement doué, ce qui était dommage, parce qu'il allait falloir que je le devienne. Notre avenir dépendait du mensonge qu'il fallait que je dise, que je joue à chaque moment de la journée et, dans l'idéal, de la nuit.

Vox progressait vers l'Antarctique à un rythme régulier et assez rapide, du moins à ce qui me semblait, pour une île flottante peuplée de quelques milliers d'âmes. Je suis monté deux fois de plus au sommet des hautes tours de Vox pour discuter avec Allison de ce dont nous ne pouvions parler en bas, et j'ai vu chaque fois la même chose : un paysage dévasté au milieu d'une mer décolorée. Les jours se sont allongés – c'était l'été, sous ces latitudes –, mais le soleil restait collé à l'horizon comme s'il avait peur de s'en détacher. Pour autant que nous le sachions, Allison, moi et les autres, Vox était le dernier endroit sur Terre encore habité par des humains. Je n'en ai pas parlé avec Allison, mais peut-être nous sentir seuls au monde nous a-t-il rapprochés aussi.

J'ai commencé à apprendre à m'orienter dans les passages et passerelles de la ville. Les Voxais donnaient des noms bizarres aux espaces publics et privés, mais j'ai fini par reconnaître les signes qui distinguaient les demeures des dortoirs et les dortoirs

des lieux de réunion. J'ai même retenu quelques mots de la langue, suffisamment pour me faire comprendre dans les marchés locaux, même si, pour acheter quelque chose – un aliment, par exemple, ou un des colliers en cuivre que les hommes portaient comme ornement – je ne pouvais pas conclure sans Oscar la transaction dans l'espace-Réseau. Je me suis fait couper les cheveux à la voxaise et n'ai pas tardé à pouvoir passer, de loin, pour un autochtone (du moins d'après Allison). De près, bien entendu, jamais un citoyen relié au Réseau ne m'aurait cru normal.

C'était valable dans l'autre sens : de loin, Vox ressemblait à n'importe quelle communauté peuplée d'hommes et de femmes qui travaillaient, élevaient leurs enfants et faisaient tout ce à quoi on pouvait s'attendre de la part d'humains. Mais en se mêlant à ces gens, on sentait le Réseau passer comme une rivière derrière leurs yeux. Les enthousiasmes et les déceptions les influençaient tous en même temps, comme le vent qui peigne un champ de blé. Et au fil des jours, ce vent invisible forçissait et devenait gênant.

Je savais ce qu'Allison voulait de moi. Et aussi que c'était peut-être notre seule chance de survie. Mais le plus difficile a été de cacher la peur que cela m'inspirait : la peur de ce que j'aurais à faire et de ce que cela me coûterait.

2

Jamais Oscar ne se fierait à Allison. Il la considérait comme une traîtresse et ne le cachait pas. Mais Oscar était l'administrateur à qui on nous avait confiés et, pour le succès de notre plan, il fallait qu'il fasse au moins un peu confiance à l'un de nous deux. Je me suis donc chargé de cultiver cette confiance. J'ai commencé par lui demander son avis même quand Allison avait déjà donné son opinion. Je suis allé l'interroger sur les manuels d'histoire que je lisais. Je gardais mes distances et me montrais un peu sceptique, comme il s'y attendait, mais étant donné qu'il avait très envie de se faire bien voir, il ne m'a fallu qu'un remerciement ici ou là pour lui donner espoir. Je pense qu'il croyait pouvoir finir par arriver à me

convertir à la cause de Vox, quelle que puisse être ou devenir celle-ci.

Dans ce duel, Oscar avait comme avantage les yeux omniprésents et la puissance de calcul du Réseau. Le mien consistait à n'être ni relié au Réseau, ni natif de Vox, ce qui me rendait un peu énigmatique. La première fois que j'ai demandé à voir Isaac Dvali, Oscar a ainsi été surpris mais coopératif. Et quand j'ai insisté pour qu'Allison m'accompagne, il a grincé des dents mais accepté.

Il se trouvait qu'on soignait Isaac dans un service situé à quelques couloirs seulement des chambres que je partageais avec Allison. Oscar nous a escortés là-bas en ignorant les regards en coin décochés par les ouvriers médicaux à notre passage. Une fois encore, il m'a prévenu qu'Isaac avait été gravement blessé et que le voir pourrait me faire un choc.

« J'ai pas mal roulé ma bosse, lui ai-je répondu. Je ne suis pas facile à choquer. »

J'avais parlé trop vite, en l'occurrence.

Isaac n'était pas sous surveillance, mais Oscar dut consulter et amadouer une partie du personnel médical qui s'occupait de lui en permanence pour qu'on nous laisse enfin entrer dans la chambre où il gisait entouré de machines qui le gardaient en vie.

J'avais rencontré Isaac Dvali dans les installations de son père, au milieu du désert d'Équatoria. Il était déjà assez étrange : c'était un adolescent hybridé par de la nanotechnologie des Hypothétiques et élevé à l'écart du monde. Je n'avais jamais vraiment réussi à le connaître pendant notre séjour commun dans les badlands – je doute que quiconque y ait vraiment réussi –, mais je me montrais gentil avec lui et il me semblait apprécier cette gentillesse. De tous ceux que l'Arc temporel avait, comme moi, attirés en lui, Isaac était sans doute celui qui méritait le plus de goûter à nouveau à la vie.

Mais pas à cette vie-là, ai-je pensé, et pas comme ça.

Son corps avait été presque entièrement détruit dans l'attaque subie par Centre-Vox et le reste souffrait de graves brûlures. Qu'Isaac ait seulement survécu témoignait de la science médicale des Voxais, ainsi que de la puissance de la biotechnologie des Hypothétiques incrustée en lui.

Mal à l'aise, Allison est restée en arrière quand je me suis approché du nœud de tubes et de câbles d'Isaac, Oscar se tenant quant à lui près de moi. « Il a fallu reconstruire de nombreuses parties de son corps, m'a-t-il murmuré. Le bras et la jambe gauches, les poumons... la plupart de ses organes internes, d'ailleurs. On n'a pu sauver qu'une fraction de son tissu cérébral. »

Isaac avait la tête dans une coiffe gélatineuse qui remplissait ce qu'il manquait de son crâne. Son œil droit, sa mâchoire et ses pommettes étaient intacts, tout le reste consistait en une masse rosâtre et écumeuse. Peau, os et tissu cérébral se reconstituaient lentement de l'intérieur, d'après Oscar.

J'ai fait un pas en avant et l'œil intact d'Isaac a pivoté pour continuer à me fixer. Je me suis donc dit qu'il devait bien y avoir quelqu'un d'enfoui dans cette épave vivante... quelqu'un qu'on devait pouvoir dire humain.

« Isaac, ai-je dit.

— Il ne vous entend sans doute pas, a chuchoté Oscar.

— Isaac, c'est Turk. Tu te souviens peut-être de moi. »

Le garçon n'a pas répondu. Son œil valide continuait à m'observer, humide. L'autre orbite ressemblait à une tasse remplie à ras bord de gelée écarlate.

« Tu es salement blessé, ai-je continué, mais ils sont en train de t'arranger. Ça prend du temps. Je viendrai te rendre visite pendant que tu guéris, d'accord ? »

Il a ouvert sa bouche sans dents pour pousser un soupir.

Je voyais à l'expression d'Allison que cette rencontre l'avait mise en colère, mais je ne savais pas trop pourquoi. Elle a attendu que nous soyons de retour sur l'allée piétonne pour s'en prendre à Oscar. « Vous ne faites pas que le soigner, a-t-elle affirmé d'un ton froid. J'ai vu l'interface. Vous l'avez *relié au Réseau*. »

— Isaac est spécial. Tu le sais. Aucun autre Enlevé n'était en contact avec les Hypothétiques avant d'être pris par l'Arc temporel. Il n'y a pas d'intermédiaire plus efficace entre Vox et les Hypothétiques. Tu t'attendais à ce qu'on dépende de *mots* pour communiquer avec lui ? Isaac a besoin de dialoguer avec la

collectivité de Vox, pas seulement avec toi, moi, M. Findley ou je ne sais qui.

— Vous lui greffez votre propre folie. »

Oscar lui a répondu par quelques mots en voxais.

Un proverbe, m'a expliqué plus tard Allison. Traduit librement, cela donnait : *L'abeille ne doit pas juger la ruche.*

3

Tout en navigant vers le sud, Vox envoyait des flottilles d'appareils aériens automatiques cartographier la Terre à une échelle de plus en plus détaillée. Ces drones volaient aux limites supérieures de l'atmosphère, vaisseaux spatiaux autant qu'avions, avec des caméras et des capteurs assez sensibles pour traverser le voile quasi perpétuel de brume.

Conçus pour chercher le moindre signe d'activité humaine, actuelle ou passée, ils n'ont tout d'abord trouvé que des ruines sans vie. J'ai convaincu Oscar de me laisser voir quelques-unes des images qu'ils avaient transmises à Vox, mais la vidéo était ennuyeuse et n'apprenait rien. La plupart des dernières villes humaines avaient été construites dans les régions boréales (des endroits qu'en esprit je continuais à appeler Russie, Scandinavie ou Canada), mais plus personne n'y habitait depuis plus de mille ans. Il ne restait que de vagues traces de routes et de fondations, des irrégularités dans les déserts circumpolaires, uniformes et sans voies de communication.

J'avais lu dans les manuels d'histoire comment s'était passé l'exode terrestre. L'appeler ainsi donnait l'impression d'une évacuation ordonnée de la Terre, mais la vérité était beaucoup moins rose. Le nombre immense de réfugiés ayant franchi l'Arc qui donnait sur Équatoria ne représentait pourtant qu'une petite partie de la population terrestre. Le reste était simplement mort, au fil de quelques très pénibles siècles d'appauvrissement progressif. Mort de faim parce que les récoltes se perdaient et les terres arables diminuaient, d'asphyxie parce que les foisonnements d'anaérobies étouffaient les océans et empoisonnaient l'atmosphère. Le sulfure d'hydrogène qui se dégageait des mers avait stérilisé les plaines

côtières et les deltas ; au cours des décennies suivantes, inexorablement, les arrière-pays avaient succombé aussi. D'immenses incendies avaient emporté les forêts ravagées, libérant des tonnes de carbone supplémentaires dans l'atmosphère de plus en plus dense. Des décennies de froid sans lumière avaient été suivies d'autres d'accroissement de la température, le climat se mettant à osciller comme une cloche fendue.

Le déclencheur datait de mon époque, d'après Oscar. Les êtres humains avaient brûlé la plus grande partie du carbone terrestre sous forme de pétrole, de charbon et de gaz naturel, ce qui avait déjà eu des conséquences plutôt désagréables. Mais la découverte de gisements de pétrole dans le désert d'Équatoria, un bonus de brut facile à extraire et à importer par voie maritime via l'Arc des Hypothétiques, avait condamné la planète. Peut-être aurions-nous pu brûler tout notre propre carbone sans en mourir, mais relâcher dans l'atmosphère le CO₂ de deux mondes avait submergé tous les mécanismes d'adaptation imaginables.

J'ai dit à Oscar que ça nous donnait l'air plutôt idiot. Non, a-t-il répondu, c'était triste, mais tout à fait compréhensible. Dix milliards d'humains sans augmentation corticale ou limbique s'étaient tout simplement comportés de manière à maximiser leur bien-être individuel. Ils n'avaient pas vraiment réfléchi aux conséquences à long terme, mais comment auraient-ils pu ? Ils ne disposaient d'aucun mécanisme fiable par lequel réfléchir ou agir collectivement. Leur reprocher la mort de l'écosphère était aussi stupide que rejeter la responsabilité d'un tsunami sur les molécules d'eau.

Peut-être. C'était déprimant quand même et je n'ai pas caché ma réaction. Si je voulais gagner la confiance d'Oscar, il fallait que je lui laisse voir mes émotions. Certaines, du moins.

Il m'a conseillé d'essayer de voir ça par le prisme du temps. La mort de la planète, toutes ses souffrances, appartenaient désormais au passé. Et quand le destin de Vox s'accomplirait, une nouvelle ère commencerait, durant laquelle l'humanité fréquenterait ses maîtres sur un pied d'égalité. « Beaucoup de mystères seront résolus, monsieur Findley. Les miracles

deviendront possibles. Vous verrez. Vous avez de la chance de vous trouver à bord de Vox à pareille époque.

— Vous le croyez vraiment ?

— Bien sûr.

— Sur la base de quelques prophéties ?

— Sur la base des calculs et déductions des fondateurs de Vox. Ces calculs étaient assez valables pour nous faire traverser les océans d'une demi-douzaine de mondes. Et pour nous faire passer sur Terre.

— Une planète morte. »

Il a souri. Oscar avait gardé pour lui une information précieuse, comme un magicien de scène qui attend le moment idéal pour sortir de sa manche une fleur en papier. « Pas *entièrement* morte. Nous avons reçu de nouvelles images de l'Antarctique. Regardez. »

Il m'a montré une autre séquence vidéo. Prise comme les autres de très haut dans la troposphère et aussi difficile que les autres à interpréter. Au premier regard, elle semblait elle aussi représenter une étendue de désert quelconque, dans une partie du monde recouverte de glace à mon époque. Peut-être regardais-je des gros rochers ou des galets : l'échelle était indiquée en caractères que je n'arrivais pas à lire. Mais au milieu se trouvait une petite anomalie de régularité, et l'image a gagné en stabilité comme en résolution au fur et à mesure que l'appareil s'approchait. Il y avait là des structures, à n'en pas douter. Des carrés et des rectangles en couleurs pastel cendré, plus ou moins masqués par la brume. Certains de ces objets, m'a dit Oscar, avaient presque la taille de Centre-Vox. Et ce n'était pas des ruines ou des bâtiments abandonnés, pas au sens ordinaire. Il devenait de plus en plus flagrant, tandis que le champ visuel se réduisait peu à peu, que certaines de ces structures avaient laissé de longues traces linéaires dans la poussière de l'Antarctique. Elles se *déplaçaient*.

« Nous pensons qu'elles sont l'œuvre des Hypothétiques », a doucement conclu Oscar.

Il devait avoir raison : ces structures ne ressemblaient à rien que construiraient des humains. Mais des parasites ont soudain remplacé l'image. Les capteurs du drone étaient tombés en

panne, m'a expliqué Oscar. Les autres drones envoyés au même endroit avaient connu le même sort. Oscar a choisi une interprétation optimiste. « Manifestement, les Hypothétiques sont toujours présents sur Terre. Tout aussi manifestement, ils ont détecté la présence des drones et y ont réagi. Ce qui signifie, conclusion à mon avis incontournable, qu'ils ont conscience de *nous*. » Il avait aux lèvres un sourire figé et insouciant. « Ils savent que nous arrivons, monsieur Findley. Et je pense qu'ils nous attendent. »

Sandra et Bose

Kyle, le frère de Sandra, vivait dans une institution appelée Live Oaks Polycare Residential Complex, Complexe Résidentiel Multisoins des Chênes Vivants, située sur le grand terrain d'un ancien ranch. Un ruisseau passait à côté et il y avait bel et bien un bosquet de chênes vivants sur la propriété.

Quand elle avait pris ses dispositions pour y faire placer Kyle, Sandra avait eu la curiosité d'effectuer une recherche sur l'expression « chênes vivants » : pourquoi « vivants » ? Par opposition à *quoi* ? Elle avait toutefois découvert qu'on les qualifiait tout simplement ainsi parce qu'ils restaient verts toute l'année. Au Texas, avait-elle lu, un bosquet de ces arbres était appelé « mott ».

Elle avait testé ce terme sur la réceptionniste, à l'époque où elle venait d'arriver au Texas et se sentait encore gênée par son accent de Nouvelle-Angleterre : « J'aimerais emmener Kyle dans ce *mott* de chênes vivants près du ruisseau. » La réceptionniste l'avait regardée d'un air déconcerté. « Je veux dire, dans le bosquet d'arbres », avait précisé Sandra en rougissant. Oh. Bien sûr, aucun problème.

C'était en tout cas devenu un rituel, quand le temps le permettait. La plus grande partie des employés de jour la reconnaissait, à présent, et Sandra savait le nom de la plupart d'entre eux. « C'est encore caniculaire, aujourd'hui, lui dit l'infirmière qui l'aidait à sortir Kyle de son lit et à l'installer dans un fauteuil roulant. Mais votre frère apprécie la chaleur, je crois.

— Il aime l'ombre des arbres. »

Simple conjecture, bien entendu. Kyle n'avait exprimé de préférence ni pour l'ombre des arbres, ni pour quoi que ce soit : il était incapable de marcher, de contrôler ses sphincters ou de prononcer une phrase cohérente. Quand quelque chose le chagrinait, il plissait le visage en poussant des hululements.

Quand il se sentait heureux, du moins pas malheureux, il grimaçait une espèce de sourire animal qui dévoilait ses dents et ses gencives. Ses bruits de bonheur étaient de légers soupirs qui se formaient au fond de sa gorge. *Ah, ah, ah, ah.*

Ce jour-là, il sembla ravi de voir sa sœur. *Ah.* Il tourna le visage dans sa direction tandis qu'elle le poussait sur le chemin pavé, puis sur la pelouse, en direction des chênes vivants. L'infirmière l'avait coiffé d'une casquette aux couleurs des Astros de Houston pour lui éviter le soleil dans les yeux. Comme il tendait le cou, cette casquette de base-ball menaçait de tomber et Sandra dut la remettre d'aplomb.

Il y avait une table de pique-nique dans le bosquet, davantage destinée aux visiteurs qu'aux patients, pour la plupart incapables de marcher. Ce jour-là, Kyle et elle eurent l'endroit pour eux. L'ombre, associée à la fraîcheur humide qui semblait monter du ruisseau, rendait la chaleur supportable et presque agréable. Par chance, une brise soufflait. Les feuilles des chênes tremblaient et filtraient la lumière.

Kyle avait cinq ans de plus que Sandra. Avant ce que les docteurs appelaient « son accident », elle avait toujours pu lui parler de ses ennuis. Il avait pris au sérieux son rôle de grand frère, même s'il plaisantait à ce sujet. « Je n'ai aucun conseil pour toi, Sandy », disait-il. Elle ne laissait personne d'autre l'appeler ainsi. « Tous mes conseils sont mauvais. » Mais il lui avait toujours prêté une oreille attentive et bienveillante, ce qui était le plus important.

Elle aimait toujours lui parler, même s'il ne comprenait pas une syllabe de ce qu'elle racontait. Il la suivait du regard quand elle s'adressait à lui, peut-être parce qu'il aimait le son de sa voix, et elle se demandait, malgré les conclusions des neurologistes, s'il ne restait pas un petit fragment de mémoire fonctionnelle en lui, une brasse de conscience qui lui servirait parfois de compréhension.

« J'ai quelques petits problèmes, en ce moment », commença-t-elle.

Ah, fit Kyle, un bruit aussi doux et sans plus de signification que le bruissement des feuilles.

C'était le Spin qui avait tué son père et détruit son frère.

Au fil des ans, Sandra avait de nombreuses fois réfléchi et cherché une cause première à l'événement. Elle aurait aimé pouvoir déverser sa haine sur quelqu'un ou quelque chose, mais en la circonstance, le reproche se montrait insaisissable. Il passait sur les cibles potentielles en refusant de rester fixé à elles. Et en définitive, derrière tous les faits banals et quotidiens, derrière le million d'éventualités énigmatiques, il y avait le Spin. Le Spin avait changé et mutilé de nombreuses existences, pas seulement celle de son frère, pas seulement la sienne.

Paradoxalement, le Spin avait été bénéfique pour la mère de Sandra, dont la carrière d'ingénieur en électronique avait végété jusqu'à ce que le Spin rende obsolètes les communications par satellite et crée un marché dynamique pour les relais aérostatiques de signaux. Elle avait été embauchée par une compagnie appartenant au magnat des aérostats, E. D. Lawton, pour laquelle elle avait conçu un système de stabilisation d'antenne aéroportée devenu ensuite une norme industrielle. Très sollicitée sur le plan professionnel, elle était souvent absente.

On pouvait dire l'inverse du père de Sandra. Le chaos et la confusion consécutifs à la disparition des étoiles dans le ciel avaient provoqué une récession mondiale au cours de laquelle l'entreprise de développement de logiciels de son père s'était étiolée comme un poinsettia de Noël après le Nouvel An. Cela, ou le Spin lui-même, dans sa simplicité et sa brutalité, l'avait plongé dans une dépression qui s'atténuait parfois, mais ne disparaissait jamais vraiment. « Il a juste plus ou moins oublié comment on souriait », expliqua un jour Kyle, et Sandra, alors âgée de dix ans, avait sombrement accepté cette non-explication.

C'était facile, pour nous autres de la génération suivante, songea-t-elle : nous étions complètement *habitués* à ces vérités, à ce que notre planète soit encerclée par d'anonymes extraterrestres capables de manipuler jusqu'au passage du temps, à ce que, pour ces êtres divins, l'espèce humaine soit à la fois dérisoire et importante d'une manière ou d'une autre. On

vivait avec parce qu'on l'avait toujours fait. Sandra elle-même était née en fin de Spin, à peu près à l'époque où les étoiles (bien que dispersées et étranges) étaient réapparues dans le ciel. Elle devait peut-être sa propre existence à un dernier accès d'optimisme ou de désespoir de ses parents, geste positif consistant à créer une nouvelle vie dans un monde qui semblait s'écrouler et sombrer dans l'anarchie.

Mais le retour des étoiles n'avait pas changé grand-chose pour son père. On aurait cru qu'un processus interne de délabrement s'était enraciné en lui, impossible à arrêter. Personne n'avait jamais rien dit de significatif à ce propos. La mère de Sandra, quand elle était présente, s'efforçait de créer une impression de normalité. Et comme ni Sandra ni Kyle n'osaient la contredire, l'illusion s'avérait d'une facilité surprenante à entretenir. Son père tombait souvent malade et passait beaucoup de temps à se reposer à l'étage. Rien de plus simple à comprendre, si ? Bien sûr que non. C'était triste, et peu pratique, mais la vie continuait. Du moins, elle continua jusqu'au jour où, en rentrant de l'école, Sandra découvrit son père et son frère dans le garage.

Cela se produisit trois semaines avant son onzième anniversaire. Elle fut surprise de ne trouver personne à la maison. Rentré de l'école avec un rhume, Kyle avait laissé son ordinateur ouvert sur la table de la cuisine. La machine jouait un film, un truc bruyant avec des avions et des explosions, comme les aimait son frère. Sandra l'éteignit et entendit alors le moteur de la voiture. Pas celle que prenait sa mère pour aller travailler, l'autre, celle dans le garage, celle que son père conduisait à l'époque où il ne se cachait pas en haut dans l'obscurité.

Elle comprenait le suicide, du moins le concept. Elle savait même que certains se suicidaient en s'enfermant dans un espace fermé avec un moteur en fonctionnement. Empoisonnement au monoxyde de carbone. Elle supposait – c'était une idée qu'elle ressassa surtout dans les mois difficiles qui suivirent – qu'elle comprenait même l'envie de mourir de son père. Les gens pouvaient devenir comme ça. C'était une espèce de maladie. On ne pouvait le reprocher à personne. Mais pourquoi son père

avait-il emmené Kyle dans le garage avec lui et pourquoi Kyle avait-il accepté d'y aller ?

Elle ouvrit la porte de communication entre le garage et la cuisine. Les gaz d'échappement lui firent tourner la tête, aussi rebroussa-t-elle chemin et sortit-elle faire coulisser la grande porte du garage pour permettre à l'air frais de chasser le poison. La manœuvre ne lui posa aucune difficulté malgré les chiffons enfoncés par son père dans les interstices pour empêcher les gaz de s'échapper. Ce n'était même pas verrouillé. Elle ouvrit ensuite la portière côté conducteur et parvint, en se penchant sur son père, à couper le moteur. La tête de son père avait roulé sur ses épaules et sa peau avait pris une troublante et délicate teinte bleue. Il avait de la salive séchée sur les lèvres. Elle essaya de le réveiller, en vain. Kyle était à côté de lui, ceinture attachée. S'attendait-il à aller quelque part ? Ni l'un ni l'autre ne bougea quand elle les secoua et qu'elle cria.

Elle appela les secours et attendit l'ambulance devant la maison. Les minutes s'écoulèrent comme des heures. Elle aurait voulu appeler sa mère, mais celle-ci participait à un salon professionnel au Sri Lanka et Sandra ne savait pas comment la joindre. Cet après-midi ensoleillé de mai donnait un début d'air estival à la banlieue de Boston dans laquelle elle habitait. Elle ne voyait personne d'autre dans la rue. On aurait dit que les maisons s'étaient endormies. Que tous les voisins avaient été enfermés chez eux, comme des rêves faits par les maisons.

Les secours emmenèrent Sandra à l'hôpital avec eux et lui trouvèrent un endroit pour dormir. La mère de Sandra revint de Colombo le lendemain. Son père, apprit-on, était mort longtemps avant qu'elle le découvre. Elle n'aurait rien pu faire pour lui. Le jeune corps de Kyle avait mieux résisté au poison qu'il respirait, expliqua un médecin. Il vivait, mais avait subi des dommages cérébraux irrémediables et ne retrouverait jamais ses fonctions supérieures.

La mère de Sandra avait succombé sept ans plus tard à un cancer du pancréas diagnostiqué trop tard pour le traiter efficacement. Son testament stipulait qu'une somme d'argent devait servir à financer les études de Sandra et une autre

beaucoup plus substantielle à subvenir en permanence aux besoins de Kyle. Quand Sandra déménagea à Houston, elle demanda aux notaires de la succession de trouver une résidence dans les environs pour Kyle, s'il y en avait une de convenable, afin qu'elle puisse lui rendre visite régulièrement. Ils avaient choisi le Live Oaks Polycare Residential Complex. Live Oaks se consacrait aux patients gravement handicapés et était considéré comme un des meilleurs du pays dans cette spécialité. Cela coûtait cher, mais peu importait : la succession pouvait se le permettre.

Kyle avait été placé sous sédatifs pour le vol dans l'ouest. Sandra s'était arrangée pour assister à son réveil. Mais si reprendre conscience dans un lit inconnu d'une chambre inconnue avait suscité en lui la moindre angoisse ou appréhension, il n'en avait rien montré.

Dans la chaleur de la mi-journée, il avait l'air d'attendre qu'elle lui parle. Et pour une fois, Sandra ne savait pas trop par où commencer.

Elle lui parla d'abord de Jefferson Bose. Elle lui dit qui il était et toute l'affection qu'elle lui portait. « Je crois qu'il te plairait aussi. Il est policier. » Elle marqua un temps d'arrêt. « Mais il n'est pas que ça. »

Elle baissa la voix, même s'il n'y avait personne d'autre dans le bosquet pour l'entendre.

« Tu as toujours aimé les histoires sur Mars de l'époque du Spin. Sur la transformation des colonies humaines en véritables civilisations pendant que la Terre était enfermée dans la barrière du Spin. Sur leur quatrième stade de la vie, celui où les gens pouvaient vivre plus longtemps s'ils acceptaient certaines obligations et certains devoirs. Tu te souviens ? Ces histoires que Wun Ngo Wen a racontées au monde avant de se faire tuer ?

« Eh bien, Mars ne nous parle plus et des gens sans aucun scrupule ont transformé ces médicaments martiens en quelque chose de plus laid, un truc avec lequel ils peuvent gagner de l'argent au marché noir. Mais Wun Ngo Wen avait dans son camp des gens comme Jason Lawton et ses amis, des gens qui

prenaient au sérieux l'éthique martienne. J'avais entendu des rumeurs et on trouvait toujours des trucs en ligne là-dessus. Sur des groupes clandestins qui considéraient le traitement de longévité de la même manière que les Martiens. Qui le gardaient pur et ne le vendaient pas, mais le partageaient, comme il avait été conçu pour l'être, avec les responsabilités que ça impliquait. Qui s'en servaient avec sagesse. »

Elle murmurait presque, à présent. Les yeux de Kyle continuaient à suivre le mouvement de ses lèvres.

« Je n'y croyais pas, à ces histoires. Mais maintenant, je crois qu'elles sont vraies. »

Bose lui avait dit ce matin-là n'être pas uniquement flic. Il connaissait des gens qui respectaient les usages martiens. Des amis qui détestaient le marché noir. On pouvait acheter la police, mais pas les amis de Bose, parce qu'ils avaient déjà pris le traitement de longévité, la version originale. Et ce que lui-même faisait, il le faisait dans l'intérêt de ces gens-là.

Elle raconta cela tout bas à Kyle.

« Bon, tu veux sans doute me demander », et en tant que grand frère, il aurait sûrement posé la question, « si je lui fais confiance. »

Le clignement d'yeux de Kyle ne voulait rien dire.

« La réponse est oui », continua-t-elle, soulagée de le confirmer à voix haute. « C'est ce que je ne sais pas qui m'inquiète. »

Par exemple la signification, si elle en avait une, de l'histoire de science-fiction d'Orrin Mather. Ou le pansement sur le bras de Jack Geddes et ce qu'il pouvait vouloir dire sur les tendances violentes d'Orrin. Ou la cicatrice que Bose avait essayé de lui cacher et qu'il n'avait toujours pas expliquée.

Le temps passa. Une infirmière finit par prendre le chemin qui menait au bosquet, le pas lent dans la chaleur. « Il est temps de remettre ce garçon au lit », annonça-t-elle. La casquette de Kyle était tombée, mais à l'ombre des arbres, cela n'était pas bien grave. Il perdait déjà ses cheveux. Sandra voyait la peau de son crâne, rose comme celle d'un bébé, entre les mèches blond pâle. Elle ramassa la casquette des Astros et la lui remit doucement sur la tête.

Ah.

« Allez, porte-toi bien, Kyle. À bientôt. »

Sandra avait étudié la psychiatrie pour comprendre la nature du désespoir, mais n'en avait vraiment appris que sa pharmacologie. L'esprit humain était moins facile à comprendre qu'à traiter avec des médicaments. On trouvait à présent davantage d'antidépresseurs, et plus efficaces, qu'à l'époque du long déclin de son père, ce qui était une bonne chose, mais le désespoir lui-même restait mystérieux, tant sur le plan clinique que personnel, punition céleste autant que maladie.

Le long trajet de retour à Houston la fit passer devant un centre d'internement du State Care, un des endroits où allaient ses patients une fois privés de liberté. Longer cet endroit lui pesa inévitablement sur la conscience. Elle évitait en général de le regarder. On parvenait à l'ignorer avec une facilité reconfortante : seul un petit panneau très digne en indiquait l'entrée, le centre lui-même étant situé derrière une crête recouverte d'herbe (jaune et desséchée) qui en dissimulait la plus grande partie à la route, même si Sandra apercevait le sommet des tours de guet. Mais elle avait déjà pris plusieurs fois ce chemin et savait ce qu'il y avait derrière : une énorme résidence de deux niveaux en parpaings, entourée de logements complémentaires de fortune, en général des mobile homes en métal sortis des surplus de la FEMA², le tout encerclé de grillage. C'était une communauté d'hommes (en majorité) et de femmes soigneusement séparés les uns des autres et qui ne cessaient d'attendre. Car on ne faisait rien d'autre, dans ces endroits-là. On attendait son tour pour le programme de réinsertion par le travail, on attendait la maigre possibilité d'un transfert dans un foyer du State Care, on attendait les lettres de parents éloignés et indifférents. On attendait avec un optimisme qui mourait à petit feu l'avènement miraculeux d'une nouvelle vie.

² La Federal Emergency Management Agency est l'agence fédérale chargée de gérer les situations d'urgence.

C'était une vie faite de grillage, de tôle ondulée et de désespoir chronique. De désespoir *médicamenté*... Sandra avait dû elle-même rédiger quelques-unes des ordonnances perpétuellement renouvelées au dispensaire du camp. Ce qui ne suffisait même pas toujours. Sandra avait entendu dire que le flux de stupéfiants (alcool, herbe, opiacés, meth) qu'on y introduisait en fraude constituait le principal problème de sécurité du centre.

Une loi en discussion devant la législature d'État prévoyait de privatiser les camps résidentiels. Avec une clause précisant que « la thérapie par le travail » pouvait s'interpréter comme la permission d'embaucher des détenus en bonne santé sur les chantiers routiers ou comme saisonniers agricoles, histoire de rembourser en partie le coût de leur internement. Si cette loi est votée, se dit Sandra, elle signera la fin définitive de ce qu'il restait d'idéalisme dans le système du State Care. Ce qui avait été conçu comme un moyen de fournir réconfort et protection aux indigents chroniques serait devenu une source acceptable d'une forme de servitude... de l'esclavage avec une coupe de cheveux et une chemise propre.

Les tours de guet disparurent dans son rétroviseur au milieu des collines jaunes qui cuisaient au soleil. Elle réfléchit à la colère dans laquelle l'avait plongée Congreve en la dessaisissant du cas Orrin Mather pour l'empêcher de rendre un diagnostic gênant. Mais avait-elle les mains propres de son côté ? Combien d'âmes avait-elle uniquement fait interner parce qu'elles correspondaient à un profil dans le Manuel Diagnostique et Statistique ? Les sauvant ainsi de la cruauté et de la violence des rues, très bien, les sauvant de l'exploitation, du VIH, de la malnutrition et des drogues, tout cela était assez vrai pour soulager sa conscience, mais les sauvant pour quoi, en fin de compte ?

Il faisait presque nuit quand elle arriva chez elle. On était à présent en septembre et les jours raccourcissaient, même si la température restait supérieure à celle de plein août. Elle vérifia si elle avait reçu un message de Bose. C'était le cas, mais il s'agissait juste d'un nouvel extrait du carnet d'Orrin.

Son téléphone vibra pendant qu'elle réchauffait son dîner aux micro-ondes. Pensant que Bose l'appelait, elle décrocha sans vérifier le numéro, mais ne reconnut pas la voix au bout du fil. « Docteur Cole ? Docteur Sandra Cole ?

— Oui ? » Elle se tenait sur ses gardes, mais sans savoir pourquoi.

« J'espère que cette visite à votre frère a été enrichissante.

— Qui est à l'appareil ?

— Quelqu'un qui a vos intérêts à cœur. »

Elle sentit la peur naître dans son ventre et remonter sa colonne vertébrale pour trouver apparemment le moyen de s'installer dans son cœur. Ce n'est pas bon, se dit-elle. Mais elle ne raccrocha pas. Elle attendit, elle écouta.

Récit de Turk

1

« Ce qu'ils ont de majestueux, disait Oscar, d'un majestueux presque *incompréhensible*, c'est leur structure physique... des millions de trillions de composants divers, allant du microscopique à l'immense, répartis dans toute une galaxie ! En comparaison, un corps humain est dérisoire, submicroscopique. Malgré tout, nous sommes importants pour eux ! D'une certaine manière, nous jouons un rôle significatif dans leur existence. » Il souriait sans paraître s'en apercevoir, comme quelqu'un qui contemple une vision sacrée. « Et ils savent qu'on est là, ils viennent à notre rencontre. »

Il parlait des Hypothétiques.

Pour la première fois, Oscar m'avait invité chez lui. Je ne m'étais encore jamais vraiment représenté Oscar avec un domicile ou une famille. Il avait pourtant les deux et il tenait à me les montrer. Il vivait dans une agréable construction basse de bois et de pierre située au milieu de fragiles arbres à petites feuilles au fond d'un des niveaux tribord de Centre-Vox. J'ai rencontré pendant ma visite trois femmes et deux enfants de sa famille. Celles-ci, ses filles, avaient huit et dix ans. L'une des femmes était sa compagne permanente, les deux autres des parentes plus éloignées : il existait un mot en voxais pour cette relation, mais Oscar m'a dit qu'il n'était pas facile à traduire en anglais et nous nous sommes rabattus sur « cousines ». La famille a partagé un repas de poisson braisé et de légumes, au cours duquel j'ai répondu à des questions polies sur le XXI^e siècle, puis les cousines ont quitté la pièce en emmenant les tapageuses petites filles. La compagne d'Oscar, une femme au regard doux nommée Brion (avec l'habituel chapelet de titres et appellations honorifiques) est restée un peu plus longtemps

après le dîner, mais a fini par se retirer. Je me suis donc retrouvé seul avec Oscar qui me parlait des Hypothétiques tandis que le jour artificiel tombait.

Ce n'était pas une conversation informelle. Je commençais à comprendre qu'Oscar m'avait invité pour me poser une question difficile ou exiger de moi quelque chose de pénible.

« Même s'ils savent qu'on existe, ai-je demandé, qu'est-ce que ça signifie ? »

Il a effleuré une surface de contrôle sur la table et une image bidimensionnelle s'est mise à flotter entre nous. C'était une vue aérienne récente des machines des Hypothétiques en train de traverser lentement le désert antarctique : trois espèces de boîtes sans caractéristiques particulières accompagnées d'une demi-douzaine de rectangles plus petits, des objets d'une simplicité aussi crue que les schémas d'un exercice de géométrie au lycée. « Ils ont changé de direction la semaine dernière, m'a-t-il appris. Celle qu'ils suivent à présent conduit droit à notre position actuelle. »

Il n'était pas le seul que cette confirmation apparente de la prophétie voxaise semblait remplir de fierté : j'avais vu dans la journée ce même sourire entendu sur plusieurs visages.

« Ces machines, ou ces trucs qui y ressemblent, ont sillonné en long et en large tous les continents de la Terre. Maintenant que nous savons quoi chercher, nous pouvons reconnaître et analyser leurs traces. Il semble même qu'elles aient traversé le fond des océans, ça n'a rien d'impossible. Nos savants pensent qu'elles procèdent à un relevé topographique très précis de la planète.

— Mais pour quoi faire ?

— On ne peut répondre que par des hypothèses. Mais réfléchissez-y, monsieur Findley. Ces machines sont l'incarnation locale d'un système intelligent qui s'étend littéralement dans toute la galaxie, et elles viennent nous voir, nous ! »

Dans ce cas, elles ne se pressaient pas. Les machines des Hypothétiques avançaient à deux ou trois kilomètres par heure sur terrain plat. Et il leur restait encore plus de mille kilomètres à parcourir pour nous rejoindre depuis le bassin de Wilkes battu

par les vents, avec les monts Transantarctiques à franchir. « Nous avons donc décidé d'envoyer une expédition à leur rencontre », a continué Oscar.

Il semblait s'attendre à ce que cette nouvelle m'enchanté autant que lui, comme si son enthousiasme était contagieux... ce qu'il était, j'imagine, pour des gens reliés au Réseau. Comme je ne réagissais pas, il a poursuivi : « Nos appareils automatiques tombent systématiquement en panne en arrivant à une certaine distance des machines. Des véhicules habités auront peut-être le même problème. Si bien que nous proposons d'arriver plus loin et de terminer à pied.

— Pourquoi, Oscar ? À quoi vous attendez-vous ?

— Nous pourrions au moins procéder à une reconnaissance passive. Ou peut-être se produira-t-il une espèce de relation avec les machines. »

Une des cousines est entrée le temps de nous apporter des jus de fruits. La brise du soir passait dans l'architecture ouverte de la maison. Par une fenêtre donnant sur l'avant, j'ai vu des rideaux arachnéens au loin : la pluie en train de tomber sur les régions distantes du niveau.

« Quoi qu'il en soit, a dit Oscar d'un ton prudent, nous pensons préférable qu'un des Enlevés participe à l'expédition. »

Il n'y avait bien entendu aucun autre Enlevé que moi à Centre-Vox, à part Isaac Dvali. Je m'étais tenu au courant de son rétablissement. Son crâne avait pu être reconstruit et il avait récemment appris à faire quelques pas ; il arrivait même plus ou moins à prononcer quelques mots. Mais il était encore beaucoup trop fragile pour se risquer dans une expédition au milieu de l'Antarctique.

« Ai-je le choix ?

— Bien sûr. Pour le moment, je vous demande juste d'y réfléchir. »

Je savais malgré tout qu'il faudrait que j'accepte. Faire cela pour Oscar renforcerait sa conviction que je pourrais finir par me convertir aux principes voxais. Et qu'Oscar croie à cette possibilité était indispensable pour que le plan d'Allison ait une chance de réussir.

S'il y avait toujours un plan. Si nous ne nous étions pas déjà abandonnés à nos propres mensonges.

Vox était en vérité mon seul foyer au monde. Et comme ne cessait de le répéter Oscar, Vox avait très envie de m'adopter, si j'étais d'accord.

J'ai essayé de me comporter comme quelqu'un à qui cette proposition paraissait plutôt attirante.

Peut-être l'était-elle, quelque part. Maintenant que je le connaissais mieux, Vox avait cessé d'être une abstraction effrayante. J'avais appris à m'habiller de manière à me fondre dans une foule et je comprenais au moins les pratiques sociales les plus fondamentales. Je continuais à étudier les livres qu'on m'avait donnés, à essayer d'extraire des histoires compréhensibles de la prose legaliste. Je savais que Vox était au départ un régime planifié dans l'océan global d'une planète appelée Ester, un Monde du Milieu dans la série de planètes habitables. J'avais mémorisé les noms des fondateurs de la démocratie limbique de Vox et pouvais énumérer ses cinq siècles de guerres et d'alliances, de victoires et de défaites. Je m'étais plus ou moins familiarisé avec le vaste assemblage de théories et de spéculations qui constituait les Prophéties de Vox. (Bizarrement, le nom de certains d'entre nous qui avions disparu dix mille ans plus tôt dans l'Arc temporel d'Équatoria apparaissait dans ces prophéties. Notre second avènement avait été calculé au jour et à l'heure près.)

Autrement dit, j'avais commencé à me créer une identité voxaise par tous les moyens possibles, à part me faire installer un nœud sous la nuque.

Pendant ce temps-là, Allison progressait dans la direction opposée, s'éloignait de son passé en s'enfonçant dans son *impersona*. Elle en payait le prix par un isolement social et une froide solitude chronique. Qui servaient eux aussi à quelque chose. Allison voulait que ses surveillants la croient en train de perdre contact avec la réalité.

En sortant de chez Oscar, j'ai regagné les quartiers que je partageais avec Allison. Je l'ai trouvée assise à une table, les épaules voûtées, à écrire de manière obsessionnelle comme tous

les jours depuis plusieurs semaines. Elle remplissait au crayon des feuilles de papier. Le papier n'avait pas été difficile à se procurer, Vox en fabriquant de petites quantités pour diverses raisons. Personne ne se servait par contre de stylos et crayons classiques, mais j'en avais expliqué le concept à Oscar qui avait consenti à faire produire par un atelier quelques échantillons de tiges de graphite à l'intérieur de tubes en fibre de carbone, assez proches de ce que nous appelions crayons « automatiques ».

L'Allison Pearl originale était graphomane, d'où (entre autres raisons) l'utilité de son journal pour les savants voxais l'ayant recréée. J'ai posé la main sur l'épaule d'Allison pour qu'elle s'aperçoive de ma présence. En me penchant, j'ai entrevu une partie de ce qu'elle écrivait (en grandes lettres cursives mal assurées : elle avait la pulsion d'écriture d'Allison Pearl, mais pas son habileté physique dans ce domaine). Vox était amarré assez près du continent antarctique, dans un profond bassin occupé autrefois par la barrière de Ross ; Allison écrivait ce qu'elle avait vu quand, plus tôt dans la journée, elle était montée dans une des hautes tours.

les montagnes appelées chaîne de la Reine-Maud dans les anciens atlas, monotones dents grises sous un vilain ciel aussi mort que le reste de cette planète dévastée, des nuages verts lâchant une pluie jaune sur les pentes sous le vent. On dirait un jugement porté sur l'humanité et même si je sais que les humains ont quitté cet endroit, il ressemble encore à un monument érigé à la mémoire de nos erreurs, de notre manière de vivre dont nous ne pouvons jamais vraiment prédire ou comprendre les conséquences...

Elle a mis sa main sur le papier et levé les yeux vers moi.

« Oscar veut que j'aile dans les terres », ai-je dit.

Son regard a flamboyé, mais elle a gardé le silence.

Je lui ai raconté l'expédition projetée. Nous en avons discuté un peu, comme nous discussions de tout depuis quelque temps, en calculant l'effet que nos paroles pourraient avoir sur un auditoire invisible. L'idée n'a pas plu à Allison, mais elle n'a pas protesté.

Elle a fini par se remettre à écrire. J'ai pris l'un de mes livres (*La Chute de Mars et la diaspora martienne*) que j'ai emporté au lit en me souvenant de ce qu'Oscar avait dit sur « l'incompréhensible majestueux » des Hypothétiques. Ils avaient créé une série de mondes reliés par des Arcs, avec la Terre à un bout et Mars à l'autre, et entre les deux dix planètes très éloignées qui constituaient un vaste paysage continu, ce que le livre appelait « une topologie interstellaire distribuée ». Mars n'avait jamais été un endroit facile à vivre pour les humains, malgré les changements que nous y avons pratiqués, et quand on leur avait fait cadeau d'accès à des mondes plus verts, moins hostiles, les Martiens n'avaient pas pu résister. Mais sans leur gestion consciencieuse, Mars avait retrouvé la froideur et la sécheresse qui étaient sa nature essentielle, était redevenu un désert hostile de plus dans un univers qui en semblait plein. Les Martiens, comme les Terriens, avaient perdu un monde natal habitable.

Je me souvenais d'histoires sur l'ambassadeur martien Wun Ngo Wen, arrivé sur Terre pendant le Spin. La planète Mars telle qu'il en parlait semblait plus saine d'esprit que la Terre. Les Martiens avaient déjà commencé à exploiter, à un niveau modeste, la technologie des Hypothétiques pour leur fameux traitement de longévité. Mais à en croire le livre, ils avaient fini par le désavouer avec toutes les autres formes de technologie des Hypothétiques. La plupart des premiers philosophes bionormatifs étaient martiens, d'après le livre. Non qu'ils s'opposaient à la biotechnologie en soi – les premières démocraties corticales avaient été des inventions martiennes –, mais ils tenaient à les restreindre à la biotechnologie *humaine*, pour laquelle on parviendrait à une compréhension et une maîtrise totales.

Doctrines oppressives et à courte vue, sous-entendait le livre.

J'avais posé celui-ci quand Allison est venue se coucher. Nous continuions à dormir ensemble, même si nous n'avions pas fait l'amour depuis plusieurs semaines. C'était nos moments d'inattention qui nous faisaient courir le plus de risques : comment savoir quelles dangereuses conclusions le Réseau pourrait tirer de nos soupirs et halètements ? Le scénario que

nous nous étions écrit serait plus plausible sans interludes passionnés.

Mais elle me manquait, et pas seulement sur le plan physique. Je me suis réveillé cette nuit-là en l'entendant marmonner une bouillie de mots anglais et voxais. Elle dormait, mais avec le corps tendu, les paupières tremblantes et le visage humide de larmes, et quand je lui ai touché la joue, elle a gémì en me tournant le dos.

2

La veille du départ de l'expédition, je suis allé voir Isaac Dvali à la clinique. Oscar a tenu à m'accompagner : il s'intéressait professionnellement à mes rapports avec Isaac. « Votre présence a toujours un effet mesurable sur lui, m'a-t-il appris. Son pouls s'accélère. Son activité électrique cérébrale gagne en intensité et en cohérence.

— Peut-être qu'il aime juste avoir de la compagnie.

— Personne d'autre n'a cet effet sur lui.

— Ou alors il me reconnaît.

— Je suis sûr qu'il vous reconnaît d'une manière ou d'une autre, oui », a dit Oscar.

L'état d'Isaac s'était considérablement amélioré et on l'avait déconnecté de la plupart des machines qui le gardaient en vie. Toute une foule de médecins et d'infirmières continuaient à s'affairer hors de portée de voix, mais il les a ignorés pour me regarder bien en face.

Il y arrivait, à présent. La reconstruction de sa tête et de son corps ravagés touchait à sa fin. La chair sur le côté gauche de son crâne était encore translucide, et quand il ouvrait la bouche, je voyais l'articulation de sa mâchoire bouger comme un crabe dans une flaque de marée laiteuse, mais son œil gauche tout neuf avait perdu son opacité injectée de sang et accommodait en même temps que le droit. Je me suis avancé d'un pas vers la chaise longue. « Salut, Isaac. »

Sa mâchoire a effectué ses mouvements de crabe sous un voile de capillaires. « Tuh, est-il parvenu à dire. Tuh-tuh...

— C'est moi, Turk.

— *Turk !* » a-t-il presque crié.

L'un des médecins voxais s'est penché à l'oreille d'Oscar, qui a traduit : « Les fonctions motrices volontaires d'Isaac se sont beaucoup améliorées, mais il contrôle encore difficilement ses impulsions...

— LA FERME ! » a hurlé Isaac.

Il avait été très affecté par les Hypothétiques, ce qui en faisait quasiment un dieu vivant. J'ai essayé d'imaginer ce que pouvait ressentir Oscar en se faisant réprimander par une divinité qui contrôlait difficilement ses impulsions.

« Hé, je suis là, ai-je dit. Juste devant toi, Isaac. »

Mais parler avait suffi à l'épuiser. Ses paupières se sont mises en berne. Ses bras ont tremblé sous les sangles qui le maintenaient sur son siège. « Il a vraiment besoin d'être attaché ? » ai-je demandé par-dessus mon épaule.

Après un nouveau conciliabule avec les médecins voxais, Oscar a dit à voix si basse que j'ai eu du mal à l'entendre : « J'en ai peur, oui, pour sa propre sécurité. À ce stade de sa guérison, il pourrait très facilement se blesser.

— Ça gêne si je reste encore un peu ? »

Ma question s'adressait à Isaac, mais c'est Oscar qui est allé me chercher une chaise. Quand je me suis assis, les yeux d'Isaac se sont nerveusement braqués dans diverses directions avant d'arriver à se poser de nouveau sur moi. Une expression qui pouvait être d'angoisse ou de soulagement est passée sur son visage pâle.

« Tu n'as pas besoin de parler », lui ai-je dit. Il tremblait dans ses liens.

« Il réagit positivement à votre voix », a avancé un des médecins.

J'ai donc parlé. J'ai parlé presque une heure à Isaac, en prenant ses grognements occasionnels pour des encouragements. N'étant pas certain de ce qu'il comprenait sur Vox et sur la manière dont il y était arrivé, je lui ai raconté comment nous avions été enlevés par l'Arc temporel dans le désert d'Équatoria et comment nous étions venus à Vox après un voyage de dix mille ans. Nous étions de retour sur Terre, à

présent, lui ai-je dit, Vox y ayant à faire, mais la planète avait considérablement souffert durant tous nos siècles d'absence.

J'ai eu l'impression qu'Oscar n'appréciait pas que je dise tout cela. Sans doute avait-il espéré présenter Vox à Isaac à sa manière et avec ses propres mots. Mais les médecins semblaient se réjouir de la réaction physique d'Isaac et Oscar ne tenait pas à provoquer un autre éclat.

C'est Isaac lui-même qui a fini par mettre un terme à l'entrevue. Son regard a vagabondé et il a semblé commencer à somnoler, ce que j'ai interprété comme le signal du départ. « Je ne veux pas te fatiguer, ai-je dit. Je vais m'absenter un peu, mais je reviendrai bientôt te voir, promis. »

Je me suis levé. Isaac a alors été pris de tremblements... ou plutôt de véritables convulsions. Sa tête s'agitait d'un côté et de l'autre, ses yeux s'exorbitaient sous ses paupières d'une finesse de papier. L'équipe médicale s'est précipitée dans sa direction tandis que je reculai. « *Turk !* » a-t-il crié, la bave aux lèvres.

Puis il s'est raidi, les yeux révulsés, ne laissant voir que le blanc, mais ses lèvres et sa mâchoire se sont agitées pour prononcer des mots très nets : « *Majestueux !* a-t-il chuchoté. *Des trillions de composants divers répartis dans toute une galaxie ! Ils savent qu'on est là ! Ils viennent à notre rencontre !* »

Les mêmes mots dont s'était servi Oscar.

J'ai jeté un coup d'œil à ce dernier. Il avait le visage presque aussi pâle qu'Isaac.

« *Turk !* » a de nouveau crié le garçon.

L'un des docteurs lui a plaqué un tube argenté contre le cou. Le corps d'Isaac est retombé sur son siège, yeux fermés, et le médecin en chef m'a décoché un regard qu'il était inutile de traduire : *Partez. Tout de suite.*

3

Le jour du départ de l'expédition, Allison m'a accompagné jusqu'aux quais aériens, installés sur une haute plateforme au-dessus de la ville et protégés de l'atmosphère toxique par un filtre osmotique transparent. Une foule de soldats grouillait

autour de nous, avec leur pile de matériel en attente d'embarquement. Des nuages ocre passaient rapidement, sombres dans la lumière oblique du soleil.

Allison m'a serré dans ses bras et dit au revoir. « Reviens », m'a-t-elle intimé, puis, sans réfléchir, elle a ajouté au creux de mon oreille : « *Vite.* »

Prononcer ce mot n'était pas sans risque. Elle avait dû espérer que le Réseau ne l'entendrait pas, ou qu'il croirait à la prière d'une femme amoureuse à un homme qui commençait à échapper à son emprise.

Sauf qu'Allison voulait en réalité dire par là : *Il ne faut pas qu'on tarde à agir si on veut garder une chance de s'échapper.*

Elle voulait dire : *On pourrait être démasqués d'une minute à l'autre.*

« Promis », ai-je murmuré en retour.

Ce qui signifiait : *Je sais.*

Sandra et Bose

Il était plus de vingt-deux heures quand Sandra parvint enfin à contacter Bose. Elle lui expliqua ce qui s'était passé et il lui dit de ne pas bouger et promit d'arriver le plus vite possible. Moins d'une demi-heure après, il sonnait en bas à l'entrée de l'immeuble. Elle lui ouvrit et guetta le bruit de l'ascenseur dans le couloir. Elle attendit qu'il frappe avant de déverrouiller la porte.

Il portait sa tenue civile, jeans et tee-shirt blanc. Il s'excusa de ne pas l'avoir rappelée plus tôt. Elle lui proposa du café, elle venait d'en mettre à chauffer. Il secoua la tête. « Raconte-moi juste ce que t'a dit ce type. Du mieux que tu te souviens. »

C'était une voix bourrue et un peu nasillarde, la voix d'un homme plus âgé. Sa familiarité insinuante était ce qui avait d'abord effrayé Sandra. *Quelqu'un qui a vos intérêts à cœur*, avait dit l'homme. Sûrement pas, non.

« C'est à propos de Kyle ? demanda-t-elle. Il va bien ?

— Ni mieux ni moins bien que d'habitude. Lésions cérébrales, si je ne me trompe pas ? Et à cause d'elles, il restera toute sa vie dans ce placard à légumes.

— Si vous ne me dites pas qui vous êtes, je raccroche.

— Comme vous voulez, docteur Cole, mais une fois encore, j'essaye de vous aider, alors pas de précipitation. Je sais que vous êtes allée voir votre frère aujourd'hui, et je sais deux ou trois autres trucs sur vous. Que vous travaillez au State Care. Que vous vous y intéressez à un patient, Orrin Mather. Et je suis au courant pour Jefferson Bose. Vous vous intéressez aussi à l'agent Bose. »

Elle serra plus fort le combiné, mais sans répondre.

« Mais je ne dis pas que vous *baisez* avec lui, pas nécessairement. Vous avez juste passé beaucoup de temps avec

lui alors que vous ne le connaissez que depuis deux jours. Est-ce que vous le connaissez vraiment bien ? Vous devriez peut-être vous poser la question. »

Raccroche, s'intima-t-elle en pensée. Ou peut-être ferait-elle mieux d'écouter, cela pourrait être important de dire à Bose ce que voulait ce type. Elle avait l'impression qu'on s'immisçait dans sa vie privée, mais s'efforça de rassembler ses pensées. « Si vous essayez de me menacer...

— Soyez donc un peu attentive ! Je veux vous *aider*. Et vous avez *besoin* d'un peu d'aide. Vous n'avez aucune idée de ce dans quoi vous avez mis les pieds. Combien Bose vous en a-t-il dit sur lui, docteur Cole ? Il vous a raconté qu'il était le seul flic honnête de Houston ? Qu'il essayait de démanteler un trafic de drogue de longévité ? Eh bien, permettez-moi de vous dresser un autre portrait de Jefferson Bose. Peut-être un peu moins flatteur. Celui d'un policier dont la carrière bat de l'aile et qui n'a que des perspectives merdiques de promotion. Celui d'un homme qui n'a pas réussi à intéresser le FBI à sa théorie sur l'entrée dans le pays de produits chimiques réglementés par l'intermédiaire d'un importateur de la région. D'un homme qui n'a que dalle pour *étayer* cette théorie et en est réduit à essayer de faire témoigner un gardien de nuit arriéré. Permettez-moi d'ajouter : d'un homme qui va jusqu'à séduire une employée du State Care afin *d'obtenir* cette déposition. On a profité de vous et il faut que vous commenciez à affronter la vérité.

— Allez vous faire voir.

— D'accord, vous ne me croyez pas. Très bien. C'est de bonne guerre. On pourrait en discuter toute la nuit. Mais j'ai dit que je voulais vous aider. Ou vous aider à aider votre frère Kyle, si vous préférez. Bon, je dois bien reconnaître que l'agent Bose ne raconte pas que des conneries. D'accord, il y a à Houston des gens impliqués dans le commerce de drogue de longévité. D'accord, ce commerce est illégal. Mais posez-vous la question, et vous vous l'êtes peut-être déjà posée : est-ce vraiment si mal, ce qu'ils font ? Un traitement qui peut prolonger de trente ou quarante ans l'existence d'une personne, où est le péché là-dedans ? Qu'est-ce qui donne au gouvernement le droit de nous

en priver ? Parce que c'est mauvais pour... pour quoi, pour leur *planification sociale* ?

— Si vous essayez de me convaincre...

— Je vous demande de ne pas penser comme tout le monde, docteur Cole. Vous êtes jeune et en bonne santé, vous n'avez pas besoin du traitement martien, très bien. Vous changerez peut-être d'avis quand votre jolie peau commencera à s'affaïsser, quand vous arriverez à un moment de votre vie où on n'a plus qu'à attendre l'hôpital ou le cimetière. Bon, ce n'est pas pour tout de suite, vous avez sans doute largement le temps. Mais il peut se passer des choses. Supposez qu'on vous diagnostique une saloperie, pas dans des années, la semaine prochaine, supposez qu'on vous dise que vous avez un cancer métastasé et que la médecine ordinaire ne peut rien pour vous. Eh bien, la drogue de vie ne permet pas simplement ce qu'on appelle la longévité. On vit plus longtemps parce qu'elle est en vous, elle patrouille dans votre corps pour éliminer les mauvaises cellules, les tumeurs et toutes ces saloperies. Elle va *guérir* votre cancer. Vous tenez toujours à ce qu'on la garde sous clé ? À vous condamner à mort à cause de ce qu'ils appellent *la sécurité génomique* ? Désolé, mais moi, je trouve ça vraiment con.

— Je ne vois pas le rapport.

— Je dis que bon, d'accord, vous n'avez pas actuellement besoin de ce traitement vous-même. Et peut-être faites-vous partie des farouches défenseurs de je ne sais quel principe de merde qui fait que vous n'en *voudrez* jamais, du moins pour vous. Mais je tiens à vous le rappeler encore une fois : c'est un *médicament*. Un traitement pour des choses que rien d'autre ne peut soigner. Pour des maladies du corps. Et du cerveau. »

Un peu à court de souffle, elle parvint à dire : « C'est absurde.

— Au contraire. J'en ai été témoin.

— Vous parlez d'un acte criminel.

— Je parle d'un flacon gros comme votre index avec un liquide incolore à l'intérieur. Réfléchissez à ce que ça pourrait faire pour Kyle. Vous sortez votre frère de Live Oaks et vous lui administrez ce médicament. Il aura de la fièvre quelque temps, mais au bout de deux semaines, il sera comme neuf, avec toutes

les parties endommagées de son tissu cérébral remises à neuf... ou du moins suffisamment réparées pour que vous puissiez aider Kyle à recommencer sa vie. Pensez à votre responsabilité en tant que médecin et en tant que sœur. Même avec la meilleure thérapie disponible sur le marché, Kyle dépérit. Il est déjà à moitié mort, il crève petit à petit, vous le *savez*. Vous faites quoi, alors ? Vous le laissez partir ? Ou vous faites cette petite chose, cette chose simple, celle que d'autres font chaque jour pour des raisons bien plus égoïstes ? Posez-vous la question. C'est une proposition concrète. Le flacon dont je parle, je l'ai en ce moment dans la main droite. Je peux vous le faire parvenir anonymement et en toute sécurité. Personne d'autre n'en saura rien. Il suffit juste que vous cessiez de vous mêler des affaires du Dr Congreve. Demain matin, vous vous levez, vous allez au State Care, vous présentez vos excuses à Congreve et vous signez un papier par lequel vous vous récusiez du cas d'Orrin pour conflit d'intérêt. »

Malgré la chaleur, malgré la sueur qui lui dégoulinait sur la joue, Sandra se sentit glacée. Les rideaux se soulevaient et retombaient au gré de la brise intermittente. À l'autre bout de la pièce, l'écran vidéo scintillait, comme pris d'une hystérie muette.

« Je ne sacrifierai pas Orrin Mather.

— Qui a parlé de *sacrifice* ? Bon, Orrin se retrouve admis au State Care. Est-ce si horrible ? Un endroit propre pour vivre, un contrôle quotidien, plus aucune nuit dans la rue... voilà qui me paraît un dénouement plutôt correct, à moi, sur le long terme. À moins que vous n'ayez aucune confiance dans le système pour lequel vous travaillez ? Si State Care est une si mauvaise affaire, vous devriez peut-être envisager de vous reconvertir. »

Peut-être, oui. Et peut-être l'avait-elle envisagé. Peut-être ne devrait-elle même pas écouter cet homme. « Comment savoir si je peux vous croire ?

— La raison pour laquelle vous pouvez me croire, c'est que j'ai pris la peine de vous appeler. Comprenez bien que je ne vous menace en aucune façon. J'essaye juste de passer un marché avec vous. D'accord, il n'y a aucune garantie. Mais ça vaut le coup d'essayer, non, quand l'avenir de votre frère est en jeu ?

— Vous n'êtes qu'une voix au bout du fil.

— D'accord, je vais raccrocher. Je n'ai pas besoin que vous répondiez par oui ou non, docteur Cole. Je veux juste que vous réfléchissiez à la situation. Si vous contribuez à ce que cette affaire se termine de manière satisfaisante, vous serez récompensée. Restons-en là.

— Mais je... », commença-t-elle.

Cela ne servait à rien : l'homme avait coupé la communication.

Elle raconta tout à Bose avec un calme surprenant... ou peut-être pas si surprenant, étant donné les deux verres de vin qu'elle avait engloutis en l'attendant. Sa mère, qui avait l'habitude de boire un verre ou deux dans les moments de stress, appelait ça « le courage en bouteille ». Sandra jeta un coup d'œil à l'étiquette. Du courage en provenance de la Napa Valley.

« Le salaud, dit Bose.

— Oui.

— Il a dû te faire suivre. Et il a suffisamment de relations pour arriver à découvrir qui tu allais voir au... comment ça s'appelle ?

— Le Live Oaks Polycare Residential Complex.

— Où vit ton frère.

— Kyle. Oui.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais un frère.

— Eh bien, ça ne... je ne te le *cachais* pas. »

Il la regarda d'un air inquisiteur. « Non, je ne pense pas. Tu as remarqué quelque chose, là-bas ? Un visage inconnu, par exemple, une voiture sur la route ?

— Non, rien.

— Et cette voix n'avait rien de particulier ?

— Elle avait l'air d'appartenir à un homme assez âgé. Un peu grasse. À part ça, rien. » Elle avait vérifié si son téléphone avait enregistré le numéro appelant, mais non, bien entendu. « Je ne suis même pas sûre de comprendre pourquoi il pense que ça vaut le coup de me menacer ou de m'acheter. Congreve m'a déjà retiré Orrin. Je ne peux plus prendre aucune décision médicale.

— À moins d'arriver à te compromettre, tu restes pour eux une dangereuse variable inconnue. Tu pourrais témoigner du comportement de Congreve dans un éventuel procès. Tu pourrais aller raconter aux autorités ce que tu sais déjà.

— Mais sans le témoignage d'Orrin...

— Pour le moment, je ne pense pas que ces types se soucient de ce qu'il pourrait dire dans un tribunal. Je crois qu'ils s'inquiètent de ce qu'il a vu dans l'entrepôt et de l'enquête fédérale que cette information pourrait déclencher si on le laissait en parler. Faire déclarer Orrin inapte n'est que la première étape. À mon avis, ils veulent qu'il soit drogué et en permanence hors de vue. Ou pire : mort. »

Sandra murmura : « Ils ne peuvent pas faire ça.

— Une fois Orrin interné, répliqua doucement Bose, il peut se passer des choses. »

Il pouvait, en effet. Elle avait vu les statistiques. Au cours de l'année passée, on avait recensé une demi-douzaine d'agressions violentes dans le camp d'internement de la région, sans parler des morts par overdose et des suicides. Globalement, les camps du State Care étaient assez sûrs – bien davantage que la rue, sur le plan statistique. Mais oui, il pouvait se passer des choses. Peut-être même était-il possible de s'arranger pour les provoquer.

« Et donc, on fait comment pour les en empêcher ? »

Bose sourit. « Du calme.

— Dis-moi ce que je peux faire, quoi.

— Laisse-moi y réfléchir.

— On n'a pas beaucoup de temps, Bose. » L'évaluation définitive d'Orrin était prévue pour vendredi et si Congreve se sentait bousculé, il pourrait la demander avant.

« Je sais. Mais il est minuit passé et on a tous les deux besoin de sommeil. Je vais passer la nuit ici... si ça ne te dérange pas.

— Bien sûr que non.

— Je peux dormir sur le canapé, si tu préfères.

— N'y pense même pas. »

Le lendemain matin, alors qu'assise dans la cuisine elle regardait Bose faire un sort aux œufs brouillés qu'elle lui avait

préparés, Sandra réfléchit à ce que son correspondant anonyme avait dit sur Kyle.

« La drogue de longévité, demanda-t-elle, elle aiderait vraiment quelqu'un comme mon frère ? »

Pendant la nuit, dans l'obscurité de sa chambre, elle lui avait raconté Kyle et son père. Bose l'avait prise dans ses bras pendant qu'elle parlait, puis n'avait rien dit de faussement consolateur... ni même dit quoi que ce soit, se limitant à l'embrasser sur le front, doucement, et cela suffisait.

« Ça pourrait réparer les dégâts physiques. Mais il ne redeviendrait pas comme avant pour autant. Il ne récupérerait pas ses souvenirs, ses connaissances ou même sa personnalité. »

Elle se souvint des scans du cerveau de Kyle que lui avait montrés le neurologue de Live Oaks, avec d'énormes étendues de tissu nécrotique qui ressemblaient aux ailes d'un mortel papillon noir. Même si on réparait ces zones d'un coup de baguette magique, elles resteraient vides et vierges. Après le traitement, Kyle pourrait éventuellement être rééduqué, peut-être même réapprendre à parler, mais il ne se remettrait jamais tout à fait. (Ou alors, ce ne serait pas *Kyle*. Cela avait-il de l'importance ?)

« Et surtout, continua Bose, le traitement le transformerait d'une autre manière. Une fois que la biotech s'infiltre dans tes cellules, elle n'en ressort jamais. Certains ne supportent pas cette idée.

— Parce que ça provient d'une technologie des Hypothétiques ?

— Vraisemblablement.

— D'après les carnets d'Orrin, les Martiens ont fini par abolir cette procédure.

— Eh bien, ouais, sur ce point, la supposition d'Orrin en vaut une autre.

— On ne sait toujours pas où il a trouvé tout ça.

— Non, confirma Bose.

— Mais j'imagine qu'on n'en a pas besoin, si ? On a juste à assurer sa sécurité. »

Bose se tut quelques secondes. Sandra avait appris à respecter ses silences, à le laisser penser à son rythme. Elle ouvrit la fenêtre de la cuisine pour faire entrer un peu d'air frais, mais il soufflait une brise chaude et légèrement métallique.

« Ça m'inquiète que cette histoire soit devenue aussi dangereuse pour toi, dit Bose.

— Merci. Ça m'inquiète aussi. Mais je veux quand même aider Orrin.

— Désolé pour tout ça. De t'avoir impliquée là-dedans. Si tu ne fais pas ce que ce type t'a suggéré, tu dois plus ou moins être au chômage, à ce stade.

— J'imagine.

— Et tu n'es pas la seule. Le capitaine m'a convoqué, hier. Il m'a donné le choix entre garder mes distances avec ce qui se passe au State Care et rendre mon arme et mon insigne.

— J'imagine que tu ne prévois pas de garder tes distances ?

— Je m'inquiéterai pour ma carrière demain. Il faut qu'on sorte Orrin de ce bâtiment. Sa sœur et lui pourront ensuite faire profil bas jusqu'à ce que toute cette histoire prenne fin d'une manière ou d'une autre.

— D'accord, super. On fait comment ? »

Un autre silence songeur. « Tu es absolument certaine de vouloir t'impliquer davantage là-dedans ?

— Dis-moi juste quoi faire, Bose.

— Eh bien, ça dépend. » Il la dévisagea. « Tu es prête à retourner voir Congreve pour t'excuser, à avoir l'air de coopérer ?

— C'est ça, ton plan ?

— En partie.

— Très bien, imaginons que je le fasse... Et ensuite ?

— Tu me passes un coup de fil demain soir dès que Congreve rentre chez lui. Ensuite j'arrive et on essaye de trouver un moyen de sortir en douce Orrin d'isolement. »

Récit de Turk

1

L'« expédition d'avant-garde », comme Oscar tenait à l'appeler, consistait en cinquante personnes, surtout des soldats, mais aussi une demi-douzaine de civils de la classe des managers et le double de scientifiques et de techniciens, plus tout leur matériel et un avion assez grand pour nous transporter.

Allison m'avait dit qu'on pouvait piloter seul un de ces véhicules à l'aide d'un lien nodal. Ce lien permettait d'accéder aux interfaces de contrôle : l'avion se pilotait en réalité lui-même, grâce aux sous-systèmes quasi autonomes qui exécutaient les intentions de l'opérateur. Des menus tactiles et des affichages apparaissaient sur la moindre surface disponible. Des fenêtres virtuelles réparties sur les parois de la cabine montraient l'extérieur, comme en face de la banquette sur laquelle Oscar et moi nous étions assis.

La vue est restée uniformément morne jusqu'à ce que nous arrivions au-dessus du continent et approchions de la chaîne de la Reine-Maud. On voyait encore quelques traces de glaciation sur ses sommets les plus hauts : de la glace propre, distillée par évaporation du cloaque de l'océan, qui renvoyait un vif éclat bleu dans l'ombre des versants.

En descendant la pente sous le vent vers le désert intérieur, nous avons trouvé de gros nuages et une neige intermittente. J'ai demandé à Oscar s'il n'était pas dangereux de voler dans de telles conditions. Il m'a regardé comme si je posais une question puérile. « Bien sûr que non. »

Il s'inquiétait visiblement pour une autre raison. Plusieurs générations s'étaient succédé en espérant que Vox trouverait un jour les Hypothétiques et fusionnerait avec eux, mais c'était

celle d'Oscar qui vivait l'accomplissement de cette prophétie. En se joignant à cette expédition, il s'était placé en première ligne de la rencontre. Spectaculaire coup du hasard, de son point de vue – restait à voir si c'était un hasard heureux ou malheureux.

Le vent et les bourrasques ont persisté jusqu'au point de débarquement.

Les cartes de mon époque ne nous auraient pas beaucoup aidés dans l'Antarctique tel qu'il existait à présent. Les grandes calottes glaciaires avaient disparu depuis plusieurs siècles ; les mers de Ross et de Weddell, désormais jointes, séparaient l'Antarctique Est des énormes îles au large de sa côte occidentale. D'après Oscar, l'endroit de notre atterrissage se situait dans ce que les relevés géologiques d'autrefois appelaient le bassin de Wilkes, à plus ou moins 70 degrés de latitude sud. C'était un désert plat de cailloux.

Nous nous sommes équipés dès que l'appareil a touché le sol. Nous portions d'épais vêtements isolants pour nous tenir chaud et des masques étanches reliés à des bouteilles d'air. Le sas s'est ouvert sur un paysage austère, mais assez agréable, à vrai dire. L'Antarctique était un immense désert, mais les déserts sont souvent beaux : j'ai pensé à ceux de l'Utah et de l'Arizona, à l'arrière-pays d'Équatoria ou encore aux vieilles photos de Mars avant sa terraformation, avant le Spin. C'était un paysage presque martien dans sa minérale absence de vie. Le climat était froid, d'après Oscar, mais pas assez pour une calotte glaciaire permanente, et relativement sec. En cette fin d'été, la neige qui tombait en rafales intermittentes fondrait sans doute dans la journée. Elle allait s'accumuler dans les creux et brouillait les silhouettes des petites crêtes parallèles qui s'étiraient au loin.

Le soleil se limitait à une vague incandescence derrière les nuages, à proximité de l'horizon. Nous pouvions compter sur encore quelques heures de jour, mais nous avions tout l'équipement nécessaire pour opérer dans l'obscurité. Les soldats ont chargé de puissantes lampes portables et toute une série d'autres appareils sur des chariots autonomes munis de

grandes roues articulées. Ils ont ensuite commencé à avancer en formation, suivis par les civils.

Nous naviguions à la boussole. Les machines des Hypothétiques étaient toujours trop loin pour qu'on les voie. Nous avions atterri bien à l'extérieur du périmètre défini par la perte des drones. On ne savait toujours pas quel effet cette limite aurait sur nous et notre matériel. « Nous faisons confiance aux Hypothétiques, bien entendu, a dit Oscar. Mais comme tout être vivant, ils ont des fonctions automatiques. Des choses peuvent se produire sans volonté consciente, surtout avec l'énorme différence d'échelle spatio-temporelle. » Mais rien de tout cela ne semblait aussi réel ou important que la poussée du vent, le crissement monotone des cailloux sous nos pieds ou la vague puanteur du sulfure d'hydrogène qui s'insinuait dans nos masques.

Nous marchions depuis presque une heure quand l'un de nos techniciens a consulté un instrument et stoppé notre progression.

« On est arrivés au périmètre », a chuchoté Oscar : la limite au-delà de laquelle tous nos drones étaient mystérieusement tombés en panne.

Trois soldats sont partis devant, le reste d'entre nous attendant avec nervosité. La neige tombait moins fort et on voyait au-dessus de nos têtes des portions de ciel dégagé, mais le jour baissait vite. Les scientifiques ont braqué deux de leurs projecteurs sur la pénombre.

Les trois éclaireurs se sont immobilisés à une distance prédéterminée, de laquelle ils nous ont fait signe. Nous les avons suivis à distance prudente, annoncés par le va-et-vient des faisceaux de nos projecteurs – si jamais les Hypothétiques regardent, me suis-je dit, ils pourront difficilement nous rater.

Mais nous nous trouvions à présent bien à l'intérieur du périmètre et il ne s'était rien passé.

La température a nettement baissé une fois la nuit venue. Nous avons resserré sur nos masques les capuchons de nos tenues de survie. Le vent restait vif, mais les bourrasques de

neige se sont interrompues d'un coup, ce qui nous a permis de distinguer devant nous les machines des Hypothétiques, à proximité surprenante. Les techniciens se sont précipités pour pointer leurs lampes mobiles.

Nous avons appelé ces structures « les machines des Hypothétiques », mais vues du sol, elles ressemblaient plutôt à d'énormes solides géométriques. Le plus proche, un parallélépipède rectangle parfait de huit cents mètres de long, avançait à une vitesse réduite mais (tout juste) perceptible. Maintenant que nous étions à côté de lui, il me semblait sentir ce pesant mouvement comme une légère secousse sismique sous mes pieds.

Nous nous sommes approchés en silence. Les soldats de tête semblaient tout petits, par comparaison. Les techniciens ont commencé à faire monter le faisceau de leurs projecteurs, en balayant la face verticale la plus proche, surface lisse à la texture de grès et d'une telle régularité qu'on croyait presque voir un *bâtiment* d'une taille absurde, mais sans portes ni fenêtres, et aussi énigmatique qu'une pyramide hermétiquement fermée.

Nous sommes restés un moment rien qu'à le regarder. Oscar a dit qu'il avait dû détecter notre présence, mais dans ce cas, rien ne le montrait. L'équipe technique s'est ensuite mise à l'œuvre. Elle a érigé des trépieds pour y monter ses lampes, elle a déballé des capteurs et des appareils d'enregistrement qu'elle a fixés sur le sol froid et caillouteux. Un nombre toujours croissant de faisceaux a créé dans l'obscurité du désert un quadrillage d'intense lumière.

Sur la plaine derrière le parallélépipède, dispersés sur deux kilomètres, on voyait une demi-douzaine d'objets aussi énormes et de formes tout aussi simples, mais différentes : cylindres, octogones, sphères tronquées, sections coniques. Certains couleur grès, comme le parallélépipède, les autres noirs, bleu cobalt, noir obsidienne, jaune cadmium. Chacun d'eux aurait pu contenir une petite ville et tous avançaient à la même vitesse patiente en direction des montagnes et de la mer au loin. « Ils sont tellement immenses..., a dit Oscar en retenant son souffle. Ce n'est pourtant qu'une fraction insignifiante du corps entier des Hypothétiques. » La lumière crue projetait des ombres

dures sur son masque, lui donnant l'air d'un animal timide en train de sortir le museau de son trou. « On commettrait facilement l'impertinence d'avoir peur. »

Bien trop facilement, sur ce désert polaire de la planète qui avait donné naissance aux premiers êtres humains et était devenue la tombe anonyme de milliards d'autres. Tandis que les scientifiques activaient les capteurs et les appareils de mesure, je me suis avancé sans la permission d'Oscar (mais il s'est précipité sur mes talons) à quelques centaines de mètres de la base du parallélépipède.

Il était vieux. On ne voyait sur lui ni patine ni fissure, et pour ce que j'en savais, sa fabrication pouvait dater de la veille ou de l'heure précédente, mais il dégageait une *impression* d'âge... cela émanait de lui comme l'air froid d'un champ de glace. Quelques centimètres devant lui, la fine couche de neige tout juste tombée disparaissait sur le sol, se sublimant dans l'air nocturne.

« Les Hypothétiques sont d'une patience infinie, monsieur Findley. Ils sont plus vieux que la plupart des étoiles du ciel. Être si près de leur œuvre... c'est un moment de grâce. »

Nous portions tous des écouteurs pour faciliter la communication. J'avais baissé le volume des miens – les quelques mots de voxais que j'avais appris ne me servaient pas à grand-chose, dans ces conditions, mais j'ai entendu comme lui les techniciens se mettre soudain à discuter avec excitation. Deux puissants faisceaux de lumière ont glissé vers le sommet du cube.

Ils se sont diffusés dans ce qui semblait être un nuage pâle sur le parallélépipède. Neige ou brume, ai-je pensé, mais c'était impossible : partout ailleurs, le ciel était dégagé. Le nuage paraissait sortir directement en bouillonnant du sommet du solide, et les autres produisaient des nuages du même genre, brumes pâles qui retombaient doucement alors que le vent aurait dû les disperser.

Instinctivement, j'ai reculé d'un pas. « *Regardez* », a alors soufflé Oscar.

Quelque chose s'était posé sur la manche de sa combinaison protectrice, qu'Oscar regardait avec une espèce de révérence

terrorisée. Un flocon de neige, ai-je d'abord cru. Mais en le regardant de plus près, cela ressemblait davantage à un minuscule papillon cristallin : deux ailes pâles et parfaitement translucides s'agitant sur un corps gros comme un grain de riz.

Oscar a levé le bras pour que nous voyions mieux. Le cristal ailé n'avait ni yeux, ni segments, ni aucune autre division corporelle. Ce n'était qu'une boucle de quelque chose qui ressemblait à du quartz, munie de pattes (si on pouvait leur donner ce nom) aussi fines que des cils qui se cramponnaient au tissu de la combinaison d'Oscar. Ses ailes s'agitaient dans le vent. La chose avait l'air aussi inoffensive qu'un bijou fantaisie. Le nuage qui descendait le long des parois du parallélépipède était composé d'un nombre incalculable de ces choses – des millions, peut-être des milliards.

À la périphérie des lumières, un soldat s'est mis à hurler.

2

Les militaires ont réagi sans tarder et en professionnels : ils ont attrapé les projecteurs portables et fait signe aux civils de rebrousser chemin. Tout cela malgré les centaines ou milliers de minuscules papillons cristallins qui pullulaient autour d'eux, gênaient leur visibilité et recouvraient leurs vêtements.

Ils se posaient aussi sur Oscar et moi, mais de manière moins agressive. Quand j'ai agité le bras, ils sont tombés par terre, inertes. Et quand je les ai chassés de la combinaison d'Oscar, ils se sont dispersés à l'approche de ma main.

Nous avons couru quand même. Tout le monde courait, à présent. Les lampes transportées par les soldats projetaient devant nous des faisceaux qui pointaient frénétiquement dans toutes les directions. J'entendais dans mes écouteurs des ordres qu'on aboyait et de nouveaux hurlements, tandis qu'autour de nous le nuage d'objets cristallins tourbillonnait comme de la neige silencieuse.

Des membres de notre expédition ont commencé à se laisser distancer. Je m'en suis aperçu en jetant des coups d'œil par-dessus mon épaule. Toute personne qui tombait se voyait aussitôt recouverte d'un grouillement, d'un amoncellement

vitreux, devenait un monticule pâle qui commençait par se soulever mais se *calmait* très vite... je ne trouve pas de mot plus adapté. J'ai commencé à comprendre que ces hommes et ces femmes mouraient.

Les techniciens ont été les premiers. Les soldats portaient de meilleures protections, mais ils ont aussi été submergés peu à peu. Les lampes qu'ils lâchaient alors jetaient sur la plaine une lumière rasante à angle fixe.

J'ai dû m'arrêter deux fois pour débarrasser Oscar de ses papillons. J'étais trop terrifié pour me demander d'où me venait mon immunité apparente. Oscar n'avait manifestement pas cette chance : ses vêtements protecteurs étaient à présent en lambeaux, déchirés à certains endroits par les pattes des papillons, petites mais tranchantes comme un rasoir. Du sang tachetait même certains de ces lambeaux. Inquiet pour son masque et son alimentation en oxygène, j'essayais de dégager d'abord les parties les plus vulnérables. Nous avons couru un moment au coude à coude, ce qui semblait tenir les essaims à distance. Les paroles paniquées et les hurlements de terreur qui remplissaient mes écouteurs ont disparu les uns après les autres et le silence qui a fini par tomber était encore plus terrifiant que les hurlements. Je ne pourrais dire combien de temps ni sur quelle distance nous avons couru. Nous avons continué jusqu'à ce que nous n'en puissions plus, jusqu'à ce que je n'entende plus que mon halètement laborieux. J'ai alors senti une résistance soudaine, le bras d'Oscar qui me retenait, et j'ai pensé : *Ils l'ont eu, ce n'est plus qu'un poids mort...*

Je me trompais. Quand je me suis retourné, j'ai vu qu'il n'y avait plus de papillons sur lui. Son visage, brouillé par l'humidité de son masque, était bouleversé, mais à peu près calme. « Arrêtez, a-t-il hoqueté. Nous sommes hors de portée. Nous sommes ressortis du périmètre. *Arrêtez-vous*, je vous en prie. »

J'ai longuement regardé derrière nous.

Nous avons parcouru une bonne distance. Les lampes abandonnées fonctionnaient encore et on voyait très bien les machines des Hypothétiques dans les hachures obliques de lumière artificielle. Mais pas le moindre mouvement humain.

Le vent a accumulé des petits flocons de neige autour de nos pieds et les étoiles ont scintillé au-dessus de nos têtes. Nous avons attendu en frissonnant de voir ce qui pourrait sortir des ténèbres derrière nous – une autre attaque, un survivant affolé –, mais rien n'est venu, rien ni personne.

Puis, en une rapide succession, les lampes au loin se sont éteintes.

Nous avons retrouvé l'avion grâce aux localisateurs de signal intégrés à nos tenues. La marche a été longue, mais nous étions trop secoués pour parler vraiment. Oscar a fini par réussir à établir une communication vocale avec Centre-Vox et a échangé de brefs messages avec les managers et les militaires. La télémétrie leur avait relayé la plus grande partie de ce qui s'était passé et ils essayaient déjà d'analyser les données. « Sans doute, a-t-il dit à un moment, notre présence a-t-elle déclenché un réflexe de défense. » Possible. Mais n'étant pas voxais, je n'avais pas à croire à la bienveillance des Hypothétiques, je n'avais pas besoin de trouver d'excuses à un massacre absurde.

Notre appareil était posé sur la plaine antarctique comme une sorte de fragment grotesque d'un ancien glacier. J'ai demandé à Oscar s'il saurait le piloter pour le retour.

« Oui. En fait, j'ai juste à lui dire de nous ramener.

— Vous en êtes sûr ? Vous saignez, Oscar. »

Il a jeté un coup d'œil à ses lambeaux. « Rien de grave. »

Nous avons franchi le sas et il s'est déshabillé. Des petites coupures lui couvraient le haut du corps, mais toutes superficielles et bénignes. Il m'a dit où trouver une trousse de secours et j'ai badigeonné sur ses plaies une substance qui a mis fin au saignement.

Quelques-uns des minuscules papillons cristallins, morts ou dormants, s'accrochaient encore à l'équipement de survie dont il s'était débarrassé. Oscar en a pris un entre le pouce et l'index pour le lâcher à l'intérieur d'une boîte de rations qu'il venait de vider. « Un échantillon pour analyses », a-t-il dit. Nous avons ensuite jeté à l'extérieur du sas le reste de nos vêtements abîmés.

« Ils ne vous ont pas touché », a dit Oscar une fois l'appareil en l'air et sur un itinéraire programmé pour Vox.

Ce qui avait été une cabine bondée à l'aller ressemblait à présent à une grande caverne vide et sinistre. L'air, nos corps et même les vêtements propres que nous venions d'enfiler puaient l'hydrogène sulfuré.

« Non...

— Parce qu'ils vous ont *reconnu*. » Sa voix s'était réduite à un gémissement stupéfait.

« Je ne sais pas ce que ça veut dire, Oscar.

— De toute évidence, ils vous ont reconnu parce que vous avez été Enlevé.

— Je ne comprends pas plus que vous ce qui s'est passé. Mais je ne suis pas Isaac, je n'ai pas la moindre biotechnologie des Hypothétiques dans le corps.

— Monsieur Findley, vous vous obstinez à le nier ? Pour un corps humain, le franchissement d'un Arc temporel n'est pas comparable à celui d'un des Arcs spatiaux. Nous le savons grâce à de nombreuses années de recherches. Vous n'avez pas été *conservé*, comme un légume surgelé. Selon toute vraisemblance, vous avez été recréé à partir d'informations stockées. Cette reconstruction peut sembler impeccable à des yeux et à des instruments humains. Mais *eux* savent que vous faites partie des leurs. »

J'étais trop épuisé pour discuter. Oscar s'accrochait à l'une des rares attentes que cette rencontre avait confirmées : les Hypothétiques m'avaient reconnu et avaient choisi de m'épargner. Il croyait avoir survécu parce que j'étais resté à côté de lui à l'aider. Autrement dit, il s'imaginait avoir été épargné par un demi-dieu agressif et stupide.

Sandra et Bose

Sandra arriva au centre d'évaluation du State Care à midi. Le parking miroitait sous l'effet des mirages de chaleur et l'air était lourd, oppressant... pire que la veille, si c'était possible. Le garde à l'entrée – Teddy – profitait de la brise générée par un petit ventilateur rotatif, mais sauta sur ses pieds en reconnaissant Sandra. « Docteur Cole ! Bonjour ! Bon, écoutez, je suis désolé, mais on m'a interdit de vous laisser entrer...

— Pas de problème, Teddy. Appelez le Dr Congreve pour lui dire que je suis là et que j'aimerais lui parler.

— J'imagine que je peux faire ça, oui. » Teddy murmura quelque chose dans un combiné, attendit, murmura autre chose, puis se tourna vers Sandra en souriant. « Très bien. Désolé, encore une fois ! Le Dr Congreve dit que vous pouvez aller le voir dans son bureau. Il veut que je vous prévienne que vous devez y aller directement.

— Ne passez pas par la case Départ. Ne touchez pas deux cents dollars.

— Je vous demande pardon ?

— Rien. Merci, Teddy.

— Pas de quoi ! Bonne journée à vous, docteur Cole. »

Congreve arborait un air triomphant quand Sandra entra dans son bureau. Elle se souvint qu'elle était là pour jouer un rôle, comme celui de Desdémone dans *Othello* à l'époque du lycée. *Mon noble père, je distingue ici un devoir divisé*³. Non qu'elle fut très bonne actrice. « Désolée de vous déranger, docteur Congreve.

³ Traduction de Jean-Michel Déprats in *Tragédies I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002.

— Je suis surpris de vous voir, docteur Cole. Je croyais que vous aviez compris que vous deviez prendre le reste de la semaine.

— J'ai bien compris. Mais je voulais m'excuser pour mon comportement et j'ai pensé qu'il valait mieux le faire en personne.

— Vraiment ? Vous changez bien soudainement d'avis.

— Je sais que ça en donne l'impression. Mais j'ai eu le temps de réfléchir. De faire un peu d'introspection, on pourrait dire. Parce que mon travail ici, au State Care, compte pour moi. Et avec le recul, je crois que j'ai mal agi.

— De quelle manière ?

— Eh bien, en outrepassant mon autorité, pour commencer. J'ai pris particulièrement à cœur le cas d'Orrin Mather et j'imagine que j'ai eu du mal à accepter que vous le confiiez à un autre médecin.

— Je vous ai expliqué pourquoi ça me paraissait une bonne idée.

— C'est exact, docteur Congreve, et je comprends, maintenant.

— Eh bien... merci de l'avoir dit. Ça ne doit pas être facile pour vous. Qu'a-t-il donc de si spécial, ce patient-là, vous pouvez me le dire ? » Il joignit le bout des doigts en regardant Sandra d'un air songeur, affectant un bon sens plein de dignité.

« Je ne pense pas qu'il soit vraiment spécial. Il semblait juste particulièrement... je ne sais pas. Fragile ? Vulnérable ?

— Tous nos patients sont vulnérables. C'est pour ça qu'ils sont là. Et que nous devons les aider.

— Je sais.

— Et que nous ne pouvons nous permettre le luxe de trop nous identifier à eux. Une objectivité absolue est le meilleur cadeau que nous puissions faire aux hommes et aux femmes qu'on nous confie. C'est ce que je voulais dire quand j'ai parlé du manque de professionnalisme de votre comportement. Vous voyez où je veux en venir ?

— Tout à fait, docteur.

— Et vous comprenez pourquoi je vous ai suggéré de prendre des congés ? Un médecin qui commence à projeter ses propres

angoisses sur ses patients est fatigué, en général, ou bien il a la tête ailleurs.

— Vraiment, je vais très bien, maintenant, docteur Congreve.

— J'aimerais vous croire. Il se passe quelque chose dans votre vie personnelle qui pourrait affecter votre travail ?

— Rien que je ne puisse pas gérer.

— Vous êtes sûre ? Parce que si vous avez envie ou besoin d'en parler, je suis disposé à vous écouter. »

Dieu m'en préserve. « Merci. Non, c'est juste que... » Elle soupira. « Honnêtement, c'est tout autant la chaleur que le reste. Ma clim ne fonctionne plus et je dors mal depuis plusieurs jours. Et, oui, le travail est parfois un peu frustrant.

— Pour tout le personnel. Eh bien, je suis content que vous ayez décidé de venir m'en parler. Vous vous sentez vraiment d'attaque pour reprendre le travail ?

— Oui, docteur. Tout à fait.

— Je ne vais pas dire que nous n'avons pas besoin de vous. Et si nous vous donnions moins de patients, ces deux prochaines semaines ? Vous pouvez peut-être servir de tuteur au Dr Fein... je suis sûr que votre expérience lui serait bénéfique.

— Ça m'irait très bien.

— Pas sur Mather, évidemment. »

Elle hocha la tête.

« Nous nous heurtons d'ailleurs à quelques difficultés à son sujet. Il va me falloir une lettre officielle dans laquelle vous reconnaissez avoir volontairement transmis le cas de Mather au Dr Fein. Vous êtes d'accord pour la faire ? »

Elle feignit la surprise. « C'est vraiment nécessaire ?

— Simple formalité, mais nécessaire, oui.

— Si vous pensez qu'une lettre peut être utile, j'en ferai une, aucun problème.

— Eh bien, nous sommes d'accord, docteur Cole. Prenez le reste de la journée et revenez demain matin. » Il sourit. « À l'heure.

— Bien sûr.

— Nous oublierons ensuite cette petite mésaventure. »

Compte là-dessus. « Merci. Au fait, si vous le permettez, j'aimerais passer le reste de la journée dans mon bureau. Pas

pour voir des patients, j'ai juste quatre ou cinq rapports d'observation à rédiger. »

Congreve la regarda avec attention. « Ça devrait pouvoir se faire.

— Merci.

— De rien. Je tiens à vous dire que j'apprécie votre attitude. Du moment que vous n'en changez pas, nous allons très bien nous entendre.

— Je l'espère », dit-elle.

Sandra ne se sentait pas très propre quand elle entra dans son bureau, où elle alluma l'ordinateur. Combien de temps avant que Congreve rentre chez lui ? Il partait en général à dix-huit heures, mais une consultation ou une réunion du conseil d'administration pouvait le retarder. En attendant, elle parcourut systématiquement ses dossiers et détruisit tout ce qui était personnel. Elle se sentait déjà étrangement *séparée* du State Care, comme si les années qu'elle y avait passées s'étaient fondues en une seule image floue, une photographie d'une très vieille carte postale.

Quand elle eut terminé, et cela ne prit pas longtemps, elle prit dans son sac une sortie papier du document d'Orrin qu'elle se mit à lire. Comme d'habitude, il soulevait davantage de problèmes qu'il n'en résolvait.

À trois heures et demie, elle se leva, s'étira et partit aux toilettes. Elle trouva à sa grande surprise Jack Geddes en train de fredonner sur une chaise devant sa porte. « Salut, Jack. Vous surveillez le personnel médical, maintenant ?

— Je garde juste la boutique. » Son sourire de travers manquait de sincérité.

« Ordre du Dr Congreve ? »

Le sourire disparut. « Ouais, mais...

— Je vois. Ne vous inquiétez pas. Je reviens tout de suite.

— Ce que vous faites ne me regarde pas, docteur Cole. » Il la suivit néanmoins des yeux jusqu'aux toilettes, puis quand elle en ressortit.

De retour dans son bureau, Sandra saisit un bloc et un crayon, puis écrivit QUESTIONS en haut de la page.

Elle prit alors le temps de rassembler ses pensées en mâchonnant l'autre extrémité du crayon.

Sujet : le document d'Orrin Mather.

Orrin Mather l'a-t-il écrit ou est-ce l'œuvre de quelqu'un d'autre ? De qui, dans ce cas ?

Il lui vint à l'idée qu'elle avait peut-être un moyen de détecter un plagiat flagrant. Elle activa une fonction de recherche sur son ordinateur et saisit quelques chaînes de caractères extraites du document. Aucune correspondance significative. Mais cela prouvait uniquement que le texte, s'il existait en dehors des carnets d'Orrin, n'avait pas été publié sur le Web – un résultat positif aurait été révélateur, un résultat négatif ne prouvait rien.

Est-ce une œuvre de fiction ou une construction délirante ?

Elle ne pouvait pas répondre à cette question sans voir Orrin. Bose avait dit que l'entrepôt de Findley apparaissait plus loin dans le document, aussi pouvait-on supposer qu'Orrin avait au moins contribué de quelques mots à l'histoire. Ce qui conduisait à la question suivante :

Existe-t-il vraiment un « Turk Findley », et si oui, a-t-il un lien avec le Findley qui gère l'entrepôt ?

Elle chercha dans l'annuaire de la région de Houston et trouva toute une série de Findley, mais rien entre Tomas et Tyrell. Pas de T. Findley non plus.

Existe-t-il vraiment une Allison Pearl ?

D'après le document d'Orrin, Allison Pearl avait vécu à Champlain, État de New York. Se sentant complètement idiote, Sandra trouva et consulta un annuaire de Champlain. Il contenait cinq Pearl. La majorité avec un seul prénom, mais ni A, ni Allison. Deux étaient des couples, inscrits sous le nom du

mari. M. et M^{me} Harvey Pearl ainsi que M. et M^{me} Franklin W. Pearl.

Elle ouvrit et referma à deux reprises son téléphone avant de trouver le courage de composer un des numéros. *C'est stupide*, se dit-elle. Autant essayer d'appeler Huckleberry Finn ou Harry Potter.

Harvey Pearl décrocha à la quatrième sonnerie. Il se montra aimable, mais la question le déconcerta. Non, pas d'Allison ici. Sandra se dépêcha de s'excuser et de raccrocher, le rouge aux joues.

Un dernier appel, se dit-elle, avant de pouvoir laisser tomber et passer à autre chose.

C'est M^{me} Franklin Pearl qui prit cette communication-là, une voix plus jeune et plus aimable encore. Sandra demanda timidement à parler à Allison.

« Euh... puis-je demander de la part de qui ? »

Sandra sentit son cœur accélérer. « Eh bien, je ne suis même pas sûre d'avoir le bon numéro... J'essaye de retrouver une vieille amie, Allison Pearl, et comme elle habitait Champlain la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, je... »

Cela fit rire M^{me} Pearl. « D'accord, vous êtes bien à Champlain et vous avez le bon nom. Mais je doute qu'Allison soit une vieille amie. À moins que vous l'ayez rencontrée à l'école primaire.

— Pardon ?

— Allison a dix ans, mon chou. Elle n'a *aucun* ami adulte.

— Oh, je vois. Je suis désolée...

— Mais elle doit être populaire, cette Allison que vous cherchez. Nous avons déjà eu un appel comme le vôtre il y a quelque temps. Un homme qui disait faire partie de la police de Houston. »

Oh ! « Il a donné son nom ?

— Oui, mais je ne m'en souviens pas. Je lui ai fait la même réponse qu'à vous : désolée, ce n'est pas notre Allison. Mais je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.

— Merci. »

Une réunion du personnel – à laquelle Sandra n'était pas conviée – garda Congreve dans le bâtiment bien après son heure habituelle. Il frappa à sa porte en panant, peu après dix-neuf heures. « Toujours là, docteur Cole ?

— Je suis en train de terminer.

— Vous avez préparé la lettre que je vous ai demandée ?

— Vous l'aurez sur votre bureau demain matin.

— Parfait. »

Elle jeta un coup d'œil par la porte ouverte quand il s'éloigna. Jack Geddes fredonnait toujours dans le couloir, la chaise basculée en arrière. Elle tendit l'oreille jusqu'à ce que le bruit des pas de Congreve s'estompe au fond du couloir. Le bâtiment avait commencé à prendre son aspect nocturne. La plus grande partie du personnel de jour était déjà partie, les patients en service ouvert revenaient du réfectoire, certains regardaient la télévision dans la salle commune. Elle entendit deux aides-soignants rire près de l'entrée principale.

Elle referma la porte, retourna s'asseoir à son bureau, ouvrit son téléphone et appela Bose.

Récit de Turk

1

Les médecins nous ont gardés une semaine en quarantaine, Oscar et moi, pendant laquelle ils ont recherché la moindre trace d'une contamination dans nos corps et nos psychismes. Ils n'ont rien trouvé d'inhabituel, mais on ne pouvait en tirer aucune conclusion, les appareils des Hypothétiques étant parfaitement capables d'échapper à toute détection. Toujours est-il que nos analyses et examens n'ont jamais rien révélé de suspect et que l'échantillon que nous avons rapporté, le papillon cristallin dans son récipient hermétique, est resté mort ou dormant.

Ce qui s'était passé dans le bassin de Wilkes n'a pas tardé à se répandre dans Vox. La mort des soldats et des scientifiques a provoqué un chagrin collectif visible sur la figure des médecins qui nous examinaient comme sur celle d'Oscar, à qui j'ai demandé ce que cela faisait de ressentir une émotion amplifiée par toute la population d'une ville.

« C'est douloureux, a-t-il reconnu. Mais moins qu'être seul. Après l'attaque qui a arrêté le Coryphée, ça a été insupportable... tant de morts, et aucun moyen de *partager* ce deuil. C'était atroce, vraiment horrible. »

« Coryphée » était le mot choisi par les érudits pour traduire un concept sans équivalent en anglais. D'après les anciens dictionnaires, ce nom venait du grec ancien et désignait un chef de chœur. À Vox, il faisait référence à l'ensemble de boucles de rétroaction et d'algorithmes fonctionnels qui régulaient l'entrée et la sortie des nœuds neuraux de la communauté. C'était le cœur émotionnel du Réseau... ce qu'Allison avait appelé « le parlement de l'amour et de la conscience ».

Ressentir en solitaire du chagrin (ou de la culpabilité, ou de l'amour) était indissociable de la condition humaine, du moins il l'avait été. Nous avions supporté ça pendant la majeure partie de notre existence en tant qu'espèce. Partager ce fardeau d'une manière qui amoindrissait la souffrance n'était sans doute pas une mauvaise chose, et peut-être y avait-il quelque chose d'admirable dans la volonté des Voxais d'aider leurs concitoyens à porter leur fardeau de larmes. Sauf que ce baume se payait par une perte d'autonomie personnelle, par une perte d'intimité.

J'ai essayé de sembler compatissant et curieux à Oscar. Cela faisait aussi partie du plan.

Dès ma sortie de quarantaine, je me suis précipité dans le logement que je partageais avec Allison. Elle s'est jetée toute tremblante dans mes bras dès que la porte s'est ouverte.

Nous ne pouvions rien dire de ce que nous voulions et avions besoin de nous dire. Nous nous sommes limités à quelques paroles tendres et embarrassées. Un peu plus tard, nous avons préparé un repas dans la cuisine et Allison a consulté (maladroitement, par l'intermédiaire d'une interface manuelle) un flux vidéo qui était l'équivalent local d'un journal télévisé. Les dernières images de l'expédition passaient en boucle, si ralenties qu'on aurait cru assister à un ballet sous-marin. Les papillons de verre tombaient des ténèbres pour se poser comme des flocons de neige mortels sur les soldats et les techniciens ; ceux-ci se figeaient de stupéfaction, puis s'agitaient et sautillaient comme des marionnettes privées de leurs fils sous la nuée qui, systématiquement, les recouvrait et les tuait.

J'ai vu la séquence deux fois avant de demander à Allison d'arrêter.

Après le désastre, on avait envoyé un drone observer le site à distance prudente. Mais au point du jour, il ne semblait plus s'être passé quoi que ce soit d'inhabituel : on ne voyait aucun cadavre, aucune trace du matériel d'analyse ou des insectes cristallins qui l'avaient détruit. Il n'y avait rien, à part les immenses et indifférentes machines des Hypothétiques en train de traverser pesamment, patiemment le désert antarctique.

Vite, m'avait murmuré Allison sur les quais aériens, ce qui voulait dire que je devais cultiver la confiance d'Oscar malgré ce qui s'était produit dans le bassin de Wilkes. Je lui ai demandé de me retrouver sur une plateforme qui surplombait le secteur atomisé de Centre-Vox... je voulais voir comment se déroulait la reconstruction. Je suis parti en avance à ce rendez-vous, par un itinéraire détourné.

Plus je connaissais Centre-Vox, moins il me semblait monolithique. Les cinq éléments de l'urbanisme voxais (m'avait expliqué Oscar) étaient les terrasses, les secteurs, les enclaves, les plaines et les niveaux, chacun de ces termes ayant une définition technique précise. En déambulant ce matin-là, j'ai traversé trois terrasses et une enclave et aperçu une plaine depuis un pont qui enjambait deux niveaux. Il n'y avait pas de saisons à Centre-Vox et le cycle diurne s'y divisait en seize heures de jour artificiel et huit heures de nuit, mais chaque zone avait sa propre *qualité* de lumière changeante. J'ai traversé une terrasse dans laquelle elle était diffuse comme par un jour de pluie et une enclave illuminée par une toute petite source lumineuse brillante comme un soleil de midi. À la tombée de la nuit, les pentes encombrées scintilleraient comme des villes distinctes tandis que les plaines herbeuses ou boisées glisseraient dans une obscurité silencieuse.

La dernière fois que j'étais venu dans la partie ravagée de la ville, j'avais vu une horrible et impénétrable masse de débris. La plus grande partie en avait été depuis ramassée puis recyclée ou jetée dans la mer. Les radiations restantes avaient été « chélatées » (le mot est d'Oscar) par une technologie que je ne comprenais pas et la reconstruction avançait à grands pas. Le cratère principal, bien que conservé comme mémorial, était déjà festonné de nouvelles pentes et de terrasses aménagées avec élégance.

J'ai rejoint Oscar dans une cuisine pour ouvriers qui dominait le site. La nourriture y était bonne mais frugale, limitée par la perte de main-d'œuvre agricole due au passage sur Terre. Nous avons parlé un peu d'Allison. J'ai dit à Oscar

qu'elle m'inquiétait, qu'elle avait des accès dépressifs de plus en plus fréquents et de plus en plus graves. J'ai mentionné ses crises de larmes et les angoisses invalidantes qui la prenaient de temps en temps.

« Rien de surprenant », a dit Oscar. Il a quitté notre table des yeux pour regarder le cratère derrière un petit mur. Devant nous, en contrebas, des robots de construction découpaient des piliers de granit alvéolaire destinés à une nouvelle terrasse. « Le fait est qu'elle ne peut tout simplement pas devenir ce qu'elle veut être... ce qu'une partie de son esprit soutient qu'elle *est*. Et le conflit compromet sa santé physique et mentale.

— Elle veut juste être Allison Pearl.

— Allison Pearl n'est qu'une illusion, un simple ensemble de déductions, de synthèses et de données accessoires. Que Treya croie être Allison est un symptôme du traumatisme de séparation provoqué par sa perte de connexion avec le Réseau. Je vous sais bien disposé à son égard et je comprends pourquoi. Elle est un lien avec votre passé. C'était son rôle. Nous avons conçu son impersona dans ce but. Mais ce n'est pas une voyageuse temporelle venue du XXI^e siècle, monsieur Findley.

— Je sais bien, mais...

— Mais ?

— Elle semble plutôt hostile à Vox. »

Il a haussé les épaules. « Ses griefs sont légitimes. La greffe de l'impersona dans son néocortex a toujours été sujet à controverse, même si bien entendu personne ne s'attendait à une panne du Réseau assez longue pour en aggraver les effets. Mais elle ne peut pas résoudre le problème en faisant comme s'il n'existait pas. "Allison Pearl" n'est tout bonnement pas une configuration stable. Treya a avant tout besoin qu'on lui rende son nœud limbique. »

J'ai hoché la tête comme si j'admettais ce point. Dans le cratère, des machines qui ressemblaient à des serpents segmentés démontraient les mâts d'une enclave endommagée. J'ai demandé à Oscar si cela avait un sens de reconstruire la ville alors que les machines des Hypothétiques approchaient, sans doute pour nous emporter tous dans une communion céleste.

« Personne ne sait ce qu'une union avec les Hypothétiques pourrait signifier concrètement. Nous serons sans aucun doute tous changés... spirituellement, intellectuellement et physiquement. Mais nous aurons peut-être toujours besoin d'habiter dans une ville.

— Vous ne trouvez pas ça effrayant ?

— En tant qu'individu, peut-être. Ensemble, nous sommes plus courageux que ça.

— Désolé, mais j'ai du mal à imaginer à quoi ça ressemble, le nœud, le Réseau, le Coryphée.

— Je vous ai décrit leur fonctionnement.

— Du point de vue subjectif, je veux dire. Ce qu'on sent.

— Si vous voulez parler de l'implant, l'opération chirurgicale est complètement indolore.

— Pas l'opération, Oscar ! Qu'est-ce qu'on ressent quand on vit avec des câbles dans la tête ?

— Ah. Eh bien, ce ne sont pas des câbles, mais des fuseaux de tissu nerveux artificiel et de protéines opsines... Attendez », il levait la main pour couper court à mon objection. « ... je comprends votre question. Je peux juste vous dire qu'on ne ressent rien du tout. Mon propre nœud m'a été installé à la naissance, bien entendu. Mais je peux vous décrire ce que m'a fait la panne du Réseau, si vous pensez que ça peut vous être utile. »

J'ai hoché la tête. La terrasse tremblait sous l'effet des travaux de reconstruction. L'air sentait un peu la poussière de granit.

« Perdre le Réseau a été comme perdre un de mes sens. Comme une légère cécité. Le nœud sert entre autres choses à faciliter la communication. Même dans une simple conversation, l'interface limbique nous aide à percevoir et à interpréter les nuances qui pourraient nous échapper. Du moins quand les deux personnes sont interfacées. Sans vouloir vous insulter, quelqu'un qui ne l'est pas peut sembler d'une insensibilité à la limite de la stupidité.

— Ah... C'est ce dont j'ai l'air pour vous ? »

Il a souri. « J'ai appris à faire la part des choses. » C'était une manifestation du sens de l'humour d'Oscar, il n'allait pas beaucoup plus loin que cela.

« Mais à un moment donné, il se crée une espèce de consensus émotionnel, non ? C'est ce que j'ai du mal à me représenter.

— Peut-être le terme “émotionnel” est-il trompeur. C'est plus subtil. Le jugement conscient est hors d'atteinte du Coryphée. Mais prenez en considération que la cognition humaine est en grande partie *inconsciente*. Par exemple, monsieur Findley, vous et moi prenons souvent des décisions sur la base de l'intuition morale. Que nous appelons “conscience”. La conscience ne provient pas d'un raisonnement systématique et délibéré. Elle n'est pas pour autant déraisonnable ou illogique ! Supposons que quelqu'un se noie dans une rivière et que vous plongez pour le sauver. Vous y réfléchissez d'abord ? Vous évaluez les risques et les avantages ? Bien sûr que non : vous agissez par identification instinctive avec l'homme qui se noie, vous percevez sa détresse comme si c'était la vôtre et malgré vos peurs, vous faites ce qu'il faut pour soulager cette détresse. Ou si vous ne faites rien, vous ressentez peut-être de la culpabilité ou du remords. Ce n'est pas un phénomène trivial. Des actes de conscience ont renversé des gouvernements et fait tomber des empires... même à votre époque.

— Sans que nous ayons eu besoin de nœuds ou de Réseau.

— Non. Mais en même temps, la conscience individuelle est notoirement peu fiable. Un individu peut s'autopersuader de ne pas agir comme il faut. Ou sincèrement ne pas savoir quelle *est* la bonne action.

— Vous n'êtes pas plus infallible que moi, Oscar.

— Mais quand j'ajoute ma conscience à mille ou un million d'autres, les erreurs deviennent moins probables et l'aveuglement presque impossible. Voilà ce que le Coryphée nous apporte ! »

Il m'avait donné un argument d'école en faveur de la démocratie limbique et il y croyait de tout son cœur. Mais il n'avait pas vraiment répondu à ma question. « Je ne veux pas savoir à quoi ça sert, je veux savoir ce que vous ressentez. »

Il y a réfléchi un instant. « Prenez le rationnement mis en place ces derniers temps. L'histoire nous apprend que le rationnement a toujours conduit au marché noir, à la thésaurisation et même à une résistance violente, pas vrai ? Vous ne trouverez pourtant rien de tout ça à Vox. Pas parce que nous sommes des saints, mais parce que notre conscience collective est assez vigoureuse pour l'empêcher. La somme de nos meilleurs instincts – ce qui n'est qu'un autre nom pour le Coryphée – sait que le rationnement est nécessaire et juste. Si bien qu'en tant qu'individus, nous le *sentons* nécessaire et juste.

— Ça ressemble quand même à de la contrainte.

— Vraiment ? Dites-moi, vous êtes déjà entré par effraction chez un de vos voisins pour le voler ?

— Non...

— Pourquoi, parce qu'on vous a *contraint* à ne pas le faire ou parce que vous saviez que ce serait mal ? Il n'y a que vous qui puissiez répondre, mais à mon avis, vous sentiez que ce serait un acte honteux qui vous ferait paraître odieux aux autres et à vous-même. Eh bien, je ressens exactement la même chose à la perspective de tricher sur mes rations. Et je ne doute pas un instant que mes voisins soient dans le même cas. »

Je m'étais trouvé odieux plus souvent qu'il pourrait s'en douter, mais j'ai posé une question un peu différente : « Et si le consensus se trompait ? La conscience n'est pas infallible, même en comptant les mains.

— Peut-être pas, mais elle *risque* certainement moins de se tromper.

— Je ne suis pas d'ici, Oscar, et je n'ai pas à critiquer, mais j'ai vu beaucoup de Fermiers tués dans la rébellion. Vous ne vous êtes pas non plus donné la peine de prendre de prisonniers. Vous avez laissé les survivants dehors en sachant qu'ils allaient mourir. Ça ne lui fait rien, à votre conscience collective ?

— Cette décision a été prise pendant que le Réseau ne fonctionnait plus. Si le Coryphée avait été actif, nous ne nous serions peut-être pas comportés de la même manière.

— Et garder les Fermiers comme serfs ? Ça dure depuis des siècles, d'après les manuels d'histoire.

— Je ne débattrais pas des raisons historiques de faire ce qui a été fait. Je vous accorde que c'est un compromis difficile. Et vous avez raison, bien entendu, nous ne sommes *pas* moralement infaillibles. Nous ne prétendons pas l'être. Mais comparez notre passé avec celui de n'importe quelle nation ou culture, comparez le nombre de morts, les injustices... allez-y, comparez.

— Je ne suis pas certain que vous vouliez jouer à ça alors qu'on est assis à côté d'un cratère de bombe.

— Cratère causé par une république corticale suivant sa propre idéologie bionormative radicale. La raison produit davantage de monstres que la conscience, monsieur Findley. »

Peut-être, oui. J'ai laissé s'écouler quelques instants.

« Pour en revenir à Allison... enfin, à Treya. Si elle remplaçait son nœud, elle cesserait de souffrir ?

— Elle mettrait peut-être du temps à s'y habituer, dit Oscar en m'évaluant du regard. Mais les conflits qui la troublent se résoudraient vite. »

Des volutes de poussière blanche montaient du cratère, s'étirant vers des filtres dans le ciel artificiel. On entendait un martèlement au loin. Il m'est venu à l'esprit que je bâtissais tout aussi systématiquement un subterfuge que ces machines construisaient de nouveaux niveaux ou de nouvelles terrasses. Et j'étais arrivé à la clé de voûte de ce subterfuge.

« Je veux l'aider », ai-je affirmé.

Oscar a hoché la tête d'un air encourageant.

« Ce n'est pas facile pour moi, ai-je continué. Mais je suis parvenu à deux conclusions, après cette histoire dans le désert.

— Oui ?

— Je n'ai pas choisi de venir à Vox. Et pour être honnête, sachant ce que je sais maintenant, j'aurais préféré voyager dans l'Anneau, voir à quoi ressemblent ces Mondes du Milieu, par exemple.

— Je comprends, a assuré Oscar d'un ton prudent.

— Sauf que je ne peux pas. Je ne peux pas défaire ce qui a été fait ni changer le futur. Je vais finir mes jours ici. »

Ses yeux se sont rétrécis.

« Et puisque je vais vivre ici, je veux le faire avec Allison. Mais je ne veux pas la voir souffrir.

— Il n'y a qu'un moyen de soulager sa souffrance.

— Il faut qu'elle accepte l'implant.

— Exactement. Vous pouvez la convaincre de le faire ?

— Je ne sais pas. Mais je suis prêt à essayer. »

Il avait une expression circonspecte, opaque, calculatrice, celle d'un joueur qui réfléchit à sa mise. « Nous lui avons donné l'impersona d'Allison pour qu'elle puisse sympathiser avec vous. C'est à cause de vous qu'elle s'y accroche. Vous pourriez être la raison pour laquelle elle l'abandonne. »

En bas, dans le cratère, des étincelles ont plu comme des étoiles filantes des doigts de machines qui se mettaient à souder des poutrelles métalliques.

« Peut-être que si je commençais, ai-je conclu. Je veux dire, si j'étais d'accord pour l'opération. »

Oscar a écarquillé les yeux. Puis, lentement, il s'est mis à sourire.

Sandra et Bose

Bose appela au moment où il s'arrêtait sur le parking du State Care. Sandra fourra dans son sac toutes les affaires qu'elle voulait garder – quelques gigas de fichiers, une photo de Kyle avant ses problèmes – avant d'aller à sa rencontre à la réception.

Jack Geddes montait toujours la garde dans le couloir. Il se leva en disant : « Vous partez, maintenant, docteur Cole ? »

— Bonne nuit, Jack », lança-t-elle, ce qui n'était pas une réponse. Mais il la regarda se diriger vers l'accueil et lui fit signe de la main quand elle tourna le coin, sûrement ravi de ne plus avoir à la surveiller.

L'uniforme et l'insigne de Bose lui permirent de franchir la réception. L'obstacle suivant était l'infirmière de nuit responsable du service isolement. Sandra ouvrit la marche.

Elle ne connaissait cette infirmière que de réputation, une Meredith quelque chose... Sandra n'arrivait plus à se souvenir et le badge de cette femme n'indiquait que son prénom. Elle semblait avoir la cinquantaine, avec une expression faut-pas-me-chercher si naturelle que Sandra la pensa peut-être congénitale. Meredith sortit de derrière son bureau en voyant approcher Bose et Sandra, ce qui eut pour effet de bloquer la porte d'accès au service. Avant qu'elle puisse ouvrir la bouche, Bose lui tendit un formulaire standard de remise de patient à un proche parent, formulaire qu'il avait dû remplir lui-même et que Meredith étudia en fronçant les sourcils.

« Ouvrez juste la porte, s'il vous plaît, madame, dit Bose. Il est tard et j'aimerais rendre ce prisonnier à sa famille.

— Il est peut-être prisonnier, mais ce n'est pas le *vôtre*, du moins pour le moment. Et il est tard, en effet... Pourquoi venir à une telle heure ? »

Sandra prit l'initiative. « Je ne crois pas que nous ayons fait connaissance. Je suis le Dr Cole. Vous avez raison, c'est une heure inhabituelle pour transférer un patient, mais soyez un peu compréhensive. Je signerai la décharge. »

Meredith sembla hésiter. À en croire les ragots au sein du personnel, les infirmières de nuit géraient leurs services comme des fiefs personnels. De toute évidence, Meredith n'appréciait guère cette intrusion dans son royaume. « D'accord, docteur Cole, mais cet Orrin Mather est sous protocole spécial et je ne vois rien dans son dossier qui vous désigne comme son médecin référent. Je vois par contre une note du Dr Congreve comme quoi il vous a retiré le patient il y a deux jours.

— Et voyez-vous dans ce dossier de quoi empêcher un médecin de l'établissement et un agent de police d'entrer dans le service ? Parce que je commence à m'impatisser, Meredith. »

L'infirmière les foudroya du regard, mais tendit la main vers l'interrupteur de déverrouillage... avant de suspendre son geste. « On ne peut pas transférer un patient sans l'autorisation du médecin *traitant*.

— Je vous demande juste d'ouvrir la porte, Meredith.

— Le Dr Congreve ne va peut-être pas apprécier.

— Si vous continuez à nous faire attendre, c'est *moi* qui ne vais pas apprécier. D'accord, je ne suis pas le Dr Congreve, mais rien ne m'empêche de lui faire savoir que vous avez trouvé judicieux de nous mettre des bâtons dans les roues. »

Meredith fit une moue contrariée, mais actionna l'interrupteur. « Je vais devoir en parler au Dr Congreve.

— À votre guise », répondit Sandra.

La porte s'ouvrit avec un déclic. Sandra suivit Bose vers la chambre d'Orrin. Dans cet éclairage tamisé, le couloir carrelé de vert semblait long et souterrain. « Bien joué, dit Bose en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais elle est déjà au téléphone. »

Le problème suivant sauta aux yeux de Sandra dès qu'elle ouvrit la porte d'Orrin avec son passe. Le jeune homme gisait sur le lit, comme si on l'avait lâché là. Sandra le secoua doucement. « Orrin, appela-t-elle. Hé, *Orrin* ! »

Il entrouvrit lentement les yeux. « Quoi ? dit-il à voix basse. Quoi encore ? Quoi encore ? »

On lui avait administré une forte dose de médicaments. « Orrin, c'est moi. Le Dr Cole. »

Il la regarda d'un air groggy. Putain d'équipe de nuit, se dit Sandra. Ils mettent double dose à tout le monde histoire d'avoir la paix, dans ce service ? Ou juste à Orrin ? « Il fait nuit dehors, docteur Cole...

— Je sais, mais il faut vous mettre debout. Levez-vous et venez avec nous, d'accord ?

— Agent Bose », dit Orrin toujours inerte sur le lit, sa blouse d'hôpital relevée sur ses maigres fesses. « Salut.

— Salut, Orrin. Écoute-moi. Le Dr Cole a raison. Il faut qu'on te sorte d'ici. Qu'on t'emmène voir ta sœur, Ariel. Ça te va ? »

Orrin mit quelques secondes à comprendre la question, puis sourit d'un air déséquilibré. « C'est exactement ce que je veux, agent Bose. Merci... mais bon, je suis très fatigué.

— Je sais. » Bose se pencha, l'attrapa par les épaules et l'aida à se lever. Orrin vacilla, mais parvint à garder l'équilibre.

« Ce sera plus facile avec un fauteuil roulant », dit Sandra, qui ressortit – le couloir était toujours vide et Meredith n'avait pas quitté son poste, mais parlait avec animation au téléphone – pour aller chercher dans la réserve un des fauteuils pliants au dossier en cuir marqué TEXAS STATE CARE/ÉTABLISSEMENT DU GRAND HOUSTON au pochoir. Il fit un bruit de ferraille quand elle le poussa dans la chambre d'Orrin, un bruit étonnamment fort dans le silence du service.

Bose aida Orrin à s'installer. Dès qu'il fut assis, le menton du jeune homme retomba sur sa poitrine et ses paupières se refermèrent. Ça vaut peut-être mieux, se dit Sandra. Elle saisit les poignées et suivit Bose vers la sortie.

Mais Meredith bloquait à nouveau la porte... cette fois en compagnie de Jack Geddes.

« Une petite minute, dit-elle. J'ai eu le Dr Congreve au téléphone et vous n'avez pas le droit de faire sortir ce patient. Vous allez donc ramener M. Mather dans sa chambre et vous pourrez vous expliquer avec la direction demain matin. »

Ignorant Meredith, Bose s'adressa directement à Geddes, qui s'était avancé vers lui en bombant le torse. « C'est une affaire de police. J'emmène M. Mather de ma propre autorité.

— Vous n'avez *pas* d'autorité, contra Meredith.

— Soit vous vous écartez de mon chemin, lança Bose à Geddes, soit je vous arrête pour obstruction, mais décidez-vous, monsieur. C'est une affaire urgente, sans quoi je ne serais pas venu à cette heure-ci. »

Sandra imagina Congreve répondre à Meredith dans sa voiture et faire demi-tour pour revenir au State Care. Depuis combien de temps était-il parti ? Une demi-heure, trois quarts d'heure ? Était-il rentré directement chez lui ou avait-il fait halte en route ? Consulter sa montre trahirait son appréhension, aussi s'en abstint-elle.

Geddes et Bose ne se quittaient pas des yeux, dans une tentative classique d'intimidation mutuelle, selon Sandra, mais l'aide-soignant finit par soupirer en se tournant vers l'infirmière. « Cet homme vous a montré son insigne ? Ses papiers ?

— Oui, mais...

— Alors je ne peux rien faire, m'dame. »

Geddes s'écarta. « Vous avez besoin de ma signature ? demanda Bose avec un calme surnaturel à Meredith.

— Si vous tenez absolument à l'emmener, il *faut* que vous signiez. » L'infirmière poussa une écritoire à pince vers lui. « En bas. Vous aussi, docteur Cole. Ça va barder, quand le Dr Congreve arrivera. Ça vous retombera dessus, c'est tout ce que je peux dire. »

Bose signa. Sandra l'imita, un peu tremblante, puis poussa Orrin à vive allure dans le couloir en suivant les longues enjambées de Bose. Par miracle, Orrin s'était rendormi. Elle entendait son léger ronflement rauque malgré le vacarme des roues.

Dès qu'ils sortirent sur le parking, la sueur se mit à fourmiller sur le visage de Sandra. Un récif de nuages avait masqué toutes les étoiles.

« Le papier que tu leur as donné, demanda Sandra, il était valable ?

— Pas vraiment. C'est un formulaire standard. J'ai juste rempli quelques cases.

— Ce n'est pas complètement légal, pas vrai ? »

Il sourit. « Encore un pont de brûlé.

— Leur nombre diminue à toute vitesse. »

Elle jeta un dernier coup d'œil au State Care. On ne la laisserait plus jamais entrer dans ce bâtiment. Elle était au chômage, elle était libre, et elle avait si peur qu'elle voulait rire tout haut.

Ils prirent la direction du motel d'Ariel Mather. Orrin dormait sur la banquette arrière, le corps retenu par la ceinture de sécurité, sa blouse d'hôpital autour des cuisses. « Il faut lui trouver des vêtements, dit Sandra.

— Ariel lui en a apporté de Raleigh au cas où, je crois. »

Une voiture les croisa qui fonçait dans la direction opposée.

Peut-être celle de Congreve, songea Sandra, mais elle ne pouvait pas en être sûre. Elle imagina durant quelques instants une scène délicieuse : Congreve apprenant de Jack Geddes ou de l'infirmière ce qui s'était passé.

« J'ai aussi pris ses carnets, dit Bose. Orrin sera content de les récupérer.

— J'ai lu ce que tu m'as envoyé. Mais il en reste encore, non ?

— Si, un peu.

— Tu veux savoir ce que j'en pense ? »

Il la regarda d'un air curieux. « Tout ce que tu as à dire m'intéresse.

— Tu pensais à un moment que le document constituait une sorte de preuve.

— Ouais. Mais tu n'as peut-être pas encore lu ces passages-là.

— Sauf que ce n'est pas la question, si ? L'important est plutôt de savoir la part de vérité dans tout ça. »

Il rit, mais elle le vit serrer plus fort le volant. « Allons, Sandra... la part de *vérité* ?

— Tu vois ce que je veux dire.

— Tu penses vraiment qu'Orrin est en communication avec des esprits de l'année 12 000 ?

— Je suis prête à parier que tu y as pensé. Il y a des détails corroborants, là-dedans, des pistes que tu as pu creuser. Que même *moi*, j'ai pu creuser. Allison Pearl, par exemple : naissance et enfance à Champlain, État de New York. Il faudrait manquer de curiosité pour ne pas se demander si elle existe vraiment. Et tu n'en manques pas.

— Je vais prendre ça comme un compliment.

— Il se trouve qu'il n'y a pas d'Allison Pearl dans l'annuaire de Champlain. »

Il ne souriait plus. « Tu as vérifié ?

— Il ne contient que trois ou quatre Pearl. Aucune Allison, mais un couple dont la fille porte ce nom.

— Tu les as appelés ?

— Oui.

— Ils t'ont dit que je les avais appelés aussi ?

— Oui, mais merci de le mentionner.

— Parce que Orrin, ou l'auteur de ce document, n'a peut-être pas choisi ces noms au hasard... Turk Findley, Allison Pearl. J'ai demandé à M^{me} Pearl si elle connaissait Orrin ou Ariel Mather, ou quelqu'un qui correspondrait à leur description. »

Cette question-là n'était pas venue à l'esprit de Sandra. « Et alors ?

— Non. Elle n'a jamais entendu parler d'eux. Ce qui n'exclut pas un lien. Orrin aurait pu tomber sur le nom Allison Pearl quelque part, peut-être par un voisin qui se trouve être un parent éloigné... je n'en sais rien. Ou alors, c'est juste une coïncidence.

— Ça te semble probable ?

— Par rapport à quoi ? À Orrin qui se balade dans le temps ? Pour ce que j'en sais, son seul voyage a été de prendre un car de la Greyhound entre Raleigh et Houston.

— On n'en saura jamais rien, donc ? »

Il haussa les épaules.

Récit d'Allison

1

Dans les semaines qui ont suivi la rencontre entre Vox et les machines des Hypothétiques, je me suis souvent surprise à répéter doucement mon nom – *Allison Pearl, Allison Pearl* –, en m'arrimant aux syllabes, à leurs sonorités, à leurs sensations dans ma gorge et sur ma langue.

En tant qu'Allison, j'avais lu un jour un livre sur le cerveau humain. J'y avais appris l'expression « plasticité neuronale », qui désigne la capacité du cerveau à se reconfigurer en fonction des modifications de son environnement. C'est elle qui me rendait possible d'être Allison Pearl. Et qui rendait possible de connecter un cerveau vivant à un implant limbique. Le cerveau s'adapte : il est là pour ça.

Quand Turk m'a dit qu'il avait accepté l'opération, j'ai fait semblant d'être surprise. L'implant avait toujours été un composant essentiel de notre plan. Mais à cause des capteurs cachés du Réseau, j'étais obligée de me sentir trahie, de me disputer avec lui. Je me suis donc disputée. J'ai donc pleuré. Et de manière très convaincante, car avec une sincérité presque totale. Je ne doutais pas du courage de Turk, mais aucun plan n'est infaillible. J'avais terriblement peur de ce que Turk pourrait devenir.

Les emmerdes, ça arrive, comme la première Allison l'avait noté dans son journal. On n'a jamais rien écrit de plus juste. Par exemple : le jour où Turk s'est fait poser son implant, et sans doute à peu près au moment où on l'amenait dans la salle d'opérations, Isaac Dvali est venu me voir pour dévoiler mes secrets.

Je savais par les informations qu'Isaac s'était rétabli à une vitesse stupéfiante. Tout le monde à Centre-Vox s'intéressait fébrilement à lui, à présent. Bien davantage que Turk, Isaac était devenu un Enlevé comme les fondateurs de la ville l'avaient imaginé et espéré : un lien vivant avec les Hypothétiques... ce qui signifiait que la transcendance promise de la ville restait au moins plausible. Sans Isaac, Vox n'était rien d'autre qu'une confrérie de fanatiques échouée par sa foi sur une planète morte et mortelle. Avec Isaac, Vox pouvait continuer à se croire une communauté de pionniers aux vues similaires postée à l'avant-garde de la destinée humaine.

Quelques jours seulement après le désastre dans le bassin de Wilkes, Isaac arrivait à parler couramment voxais. Ses fonctions motrices se sont améliorées au point qu'il a pu marcher sans aide, son corps fragile est devenu d'une robustesse remarquable et les portions reconstruites de son crâne ont commencé à sembler presque normales. La créature hurlante et coassante qu'avait connue Turk n'existait plus. Le nouvel Isaac, qui s'exprimait avec une clarté troublante, avait cessé de recevoir des soins, mais continuait à vivre et à passer la nuit dans les pièces où on les lui avait administrés. Il avait récemment mené des entretiens vagues mais flatteurs avec des érudits et des managers, entretiens diffusés publiquement. Il avait félicité Vox pour son dévouement et sa persévérance, et exprimé son admiration pour la sagesse des prophéties fondatrices. Depuis quelques jours, il se promenait comme un touriste dans la ville, parfois assiégé par des enfants curieux dont les parents tout aussi curieux restaient timidement en retrait sans oser ouvrir la bouche.

J'avais suivi tout cela par l'intermédiaire des informations. Vox glissait vers la démence et cette abjecte adoration d'Isaac Dvali n'en était que le dernier symptôme en date. Je me suis dit que ce genre de choses allait continuer. « S'attendre à l'inattendu », avait écrit Allison dans son journal. Un conseil peu original, mais toujours bon.

Et moi qui me croyais bien préparée aux surprises, j'ai été absolument stupéfaite de découvrir Isaac devant ma porte, avec sa pâleur de champignon et ses yeux brillants de petit enfant, en

train de sourire et de m'appeler par mon nom : non pas *Treya* mais, chose incroyable, *Allison*.

J'avais peur de lui, bien entendu.

Je ne savais pas ce qu'il voulait et l'attention que sa simple présence allait attirer – devait déjà avoir attirée – m'a tout de suite terrorisée. Ses surveillants rôdaient sûrement dans les couloirs et passerelles voisins. Les oreilles et les yeux cachés du Réseau étaient à l'affût.

Mais il a juste dit : « Je peux entrer ? » et j'ai hoché la tête sans un mot avant de laisser la porte coulisser derrière lui.

J'ai trouvé je ne sais où le courage de le prier de s'asseoir.

Il est resté debout. « Je ne fais que passer. » Il me parlait en anglais. Sa langue natale, me suis-je souvenue. Sous toutes les couches de synthèse et de reconstruction, il subsistait au moins un fragment de l'Isaac Dvali qu'il avait été autrefois : un garçon élevé dans le désert d'Équatoria par des gens au désir d'une intensité presque voxaise d'entrer en contact avec les Hypothétiques. Comme moi, comme Turk, c'était quelqu'un de divisé et d'incomplet. Et de très dangereux, au moins potentiellement.

En dehors de sa peau pâle, on remarquait surtout ses yeux. Quand il m'a regardée, ma première réaction a été de tressaillir. Il m'a dit de ne pas avoir peur et j'ai répondu : « Ce n'est pas si facile.

— Vous êtes venue me voir quand j'étais malade.

— Vous vous en souvenez ? »

Il a hoché la tête en souriant. « J'ai appris beaucoup de choses sur vous, depuis.

— Sur moi ?

— Par le Réseau. Je sais qui et ce que vous êtes. Je pense qu'il serait utile que nous discussions. Je ne vous ferai pas de mal. Et je ne parlerai à personne de votre plan d'évasion. »

Je m'entraînais depuis des semaines à rester impénétrable pour arriver à garder ce simple secret. Maintenant que la mascarade ne tenait plus, j'étais trop sidérée pour réagir.

« Personne ne peut nous entendre, a affirmé Isaac.

— Vous vous trompez », ai-je réussi à articuler.

Il avait un sourire insistant et exaspérant. « Les capteurs du Réseau présents dans cette pièce sont désactivés. Ils le resteront tant que je serai là.

— Vous pouvez faire ça ?

— À cause de ce que je suis, de ce que les chirurgiens ont mis en moi, je peux influencer sur le Réseau et même sur le Coryphée. »

Était-ce possible ?

Le Coryphée était la somme et le maître de la collectivité voxaise, une hiérarchie gigogne de processeurs quantiques répartis dans Centre-Vox. Même une attaque nucléaire n'avait pu le réduire longtemps au silence. Je n'aurais jamais pensé qu'on pouvait *influencer* sur le Coryphée. Mais il n'avait jamais existé non plus quelqu'un comme Isaac, imbibé de biotechnologie des Hypothétiques depuis sa naissance et à qui on n'avait pas simplement ajouté l'implant neural au cerveau : on avait fait repousser sa matière cérébrale autour.

« C'est vrai, a-t-il ajouté. Vous pouvez parler en toute liberté, du moins pour le moment. »

Mon cœur battait la chamade. Mais puisque Isaac semblait connaître notre plan, et puisqu'il en avait parlé à voix haute, il ne me restait qu'à espérer qu'il disait la vérité. « Vous pouvez vraiment désactiver les capteurs ?

— Oui, ou faire en sorte que ce qu'ils captent ne soit jamais analysé.

— Mais si vous saviez déjà, pour...

— ... pour votre évasion. » J'ai tressailli à nouveau. « Vous l'avez caché avec beaucoup d'intelligence. Pouls, respiration, traces de cortisol dans votre sueur et votre urine, tous ces marqueurs sont à des niveaux élevés depuis des semaines, mais pouvaient très bien s'expliquer par le stress émotionnel. Le Coryphée a mis beaucoup plus de temps à analyser les indicateurs stochastiques et heuristiques – ce que vous avez ou n'avez pas fait ou dit. Mais vous auriez fini par être démasquée. » À nouveau ce sourire de bouddha. « Sans mon intervention. »

J'ai inspiré pour demander : « Et donc... *vous*, vous avez su comment ?

— Le Coryphée procédait déjà à certaines inférences. J'ai extrapolé à partir de celles-ci. Les détails ne sont pas clairs pour moi, mais j' imagine que vous comptez voler un avion pour retourner à Équatoria en traversant l'Arc.

— Plus ou moins, ai-je murmuré.

— Et j'espère que vous réussirez.

— Ça veut dire que... Qu'est-ce que vous racontez ? Que vous voulez venir avec nous ? »

Son sourire a disparu. « Ce n'est pas possible. Quand on m'a reconstruit, d'importantes fonctions neurologiques ont été déléguées à des processeurs internes au Réseau. Seule une partie de moi-même vit dans ce corps. Vous comprenez, non ? Qu'une personne puisse avoir plus d'une nature ?

— ... oui...

— Je ne peux pas vous accompagner, mais je pourrais sans doute vous aider.

— Nous aider comment ?

— Turk est incapable de piloter un avion tant que son nœud ne fonctionne pas assez bien pour lui donner accès aux contrôles du véhicule. Mais quand son nœud sera *pleinement* opérationnel, il ne voudra plus partir. Vous réalisez que c'est un créneau très étroit, je suppose.

— Bien entendu, mais...

— Pour l'instant, Turk s' imagine avoir le choix entre évasion et servitude. Une fois que son cerveau commencera à subir l'influence du nœud, le choix pourrait sembler davantage être évasion ou pardon. »

Pardon pour quoi ? me suis-je demandé sans poser la question.

« En fait, je peux vous avertir quand il approchera de cette limite. Et vous aider en détournant l'attention du Coryphée au moment critique. On pourra discuter des détails plus tard, mais je tiens à ce que vous sachiez que vous avez un ami et un allié. J'espère que vous me considérerez ainsi. »

Sa manière de parler ressemblait tellement à celle d'un enfant précoce en quête d'affection que j'ai presque oublié d'avoir peur de lui. Mais quand il s'est dirigé vers la porte, j'ai

failli paniquer. « Attendez ! La surveillance du Réseau est définitivement désactivée, dans cette pièce ?

— Non, désolé. Il y a des limites à ce que je peux faire. Quand je ne suis pas physiquement là, partez plutôt du principe que le Réseau écoute. »

Je me suis obligée à me tenir près de lui. La peau du côté droit de son visage était rose coquillage et presque dépourvue de pores, imparfaite parce que *trop* parfaite. Ses yeux brillaient doucement. « Une dernière question.

— Oui ?

— Êtes-vous... enfin, ce qu'ils disent que vous êtes ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Ce que disent les prophéties. Vous pouvez vraiment parler aux Hypothétiques ?

— Non, a-t-il répondu. Pas encore. »

Moins d'une heure plus tard, Oscar est arrivé, manifestement affolé. Il savait qu'Isaac était passé et tenait absolument à savoir ce qu'il avait pu raconter, mais comme il n'arrivait pas à en trouver un enregistrement dans le Réseau, il réclamait une explication.

J'avais plutôt bien connu Oscar, à l'époque où j'étais Treya qu'on formait à son travail d'agent de liaison. Il avait toujours manifesté une confiance paisible dans la pureté et l'objet de son travail. « Il monte et descend au gré du courant », disait un proverbe voxais de quelqu'un qui cherche à connaître les besoins de Centre-Vox et les satisfait sans se plaindre. C'était Oscar tout craché. Mais sa sérénité avait commencé à s'effriter. Le fait qu'Isaac ait choisi de rencontrer en privé une apostate sans nœud, en s'assurant que même la surveillance de routine du Réseau n'entendrait pas cette conversation, avait saboté sa perception parfaitement affûtée de l'ordre.

Je lui ai raconté qu'Isaac avait eu envie de parler du XXI^e siècle avec moi.

« Tout ce que tu pourrais savoir sur le passé, il y a facilement accès lui-même.

— Peut-être que je l'intriguais. Je n'en sais rien. Peut-être qu'il avait envie de parler anglais un moment.

— Que ce soit en anglais ou pas, qu'est-ce que tu pourrais bien avoir à dire d'intéressant pour un être comme *lui* ? »

C'était insultant, aussi me suis-je servi d'une expression qu'Oscar n'avait peut-être pas rencontrée durant sa formation officielle : « Va te faire foutre », lui ai-je lancé en refermant la porte.

2

Turk n'a donné aucune nouvelle – il m'avait prévenue qu'on le garderait peut-être jusqu'au matin suivant l'opération – et j'ai décidé que je ne pouvais pas rester seule plus longtemps, en partie de peur que mon rythme cardiaque ou ma chimie hormonale fournissent un indice supplémentaire au Réseau sur mon état d'esprit, surtout si Isaac oubliait de bloquer les capteurs. J'avais besoin de distraction. Je suis donc sortie prendre un transport jusqu'au plus proche grand espace public, une terrasse qui donnait sur une zone de marché, afin d'assister au défilé de lumières organisé pour le festival d'Ido.

Centre-Vox était une cité de rituels et de festivals. En tant que Treya, je les avais toujours beaucoup aimés. La partie Allison en moi s'étonnait qu'un régime aussi guindé que Vox apprécie autant les réjouissances. Mais Vox était une démocratie limbique : nous ne savions rien faire de mieux que partager une émotion publique.

Vox avait été fondé sur une planète appelée Ester, à cinq mondes de la vieille Terre. Nous en avons gardé l'année de 723 jours et la division d'une journée en vingt-quatre heures (un usage aussi ancien que la Terre elle-même, même si les heures et les jours duraient un peu plus longtemps sur Ester). Vox avait traversé ces cinq mondes, naviguant sur la mer isotrope qui reliait tous ceux de l'Anneau, à l'exception de Mars. Nous célébrions souvent quelque chose : la Fondation, les Prophéties, les anniversaires de batailles historiques, et caetera. Le festival d'Ido commémorait notre victoire sur les forces bionormatives à l'Arc de Terivine, la bataille où nous avons capturé les ancêtres de la caste des Fermiers.

C'était une fête martiale, avec feux d'artifice, tambours et défilés aux flambeaux, en général joyeuse et généreuse. Cette année-là, les victuailles étaient rationnées et les festivités empreintes d'une touche d'hystérie. Tout le monde savait que c'était peut-être le dernier Ido avant la recreation du monde.

De toute évidence, je ne pouvais y participer. Même si je l'avais voulu, tout Centre-Vox m'avait vue aux informations et savait que j'étais une traîtresse à mon propre passé, une note dissonante dans l'histoire des Enlevés. Et comme je n'avais pas d'interface, mon comportement semblait obscur et indigne de confiance. La foule ne présentait aucune menace pour moi, du moins pour le moment, sinon celle d'être ostracisée et ignorée si j'essayais de me joindre à elle. J'ai donc trouvé un endroit où je pouvais être seule, une parcelle boisée au-dessus de la zone de marché. À sept ou huit cents mètres en aval, dans le jour qui diminuait et cédait du terrain à la nuit, la place du marché s'est remplie de porteurs de tiges lumineuses de diverses tailles et de diverses couleurs, bientôt rassemblés derrière un meneur qui les a conduits dans le labyrinthe des étals en une sinueuse file mouvante. L'effet était spectaculaire, dans le noir et à distance, comme si un rutilant serpent multicolore s'entortillait et s'enroulait en oscillant au rythme des tambours.

Je me suis sentie triste, je me suis sentie paradoxalement nostalgique. Je n'étais plus Treya et ne voulais pas l'être, mais le plaisir qu'elle tirait d'événements de ce genre me manquait. *Mon* plaisir, en fait. *Elle, moi, le mien, le sien.* Des mots d'une simplicité trompeuse, moins faciles à analyser qu'ils ne l'avaient semblé par le passé.

Même sans nœud, j'ai pu dire à quel moment une nouvelle excitation a parcouru la foule. J'ai dû regarder entre deux arbres l'un des énormes écrans vidéo du festival pour voir ce qui s'était passé. L'écran montrait un groupe de danseurs qui déployait un étendard, sur lequel un portrait d'Isaac Dvali luisait littéralement dans l'obscurité. Acclamations et applaudissements ont résonné sur toute la terrasse en un bruit d'averse.

Mais ce n'était pas Isaac qu'ils acclamaient, en réalité. Plutôt ce qu'il représentait : l'accomplissement de la prophétie, la fin

imminente des jours. C'était la voix du Coryphée condamné, en train de s'adorer par l'intermédiaire du corps de Vox.

Comment mesurer une folie universelle ? Je considère comme des indices les irrationalités contagieuses, l'indifférence tranquille aux véritables problèmes (les pénuries de céréales et de protéines animales, par exemple), l'obsession générale pour les Hypothétiques après le massacre dans le désert antarctique. On voyait à présent partout des images des machines des Hypothétiques et de plus en plus de gens croyaient que les soldats et scientifiques tués dans l'expédition d'avant-garde n'étaient pas vraiment morts, mais avaient été Enlevés.

Quand ces machines finiraient par arriver à Vox, on pouvait supposer que le reste d'entre nous serait également transporté dans une communion extatique avec les Hypothétiques... ou tué, les termes étaient interchangeable. La prophétie avait toujours été un peu vague sur ce point. Les fondateurs de Vox croyaient que la fin de Vox prendrait la forme de ce qu'ils appelaient *ajientei*, terme qui signifiait à peu près « extension » : la diffusion de la conscience humaine sur l'espace galactique et le temps géologique, l'échelle qu'on présumait utilisée par les Hypothétiques.

De toute manière, nos savants avaient estimé qu'au rythme auquel elles progressaient, les machines des Hypothétiques n'atteindraient pas Vox avant plusieurs mois, voire plusieurs années. Certains citoyens pieux et âgés demandaient même qu'on les transporte en avion jusqu'aux machines pour pouvoir être Enlevés avant leur mort.

Ils n'auraient pas dû s'inquiéter. Quelques heures seulement après le festival d'Ido, nos appareils automatiques ont rapporté du bassin de Wilkes de troublantes nouvelles. Les machines des Hypothétiques avaient commencé à avancer plus vite. En fait, elles ne cessaient d'accélérer, doublant de vitesse toutes les quelques heures. Cela n'avait encore l'air de rien, mais en continuant ainsi, elles arriveraient plus tôt que prévu. *Beaucoup* plus tôt, ont annoncé les savants : cela se comptait en semaines. Peut-être en jours.

Ces informations ont fait résonner Vox comme une cloche.

Sandra et Bose

« Nous ne sommes pas encore en sécurité », prévint Bose en se garant devant la chambre de motel d'Ariel Mather.

Sandra n'eut aucun mal à le croire. Elle avait vu avec quelle attention il surveillait ses rétroviseurs en s'éloignant du State Care. Le plan, dit-il, consistait à récupérer Ariel Mather et à lui faire passer la nuit avec Orrin dans un autre motel. Le lendemain matin, les « amis » de Bose les conduiraient dans un endroit sûr hors de Houston.

Sandra resta dans l'automobile avec Orrin pendant que Bose allait frapper à la porte de la chambre. Il revint quelques instants plus tard, suivi d'Ariel avec sa valise en plastique éraflée. Elle portait des jeans effilochés et un tee-shirt noir UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA. Sandra ne pensait pas qu'Ariel avait davantage approché de l'université en question qu'en allant dans le magasin d'occasion où elle achetait ses vêtements.

« Il y a des gens qui pourraient encore considérer Orrin comme une menace », expliqua Bose à la jeune femme tandis qu'elle prenait place sur la banquette arrière. « C'est pour ça qu'on vous emmène dans un autre motel, juste pour la nuit. Demain, vous pourrez quitter Houston et échapper à tout ça. D'accord, madame Mather ?

— Ouais, répondit distraitement Ariel. Je n'ai pas de meilleure idée. Qu'est-ce qu'il a, Orrin ? Orrin, ça va ? Réveille-toi !

— Ils l'ont mis sous sédatifs, expliqua Sandra. Il se remettra en quelques heures. D'ici là, mieux vaut le laisser dormir, si c'est ce qu'il veut.

— Ils l'ont *drogué* ?

— Juste un somnifère.

— Ah ! Franchement, je ne sais pas comment vous supportez de travailler dans un endroit où on drogue des innocents sans raison.

— J’imagine que je ne le supporte pas, répondit Sandra. Je n’y travaille plus. »

Bose emprunta des rues transversales le temps de s’assurer que personne ne les suivait, puis s’arrêta devant un motel anonyme à deux niveaux non loin de l’aéroport. Orrin avait recouvré assez de mobilité pour sortir de la voiture et tituber jusqu’à sa chambre avec l’aide de sa sœur. Sandra patienta dans le petit hall du motel pendant que Bose portait la valise d’Ariel.

Il était tard, à présent, et elle-même n’avait que très peu dormi, mais elle se sentait tout à fait réveillée et un peu nerveuse, l’effet de l’adrénaline produite au State Care ne s’étant pas encore dissipé. La tendresse rugueuse d’Ariel pour Orrin la fit penser à son propre frère, qui passait la nuit dans une institution bien plus prévenante et considérablement plus chère que le State Care. Elle pensa à l’homme qui lui avait téléphoné pour essayer de la soudoyer avec de la drogue de longévité.

Les amis anonymes de Bose y avaient accès, à la drogue martienne originale, pas à la version commerciale modifiée. Ces gens-là seraient-ils d’accord aussi pour aider Kyle ? Et dans ce cas, que demanderaient-ils en échange ?

« Ça n’a rien d’une sorte de société secrète compliquée », avait précisé Bose... Était-ce vraiment seulement la veille ? « Le groupe d’origine était constitué de connaissances de Jason Lawton. » Jason Lawton, le scientifique, celui à qui Wun Ngo Wen avait confié son stock de produits pharmaceutiques. « Pas forcément de gens qui *ont pris* la drogue, même si certains l’ont fait, mais de volontaires pour en devenir les gardiens. Pour la distribuer de manière éthique et, tant que les lois n’auraient pas changé, secrète. Le cercle a grandi au fil des ans. Il n’est ni infailible ni hermétique, mais nous essayons de prendre soin les uns des autres. »

Nous, releva-t-elle intérieurement.

Bose revint dans le hall sans Orrin ni Ariel. « Rester toute seule chez toi n’est pas prudent, dit-il. J’ai pensé prendre une

chambre ici pour la nuit. » Il sourit. « Une double, si tu veux faire des économies.

— Attends, tu me fais une proposition *économique* ?

— Non... pas exactement. »

La climatisation était médiocre, mais certaines choses valaient la peine qu'on transpire.

Après l'amour, ils restèrent allongés dans la faible lumière intermittente projetée sur les stores de leur chambre par les phares des voitures. Sandra promena le doigt sur la cicatrice de Bose, du ventre à l'épaule. Quand il s'en aperçut, il tressaillit, puis se détendit, peut-être par la seule force de la volonté. « Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle. Si ça ne te dérange pas que je pose la question. »

Il garda le silence assez longtemps pour qu'elle s'imagine que cela le dérangeait. Il se redressa ensuite pour s'adosser à la tête de lit.

« J'avais dix-sept ans, commença-t-il. Je rendais visite à mon père à Madras. Ça se passait après la séparation de mes parents. Mon père était ingénieur-conseil dans une compagnie qui installait des éoliennes en eau peu profonde. Elle lui louait un bungalow avec vue sur la mer, mais dans un quartier sensible, dangereux. Des voleurs sont entrés une nuit. Ils ont tué mon père. Moi, j'ai été assez idiot pour essayer de le défendre. » Il posa sa main sur celle de Sandra. « Ils avaient des couteaux. »

Si la cicatrice provenait d'une blessure au couteau, ils devaient l'avoir quasiment éventré. « C'est horrible... je suis vraiment désolée.

— Un voisin a entendu la bagarre et appelé la police. J'ai perdu beaucoup de sang... je suis resté un moment entre la vie et la mort. Ma mère est arrivée en avion pour s'occuper de tout, tirer des ficelles, s'assurer que je recevais les soins appropriés. »

Sandra se demanda si c'était pour cela qu'il avait abouti dans la police : parce que le crime le scandalisait, parce qu'il considérait les policiers comme des sauveurs tardifs. Le sud de l'Inde après le Spin : « J'ai entendu dire que ça a été plutôt vilain, là-bas, pendant quelques années.

— Pas vraiment pire qu'à Houston », répondit Bose. Mais cela le mettait mal à l'aise d'en parler, aussi n'insista-t-elle pas et se laissa-t-elle glisser dans le sommeil.

C'était bizarre de se réveiller près de lui dans un lit inconnu... Le matin appartenait déjà au passé, l'air à l'odeur de fuel s'insinuait par les fenêtres mal isolées du motel. Elle se redressa en bâillant. Bose dormait toujours, allongé sur le dos, la respiration d'une régularité de vagues s'échouant sur une plage. La délicate odeur salée de leurs ébats imprégnait encore les draps.

Elle aurait aimé rester très longtemps au lit – et sans doute le pouvait-elle, étant dans les faits (bien que de manière encore officieuse) au chômage et n'ayant nulle part où aller... Un réflexe calviniste lui fit toutefois prendre sa montre sur la table de chevet. Midi, un peu passé. La moitié de la journée perdue. Scandaleux.

Elle se leva sans déranger Bose et alla se doucher. Elle n'avait pas d'autres vêtements que son jean et sa chemise de la veille, pas particulièrement propres, mais ils allaient devoir faire l'affaire.

Quand elle ressortit de la salle de bains, il était réveillé et lui souriait. « P'tit déj, lança-t-il.

— Il est un peu tard pour ça.

— Déjeuner, alors. J'ai appelé la chambre d'Ariel. Orrin est encore un peu groggy, mais il se sent mieux. Ils vont au café-restaurant du motel. On pourrait peut-être filer trouver un endroit un peu mieux, toi et moi ? Et revenir ensuite ? On a réservé une deuxième nuit, mais je peux m'arranger pour qu'Orrin et Ariel partent avant la fin de la journée. »

Oui, pensa Sandra. Et ensuite ? Une fois les Mather partis ?...

La vague de chaleur n'était toujours pas passée, mais les informations annonçaient des orages dans la soirée. Sandra espéra qu'elles ne se trompaient pas. Le ciel était poussiéreux et brûlant, avec sur l'horizon au sud les nuages qui commençaient à construire leurs cathédrales d'après-midi dans l'air plus fiais en altitude.

L'idée que Bose se faisait d'un « endroit un peu mieux » pour y déjeuner se trouva être un restaurant de chaîne à l'écart de la route. Sandra commanda un sandwich et ignora le décor à thème de cow-boy ainsi que l'agressive bonne humeur du personnel. Le temps qu'ils soient servis, la foule de midi était repartie et un calme agréable régnait dans la salle à manger grande comme un entrepôt. Bose avala une énorme assiette de steak aux œufs dans ce que Sandra imagina être une sorte de fringale protéinique postcoïtale. Au café, elle dit : « J'imagine qu'on ne saura jamais. Pour les carnets d'Orrin, je veux dire. On ne saura jamais d'où vient tout ça et ce que ça signifie pour lui.

— Il y a beaucoup de choses qu'on ne saura jamais.

— Il va se planquer et nous... enfin, on verra bien. Tu as consulté tes messages, aujourd'hui ?

— “Rendez votre insigne et rentrez chez vous.” Vocal et texte. Ils m'auraient sans doute expédié une boîte de bonbons avec le même message, s'ils avaient su où me trouver.

— Tu as des plans ?

— À court ou à long terme ?

— À long terme, disons.

— J'ai pensé à Seattle. Il y fait frais et il y pleut beaucoup.

— En partant comme ça ? Du jour au lendemain ?

— Je ne sais pas faire autrement. » Il reposa sa tasse. « Viens avec moi. »

Elle le regarda fixement. « Bon Dieu, Bose ! Tu dis de ces choses, d'un coup...

— Je ne sais pas grand-chose sur ton métier, d'accord, mais mes amis sont les tiens. Viens à Seattle, on pourra peut-être t'aider à trouver quelque chose.

— C'est que... Je ne sais pas si...

— Tu as des raisons de rester à Houston ?

— Évidemment. » Mais en avait-elle vraiment ? Pas de véritables amis, pas de perspectives d'emploi. « Kyle, déjà.

— Ton frère. D'accord, mais on devrait pouvoir le faire transférer dans une institution de l'État de Washington, non ?

— Ça ferait un tas de paperasse.

— Oh. La *paperasse*.

— Je veux dire, j'imagine qu'on peut, oui, mais... »

Il fit un geste d'excuse. « Désolé, c'était une question égoïste. C'est juste qu'on a l'air d'être dans le même bateau. Ce n'est pas de ta faute. Tu t'en sortais très bien avant que je débarque dans ta vie. »

Non, mais il n'en savait rien. « Eh bien, merci d'y avoir pensé. » Elle ajouta presque malgré elle : « Je vais y réfléchir. » Parce qu'elle *pouvait* y réfléchir, à présent. Elle avait perdu son travail et se trouvait en chute libre. Elle pouvait tout risquer sans risquer grand-chose. « Pourquoi c'est si facile, pour toi ? Je suis jalouse.

— J'y pense peut-être depuis plus longtemps que toi. »

Mais non, ce n'était pas cela. Plutôt une partie plus profonde de la personnalité de Bose, un calme intérieur d'une intensité presque inquiétante. « Tu es différent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu le sais très bien. Sauf que tu ne veux pas en parler.

— Eh bien, répondit-il en sortant son portefeuille de sa poche, on pourra en parler après avoir sorti Orrin de Houston. »

Sandra avait besoin de vêtements propres, aussi persuada-t-elle Bose de la conduire à son immeuble où elle se dépêcherait de monter jeter quelques affaires dans une valise. Elle prit des vêtements, bien entendu, mais aussi son passeport, ses gigadisques et ses papiers personnels. Elle ne savait pas quand elle reviendrait. Bientôt, peut-être. Ou jamais. Elle fit un tour rapide de l'appartement avant de partir. Il semblait déjà presque inhabité, comme si, devinant ses intentions, il l'avait congédiée.

Elle redescendit à la voiture, dans laquelle Bose patientait en écoutant une espèce de musique métallique de péquenaud. Elle jeta son bagage sur la banquette arrière et prit place sur le siège passager. « Je ne savais pas que tu aimais la country.

— Ce n'est pas de la country.

— On dirait un chat de gouttière en train de baiser un violon.

— Un peu de respect. C'est du western swing classique. Bob Wills and the Texas Playboys. »

Enregistré avec une boîte de conserve et une ficelle, à ce qu'il semblait. « C'est ça qui te retient au Texas ?

— Non, mais c'est à peu près la seule chose que je regretterai. »

Il tapotait un rythme enjoué sur le volant quand son téléphone vibra. Une application mains libres afficha le numéro appelant dans le coin inférieur gauche du pare-brise. « Répondre », lança Bose. L'automobile coupa la musique et ouvrit la communication. « Bose à l'appareil.

— C'est moi, dit une voix perçante. Ariel Mather... c'est vous, agent Bose ?

— Oui, Ariel. Un problème ?

— C'est Orrin !

— Il va bien ?

— Je n'en sais *rien*, je ne sais pas où il *est* ! Il est sorti prendre un Coca au distributeur et il n'est pas revenu !

— D'accord. Ne bougez pas, attendez-nous. On arrive. » Sandra vit son expression changer, ses lèvres se raidir et ses yeux se plisser. *Tu es différent*, avait-elle dit, et c'était encore vrai, apparemment, comme si Bose avait en lui une grande réserve de calme... mais là, ce n'est pas du calme, se dit Sandra. Plutôt une pleine réserve de résolution farouche.

Récit de Turk

1

Alors que j'émergeais de l'anesthésie après l'opération, pas tout à fait réveillé et plus complètement endormi, un homme en feu m'est apparu, un homme en feu qui sautillait dans une mare de flammes, le regard fixé sur moi dans les ondulations de l'air surchauffé.

La vision avait toutes les caractéristiques d'un cauchemar. Sauf que ce n'était pas un rêve, mais un souvenir.

L'équipe médicale m'avait montré l'implant limbique avant de me l'installer. Je crois qu'ils ont pris ma réaction horrifiée pour une appréhension préopératoire.

Le nœud consistait en un disque noir flexible large de quelques centimètres et épais d'environ huit millimètres. Il était recouvert de petites excroissances en forme de têtes d'épingle, sur lesquelles pousseraient des fibres de tissu nerveux artificiel une fois le nœud alimenté en sang par les capillaires avoisinants. Aussitôt installé ou presque, il se connecterait au Réseau et ses nerfs artificiels rejoindraient la moelle épinière en quelques jours, puis commenceraient à s'insinuer dans les régions adéquates de mon cerveau.

L'équipe médicale m'a demandé si je comprenais tout cela. J'ai répondu que oui.

Puis : la piqûre d'une injection anesthésique, un tampon froid sur ma nuque, l'inconscience tandis que le chirurgien brandissait son scalpel.

L'homme en feu avait été gardien de nuit dans l'entrepôt de mon père à Houston.

Je ne le connaissais pas. Je l'avais tué sans préméditation et au tribunal, l'accusation de meurtre aurait pu être réduite à homicide involontaire. Mais je n'avais jamais été jugé.

Je n'ai raconté que deux fois cette histoire... une fois ivre et l'autre sobre, une fois à un inconnu et l'autre à la femme dont j'étais tombé amoureux. Mais je n'avais jamais tout dit et toujours inventé un peu. Même quand j'essayais sincèrement de me confesser, je m'empêtrais systématiquement dans les mensonges.

Les gens à qui je m'étais confessé n'existaient plus depuis dix mille ans, mais l'homme en feu restait prisonnier de ma conscience, dans laquelle il n'avait jamais cessé de brûler. Je venais de donner les clefs de ma conscience au Coryphée et j'ignorais ce que cela pourrait signifier.

2

Après l'intervention chirurgicale, ce n'est pas chez moi que j'ai d'abord remarqué du changement, mais chez les autres, surtout sur leurs visages.

J'ai ressenti certains des effets secondaires dont on m'avait parlé – vertiges, perte d'appétit –, mais peu prononcés et passagers. Ce n'était pas ce que je ressentais qui m'effrayait, mais ce que je pourrais ne *pas* ressentir... ce que je pouvais avoir perdu sans m'en apercevoir. Je remettais en cause chaque impulsion irréfléchie et je suis resté plusieurs jours renfermé sur moi-même, adressant à peine la parole même à Allison (elle avait de toute manière commencé à me manifester une espèce de mépris mélancolique que j'espérais sans aucune sincérité). Elle et moi savions ce qu'il fallait faire et que je n'étais pas encore prêt.

Les médecins avaient prescrit des exercices de ce qu'ils appelaient « aptitudes volitives interactives », c'est-à-dire la capacité à manipuler des surfaces de contrôle sensibles aux nœuds, des choses aussi simples qu'activer un affichage à la fois par le contact et par la volonté. Ce serait de ces compétences dont j'aurai besoin pour nous enfuir en avion de Vox, aussi me suis-je efforcé de les acquérir rapidement. Oscar, qui passait

parfois surveiller mes derniers progrès, m'a apporté au cours d'une de ses visites une sélection d'appareils d'apprentissage destinés aux enfants voxais : des jouets-Réseau qui changeaient de couleur ou produisaient de la musique quand je le leur disais. Sauf que la plupart du temps, ils ne le faisaient pas. Le nœud n'avait pas fini de s'introduire dans les zones clés de mon cerveau, d'apprendre à intensifier ou diminuer l'activité d'endroits particuliers ; les boucles de rétroaction requises n'étaient pas encore toutes établies ou stabilisées. Oscar m'a conseillé d'être patient.

Ce n'est qu'en cessant de me concentrer sur les surfaces de contrôle pour m'aventurer dans les espaces publics de Centre-Vox que j'ai *vu* les apports du nœud. J'avais emprunté ces couloirs, traversé ces niveaux et terrasses des dizaines de fois, mais j'avais soudain l'impression de les découvrir vraiment. Les visages que je croisais luisaient presque d'expressivité et de complexité. Je me suis rendu compte que j'arrivais à déchiffrer les humeurs des inconnus comme si je les avais toujours connus. Les médecins m'avaient prévenu, mais avec des expressions comme « rapport amygdalien », « profusion de neurones-miroirs » et « induction chiasmatique » – les traductions étaient d'Oscar –, si bien que je n'avais pas vraiment compris. À présent, l'effet était presque renversant.

J'ai décidé de monter dans l'un des endroits en hauteur, loin de la foule. Prendre un transport vertical dans Vox revenait à voyager en ascenseur gros comme un wagon de métro : cela me plaçait en contact visuel avec les autres passagers. Je me suis assis en face d'une femme avec un petit enfant sur les genoux. Elle m'a remarqué et adressé le genre de sourire qu'on pourrait adresser à un inconnu sympathique, sauf que d'une certaine manière, nous n'étions *pas* des inconnus l'un pour l'autre... le Réseau nous liait et des intimités non formulées ont défilé entre nous. Ses yeux nerveux, son corps tour à tour contracté et détendu m'ont appris que même si l'avenir l'inquiétait – on avait récemment annoncé que les machines des Hypothétiques accéléraient pour venir à notre rencontre –, elle se tenait humblement prête à se soumettre au destin que les prophètes lui avaient réservé. C'est quand elle regardait son bébé que son

malaise gagnait en force et en cohérence. Le garçon avait cinq ou six mois et son implant limbique lui faisait encore une bosse rose sur la nuque. Il irradiait des besoins simples ainsi qu'une dépendance totale. Et elle rechignait à le confier aux Hypothétiques, si bienveillants les croyait-elle. Quand elle tenait son fils dans ses bras, elle était tentée par le péché de la peur.

J'ai senti l'apaisante euphorie du Coryphée passer en eux, contrepoint au texte de leurs corps et de leurs gestes. C'était troublant. Et bien entendu, ils ont senti ma réaction aussi nettement que j'avais senti les leurs. La mère a froncé les sourcils et détourné les yeux, comme si elle avait vu quelque chose de déplaisant. L'enfant a frissonné puis s'est raidi contre elle.

Je me suis dépêché de descendre au prochain arrêt.

La fois suivante où je ne tenais pas en place, je suis sorti le soir, quand les couloirs étaient peu éclairés et presque vides. Toute cette journée de travail avec les interfaces du Réseau m'avait fatigué, mais je savais que je n'arriverais pas à dormir.

Nous avons appris par l'intermédiaire de notre flotte de drones que les machines des Hypothétiques traversaient les monts Transantarctiques plus vite que nous nous y attendions. Dans le bassin de Wilkes, elles avaient ressemblé à des objets solides et encombrants, mais sur terrain accidenté, elles se déformaient afin de négocier les gros obstacles. En terrain encore plus difficile, elles semblaient même couler comme un liquide visqueux, grimpant sans limites définies des cols étroits et de fortes pentes chaotiques. Les estimations du temps qu'il leur faudrait pour atteindre Vox ont encore été revues à la baisse.

Les quelques personnes que j'ai croisées ce soir-là débordaient d'émotions contradictoires – il me semblait que leurs visages luisaient comme des torches – et je m'en suis éloigné aussitôt. J'avais commencé à comprendre ce que voulait dire Allison quand elle parlait de folie collective. Le Coryphée ne partageait pas seulement l'euphorie. La peur couvait dans le collectif voxais comme un feu dans une veine de charbon, trop

forte pour être complètement étouffée. Je suis passé à côté d'un ouvrier de maintenance dont le visage rayonnait littéralement d'angoisse, halo hérissé de peur et d'effroi. Je l'ai sentie moi-même, pression aussi légère et aussi tenace que le battement de mon cœur : l'envie d'une existence meilleure, plus vaste, sur fond de soupçon que ce qui arrivait du désert antarctique pouvait bien n'être qu'une mort rapide et désagréable.

À mon retour, Allison n'était plus ni endormie ni seule. Isaac Dvali était avec elle.

Je savais qu'Isaac avait guéri miraculeusement et qu'il était devenu un héros en souscrivant aux prophéties voxaises. On voyait son portrait partout dans Centre-Vox. Mais il était venu sans ses gardiens et il souriait à Allison, qui me souriait. « On peut parler ! » m'a-t-elle lancé.

Ce qui ne rimait à rien. J'ai dévisagé Isaac. À mes yeux, il semblait doré, comme la peinture d'un saint médiéval. Plus subtilement, je voyais des traces du traumatisme qui l'avait façonné, des étincelles dans son aura... Isaac était une mosaïque de verre coloré, scintillant sous l'effet d'énergies inattendues. Je lui ai demandé ce qu'il voulait.

« Laissez-moi vous expliquer », a-t-il répondu.

Sandra et Bose

Tremblante d'angoisse, Ariel Mather marchait de long en large dans sa chambre de motel. Elle avait commencé par vouloir aller chercher Orrin (« *Tout de suite !* »), mais Bose l'avait convaincue de rester, au moins le temps d'expliquer ce qui s'était passé. Sandra s'assit sur le lit défait pour écouter avec attention, ne disant pas grand-chose, laissant la crise se dérouler autour d'elle.

« Vous êtes allés manger, souffla Bose.

— Ouais, au café-restaurant, on a pris des hamburgers. Ça vous aide de savoir ça ?

— Comment se sentait Orrin, ce matin ?

— Plutôt bien, j'imagine, pour quelqu'un qu'on avait drogué hier soir.

— D'accord, il était de bonne humeur. De quoi vous avez parlé ?

— Surtout de ce qui s'était passé depuis qu'il est parti de Raleigh. De son arrivée à Houston et de son embauche par ce Findley. Je lui ai demandé pourquoi il avait voulu partir de chez nous, déjà, j'avais fait quelque chose de mal ? Il était malheureux ? Il a répondu que non et qu'il s'excusait de m'avoir fait m'inquiéter autant. Il m'a dit qu'il avait juste eu l'impression d'avoir des affaires à régler à Houston.

— Quelles affaires ?

— Je lui ai posé la question, mais il n'avait pas envie de répondre. Je n'ai pas insisté, je croyais que tout était terminé, maintenant. On rentrait chez nous... c'est ce que je *croyais*.

— De quoi d'autre avez-vous discuté ?

— Du temps. De cette foutue chaleur. Il peut faire chaud, à Raleigh, mais le Texas ! Franchement, je me demande pourquoi des gens y habitent. À part ça, pas grand-chose. Pendant le

repas, Orrin a gardé ses carnets sur ses genoux, les calepins miteux que vous lui avez rendus hier, vous savez.

— Il en a parlé ?

— Il m'a montré deux ou trois pages ce matin, mais tout intimidé. Il y a des mots là-dedans que j'aurais pas cru qu'il connaissait... des mots que *moi* je ne connais pas. Je lui ai demandé si c'était lui qui avait écrit ça. Plus ou moins, qu'il m'a répondu. Je lui ai demandé comment on pouvait *plus ou moins* écrire quelque chose... le stylo, il le tenait ou pas ? Il m'a dit que oui. Et il y avait quelqu'un avec lui à ce moment-là ? Non, il a répondu. Alors c'est toi qui les as écrits, j'ai dit. Quoi qu'ils veuillent dire. Il m'a dit que c'était juste une histoire. Mais ça, j'en sais rien, vu comme il s'accroche à ces pages. Pourquoi ? Ça a un rapport, qu'il se soit enfui ?

— Je ne sais pas, a reconnu Bose. Qu'est-ce qui s'est passé, après le repas ?

— Il m'a demandé de l'argent de balade.

— De balade ?

— C'est comme ça qu'on l'appelait à Raleigh. Orrin faisait des petits boulots pour aider à payer le loyer, mais il n'avait pas d'argent à lui, en général, alors je lui donnais quelques billets le samedi, pour qu'il puisse s'acheter un truc au magasin, aller à la piscine ou manger au McDo. Il n'aimait pas s'éloigner de la maison sans argent dans la poche. » Ariel arrêta d'arpenter la pièce et secoua la tête. « Je lui ai donné quarante dollars pour lui faire plaisir. Je ne pensais pas qu'il allait se tirer avec. On fait quoi avec quarante dollars dans une grande ville comme ça ? Après manger, on est rentrés vous attendre dans la chambre. Ensuite, il a dit : Ariel, je vais à la réception faire de la monnaie pour le distributeur de Coca. J'ai répondu que je lui donnerai des pièces. Il a dit que non, que je lui avais déjà donné de l'argent, qu'il voulait changer un billet. Au bout de vingt minutes, il n'était toujours pas revenu, alors je suis allée le chercher. Il n'était pas au distributeur de boissons et je ne l'ai pas trouvé à la réception non plus. Le réceptionniste m'a dit qu'il avait vu Orrin attendre à l'arrêt du bus de la ligne municipale, sur la route.

— Le bus qui va dans quelle direction ? demanda Bose.

- Va falloir demander au réceptionniste.
- Orrin était seul, ou avec quelqu'un ?
- Le type n'a parlé de personne d'autre. »

Sandra attendit pour prendre la parole que Bose ait obtenu d'Ariel toutes les informations qu'elle était capable de fournir : « J'ai deux questions, si vous permettez. »

Bose sembla surpris. Ariel soupira d'un air impatient, mais hocha la tête.

« La dernière fois qu'on a discuté, vous nous avez dit qu'Orrin était doux et qu'il ne ferait jamais de mal à personne. Vous vous souvenez ? »

Les lèvres d'Ariel se crispèrent. « Bien sûr que je m'en souviens.

— Mais quand il a essayé de quitter le State Care, il s'est battu avec l'aide-soignant qui essayait de le retenir.

— Mensonge.

— Peut-être, mais le lendemain, l'aide-soignant portait un pansement. D'après lui, Orrin l'a mordu.

— Je ne prendrais rien de ce que racontent ces gens pour argent comptant. Vous n'aviez pas dit que vous aviez démissionné ?

— Tout à fait. Je ne travaille plus là-bas. Je voulais juste éclaircir ce point. »

Ariel marcha encore quelques instants de long en large avant de répliquer : « Personne n'est parfait, docteur Cole. Je vous ai dit qu'Orrin était doux et c'est la vérité. J'ai peut-être un peu exagéré la dernière fois qu'on a parlé, mais vous travailliez pour ceux qui l'avaient enfermé, je ne voulais rien dire qui puisse aggraver son cas.

— Aggraver comment ?

— Orrin s'est un peu battu dans son enfance. Il met du temps à s'énervier, docteur Cole, et il déteste les bagarres, mais ça veut pas dire qu'il s'est jamais bagarré. Les gamins du voisinage l'embêtaient, l'injuriaient et tout. En général, Orrin s'enfuyait, mais de temps en temps, il perdait patience. »

Sandra et Bose échangèrent un regard. « C'est arrivé souvent ? demanda ce dernier à Ariel.

— Oh, je ne sais pas. Peut-être une ou deux fois par an quand il était plus jeune.

— Il y a eu des occasions où ça a été grave ? Où soit il a été blessé, soit il a blessé quelqu'un ?

— Non...

— Tout ce que vous pourrez nous dire nous aidera peut-être à le retrouver.

— Je ne vois pas comment. » Un silence. « Bon, un jour, il a frappé le petit Lewisson assez fort pour qu'il ait besoin de se faire recoudre l'arcade. Sinon, c'était juste des petites bagarres. Peut-être un ou deux yeux au beurre noir. Des fois, c'est Orrin qui s'en sortait le plus mal. Des fois non. » Elle ajouta ensuite : « Il avait toujours honte, après.

— D'accord. Merci. Vous vous souvenez si Orrin a parlé d'autre chose, ce matin ? N'importe quoi, même si ça n'a pas l'air important.

— Non. Juste du temps, comme j'ai dit. Les prévisions météo de la radio l'ont intéressé, au restaurant. Elles annoncent de fortes pluies pour ce soir. Ça l'a excité. "Je pense que c'est pour ce soir", qu'il a dit. "C'est le grand soir."

— Une idée de ce qu'il voulait dire par là ?

— Eh bien, il a toujours aimé les tempêtes. Le tonnerre et tout. »

Bose convainquit Ariel de rester dans la chambre, « sinon je vais me retrouver à devoir vous chercher aussi ». Et Ariel s'était suffisamment calmée pour voir que cela valait mieux.

« Mais vous m'appellez, d'accord ? Dès que vous savez quelque chose ?

— Je vous appellerai qu'on sache quelque chose ou pas. »

Bose alla ensuite discuter quelques minutes avec le réceptionniste. Celui-ci lui apprit qu'il avait vu Orrin attendre le bus qui allait au centre-ville. Qu'il ne l'avait pas vu monter dedans, non, qu'il avait juste remarqué un type maigre en jean déchiré et tee-shirt jaune attendre debout au soleil au bord de la route. « C'est chercher le coup de chaleur, par un temps pareil, si vous voulez mon avis. Ces bus-là ne passent que tous les trois quarts d'heure. »

« Donc, on fait quoi ? demanda Sandra à Bose quand il revint.

— Ça dépend. Tu veux rester ici avec Ariel, peut-être ?

— Peut-être pas.

— Je pense à deux ou trois endroits où on pourrait le chercher.

— Tu veux dire que tu sais où il est allé ?

— J'ai mon idée », répondit Bose.

Récit d'Allison

Isaac Dvali a expliqué de quelle manière il avait coupé la surveillance du Réseau. Assis sans bouger, Turk nous observait avec méfiance, Isaac et moi.

« C'est vrai », ai-je dit ensuite avant de raconter le reste de l'histoire : j'avais discuté avec Isaac quelques jours plus tôt, il était au courant de notre plan et (du moins pour le moment) le Réseau n'entendait pas le moindre mot de notre conversation.

Je n'ai été certaine qu'il me croyait qu'en le voyant se lever et s'approcher de moi : nous avons échangé un regard, notre premier regard sincère depuis que nous avons commencé à préparer notre évasion. Puis, dans les bras l'un de l'autre, nous avons essayé de dire tout ce que nous voulions dire, ce qui n'a guère donné qu'un galimatias de joie et de tristesse. Mais les mots importaient peu. Il me suffisait de pouvoir le serrer contre moi sans avoir à en faire un mensonge. Ma main a alors effleuré le nœud sur sa nuque : une portion de peau parcheminée, une bosse de chair. Il a tressailli et nous nous sommes détachés l'un de l'autre.

Il s'est tourné vers Isaac. « Merci de l'avoir fait...

— Pas de quoi.

— ... mais c'est un peu déroutant. J'ai connu Isaac Dvali dans le désert d'Équatoria. Tu lui ressembles, compte tenu de ce qui s'est passé, et je sais qu'on t'a reconstruit à partir du corps d'Isaac. Mais tu dois être en grande partie purement Vox. Et pour être honnête, tu ne parles pas vraiment comme l'Isaac que j'ai connu.

— Je ne suis *pas* l'Isaac que vous connaissiez. Il n'existe pas de mots pour ce que je suis. »

Turk le regardait avec une attention caractéristique du Réseau, lisait les signes invisibles. « Ce que je veux dire, c'est

que je ne comprends pas ce que tu fais ici. Je ne sais pas ce que tu veux. »

Le sourire d'Isaac a disparu et une lumière froide est apparue dans son regard, une lumière que même moi, je voyais. « Ce que je *veux* n'a pas d'importance. Ça n'en a jamais eu ! Je n'ai pas demandé à ce qu'on m'injecte de la biotechnologie des Hypothétiques quand j'étais dans le ventre de ma mère. Ni à passer dans l'Arc temporel, ni à être ramené à la vie quand j'étais convenablement mort. Ce que je *voulais* n'a jamais été pertinent. Et ne l'est toujours pas. Mes fonctions neurales sont partagées avec des processeurs intégrés au Réseau. Je suis enchaîné à Vox, je ne peux pas exister sans lui, et Vox ne va pas tarder à se faire dévorer par quelque chose... d'incompréhensible. » Il a fait un effort visible pour se contrôler. « Les Hypothétiques se fichent de quelque chose d'une brièveté aussi absurde qu'une existence humaine. C'est le Coryphée qui les intéresse. Quand leurs machines arriveront à Vox, elles absorberont le Coryphée et désassembleront Centre-Vox. Rien de ce qui est humain ne survivra.

— Comment le savez-vous ? ai-je demandé.

— Je ne peux pas parler aux Hypothétiques – je ne suis pas ce que croit Oscar –, mais j'entends leur tic-tac dans le noir. Pas leurs pensées... leurs *appétits*. » Son visage s'est détendu et il a fermé les yeux... pour écouter, peut-être. Il a ensuite secoué la tête en regardant Turk. « Vous étiez là quand je souffrais. Et pas parce que vous me preniez pour un dieu. Ou que vous pensiez pouvoir vous servir de moi. Pas comme ces médecins qui veillaient sur moi comme des corbeaux sur une charogne.

— Ce n'est pas grand-chose, a dit Turk.

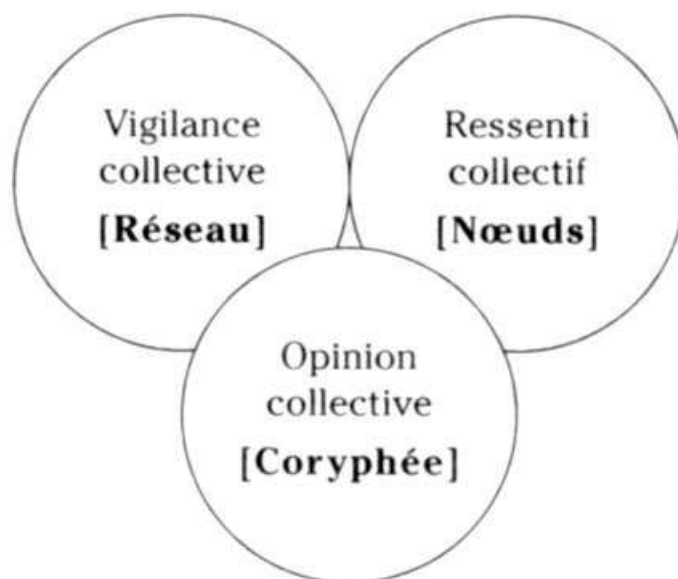
— Si vous pouvez vous en sortir, je veux vous aider. Ça non plus, ce n'est *pas grand-chose*.

— Et vous ? » ai-je demandé.

Un vague sourire lui est revenu aux lèvres, mais rempli d'amertume. « Si je ne peux pas partir, j'arriverai éventuellement à me cacher. Je suis en train d'essayer de créer un espace protégé à l'intérieur du Réseau. Pas pour mon corps, pour mon *moi*. J'ai l'intention d'essayer. Mais les Hypothétiques sont très puissants. Et le Coryphée... le Coryphée est fou. »

Le Coryphée est fou.

En tant que Treya, je n'avais pas beaucoup réfléchi au Coryphée. Peu d'entre nous y réfléchissaient. C'était une abstraction, un nom pour les processeurs invisibles qui faisaient silencieusement l'intermédiaire entre le Réseau et le nœud. Nos professeurs nous avaient montré un diagramme explicatif :



et nous n'avions jamais voulu ou eu besoin d'en savoir davantage. C'était un système stable, autoprotecteur, autonome, et qui fonctionnait parfaitement depuis cinq siècles. Quelle signification pourrait donc avoir de dire que le Coryphée avait perdu la raison ?

Le problème, c'était les prophéties voxaises. Nos fondateurs les avaient inscrites comme des axiomes immuables dans le Coryphée, comme des vérités intégrées qu'on ne discuterait ou réévaluerait jamais. Cela n'avait pas eu d'importance quand l'extase avec les Hypothétiques était un but distant dont nous approchions à petits pas. Mais le problème se posait à présent brutalement. Les prophéties s'étaient heurtées à la réalité et la conclusion évidente – qu'elles pouvaient être fausses – était une possibilité que le Coryphée avait interdiction d'envisager.

Ce conflit se déroulait dans les systèmes de surveillance et d'infrastructure qui liaient nos vies à notre technologie, il se

déroulait dans les interfaces limbiques et les émotions personnelles de quiconque portait un nœud. « Ce qui le rend particulièrement dangereux, a dit Isaac, c'est qu'on ne peut pas prédire le résultat. La conséquence la plus probable est une tendance asymptotique vers un comportement autodestructeur dans les aspects organiques comme dans les aspects inanimés du système. » Il a ensuite ajouté : « Ça se produit déjà... plus vite que je m'y attendais. »

Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là, question que j'ai ensuite regrettée.

« Nous sommes à quelques jours de la fin de Vox. Nous n'avons donc pas besoin de nourriture excédentaire. Ni de personnes excédentaires, si elles ne veulent pas faire partie du processus. » Il a détourné le regard, comme s'il ne pouvait supporter de croiser le nôtre. « Le Coryphée est en train de tuer les derniers Fermiers. »

J'ai refusé d'y croire sans preuve. Aussitôt Isaac parti, je suis montée par transport vertical sur l'une des hautes tours, où j'ai trouvé une fenêtre panoramique. Il faisait nuit, mais le ciel était d'une transparence inhabituelle et la lune brillait au nord sur l'horizon.

Les Fermiers avaient vécu dans les espaces creux sous les îles périphériques de l'archipel de Vox. Ils étaient environ trente mille avant la rébellion, moins nombreux après, mais au moins la moitié.

Il n'en restait aucun.

Les îles périphériques coulaient. Le Coryphée avait rompu leurs amarres avec l'île centrale et ouvert leurs anciens accès à la mer.

Les Fermiers qui avaient survécu à l'inondation, peut-être en gagnant les plus hauts niveaux de leurs enclaves, mouraient sous mes yeux. La mer de Ross engloutissait les îles en grandes remontées d'écume violette. Des geysers jaillissaient des points d'accès et des ponts sectionnés. Des falaises de granit recouvert de sel se hissaient toutes dégoulinantes de la mer toxique, puis pivotaient et repassaient définitivement sous la surface en

laissant derrière elles des résidus huileux et les branches entremêlées de forêts mortes.

Je suis restée presque une heure à regarder, tellement bouleversée que je n'arrivais même pas à pleurer.

Sandra et Bose

Bose la fit passer devant l'immeuble dans lequel Orrin avait loué une chambre, cinq étages sans ascenseur dans un quartier de la ville qu'on traversait portières verrouillées, des fenêtres comme des yeux fermés sur l'indifférence maussade de la rue accablée de chaleur, un porche jonché de seringues brisées. Là-haut, se dit Sandra, dans une de ces chambres, durant les longs après-midi qui précédaient son service de nuit, Orrin avait dû patiemment remplir ses carnets, page après page, jour après jour. « Tu crois qu'il est revenu ici ?

— Non. Mais je ne sais pas trop si Orrin connaît bien le reste de la ville. Il a quarante dollars en poche et je ne pense pas qu'il ait jamais hélé un taxi de sa vie. Il prend les transports en commun et il pourrait avoir décidé de rester sur l'itinéraire qu'il connaît.

— Itinéraire qui mène où ?

— À l'entrepôt de Findley », répondit Bose.

Ils suivirent donc les itinéraires des bus qu'Orrin aurait pris pour aller travailler, des rues brûlantes encombrées de circulation sous un ciel assombri par les cumulonimbus. La lumière de l'après-midi faiblissait quand Bose pénétra dans une zone industrielle constituée de bâtiments de plain-pied entourés de pelouses jaunes sans vie, ceux de petits fabricants ou de distributeurs régionaux qui ne semblaient pas particulièrement prospères.

Il se gara sur le parking d'une station-service mitoyenne d'un café où on vendait des beignets. « On est près de l'entrepôt ? demanda Sandra.

— Assez. »

Bose proposa de prendre un café. Le restaurant, si Sandra pouvait le gratifier de cette appellation, contenait une dizaine de

petites tables, toutes inoccupées. Il y avait de la poussière sur l'appui des fenêtres et le linoléum vert s'écaillait sous les plinthes, mais au moins l'endroit était-il climatisé. « On ferait mieux de manger un morceau, dit Bose. On risque de rester là un bout de temps. » Sandra finit par emporter un muffin et un café à une table en coin de laquelle elle voyait la rue, avec de l'autre côté la longue rangée de bâtiments anonymes sous le ciel menaçant. L'un d'eux était-il l'entrepôt de Findley ?

Bose secoua la tête. « Il est dans la rue perpendiculaire et à deux intersections, mais l'arrêt de bus le plus proche est juste en face, tu le vois ? »

Un panneau rouillé fixé à un réverbère, un banc en béton recouvert de vieux graffitis. « Oui.

— Si Orrin vient en bus, c'est là qu'il descendra.

— Donc on va juste l'attendre ici ?

— Toi, oui. Moi, je vais faire un tour en voiture dans le quartier au cas où il soit déjà arrivé, même si j'en doute. À mon avis, il n'arrivera pas avant la nuit tombée.

— Tu te bases sur quoi, ton intuition ?

— Tu as fini de lire le document d'Orrin ?

— Pas tout à fait. Pas encore.

— Tu l'as sur toi ?

— Une sortie imprimante. Dans mon sac.

— Finis-le, d'accord ? On en parle à mon retour. »

Elle lut donc pendant que Bose parcourait les rues et il ne lui restait plus que quelques pages quand il revint sur le parking. Il se gara derrière la benne à ordures du restaurant afin que l'automobile soit moins visible depuis la rue – acte de prudence ou de paranoïa, se dit-elle. « Tu as trouvé quelque chose ? l'interrogea-t-elle quand il entra.

— Rien. » Il commanda un autre café et un sandwich, puis Sandra l'entendit demander à la vendeuse : « Ça vous dérange si on reste encore un peu ?

— Restez autant que vous voudrez, répondit la femme. On a surtout du monde de midi à trois heures, après, c'est presque uniquement du drive-in. Faites comme chez vous, du moment que vous consommez un peu de temps en temps.

— Il y aura un pourboire pour vous si vous laissez une cafetière sur le feu.

— On n'a pas le droit d'accepter de pourboires pour le service au comptoir.

— Je ne le dirai à personne », promet Bose.

La vendeuse sourit. « On dirait qu'il commence à pleuvoir. On est mieux à l'intérieur. »

Sandra vit les premières grosses gouttes s'écraser sur la vitrine. Quelques instants plus tard, l'eau lessivait le verre en rideaux tremblotants. La pluie rebondissait sur l'asphalte fumant du parking et l'odeur d'air tiède et humide passa sous la porte.

Bose déballa son sandwich. « Tu as fini l'histoire d'Orrin ?

— Presque.

— Tu comprends pourquoi je pense qu'il va venir ici ? »

Elle hocha la tête avec hésitation. « Orrin, ou celui qui a écrit ça, sait manifestement deux ou trois trucs sur la famille Findley. Vrais ou pas, c'est une autre histoire.

— Je m'inquiète davantage de ce qui se passe dans la tête d'Orrin que de ce qui est vrai. Tu te souviens de ce qu'il a dit à Ariel ? "C'est le grand soir."

— Il a des affaires à régler. C'est ce qu'il croit, du moins.

— Exact. Par contre, il ne sait pas que Findley et ses acolytes sont sur le pied de guerre. Il y a des voitures de compagnies de sécurité garées tout autour de l'entrepôt.

— Des compagnies de sécurité ? Genre Brinks ?

— Non, pas comme Brinks. Ces types-là n'ont pas d'assurance légale et ne font pas de publicité. »

Sandra frissonna et mit cela sur le compte de l'humidité soudaine.

Dehors, sous les flots de pluie, un bus municipal s'arrêta. Une flaque s'était formée autour d'une bouche d'égout obstruée et les roues du véhicule éclaboussèrent les trois cols bleus indifférents qui attendaient. Ils montèrent. Personne ne descendit. Le bus repartit.

« Orrin pourrait prendre un mauvais coup, dit-elle.

— Dès qu'on le voit, on le ramène à Ariel et on s'assure qu'ils quittent la ville, elle et lui. Ça, c'est le plan. Si Orrin nous échappe, on ne peut vraiment pas faire grand-chose. »

Le vent forçait. Il n'y avait qu'un arbre dans toute la rue, un jeune arbre grêle sur la pelouse qui longeait le trottoir, et il penchait dans la tempête comme un retraité arthritique. La vitrine du restaurant vibrail.

Sandra s'aperçut qu'elle repensait à la cicatrice sur le ventre de Bose et à la mort de son père en Inde. « Ces voleurs qui sont entrés chez ton père, à Madras... »

Il la regarda d'un air surpris. « Oui, quoi ?

— Qu'est-ce qu'ils cherchaient ?

— Pourquoi tu veux savoir ?

— Par curiosité. » J'y ai le droit, pensa Sandra.

Un silence. Puis : « Tu as sans doute deviné. Ils voulaient les drogues.

— Quel genre de drogues ?

— Précisément le genre auquel tu as l'air de penser. Les médicaments martiens.

— Parce que ton père n'était pas juste ingénieur, il avait des liens avec les Quatrièmes Âges.

— Il méprisait ceux qui ne s'intéressaient qu'à la longévité. Il détestait ce mot. Il disait que ce qui comptait, ce n'était pas la longévité mais la maturité.

— Ta mère le savait ?

— C'est elle qui l'avait recruté.

— Je vois. Donc, ta cicatrice...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— J'ai suivi des cours d'anatomie, en fac de médecine. Soit le couteau qui t'a ouvert le ventre faisait moins de deux centimètres de long, soit il t'a endommagé des organes vitaux. Ce n'est pas une blessure à laquelle on survit, en général, surtout s'il faut attendre les secours. »

Elle était tellement habituée au calme perpétuel de Bose qu'elle fut surprise quand il fuit son regard. « C'est ma mère qui a décidé », finit-il par répondre.

Sandra était parvenue à cette conclusion la veille au soir, mais trouva un peu choquant d'entendre Bose la confirmer. « Qui a décidé de t'administrer le traitement martien, c'est ça ?

— En dernier recours. Pour me sauver la vie. Ça a été une décision extrêmement controversée, parmi les personnes au courant. Mais je n'ai pas eu le choix, j'étais dans le coma, à ce moment-là. »

Une technologie cellulaire mise au point par les Martiens à partir d'échantillons des débris des Hypothétiques, cultivée dans des bioréacteurs et injectée dans son corps détérioré. Qui le réparait, qui fonctionnait encore à présent en lui... Elle se souvint de ce qu'il lui avait dit seulement deux matinées plus tôt. *Une fois que la biotech s'infiltre dans tes cellules, elle n'en ressort jamais. Certains ne supportent pas cette idée.*

Le corps qu'elle avait touché : pas complètement humain.

« C'est pour ça que tu t'intéresses tant aux importations de Findley.

— Findley et ceux pour qui il travaille corrompent et dégradent quelque chose qui pourrait être vital pour notre avenir à tous. Ce ne sont pas des criminels ordinaires. Ils sont du genre à commettre des meurtres. Pas pour vivre quelques années de plus, ce qui pourrait se comprendre, mais pour le privilège de vendre cette prolongation.

— Comme les gens qui ont tué ton père.

— Exactement. »

Une nouvelle bourrasque de pluie frappa la vitrine. Les réverbères s'étaient allumés, série de halos jaunes. Bose tendit la main pour toucher celle de Sandra, mais la jeune femme se déroba sans réfléchir.

Récit de Turk

1

Isaac Dvali nous a rendu une nouvelle visite avant le jour prévu pour notre évasion. Comme la fois précédente, il nous a cachés aux capteurs intégrés du Réseau, mais je me suis demandé s'il ne restait pas un dispositif de surveillance en service, à savoir mon propre nœud. Si le Coryphée voulait savoir ce qui se passait, ne lui suffisait-il pas de regarder par mes yeux ?

« Ne commettez pas l'erreur de prendre le Coryphée pour une personnalité, a dit Isaac. Ce n'en est pas une. Et il ne peut pas faire ce que vous évoquez.

— Quand même... il est dans ma tête.

— Pas pour vous espionner. La vigilance est une fonction du Réseau. Le Coryphée essaiera d'influencer vos émotions et vos opinions inconscientes, mais il n'est pas encore complètement connecté. Pour l'instant, il ne peut pas agir, sinon par l'intermédiaire d'autres personnes. S'il veut vous parler, il devra se servir de la voix de quelqu'un d'autre.

— Tu crois qu'il voudrait ? Qu'il voudrait me parler ?

— Je crois qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous empêcher de partir. »

Nous avons mis la dernière touche à nos plans, si simples étaient-ils. Allison et moi gagnerions séparément le niveau qui hébergeait les avions militaires. Il nous faudrait l'un des plus gros pour atteindre l'océan Indien et franchir l'Arc sans ravitaillement en carburant. Personne ne garderait le niveau – les sentinelles ne servaient pas à grand-chose dans une communauté étroitement connectée au Réseau –, mais le hasard voudrait peut-être qu'il y ait des civils ou des techniciens

présents et qu'ils essayent d'intervenir, surtout si le Coryphée comprenait nos intentions. Une fois à bord, j'essaierais de faire sortir l'avion, et si j'y parvenais, il devait être possible ensuite de l'isoler (et mon nœud avec) de tout signal en provenance de Centre-Vox.

Pendant ce temps-là, Isaac nous protégerait de l'attention du Coryphée. Il restait à voir s'il avait assez d'influence pour faciliter notre évasion, mais au moins augmenterait-il nos chances.

Isaac se leva pour partir. Il hésita sur le seuil, enfant fragile autant que monstre lumineux, et demanda d'un ton presque mélancolique si nous avions d'autres questions. J'ai répondu non, Allison a secoué la tête.

« Soyez prudent, a-t-il dit en m'observant. Plus le nœud s'incruste en vous, mieux le Coryphée vous connaît. À un certain niveau, il négocie déjà avec vous. Il vous proposera tôt ou tard quelque chose que vous voulez. Et que vous aurez peut-être du mal à refuser. »

Dans le temps qu'il nous restait, je me suis entraîné avec les jouets-Réseau d'Oscar pour me rassurer sur mes capacités à en obtenir au moins neuf fois sur dix une réaction appropriée. Les surfaces de contrôle par Réseau de notre domicile (canaux vidéo, réglages de température, etc.) ne me posaient déjà plus vraiment de problèmes. Un avion militaire était nettement plus compliqué, mais n'exigeait guère de son pilote qu'une déclaration fiable d'intention. Je me pensais juste assez bon pour cela.

J'ai pris quelques heures de sommeil tandis qu'Allison surveillait les canaux vidéo. Le massacre des Fermiers l'avait mise d'humeur sombre et très méfiante. Les informations ont signalé quelques légers actes de violence partout dans Centre-Vox : une femme s'était suicidée en se jetant du haut de l'enceinte d'un niveau résidentiel. Un homme avait poignardé sa fille en bas âge avec un couteau de cuisine. Des vagues d'émotions contradictoires se propageaient presque trop rapidement pour que le Coryphée les identifie et les étouffe. Et il

y a eu des nouvelles encore pires. Allison est venue me réveiller dans la chambre : « Il faut que tu voies ça. »

Je l'ai suivie. Elle voulait me montrer une vidéo tournée pendant un récent survol des machines des Hypothétiques. Au début de la séquence, celles-ci glissaient dans une vallée glaciaire sèche qui conduisait à la mer de Ross. Elles s'étaient rapprochées depuis la veille, bien entendu, mais je n'ai rien remarqué d'autre. L'angle de vision se modifiait peu à peu au fur et à mesure du cercle que le drone décrivait à distance de sécurité. Je me suis demandé ce que je devais chercher... puis cela m'a sauté aux yeux. Soudain, les structures des Hypothétiques se sont mises simultanément à se déformer et à se dissoudre.

Il n'est presque aussitôt plus resté sur le sol qu'un épais brouillard gris. La caméra a zoomé jusqu'à ce qu'il remplisse l'écran et apparaisse comme un grouillement granuleux de petits objets. En me servant de mes capacités Réseau pour superposer une échelle en unités métriques, j'ai vu que les objets avaient tous la même taille : un peu plus d'un centimètre sur leur axe le plus long.

Cela n'a fait que confirmer ce que je savais déjà : il s'agissait des mêmes papillons cristallins qui s'étaient agglutinés sur l'expédition d'avant-garde dans le bassin de Wilkes, mais en nombre considérablement plus élevé. Les machines des Hypothétiques avaient dû convertir la totalité de leur masse sous cette forme.

Le grouillement nébuleux se déplaçait comme une pointe de flèche en direction de la mer.

« Voilà comment ils arriveront », a dit Allison. Avec un regard qui signifiait : *il faut partir TOUT DE SUITE.*

2

Nous avons décidé de nous rendre séparément aux quais aériens. Allison avait établi un itinéraire qui évitait les quartiers les plus peuplés et elle est partie avant que l'éclairage des couloirs remonte à l'équivalent du plein jour. Le plan prévoyait que je la suive quelques minutes plus tard, histoire de conserver

une certaine distance physique entre nous et d'endormir les soupçons que le Coryphée pourrait commencer à nourrir.

Mais peu après son départ, la porte a sonné. Je l'ai ouverte sur Oscar qui souriait d'un air nerveux. « Vous permettez que j'entre ? » a-t-il demandé, et je n'ai pas pu refuser.

Sur Terre, du moins dans mon enfance, j'avais entendu parler de poissons qui luisaient dans la mer, un phénomène appelé bioluminescence. Avec ma perception améliorée par le Réseau, il y avait un peu de cela dans le visage d'Oscar : un léger halo d'euphorie, tempéré par des éclairs de fatigue et de doute réprimé, avec tout en dessous un frémissement indigo de soupçon, aussi régulier qu'un battement de cœur.

Bien entendu, j'étais tout aussi transparent pour lui. C'était davantage du décryptage d'humeur que de la télépathie, mais il s'apercevrait malgré tout que je lui mentais. J'ai espéré que les troubles émotionnels que je n'arrivais pas à dissimuler passeraient pour une réaction normale à la crise.

« Treya est là ? a-t-il demandé.

— Non. Je ne sais pas quand elle rentrera.

— Excusez-moi. Je veux vous inviter... tous les deux. Venez chez moi, s'il vous plaît, monsieur Findley. Avec Treya. Ma famille est là. » Il rayonnait d'une sincérité vive mais superficielle, à la manière d'un poêle à bois qui irradie de la chaleur. « Nous arrivons au point culminant de cinq siècles d'histoire. Vous ne devriez pas rester seuls à un moment pareil.

— Merci, Oscar, mais non. »

Il m'a lancé un regard pénétrant. « Dommage que vous n'ayez pas décidé plus tôt de vous joindre au Réseau. Vous êtes très proche, mais je pense que vous n'arrivez toujours pas à comprendre la chance que vous avez, celle que nous avons tous, d'être en vie à ce moment de l'histoire.

— Je comprends, ai-je dit. Et je vous remercie de votre proposition. Mais je préfère affronter ça seul. »

C'était un mensonge. Pire, une erreur. Il *a su* que je mentais et le soupçon a aussitôt germé en lui. « Je peux vous parler, juste un moment ? »

Voilà pourquoi j'ai dû le prier de s'asseoir. Pendant qu'il rassemblait ses pensées, je me suis rappelé que je ne pouvais

pas le tromper (lui ou le Coryphée) avec une contrevérité flagrante, j'avais été stupide d'essayer. Le mieux était de dire la vérité... de manière sélective.

« Certains d'entre nous, dans la classe des managers, ont douté de vous, a-t-il fini par dire. Quand vous vous êtes fait opérer, la plupart de ces voix ont été réduites au silence. Et maintenant qu'il ne reste plus que quelques heures avant les... *les événements finaux*, ça n'a plus d'importance. Mais au fil du temps, j'en suis venu à me considérer comme votre ami. » (Il croyait à ce qu'il disait.) « Et en tant qu'ami, j'ai pris plaisir à observer votre évolution vers un véritable alignement avec Vox. Vous y êtes presque. C'est absolument flagrant. Mais vous vous obstinez à hésiter, presque comme si vous aviez peur de nous. » Il a incliné la tête. « Vous avez *peur* de nous ? »

La vérité. « Oui.

— Vox est un régime, mais aussi un état d'esprit. Vous le ressentez, n'est-ce pas ? »

Il établissait une différence entre *comprendre* et *ressentir*, entre le fait et la manière dont je le vivais. « Je le ressens. » C'était aussi la vérité. Je le sentais à cause de ce qui se passait à l'intérieur de ma tête. Les médecins m'avaient parlé d'une partie de mon cerveau, appelée cortex préfrontal médian, qui ne faisait pas à proprement parler partie du système limbique. Cette partie qui modulait le jugement moral serait la dernière que le nœud atteindrait et manipulerait. « Ça me donne l'impression de... eh bien, d'être devant la porte d'une maison un soir d'hiver. Il y a des gens à l'intérieur, et d'une certaine manière, ils font partie de ma famille... »

L'image a plu à Oscar, qui a souri d'un air radieux.

« Mais je ne peux m'empêcher de penser que je n'y serais pas le bienvenu. Parce que ces gens sauront ce que je suis.

— Et qu'est-ce que vous êtes ?

— Différent. Étranger. Laid. Odieux.

— Différent par votre passé, mais d'aucune manière qui compte.

— Là, vous vous trompez, Oscar.

— Ah oui ? Vous ne pourrez en être sûr qu'en nous laissant vous connaître.

— Je ne veux pas qu'on me connaisse.
— Quoi que vous nous cachiez, je vous promets que ça ne fera aucune différence pour Vox.
— Oscar, je vous dis que je ne suis pas innocent.
— Aucun de nous ne l'est.
— Je suis un meurtrier », ai-je dit.
Tout était vrai.

L'homme en feu dans son aura de flammes bleues :

Je l'ai tué parce que j'étais en colère et humilié, ou peut-être simplement parce qu'une tempête balayait Houston suite à une vague de chaleur record. Peut-être ne servait-il à rien de chercher une explication.

Dans le noir, alors que la pluie huileuse tombait à torrent des toits et dévalait les gouttières, je marchais dans une ruelle déserte avec un bidon d'alcool méthylique à l'intérieur d'un sac en plastique. J'avais dans la poche droite une boîte d'allumettes, elle aussi enveloppée de plastique, et au cas où, un briquet à gaz certifié waterproof par le vendeur.

J'avais dix-huit ans. J'étais venu en bus de la banlieue où je vivais avec mes parents, en prenant trois correspondances. Le dernier bus ne contenait que deux ou trois travailleurs de nuit à la mine renfrognée et j'ai espéré avoir moi aussi l'air d'un malheureux ouvrier trempé payé au salaire minimum. Le bus a tourné et viré dans une zone industrielle aussi sinistre qu'une prison. Je suis descendu et resté un moment sous le panneau de l'arrêt de bus, seul. Le bus a lourdement tourné au coin en crachant des vapeurs de diesel. La rue était à présent déserte. L'entrepôt qui abritait les activités criminelles de mon père se trouvait deux intersections plus loin.

Je ne savais pas grand-chose des affaires de mon père, à part qu'elles provoquaient des disputes entre mes parents d'aussi loin que je m'en souviens. J'avais passé une partie de mon enfance à Istanbul, où nous avons vécu six ans – d'où ce surnom de Turk pour mes amis. À Istanbul comme à Houston, nous résidions dans un quartier agréable et mon père travaillait dans des parties moins reluisantes de la ville. Ma mère, originaire d'une famille baptiste louisianaise, ne s'était jamais

habituée aux mosquées, aux burqas..., même si Istanbul était cosmopolite et que nous habitions un secteur occidentalisé. J'ai cru un temps que c'était pour cette raison qu'ils se disputaient si souvent. Mais ils ont continué après notre retour aux États-Unis, et même s'ils s'efforçaient de me le cacher, j'ai fini par comprendre que ce n'était pas les longues heures de mon père ou ses intermèdes à l'étranger qui contrariaient ma mère, mais la nature même de son travail.

Elle exprimait sa honte et sa gêne par de petites choses. Elle ne décrochait le téléphone que quand elle reconnaissait le numéro appelant. Nous rendions rarement visite à sa famille ou à celle de mon père, qui venaient rarement nous voir. Au fil des ans, ma mère est devenue silencieuse, maussade, renfermée. Arrivé à l'adolescence, j'ai commencé à passer davantage de temps à l'extérieur... le plus de temps possible. La rue valait mieux que ces rideaux tirés et ces conversations à voix basse.

C'était peut-être moins pire que j'en donne l'impression. Nous menions une vie au moins superficiellement confortable. Nous avions de l'argent et j'allais dans une école correcte. Si occultes que soient les affaires de mon père, il les menait avec succès. J'ai surpris des discussions animées au téléphone durant lesquelles il finissait toujours par avoir le dessus. Des hommes en costume impeccable passaient parfois lui rendre visite et s'adressaient à lui à voix basse et respectueuse. Il m'était arrivé de me demander si mon père n'était pas un criminel, mais l'idée semblait ridicule à première vue. J'ai imaginé qu'il évoluait peut-être en marge d'une loi d'importance secondaire, par exemple en s'occupant d'évasion fiscale sur les droits de douane, mais j'avais appris par la télévision et l'Internet qu'un tel comportement pouvait être sympathique, voire héroïque, sous le bon éclairage. Les années du Spin nous avaient enseigné que quand les règles s'effondraient, c'était chacun pour soi, et à cette époque, on faisait ce qu'on avait à faire pour nourrir et protéger sa famille.

J'aimais mon père. C'est ce que je me disais, et je le croyais. Je ne me suis heurté que plus tard à son mépris pour la morale traditionnelle, à son besoin pathologique qu'on lui obéisse.

Les flots de pluie fournissaient une couverture bienvenue. L'entreprise de mon père occupait un bâtiment pré-Spin, une construction du XX^e siècle avec des murs de brique et des fenêtres à petits carreaux en hauteur. Elle donnait sur cette rue triste, mais le véritable travail se déroulait à l'arrière, sur les quais de chargement. Malgré les objections de ma mère, mon père m'avait emmené deux fois faire une visite expurgée de l'entrepôt – sans doute espérait-il que je travaille un jour dans son entreprise. J'étais de plus venu l'avant-veille reconnaître les lieux et mettre un plan au point. J'ai pris un raccourci par un passage étroit entre deux bâtiments pour arriver à l'arrière. Longtemps auparavant, une voie de chemin de fer desservait ces entrepôts. On avait depuis recouvert les rails, mais l'asphalte se fracturait par endroits et la lumière orange cendré des réverbères se reflétait alors sur le vieil acier. La pluie tombait fort, mais j'entendais le liquide inflammable clapoter à l'intérieur du bidon que je transportais.

L'année précédente, j'étais tombé amoureux d'une fille qui s'appelait Latisha Philips, comme on tombe amoureux à dix-sept ans, stupidement, de tout son cœur : Latisha était plus grande que moi de trois centimètres et d'une telle beauté que je craignais presque chaque matin en me réveillant qu'elle s'aperçoive pouvoir trouver mieux que Turk Findley. Et elle était intelligente. Sans les campagnes d'austérité post-Spin qui avaient réduit les programmes de bourses d'études à leur plus simple expression, peut-être aurait-elle été admise dans une des prestigieuses universités privées du Nord-Est. Elle voulait devenir biologiste marin. Elle voulait sauver les océans de l'acidification. Elle participait à des manifestations locales contre le lancement d'aérosols au soufre.

Elle venait d'une famille ni riche ni pauvre d'un quartier voisin de la communauté fermée dans laquelle mon père possédait une maison. Je crois qu'ils étaient locataires. Je n'ai jamais parlé de Latisha à mon père car je savais qu'elle ne lui conviendrait pas. Il avait existé des Findley durs à la tâche au Texas et en Louisiane avant même que ces deux États fassent partie de l'Union, et mon père avait reçu parmi son héritage un racisme si déplaisant qu'il avait vite appris à le cacher en bonne

société. Istanbul avait été particulièrement éprouvant pour lui, mais il trouvait largement de quoi se plaindre à Houston. À la maison, il se débarrassait de son vernis de tolérance comme on enlève une paire de chaussures trop étroites. Le monde se bâtardisait, disait-il, et il savait exactement à cause de qui. J'ignore si ma mère partageait ses opinions, elle n'en a jamais parlé, en tout cas : comme moi, elle avait appris à ne faire que semblant d'écouter les diatribes de mon père.

C'était un racisme presque archaïque, vénéneux mais inoffensif, du moins le pensais-je. Je n'avais pas particulièrement envie malgré tout de présenter mon père à Latisha, qui se trouvait être noire. J'avais déjà fait connaissance avec sa famille : son père était pharmacien, sa mère, venue vingt ans plus tôt de République dominicaine s'établir à Houston, travaillait au supermarché Wal-Mart. Tous deux m'avaient toujours traité avec une cordialité prudente mais sincère.

J'ai suivi la vieille voie ferrée jusqu'à ce que je me retrouve face aux quais de chargement de l'entrepôt de mon père. J'ai trouvé entre deux contreforts en béton un espace sombre dans lequel je me suis accroupi là où on ne me verrait pas, même s'il y avait peu de risques que quelqu'un passe. L'entrepôt était fermé, et s'il arrivait à mon père d'y rester tard pour s'occuper des imprévus, il était rentré ce soir-là dîner, puis s'installer avec un verre dans le canapé pour regarder d'un air mauvais une chaîne d'informations continues. La pluie tombait sans discontinuer. J'étais trempé et je frissonnais, même après la chaleur étouffante de la journée... la pluie tombait d'un endroit plus froid et plus élevé que ces ruelles recluses. J'ai observé attentivement l'entrepôt pendant une demi-heure. De mes précédentes reconnaissances, j'avais conclu qu'il n'y aurait plus après minuit que le gardien de nuit, un paumé maigre comme un clou recruté par mon père à la gare routière. En surveillant les fenêtres, j'avais même déterminé ses habitudes : quinze minutes de ronde toutes les heures au rez-de-chaussée et à l'étage, le reste du temps dans une petite pièce pourvue d'une fenêtre dépolie à armature métallique. Vu les fluctuations de lumière, sans doute y avait-il un moniteur vidéo à l'intérieur.

Je savais que cela poserait des problèmes avec mon père, mais c'était du sérieux, Latisha et moi. Nous avons même parlé de nous marier. Ou de nous « enfuir ». De faire en sorte de ne rien dire à mon père tant qu'il pouvait nous gêner. Nous n'avions pas fixé de date parce que Latisha méritait au moins d'essayer de faire les meilleures études qu'elle pouvait se payer. Mais nous avons bel et bien des plans. Enfin, à ce que je croyais.

Ces plans étaient assez concrets pour qu'un jour je me sois confié à ma mère dans la cuisine. Elle m'avait écouté attentivement jusqu'au bout, puis avait dit en se laissant aller contre son dossier : « Je ne sais plus où est le bien et où est le mal, à supposer que je l'aie su un jour. Mais si tu fais ça, il vaut sans doute mieux que tu quittes la maison. » Elle avait ensuite ajouté d'un ton plaintif : « J'aimerais faire la connaissance de Latisha. Quand ça deviendra possible. D'ici là, je ne dirai pas un mot à ton père. »

Je suis certain qu'elle ne comptait pas lui en parler. Mais quelque chose a dû éveiller les soupçons de mon père pendant l'été, je ne sais pas quoi : un SMS que j'aurais oublié d'effacer, une conversation téléphonique qu'il aurait surprise. Ce n'est pas à moi qu'il avait demandé des explications, mais à ma mère, qui avait cédé et raconté ce qu'elle savait.

Mon père était partisan de l'action directe. Je n'ai su qu'il avait fait quelque chose qu'au moment où je n'ai plus réussi à joindre Latisha. Je suis allé chez elle, où ses parents ont refusé de me laisser lui parler : elle avait décidé de rompre avec moi, d'après eux. Possible, mais je n'y croirais pas tant que je ne lui aurais pas parlé. J'ai surveillé leur maison, mais n'ai vu Latisha que les deux fois où elle est sortie avec sa mère.

Je lui ai fait passer un message par l'intermédiaire d'une fille de sa connaissance, avec une adresse IP mieux protégée (j'en avais changé sans le dire à mes parents). Ce soir-là, j'ai attendu une réponse, mais celle que j'ai fini par recevoir était abrupte et sans un mot d'excuses.

Désolée Turk ton père a proposé au mien de payer mes études à condition qu'on se sépare, un deal merdique mais mes

vieux y tiennent, ma seule chance pour une bonne fac et tout, pas trop fiers pour refuser le fric d'un sectaire, etc. Je les enverrais bien au diable mais quel genre de vie on pourrait avoir, fauchés et jeunes + même si je t'aime combien de temps avant qu'on commence à se détester pour ce que l'amour nous coûte ? Ne t'en prends qu'à moi pour ça je sais que j'ai le choix et je fais sans doute le mauvais mais c'est ma vie et je dois penser à l'avenir. Suis en larmes, n'écris plus stp.

C'est grâce à ce bâtiment bas en briques que mon père avait pu acheter notre maison, notre piscine, les vêtements que je portais, ainsi que la sédition et la trahison de mes meilleurs espoirs. Cet entrepôt et les affaires qu'il y menait avaient causé la tristesse chronique de ma mère et mon humiliation complète. Voilà pourquoi il m'était venu à l'idée, avec la force d'une révélation, de réduire ce bâtiment en cendres. Pour arriver à la vengeance, oui, mais aussi à la purification par le feu. J'avais lu que, sur les champs de bataille, on cautérisait parfois les plaies qu'on n'arrivait pas à empêcher de saigner. Je saignais et cet entrepôt était ma plaie.

La pluie gargouillait dans un égout à mes pieds, où se sont échoués des morceaux de papier, des mégots de cigarettes et un vieux préservatif pâle et flasque comme une méduse. Le gardien de nuit faisait sa ronde. Je voyais le faisceau de sa torche passer sur les hautes fenêtres quand il changeait de pièce. J'ai attendu qu'il arrive (selon mes calculs) à l'extrémité du bâtiment avant de traverser les quais de chargement et de gravir les quelques marches qui menaient à l'entrée de service de l'entrepôt, une porte métallique peinte en kaki. On avait installé à côté un verrou à deux étapes : une clé physique donnait accès à un pavé numérique. J'avais pris la clé dans le tiroir du haut du bureau de mon père à la maison et je me souvenais du code pour avoir vu mon père le composer la dernière fois qu'il m'avait emmené (je m'en rappelais parce qu'il m'avait paru d'une simplicité ridicule : c'était son année de naissance).

Quelle que soit la somme qu'il avait convenu de payer pour les études de Latisha, mon père pensait sans doute avoir fait une bonne affaire. Il n'étaillait jamais sa fortune, mais j'avais

vécu assez longtemps chez lui pour surprendre à l'occasion des références voilées à des comptes offshore et à des contrôles fiscaux mis en échec par de coûteux avocats. Il n'aurait eu aucune difficulté à m'envoyer à Yale si j'avais montré la moindre disposition pour le travail scolaire. Il n'avait toutefois pas dépensé d'argent pour l'entrepôt : le couloir intérieur avait été recouvert d'une vilaine peinture laquée jaune, le sol revêtu d'un linoléum ocre, l'éclairage au plafond limité à des tubes néon constellés de chiures de mouche. Une porte sur la droite donnait sur la zone de stockage et d'expédition, un escalier sur la gauche montait dans les bureaux.

J'avais prévu d'inonder le couloir d'alcool, d'allumer le feu, de déclencher l'alarme près de la sortie (afin de ne pas prendre le gardien de nuit par surprise) et de m'enfuir. L'incendie s'étendrait ou serait rapidement maîtrisé, il causerait des dégâts significatifs ou représenterait une simple contrariété financière de plus pour mon père, je serais pris et puni ou je quitterais la ville et changerais de nom – je n'en savais rien et cela n'avait aucune importance. Rien ne comptait sinon ma fureur et mon humiliation. J'ai donc sorti le bidon du sac en plastique. Je l'ai posé par terre, je l'ai débouché et je l'ai fait basculer.

Le sol s'était affaissé au fil des ans. Le liquide a formé une flaque qui s'est étendue vers l'intérieur du bâtiment. Il puait à vous mettre les larmes aux yeux. Il a rempli les crevasses du linoléum et s'est répandu tranquillement dans le couloir, en formant parfois des mares. Il semblait y en avoir bien davantage que pouvait en contenir un bidon de deux gallons.

J'ai sorti la pochette d'allumettes et ôté l'emballage qui l'avait protégée de la pluie. Elles étaient sèches, mais ma main trempée en a gâché deux avant d'arriver à obtenir une flamme qui tienne. Je me suis demandé si les vapeurs à l'intérieur du couloir n'étaient pas elles-mêmes inflammables, si je n'allais pas me retrouver immolé par mon acte de vengeance. J'ai décidé que je m'en fichais.

Je lançais l'allumette quand la porte à ma droite s'est ouverte sur le gardien de nuit.

Peut-être y avait-il une caméra dans le couloir, même si je n'en avais pas vu, peut-être entrerait-il à déclencher une

alarme dans le bureau du gardien de nuit. Peut-être aussi allait-il juste pisser. Toujours est-il qu'il se tenait soudain à deux mètres de moi dans le couloir et qu'il ne me quittait pas des yeux. C'était un type maigre vêtu d'un jean et d'une chemise à col ouvert tachée de sueur, avec une grosse tête osseuse et des cheveux rasés. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé que moi. Ses yeux se sont écarquillés de surprise. Un ruisseau de liquide inflammable a contourné ses vieilles chaussures marron.

Il a ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais j'avais déjà lancé l'allumette, qui a tournoyé dans les airs en laissant derrière elle des volutes de fumée. Surpris, j'ai eu le temps de reculer d'un pas. Le gardien de nuit est simplement resté bouche bée. Je ne crois pas qu'il ait compris ce qui allait se produire.

Les flammes bleues ont parcouru toute la surface du liquide, puis contourné les chaussures du gardien. Une frontière critique entre les vapeurs et l'air s'est alors embrasée. Il y a eu une bouffée massive d'air chaud qui m'a repoussé. Je me suis précipité dehors dans la pluie. Le seuil n'était plus qu'un rideau de flammes et de fumée, mais je voyais de l'autre côté le gardien de nuit en train de brûler. Il a essayé de s'enfuir, ce qui aurait pu lui sauver la vie, mais ses jambes se sont dérobées. Il a donné l'impression d'entamer une espèce de danse avant de basculer dans le liquide enflammé. Le revêtement sec brûlait comme du petit bois. L'homme a eu l'air de hurler, mais je n'entendais rien à cause du rugissement et de la morsure des flammes.

J'ai pensé à Allison en route pour les quais aériens. Peut-être y était-elle déjà et attendait-elle. Elle m'attendait, moi, le reste de Vox attendant quant à lui son billet pour le paradis.

« Vous n'avez pas besoin de porter seul ce fardeau », a dit Oscar. Il parlait d'une voix aussi indulgente et aussi impassible que le pasteur du temple baptiste où ma mère m'emmenait dans mon enfance. « Nous le porterons avec vous, monsieur Findley. Le Coryphée le portera avec vous, une fois votre interfaçage terminé. »

L'implant limbique faisait son travail. J'étais cruellement tenté d'accepter son offre de salut, tout comme je l'avais été

chez les baptistes, à l'époque où mes péchés étaient triviaux. Déposez votre fardeau, jeune homme. Déposez-le aux pieds de votre sauveur. Enfant déjà, j'avais compris pourquoi tant d'âmes en peine venaient jusqu'à l'autel. Le Coryphée me connaissait, en parole et en action, au-dedans et au-dehors. Mes péchés étaient les siens.

Oscar m'observait attentivement. « Mais vous n'êtes toujours pas prêt à faire ce dernier pas. Qu'un régime de vos pairs vous pardonne sans condition, vous le voulez, mais vous ne l'acceptez pas. »

Un pardon qui ne durerait que le temps nécessaire aux Hypothétiques pour se montrer. À moins que je ne me sois aussi trompé là-dessus ? Vox serait peut-être vraiment sauvé, Vox vivrait peut-être éternellement. Une présence dans ma tête l'affirmait avec insistance. « Je ne suis pas sûr que tout péché mérite absolution, ai-je dit.

— Votre victime est morte depuis dix mille ans. Se cramponner à une tragique erreur de jugement est vain et inutile.

— Je ne parle pas forcément de *mes* péchés.

— Ah ? De ceux de qui, alors ?

— Ce n'était pas un simple meurtre, Oscar. La mort de tous ces fermiers. C'était un génocide. »

Je ne sais pas ce qu'Oscar a vu sur mon visage, mais cela l'a fait tressaillir. Il a soudain étincelé d'incertitude. « Les Fermiers n'auraient jamais été enlevés par les Hypothétiques, leur mort a toujours été inévitable.

— Ils n'étaient là que parce que Vox les avait réduits en esclavage et amenés ici.

— Ils étaient là *par la force des choses*.

— Quelqu'un a pris la décision.

— Nous l'avons tous prise !

— Et vous vous êtes tous pardonnés de l'avoir prise.

— C'est le *Coryphée* qui nous a pardonné. Le Coryphée est notre conscience.

— Sans vouloir vous offenser, Oscar, vous n'avez pas l'impression qu'une conscience qui est capable de rationaliser un génocide a peut-être un problème ? »

Il m'a dévisagé, irradiant des pics violets de colère et de ressentiment. Puis il a haussé les épaules. « Vous n'avez pas vécu assez longtemps avec votre nœud. Vous comprendrez bientôt. »

C'est ce qui me fait peur, ai-je pensé.

« Tout ça n'a plus d'importance, a-t-il dit. Venez avec moi. »

J'ai voulu le faire. Toute ma vie d'adulte, je l'avais passée dans la lumière crue de l'homme en train de brûler. J'avais envie de laisser le Coryphée endosser mes péchés. Et s'il fallait payer cela par l'oubli ou la mort, peut-être n'était-ce que justice tardive. Au moins mourrais-je sans tache.

Méritais-je de mourir sans tache ?

« Je préférerais être avec Allison, ai-je répondu. Le moment venu.

— Alors pourquoi n'est-elle pas là ? Je sais que vous vous sentez responsable d'elle, mais elle est une aberration, un vaisseau vide. Même l'affection qu'elle vous porte est artificielle. Vous êtes relié au Réseau, maintenant, vous devez avoir vu ça en elle. »

Je ne voulais pas lui dire ce que j'avais vu en elle.

« Partez, Oscar. Allez rejoindre votre famille. »

Il allait protester, mais a refermé la bouche et hoché la tête d'un air résigné. Peut-être s'est-il aperçu à quel point je l'enviais et peut-être était-il trop aimable pour en parler.

Il s'est levé. « Très bien. Au revoir, monsieur Findley. »

La porte s'est refermée derrière lui. J'ai attendu d'être sûr qu'il ne soit plus dans le couloir. Je me suis dit que c'était le moment de partir. Mais aussi qu'il serait beaucoup plus facile de rester. De laisser arriver ce qui allait arriver. Vouloir s'enfuir était idiot, effroyablement vaniteux. C'était une insulte aux millions de personnes qui avaient passé toute leur existence à Centre-Vox et aux millions d'autres dont les brillants espoirs brûlaient derrière mes yeux.

J'ai jeté un dernier coup d'œil sur ce qui m'entourait. J'ai pensé à Allison qui m'attendait. Et je suis parti vers les quais aériens.

Sandra et Bose

Avant que Bose puisse ajouter quoi que ce soit, avant même que Sandra puisse commencer à réfléchir à ce qu'il venait de dire, un autre bus s'arrêta en face dans la rue et elle tourna la tête pour le regarder.

Dans la lueur orange du réverbère, le véhicule luisant de pluie semblait flotter telle une hallucination. Personne ne monta. Deux hommes descendirent. Rien que deux travailleurs de nuit, leur dîner à la main. Le bus repartit et les ouvriers s'éloignèrent rapidement, mais pas en direction de l'entrepôt Findley.

« Il se fait tard », dit Sandra. Elle n'était pas prête à penser à ce que Bose avait reconnu sur lui-même et il semblait vouloir changer de sujet. « Et s'il ne vient pas ? »

— Je crois qu'il viendra.

— À cause de ce qu'il a écrit ?

— On ne sait pas trop ce que sont ses carnets, mais à mon avis, Orrin les croit prophétiques. Le passage sur Turk Findley qui met le feu à l'entrepôt... Dans l'esprit d'Orrin, ce n'est pas quelque chose qui *s'est passé*, mais qui *pourrait* se passer. Il veut changer le dénouement.

— Il sait visiblement deux ou trois trucs sur la famille Findley, du moins, s'il y a du vrai là-dedans.

— Les faits principaux n'ont pas été difficiles à confirmer. Findley a passé quelques années à Istanbul. Il a un fils de dix-huit ans. Qui a été au lycée en même temps qu'une Latisha Philips.

— Tu lui as parlé, à elle ?

— Non. Pour lui dire quoi ? Elle n'a rien à voir dans cette histoire.

— Et au fils ? » Surnommé Turk, supposa-t-elle.

« Difficile sans donner l'alerte à Findley.

— On pourrait donc supposer qu'Orrin a parlé au gamin, ou a surpris une conversation dont il a tiré ses propres conclusions, et qu'il a inclus tout ça dans son histoire.

— Logiquement, ouais. Il n'est pas médium.

— Eh bien, il a prédit la tempête. » La pluie faiblissait de temps en temps, mais repartait toujours de plus belle, comme si la moitié du golfe du Mexique avait lévité au-dessus de la ville avant de céder à la gravité.

« Mais il s'est trompé sur d'autres détails. Le document dit qu'il n'y avait personne dans l'entrepôt, à part le gardien de nuit. C'est faux, en tout cas ce soir. Et si se faire renvoyer a bouleversé Orrin à ce point, c'est aussi parce qu'il croyait être, *lui*, le gardien de nuit de service le soir où Turk a mis le feu.

— Il prédisait sa propre mort ?

— Dans une certaine mesure. Mais pas parce qu'il veut mourir. Orrin ne m'a pas paru suicidaire du tout. À mon avis, il est venu ici empêcher la chose qu'il prédisait, qu'il en soit ou non la victime. »

Bose lui brossa le scénario dans ses grandes lignes. Pendant qu'il est employé dans l'entrepôt Findley, Orrin découvre d'une manière ou d'une autre que le fils du patron s'apprête à perpétrer un incendie criminel et il inclut cette information dans les histoires qu'il écrit. Les carnets sont l'œuvre d'un jeune homme tourmenté que tout le monde, y compris sa sœur, croit moins malin qu'il est, mais à l'emprise plus qu'hésitante sur la réalité. Subitement licencié, enfermé ensuite au State Care, Orrin panique : il croit que l'incendie est prévu sous peu et pense pouvoir l'empêcher s'il arrive à retrouver sa liberté. (Voilà pourquoi il a mordu Jack Geddes durant sa maladroite tentative d'évasion, se dit Sandra.) Une fois libéré par Bose et Sandra, il emprunte à Ariel de quoi se déplacer et part empêcher Turk Findley de commettre un acte impardonnable.

Sandra y réfléchit. « Je n'ai pas l'impression que ça colle vraiment, sur le plan chronologique. Orrin a été renvoyé avant de pouvoir savoir quoi que ce soit sur les peines de cœur de Turk.

— On ne connaît pas sa source. Il l'a peut-être su de seconde main. Il est peut-être resté en contact avec quelqu'un à

l'entrepôt. Ces passages-là sont les plus récents de son document et on ne sait pas trop quand ils ont été écrits.

— Qu'est-ce que ça peut lui faire, d'ailleurs, que Turk Findley mette le feu à l'entrepôt de son père ? Il a déjà perdu son travail là-bas, un boulot qui lui rapportait moins que le salaire minimum et devait à peine lui permettre de se payer l'asile de nuit.

— Je ne sais pas, avoua Bose. Il y a quelques jours, j'espérais que tu pourrais me le dire. »

Elle n'avait toujours pas la réponse. « Et si l'explication était encore plus étrange ? Je ne sais pas. Quelque chose de juste... bizarre.

— Alors on reste assis là, dit Bose. À faire ce qu'on fait. »

L'employée derrière le comptoir, celle qui avait encouragé Bose à se mettre à son aise, rentra chez elle. Sandra l'aperçut qui s'éloignait au volant d'une Honda bleue vieille de dix ans. Elle fut remplacée par un adolescent qui souffrait d'un tic nerveux et d'eczéma sur le visage. Le gérant de nuit sortit une fois ou deux la tête de son bureau pour les regarder, si bien que Bose finit par aller le rassurer. Il en profita pour acheter deux beignets auxquels ni Sandra ni lui ne touchèrent.

Le bus suivant arriva à l'heure. La pluie se déversait toujours, les caniveaux débordaient et débarrassaient la rue de son éclat huileux. Quatre hommes descendirent, cette fois, qui pour Sandra ressemblaient tous à des travailleurs de nuit. Aucun d'eux n'était Orrin Mather. Trois partirent en courant vers la gauche chercher un abri. Le dernier se mit en marche d'un pas décontracté vers la droite, comme si la pluie ne le concernait pas.

En quittant la fenêtre des yeux, Sandra s'aperçut que Bose continuait à scruter l'extérieur. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le jeune. Celui qui est tout seul. »

Jeune, oui. Et maigre, avec un poncho noir sur le dos et un objet encombrant dans un sac en plastique.

« Merde », dit Bose.

Elle parvint aussitôt à la même conclusion, absurde mais inévitable. « Tu crois que c'est Turk, le fils de Findley ? » Le

garçon atteignit le coin de la rue et tourna en direction de l'entrepôt. « Qu'est-ce qu'on fait ? »

Bose sauta sur ses pieds. « Reste ici. Garde ton téléphone sous la main. Appelle-moi si tu vois Orrin. Ou quoi que ce soit d'autre que j'aie besoin de savoir. Sinon, ne bouge pas tant que je ne te donne pas de nouvelles.

— Bose ! protesta-t-elle.

— Je t'aime », dit-il, d'une façon exaspérante et pour la première fois.

Il sortit avant qu'elle puisse refermer la bouche. Elle le vit par la fenêtre traverser le parking en longeant une clôture parallèle à la rue et sans se soucier de la pluie, qui le trempa en un instant.

L'adolescent au comptoir avait dû remarquer son expression stupéfaite. « M'dame ? lança-t-il charitablement. Vous voulez un café ou quelque chose ?

— Dingue, lâcha-t-elle à voix haute.

— Pardon, m'dame ?

— Pas vous. »

Récit d'Allison

1

J'ai attendu Turk au milieu des avions sur les quais aériens loin au-dessus de la ville.

J'avais pris un itinéraire détourné, par les calmes terrasses tribord et les verdoyants couloirs ombragés que Treya avait tant aimés dans son enfance. Chaque jardin et porte sur le chemin croulait sous les (ses) souvenirs. Comment ne pas avoir de peine ? Vox mourait et je ne pouvais rien y faire... Je ne pouvais rien pour les amis perdus, la famille qui m'avait ostracisée ou la ville que j'avais aimée autrefois. Rien sinon emporter mes souvenirs et mes appréhensions dans un endroit plus sûr, à plusieurs mondes de distance.

Les quais aériens consistaient en une terrasse ouverte protégée de l'atmosphère toxique par un toit électrostatique. Des avions voxais étaient alignés sur cette grande surface plane, comme plantés là, cultures argentées dans un jardin mécanique. Les équipes de vol et de maintenance étaient rentrées chez elles retrouver leurs familles. Le bruit de mes pas rappelait celui de gouttes d'eau tombant dans une pièce vide.

J'ai trouvé au pied d'un mât d'éclairage un endroit discret où je me suis assise. L'attente a été désagréablement longue. J'ai commencé à croire que Turk pourrait ne pas venir. Peut-être l'en avait-on empêché. Peut-être avait-il *choisi* de ne pas venir. Le nœud avait fini par s'insinuer dans les régions de son cerveau responsables de l'amour, de la loyauté, des besoins et désirs, et le réseau neural se faisait de seconde en seconde plus subtil et plus efficace. Le Coryphée chantait un doux et agréable refrain dans la chambre de réverbération de son cortex préfrontal médian.

Et s'il ne venait pas ? Mais c'était une question facile : dans ce cas, je mourrais ici. Selon toute probabilité, les machines des Hypothétiques désassembleraient puis absorberaient Centre-Vox comme elles l'avaient fait avec l'expédition d'avant-garde sur la plaine antarctique, et tout serait terminé. J'ai senti monter en moi une peur incontrôlable. Pas celle, prévisible, de mourir, mais celle très spécifique et très voxaise de mourir *seule*...

J'ai entendu à ce moment-là une porte coulisser un peu plus loin dans l'une des capsules de transport. Je suis restée cachée le temps de m'assurer qu'il s'agissait bien de Turk. Il est sorti du transport vertical d'un pas raide, peut-être réticent, l'air éteint et hagard. Je l'ai appelé et j'ai couru vers lui.

Communauté paisible dans laquelle la criminalité n'existait pas, Vox n'avait pas besoin de sécurité interne et se contentait de la vigilance de routine du Réseau. Vox avait cependant été longtemps en guerre contre des puissances extérieures, principalement les communautés bionormatives des Mondes du Milieu et des Mondes Anciens. Nos avions étaient des armes de guerre, et protégées comme telles.

J'en ai choisi un grand mais peu armé, du genre qui servait au transport de matériel ou de troupes. L'écoutille d'accès était une interface Réseau comme celles dont Turk avait récemment appris de lui-même à se servir. Quand j'étais Treya, il m'aurait suffi pour l'ouvrir de poser la main sur la surface de contrôle en faisant mentalement défiler les options. Mais j'avais perdu cette faculté en même temps que mon nœud. En tant qu'Allison, seules les applications et dispositifs voxais les plus simples me restaient accessibles. Le problème, c'était que Turk manquait d'expérience et peinait visiblement à focaliser ses intentions. Peut-être, à ce moment-là, ne savait-il pas trop ce qu'il voulait vraiment. Nous avons attendu un long moment en retenant notre respiration, puis l'écoutille a coulissé.

Nous sommes entrés et l'éclairage intérieur s'est activé. Je me suis dépêchée de vérifier que l'appareil était complètement avitaillé, y compris en vivres et en eau, pour nous permettre de passer sur Équatoria par l'intermédiaire de l'Arc. Les casiers de

stase étaient approvisionnés à leur maximum. Aucune lumière ou sonnerie d'alarme, ce qui signifiait que nous pouvions partir. Turk s'est assis à l'avant. On pouvait piloter l'appareil depuis n'importe quelle surface de contrôle sans avoir besoin de visualiser où on allait. Mais Turk, qui avait été pilote dans sa vie antérieure, pilotait au regard et au mouvement. Dès qu'il a établi une interface, il a créé une fenêtre virtuelle sur la paroi devant lui, comme s'il se trouvait dans un cockpit à l'ancienne. J'ai soudain vu devant nous le hangar tout entier... ce qui m'a fait me sentir vulnérable : j'aurais préféré une paroi vierge.

Mais si cela aidait Turk, soit. Je me suis assise à côté de lui en cherchant du regard si quelque chose à l'extérieur montrait que nous avions été repérés. Cela n'a pas tardé : des lumières jaunes ont clignoté sur les capsules de transport. Nous allions avoir de la compagnie. J'ai trouvé surprenant qu'elle ait tant tardé, mais peut-être Isaac était-il intervenu. « Il faut qu'on parte, ai-je dit. Tout de suite. » On ne pouvait pas prendre le contrôle de l'appareil depuis l'extérieur... du moins, à ce qu'il me semblait, mais si un deuxième avion se lançait à notre poursuite, nous pourrions en théorie être interceptés ou abattus.

L'appareil n'a pas bougé. « J'en bave pour garder le menu devant moi », a chuchoté Turk en visualisant un affichage que je ne voyais pas. De la sueur lui perlait au front.

« C'est comme avec les interfaces de perfectionnement. On a juste besoin de *décoller*. »

À l'extérieur, la capsule de transport la plus proche a déversé un groupe de soldats.

« Maintenant, Turk. Sinon on reste. »

Il m'a regardé d'un air désespéré.

« Je ne veux pas mourir ici », ai-je ajouté.

Il a hoché la tête, fermé les yeux et avalé sa salive. Tout à coup, le sol s'est éloigné sous nos pieds.

Notre avion a traversé la barrière électrostatique et pénétré dans un jour trouble.

Soudain Vox n'était plus qu'une parcelle sombre à la surface de la mer de Ross, beaucoup plus bas que nous, entouré comme d'un récif sous-marin par les îles sabordées des Fermiers. Nous sommes montés à une vitesse vertigineuse jusqu'à ce que l'océan se perde dans la brume, jusqu'à ce que nous traversions un banc de nuages qui allait d'un horizon à l'autre.

Turk a confirmé notre destination aux protocoles embarqués de l'avion et a réussi à interdire l'accès à tout signal en provenance de Vox. Ce qui a aussi isolé son nœud de l'activité du Coryphée : il a frissonné, puis secoué la tête comme pour s'éclaircir les idées. Il a ordonné au véhicule de nous prévenir en cas de poursuite (il n'y en a pas eu, sans doute grâce à Isaac) et s'est écarté des surfaces de contrôle, pâle et éreinté. Les nuages en bas semblaient aussi inhospitaliers qu'un massif de montagnes désertiques.

Il m'a regardée, les yeux plissés. Je me suis souvenue de cette impression, celle de Treya quand le Réseau était tombé en panne, comme si on avait privé le monde de toute couleur et de toute sensation. « Promets-moi une chose, a-t-il dit.

— Laquelle ?

— Ce truc qu'ils m'ont accroché à la colonne vertébrale... promets de me l'enlever une fois arrivés. »

J'en ai fait la promesse solennelle.

Une fois arrivés. Nous n'avions pas vraiment pu discuter de l'endroit.

À Centre-Vox, j'avais passé beaucoup de temps à visualiser des extraits des archives voxaises (en ne me servant que d'interfaces manuelles, ce qui était lent et frustrant) et à lire les histoires qu'on avait préparées pour Turk. Vox avait été persécuté pendant des siècles par des démocraties corticales jalouses, du moins à ce qu'on m'avait enseigné. Mais sans le Coryphée pour mener la revue, ces histoires familières semblaient ambiguës et même dérangeantes. Les fondateurs de Vox avaient constitué l'aile activiste d'un système de croyance radical. Rejetés par les majorités bionormatives des Mondes du Milieu à cause de leurs expériences avec la technologie interdite des Hypothétiques, ils avaient choisi de créer leur propre

régime fermé, une démocratie limbique à métaphysique intégrée.

Vox avait dû sembler, du moins au début, un exemple juste un peu plus excentrique de ces nombreuses communautés d'îles artificielles qui s'étaient développées sur les océans d'Ester, un monde aquatique parmi ceux du Milieu. Les fondateurs avaient abandonné leurs expériences avec la biotechnologie des Hypothétiques au profit d'une croyance en une union finale entre humains et Hypothétiques, ce qui les conduisait à sanctifier quiconque avait été touché par ces derniers... à commencer par Jason Lawton, à l'aube de l'ère du Spin, et en incluant d'innombrables sectaires de la longévité, d'anciens Quatrièmes Âges martiens et les âmes intrépides ou malchanceuses enlevées par les Arcs temporels.

La majorité bionormative était le méchant récurrent de l'histoire voxaise. Ester avait interdit les communautés neurales limbiques peu après les tragédies de Hyum et de Loi, forçant ainsi Vox à lever l'ancre pour entamer son pèlerinage de plusieurs siècles vers la Terre. Mais sur la plupart des planètes de l'Anneau – surtout Ester et Port Nuage –, les démocraties corticales prospéraient encore et toujours. *Une fois arrivés* signifiait, à long terme, une fois sur un de ces paisibles et florissants Mondes du Milieu.

J'y ai réfléchi après le crépuscule, alors que nous volions vers le nord. Turk a mangé sans appétit, levant et baissant la tête pour regarder la surface désolée de la Lune et les nuages toxiques. Ses pensées vagabondaient sur d'anciennes peines. « On a bien bousillé cette planète, hein ? a-t-il dit.

— Ça dépend de qui est ce *on*.

— Les gens en général. Et ma génération en particulier, j'imagine. »

Ce que nous avions sous les yeux témoignait amplement de l'échec de l'humanité. Les nuages étaient d'une beauté étrange, mais la lueur de la Lune s'y reflétait teintée d'un vert vénéneux. « Possible, ai-je répondu. Sauf que tout n'est pas encore terminé. Combien y avait-il d'habitants sur Terre, quand tu en es parti ? Six ou sept milliards ?

— À peu près.

— Mais les humains ne vivent plus uniquement sur Terre. On en trouve sur tous les mondes de l'Anneau. Tu sais combien il y a de personnes en vie, en ce moment, dans l'Anneau des Mondes ? Presque *cinquante* milliards. Et ce n'est pas une prolifération toxique, comme sur Terre. Cinquante milliards d'êtres humains vivant en relation étroite avec leur environnement, vivant relativement heureux. En tant qu'espèce, nous n'avons pas échoué, mais réussi.

— C'est ça que fuyait Vox ? Une réussite ?

— Eh bien, Vox... Vox ne fuyait pas les Mondes du Milieu, mais courait vers les Hypothétiques.

— Ce ne sont pas eux qui ont lancé une attaque nucléaire sur Centre-Vox.

— Les Mondes du Milieu ne sont pas le paradis. Les gens restent des gens, avides et imprévoyants, en général. Mais ils ont appris à prendre de meilleures décisions.

— En se mettant des câbles dans la tête ? »

Il a caressé la bosse sur sa nuque, peut-être sans s'en apercevoir. « Pas tout à fait », ai-je répondu. Mais ce n'était pas le concept de démocratie corticale qui lui posait problème. « Turk, il s'est passé quelque chose ? Entre mon départ de chez nous et ton arrivée sur les quais aériens ?

— Non, rien d'important. »

Je n'avais pas besoin du Réseau pour voir qu'il mentait. « Tu veux m'en parler ?

— Pas maintenant. Peut-être quand on sera arrivés. »

Nous étions encore à deux heures de l'océan Indien quand l'alarme de l'avion s'est déclenchée.

Je dormais. Peu confiant dans les capacités de l'appareil à voler sans surveillance, Turk avait tenu à monter la garde à l'avant, mais j'étais trop épuisée pour lui tenir compagnie. Je m'étais donc glissée sur une couchette et j'avais fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, l'alarme retentissait.

Je me suis précipitée à l'avant. Turk s'était déjà synchronisé avec l'interface de l'appareil, et à en juger par son expression frustrée, il avait du mal à maîtriser les contrôles. La paroi était toujours une fenêtre. La lune s'était couchée et le ciel obscurci,

sauf à l'extrémité supérieure de l'Arc, désormais proche du zénith, sur laquelle se reflétait une lueur rougeâtre qui serait notre lever de soleil dans deux autres heures.

J'ai posé la main sur l'épaule de Turk. Il a levé les yeux en disant : « J'ai un message d'avertissement que je ne sais pas déchiffrer.

— D'accord. Tu peux l'afficher sur le mur, que je le voie aussi ? »

Il y est parvenu. L'affichage a semblé se superposer au ciel nocturne. C'était une signature radar accompagnée de relevés de poursuite. « Il a détecté quelque chose, a dit Turk, mais je n'arrive pas à lire la distance ou la trajectoire. »

Nous poursuivait-on ? Non : l'objet repéré par l'avion se trouvait plus haut et au nord-est. « L'avion nous a alertés parce que cette zone devrait être déserte, ai-je expliqué. Je ne sais pas ce que c'est que ce truc, mais il n'a pas l'air de contrôler sa trajectoire. C'est balistique. »

Il tombait, autrement dit. Sans doute un phénomène naturel, un vieux débris sorti d'orbite. Mais l'alarme a retenti encore et encore, et deux autres cibles sont apparues sur l'affichage.

Au bout d'une heure, nous avons localisé cinq objets en chute libre, tous sur une trajectoire est-ouest plus ou moins parallèle à l'équateur. Ils passaient suffisamment près de notre itinéraire prévu pour que Turk ordonne à l'avion de voler en rond jusqu'à ce que nous comprenions de quoi il retournait. Il y a eu une accalmie d'une vingtaine de minutes, puis l'alarme s'est déclenchée à nouveau. D'après l'affichage des vecteurs, elle avait repéré une cible encore plus grosse, cette fois, peut-être même visible à l'œil nu. Turk a demandé à l'appareil de braquer sa fenêtre sur la portion de ciel correspondante.

Nous avons scruté les ténèbres, où quelques étoiles commençaient à pâlir dans les premières lueurs de l'aube. « Là », a dit Turk.

L'objet striait l'horizon quelques degrés au-dessus de la mer de nuages. Brillant comme du phosphore enflammé, il précédait une éphémère traînée lumineuse. Sa lueur créait des ombres mouvementées et mouvantes sur les nuages. Une fois l'objet hors de vue, l'obscurité est revenue, mais un instant seulement.

Un nouvel éclat lumineux, celui de l'impact, s'est produit derrière l'horizon.

« Demande à l'avion de calculer l'origine de sa trajectoire, ai-je dit. Histoire qu'on voie d'où ça vient. »

C'était plus facile à dire qu'à faire, car nous ne disposions que d'une estimation grossière de taille et de masse. Mais l'appareil a calculé un cône des trajectoires possibles, l'a comparé aux autres objets qu'il avait suivis et a superposé les parcours probables. Cela n'a rien donné de concluant, mais Turk a vu comme moi que les plus plausibles de ces trajectoires traversaient toutes l'Arc des Hypothétiques.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » a-t-il demandé.

Je n'en savais rien. Mais le soleil se levait et le pilier le plus proche de l'Arc serait bientôt visible de l'endroit où nous tournions en rond. Turk a orienté la fenêtre dans cette direction.

L'Arc des Hypothétiques avait été et resterait à jamais la plus grande structure artificielle à la surface de la Terre. Son apex dépassait l'atmosphère et ses piliers s'enfonçaient profondément dans le manteau rocheux. Il se dressait au-dessus de l'océan Indien comme une alliance lâchée à la verticale dans une petite flaque. La fraction que nous voyions au-dessus des nuages ressemblait à un fil d'argent dans le tissu jaune de l'aube. « Zoome sur le sommet », ai-je dit à Turk.

Il s'est débattu avec l'interface, mais a fini par arriver à ses fins. Comme il avait configuré l'affichage sous forme de fenêtre, nous avons soudain eu l'impression de nous précipiter à proximité dangereuse du haut de l'Arc. L'image a vacillé, perturbée par l'atmosphère, puis le fil unidimensionnel s'est élargi, épaissi en ruban. Large en réalité de plusieurs kilomètres.

Les images télescopiques les plus détaillées de l'Arc n'avaient jamais révélé la moindre imperfection sur sa surface, y compris à l'époque de Turk. Cela avait changé, car le ruban présentait à présent des défauts visibles qui donnaient à son rebord très légèrement courbe un aspect irrégulier, en dents de scie. « Grossis encore dix fois », ai-je demandé, même si nous approchions des limites optiques de l'appareil.

Un autre vertigineux bond en avant. L'image s'est tordue et contorsionnée jusqu'à ce que l'avion applique des algorithmes de correction.

J'ai étouffé un cri de surprise. L'Arc était non seulement imparfait, mais traversé de fissures. Avec des brèches aux endroits d'où s'étaient détachés d'énormes morceaux.

C'était cela qui tombait du ciel : des fragments de l'Arc gros comme de petites îles, certains à une vitesse tout juste inférieure à celle de révolution orbitale, qui brûlaient en pénétrant dans l'atmosphère et dépensaient leur énorme énergie cinétique dans les océans morts de la Terre ou sur ses continents sans vie.

Cela n'aurait jamais dû se produire. Mais nous l'avons vu se produire une nouvelle fois sous nos yeux. Une fissure noire s'est élargie, allongée, en a croisé une autre, et soudain un morceau de l'Arc s'est détaché. Il se déplaçait avec la grâce éléphantique de sa propre inertie et j'ai estimé qu'il décrirait encore deux ou trois orbites autour de la Terre avant de finir par tomber et s'embraser dans l'atmosphère.

J'ai regardé Turk, qui m'a regardée. Nous n'avions pas besoin de dire quoi que ce soit. Lui et moi savions ce que cela signifiait : que la porte d'accès à Équatoria était définitivement fermée. Que notre plan avait échoué. Que nous n'avions nulle part où aller.

Sandra et Bose

Bose longea une série de haies en restant penché et en espérant que la pluie l'aiderait à dissimuler sa présence. Quelques dizaines de mètres plus loin dans la rue, le gamin au sac en plastique – Turk, a priori – avançait à grands pas et sans se cacher sur le trottoir. Il n'allait pas tarder à arriver en vue d'une des voitures de surveillance repérées par Bose, un véhicule gris à l'allure anonyme occupé par deux hommes renfrognés et sans nul doute bien armés.

Bose sut à quel moment le gamin aperçut cette automobile au léger flottement dans sa démarche, hésitation fugace qui passait inaperçue si on ne la guettait pas. L'adolescent ne laissa rien paraître d'autre. Il continua à marcher, tête basse, poncho dégoulinant de pluie. Il passa à côté de la voiture. Les gardes à l'intérieur le suivirent des yeux en tournant la tête au même moment, comme synchronisés.

En prenant à gauche, il se serait dirigé vers l'entrée principale de l'entrepôt Findley, mais il eut la présence d'esprit de continuer tout droit. Bose en profita pour couper par un parking envahi par les herbes à l'arrière d'un bâtiment industriel, ce qui le dissimula à la voiture, mais lui fit perdre Turk de vue. La pluie tombait si fort qu'elle donnait l'impression de mains brusques cherchant à attirer son attention. Ses chaussures dégorgeaient déjà. Au carrefour suivant, il retrouva Turk, qui continuait dans la même direction bien au-delà de l'entrepôt. *Ne t'arrête pas, pensa-t-il. Reprends le bus. Facilite-moi la vie.*

Mais Turk obliqua à gauche. Bose comprit qu'il contournait l'entrepôt de loin pour chercher une faille dans le cordon de sécurité.

Il essaya de se mettre à la place de Turk Findley, à supposer que ce soit vraiment lui et qu'il ressemblait un tant soit peu à son portrait dans les carnets d'Orrin. Ce n'était pas facile. Bose avait vénéré son propre père. Le concept de parricide, même symbolique, lui était étranger.

Il comprenait toutefois assez bien la rage et l'impuissance, ayant ressenti l'une et l'autre quand les voleurs avaient enfoncé la porte de la maison à Madras. Son père l'avait envoyé se cacher sous le bureau dans sa chambre, où Bose était consciencieusement resté, le cœur battant la chamade, les poumons privés d'air parce qu'il retenait le plus possible sa respiration. « Je m'en occupe », avait dit son père et Bose l'avait cru. Il n'était sorti qu'en l'entendant pousser son premier et dernier hurlement. Le sien n'avait pas tardé.

Son père n'avait pas pris lui-même le traitement martien, même s'il avait aidé beaucoup de monde à en bénéficier. Se trouvant encore largement au milieu de son existence, il n'était pas encore prêt à assumer les devoirs et obligations de la longévité. La mère de Bose avait eu moins de scrupules : elle s'était débrouillée pour que Bose reçoive ce traitement qui lui sauverait la vie. Il était bien trop jeune pour le médicament, mais l'éthique martienne acceptait des exceptions en cas de vie ou de mort. Comme on pouvait s'y attendre de sa part, sa mère avait commencé par le lui administrer avant de s'occuper de l'approbation de ses collègues. Bose ne lui avait jamais été aussi reconnaissant qu'il savait devoir l'être ; quand le souvenir de l'agression à Madras revenait le torturer, il se disait souvent qu'il n'aurait pas été si terrible que sa mère le laisse mourir.

Le gamin sous la pluie continuait à marcher d'un pas régulier. Il passa devant une deuxième voiture de protection. Le périmètre était encore mieux protégé qu'au moment où Bose avait fait un tour en voiture, quelques heures plus tôt. Que se passait-il donc à l'entrepôt pour justifier un tel déploiement ? Sans doute Findley avait-il pris peur en apprenant qu'Orrin s'était échappé du State Care. Sans doute craignait-il qu'une agence fédérale demande à perquisitionner dans les locaux. Mais il restait à savoir de quelle manière il comptait neutraliser cette menace.

Bose espéra que Turk allait tout simplement abandonner et rentrer chez lui, sans quoi lui-même aurait sans doute à l'intercepter et à le prévenir de ne pas approcher. Tout cela prenait trop de temps et il lui fallait encore retrouver Orrin Mather. Il accéléra un peu le pas, en évitant la lumière des réverbères et en restant autant que possible dans les allées des bennes à ordures et des livraisons.

Quand il revit Turk, celui-ci se tenait immobile à seulement une dizaine de mètres. Il se trouvait à deux rues au sud de l'entrepôt Findley et on ne voyait pas le moindre garde. Bose recula d'un coup quand le gamin regarda des deux côtés dans la rue, qui ne lui offrit d'autre spectacle que des portes fermées et des trottoirs misérables sous une pluie incessante. Il passait nerveusement son sac plastique d'une main à l'autre. Bose s'apprêtait à se montrer, soit pour l'affronter, soit pour le faire fuir, quand le gamin tourna subitement à gauche, le sac serré dans ses bras, et se mit à courir entre deux bâtiments obscurs.

Merde, se dit Bose. Il suivit à pas rapides mais prudents en espérant que le gamin n'allait pas se faire ou les faire repérer et tuer.

Mais Turk était rapide, et malin, du moins sur le plan tactique. Il savait que le quartier abondait en ruelles et en allées, la plupart mal éclairées, et gagna sans se faire remarquer celle qui donnait sur l'entrepôt. Et qui était très surveillée, mais le gamin se faufila entre deux voitures vides, profita d'une bourrasque de pluie particulièrement violente pour traverser à toute vitesse un espace à découvert et atteindre sans se faire voir l'embouchure d'une autre allée. Bose présuma qu'il ne voulait pas arriver à l'avant de l'entrepôt, mais à l'arrière, aux quais de chargement. Tout comme dans l'histoire d'Orrin.

Bose suivit par le même chemin en ayant l'impression d'être ridiculement voyant. Il se rappela que son seul objectif était d'empêcher le gamin de faire une énorme erreur et de blesser quelqu'un ou d'être lui-même blessé. Le problème était que Turk pourrait réagir de manière imprévisible à toute tentative de l'aborder. Il fallait néanmoins que Bose établisse le contact.

Il n'avait pas d'arme, mais certains de ses talents personnels pourraient lui servir dans cette situation. À la différence de sa

contrepartie modifiée proposée au marché noir par les vendeurs de longévité, le médicament martien supprimait ou améliorait certaines fonctions neurologiques. Il supprimait l'agressivité spontanée, si bien que Bose était ce qu'on appelait « long à la colère ». Il augmentait l'empathie et éliminait la peur. Il améliorait aussi l'acuité visuelle et le temps de réaction, ce qui avait aidé Bose à se forger une excellente réputation de tireur d'élite à l'école de police.

Turk remonta l'allée jusqu'à l'intersection avec la ruelle passant derrière l'entrepôt. Il s'accroupit, presque invisible dans son poncho noir, et tendit le cou pour voir ce qui se passait. Bose saisit l'occasion pour se glisser dans son dos.

C'était le moment ou jamais. « Salut », dit-il à voix basse, mais juste assez fort pour être entendu dans le crépitement de la pluie.

Le gamin sursauta et se retourna d'un coup. Bose tendit les mains, paumes levées. « Je ne suis pas armé, dit-il en approchant encore de deux pas. Et je ne suis pas avec eux.

— Qui vous êtes, alors ? » parvint à dire l'adolescent. Il tenait le bidon d'alcool méthylique dans la main droite de manière à pouvoir s'en servir comme d'une masse d'armes.

« Un ancien flic. Tu es Turk Findley, pas vrai ? Le fils du propriétaire ? » Le gamin ne répondit pas, mais qu'il garde le silence sans marquer de surprise valait confirmation. « Je veux juste que toi et moi, on reparte d'ici par où on est venus. Quoi que tu aies l'intention de faire, ce n'est pas possible. Pas ce soir. »

La pluie dégoulinant des cheveux bruns trempés du gamin passait sous le col de son poncho. Il regarda Bose dans le déluge, puis dit d'une petite voix éteinte : « Derrière vous.

— Hein ?

— Ils sont derrière vous. »

Le gamin s'accroupit précipitamment. Bose l'imita. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Deux hommes arrivaient dans l'allée, spectraux dans la pluie. Ils n'avaient pas encore vu Bose ou Turk, qu'un angle masquait, mais ne manqueraient pas de le faire en continuant dans la même direction.

La réaction de Bose sembla rassurer Turk. « Par ici. »

Bose n'eut d'autre choix que de le suivre dans la ruelle, où on les verrait sûrement... sauf qu'il y avait un espace étroit entre une benne à ordures en métal vert et le bord d'un quai de chargement, un espace juste assez grand pour qu'ils se glissent l'un et l'autre à l'intérieur. Bose essaya de bien voir ce qui l'entourait pendant l'instant où il n'était plus caché. Les quais de l'entrepôt Findley se trouvaient juste un peu plus loin. Trois automobiles étaient garées dans l'allée et une anonyme camionnette blanche était plaquée à l'un d'eux. La porte correspondante avait été remontée, ce qui projetait un rectangle de lumière dans l'obscurité. Bose essaya de photographier mentalement la scène, de calculer les distances relatives et de repérer les itinéraires de fuite possibles. Il s'accroupit ensuite près de Turk, qui tremblait comme un chien mouillé.

Les deux gardes arrivèrent dans l'allée, à découvert. Bose entraperçut leurs imperméables jaunes quand ils passèrent près de la benne en revenant vers le quai de chargement occupé. Pour Bose, la présence de la camionnette expliquait ce qui se passait à l'entrepôt : Findley avait pris peur et supprimait toute trace de contrebande. L'arrière de la camionnette laissait voir des piles de cartons qui montaient jusqu'au plafond – sans doute des produits chimiques venus du Liban ou de Syrie et destinés aux bioréacteurs de marché noir.

Bose décida de mieux voir. Il s'allongea sur le goudron mouillé, mais encore tiède après la canicule de la journée et d'où montait une odeur d'animal trempé d'huile. Il rampa pour sortir la tête et jeter un coup d'œil. Il n'avait d'autre camouflage que ses cheveux et sa peau noirs.

Il regarda attentivement l'homme en train de superviser le chargement, un quinquagénaire à la mine défaite qui tenait une torche électrique à la main. Bose l'identifia comme Findley senior. « Ton père est là, chuchota-t-il.

— Vous connaissez mon père ? demanda le gamin au bout d'un moment.

— Je l'ai reconnu en le voyant.

— Vous allez l'arrêter ?

— J'aimerais bien. Sauf que je ne suis plus flic. Je ne peux arrêter personne.

— Mais qu'est-ce que vous faites là, alors ?

— J'aide un ami. Et toi, tu fais quoi, ici ? »

Pas de réponse.

Bose s'apprêtait à suggérer qu'ils essayent de repartir comme ils étaient venus, malgré les risques, quand une quatrième automobile vint s'arrêter près de la camionnette. Son conducteur sortit, grimpa sur le béton du quai et s'approcha de Findley, qui le regarda d'un air de dire *quoi encore ?* L'homme montra la ruelle en disant quelque chose d'inaudible. Findley se mit tout à coup à taper dans ses mains et à crier assez fort pour qu'on l'entende dans la pluie : il ordonnait à ceux qui remplissaient la camionnette d'en terminer et rappelait le périmètre de sécurité.

Bose consulta sa montre. Le bus suivant avait dû arriver quelques minutes auparavant. *Orrin*, se dit-il. Sans doute un des agents de sécurité de Findley avait-il repéré Orrin Mather et en avait-il informé son patron.

Findley père grimpa dans une voiture avec un de ses gardes. L'automobile sortit de l'allée en éclaboussant Bose et Turk toujours tapis dans l'ombre. Bose vit le gamin cligner des yeux devant les rides laissées par les pneus dans la couche d'eau qui recouvrait la chaussée, conscient que son père venait de passer à un mètre de lui. La plus grande partie de la rage qui l'avait conduit jusque-là semblait n'être plus que confusion.

D'autres pas dans l'allée derrière eux : les sentinelles qui revenaient.

« Il faut qu'on sorte d'ici », dit Bose. Il ajouta : « On pourrait avoir besoin d'une diversion. »

Le gamin tourna vers lui un visage presque larmoyant. « De quoi vous parlez ? Quelle diversion ?

— Tu n'aurais pas apporté un liquide inflammable, par hasard ? »

Récit d'Allison

Notre appareil aurait pu voler encore plusieurs jours sans épuiser sa réserve de carburant, mais à quoi aurait servi de tourner en rond sans savoir où aller ? Turk nous a posés sur une petite île escarpée au sud de ce qui avait été autrefois l'Indonésie. L'île était trop australe pour que les fragments de l'Arc nous tombent dessus et assez élevée pour nous protéger des tsunamis qu'ils provoqueraient. L'appareil a touché terre sur une pente assez douce. Autour de nous, tout était aussi vierge et toxique que le reste de la planète, mais nous voyions l'océan au sud-ouest. Nous aurions pu sortir de l'appareil (il y avait des masques et des équipements de protection dans les casiers de rangement), mais nous n'avions aucune raison de le faire et essayer n'aurait pas forcément été sans danger : nous essuyions coup de vent après coup de vent, peut-être à cause des impacts gigantesques plus au nord.

Nous avons discuté de la possibilité que l'Arc fonctionne toujours, que même brisé, il puisse encore détecter Turk et nous transférer sur Équatoria. Mais nous nous bercions presque certainement d'illusions et nous aurions couru un risque insensé en approchant de l'Arc. Tout de suite après l'atterrissage, notre avion a détecté deux fragments supplémentaires en provenance de l'orbite. Le plafond nuageux nous empêchait de les voir, mais les impacts, pourtant distants de plusieurs centaines de kilomètres, ont créé une onde de choc qui a fait vibrer la coque de l'avion. Une heure plus tard, la mer a reflué autour de l'île, dévoilant de vieux coraux morts et du sable noir, avant de revenir d'un coup en une vague qui aurait été catastrophique pour toute créature vivante se trouvant sur son passage.

Nous pourrions rentrer à Vox, ai-je fait remarquer. L'avion y rentrerait de toute manière automatiquement quand sa réserve de carburant approcherait de zéro.

« Il ne reste peut-être plus rien de Vox », a dit Turk. Les machines des Hypothétiques devaient y être arrivées, à présent.

Possible. Probable. Mais nous ne savions pas ce qui avait détérioré l'Arc... peut-être les machines des Hypothétiques connaissaient-elles le même phénomène, peut-être se désintégraient-elles au bord de la mer de Ross. Si Vox était intact, il arriverait encore à récupérer suffisamment de protéines dans les proliférations bactériennes de l'océan pour nourrir une petite population.

« Dans ce cas, ils se battront entre eux pour la nourriture, a dit Turk. Et si *tous* les mécanismes des Hypothétiques se délabrent, ce n'est toujours pas une bonne nouvelle. »

Il avait raison, bien entendu. La seule technologie des Hypothétiques que nous tenions tous pour acquise était la barrière intangible qui protégeait la Terre de son soleil vieillissant et boursoufflé. Si elle disparaissait, les océans se mettraient à bouillir, l'atmosphère s'évaporerait dans l'espace et Vox finirait en nuage, en dispersion de molécules surchauffées.

Je restais malgré tout d'avis de retourner à Centre-Vox le moment venu. C'était l'endroit de ma naissance (en tant que Treya). Ce serait un endroit approprié pour mourir.

Cette nuit-là, nous avons été témoins d'un impact plus important que tous les précédents. L'avion nous a prévenus qu'un objet massif arrivait et Turk a réglé la fenêtre pour nous permettre d'observer le quadrant nord-ouest du ciel. Malgré l'épaisse couverture nuageuse, nous avons vu la boule de feu comme une tache de lumière rouge en mouvement, avec ensuite une lueur de crépuscule sur l'horizon. Une importante onde de choc était inévitable, aussi avons-nous ordonné à l'appareil de s'amarrer à l'île en enfonçant des câbles haute résistance dans le soubassement rocheux.

L'onde est arrivée sous la forme d'une muraille compacte de vent et de pluie brûlante. Notre appareil était pressurisé et solidement arrimé, mais je l'ai entendu tirer sur ses amarres –

un gémissement déchirant, comme si la Terre elle-même souffrait.

Je suis allée me coucher quand les vents se sont un peu calmés, et j'ai rêvé cette nuit-là de Champlain, le Champlain d'Allison. Dans mon rêve, je me promenais dans les rues d'Allison, je fréquentais le centre commercial où elle avait ses habitudes, je bavardais avec son père et sa mère. Tout cela semblait d'une réalité parfaite, mais se déroulait dans un monde privé de couleur et de texture. La mère d'Allison servait de la tourte au poulet et des haricots sauce tomate pour le dîner, et j'étais Allison qui adorait la tourte au poulet, mais le repas posé devant moi était imprécis, une esquisse de lui-même, et il n'avait aucun goût.

Parce que ce n'était pas de véritables souvenirs, mais des détails extraits du journal d'une morte. Si me déguiser en Allison m'avait beaucoup appris sur moi-même et sur le monde dans lequel je vivais, je n'avais en vérité jamais cessé d'être Treya. Oscar avait raison. Allison n'était que l'outil dont je m'étais servi pour arracher Treya à la tyrannie de Vox. Ce qui ne m'avait guère avancée.

Je suis sortie de ma couchette pour aller à l'avant. Turk ne dormait toujours pas, il veillait pour rien. Le vent se déchaînait toujours, mais avec un peu moins de force. D'après nos capteurs, la pluie qui cinglait la coque était chaude comme de la vapeur.

J'ai parlé à Turk de mon rêve et de sa signification. Je lui ai dit que j'en avais assez de jouer à être Allison. Que je n'avais pas un nom valant la peine d'être porté. J'allais mourir sur une planète vide et personne ne saurait qui j'étais ou avais été.

« Je sais qui tu es », a-t-il répondu.

Nous nous sommes assis l'un près de l'autre sur une banquette en face de la paroi-fenêtre. Il m'a prise dans ses bras et m'a serrée contre lui jusqu'à ce que je me calme.

C'est à ce moment-là qu'il m'a raconté ce qui s'était passé à Centre-Vox avant notre fuite. Il m'a dit qu'il avait parlé à Oscar et, par l'intermédiaire d'Oscar, au Coryphée. Il avait avoué une vérité sur lui-même.

« Laquelle ? »

Je croyais connaître la réponse. Je croyais qu'il parlait de la vérité qu'il esquivait depuis que nous l'avions recueilli dans le désert d'Équatoria, la terrible et évidente vérité sur lui.

Mais il m'a raconté une histoire différente. Il m'a raconté avoir tué quelqu'un, quand il était jeune homme sur la Terre en vie. Il parlait avec une retenue sinistre, le corps raide, le visage détourné et les poings serrés. Je l'ai écouté attentivement jusqu'au bout.

Peut-être ne voulait-il pas que je réponde. Peut-être le silence aurait-il mieux valu pour lui. Mais nous n'avions plus vraiment d'avenir et je ne voulais pas mourir sans que cette importante vérité n'ait été dite.

Une fois qu'il a repris contenance, j'ai demandé : « Je peux te raconter une histoire, moi aussi ? »

— Je ne vois pas ce qui t'en empêche.

— C'est une histoire d'Allison. Elle s'est passée sur la Terre d'avant. À part ça, elle ne ressemble pas du tout à la tienne. Mais elle a longtemps pesé sur la conscience d'Allison. »

Il a hoché la tête, en attente.

« Son père avait été soldat, dans sa jeunesse. Soldat affecté à l'étranger dans les années avant le Spin. Il avait quarante ans à la naissance d'Allison, donc cinquante le jour de son dixième anniversaire. Ce jour-là, il lui a offert un cadeau, une peinture à l'huile dans un vilain cadre en bois. Elle a été déçue en le déballant – comment avait-il pu penser lui faire plaisir avec un portrait amateur d'une femme tenant un bébé dans ses bras ? Il lui a alors raconté, presque gêné, qu'il l'avait peint lui-même. Quelques années plus tôt, le soir, dans son bureau. Il lui a dit que la femme représentée était la mère d'Allison et le bébé Allison elle-même. Ça l'a surprise, parce que son père n'avait jamais semblé artiste, il gérait un magasin de chaussures dans un centre commercial et elle ne l'avait jamais entendu parler littérature ou peinture. Mais avoir une petite fille, il lui a expliqué, était ce qui lui était arrivé de mieux dans la vie, et histoire de se souvenir de ce sentiment, il avait peint ce portrait. Qu'il voulait maintenant donner à Allison. Elle a donc conclu que c'était plutôt un beau cadeau, après tout, peut-être le meilleur qu'on lui avait jamais fait.

« Huit ans plus tard, on a diagnostiqué à son père un cancer du poumon. Ça n'a pas été une grande surprise : il fumait un paquet par jour depuis qu'il avait douze ans. Et pendant quelques mois, il a essayé de se comporter comme si tout allait bien. Sauf qu'il s'est affaibli peu à peu et qu'il a fini par passer la plus grande partie de la journée au lit. Quand il est devenu trop difficile pour la mère d'Allison de s'occuper de lui, quand il n'est plus arrivé à manger ni à se lever, même pour aller aux toilettes, il a dû partir à l'hôpital, et Allison a compris qu'il ne reviendrait pas. Il a été admis dans ce qu'on appelait une unité de soins palliatifs. En gros, les médecins l'aidaient à mourir. Ils lui donnaient des médicaments contre la douleur, un peu plus chaque jour, mais il est resté à peu près lucide jusqu'à la dernière semaine, même s'il pleurait beaucoup – les docteurs parlaient de "labilité émotionnelle". Et un jour qu'Allison lui rendait visite, il lui a demandé d'apporter la peinture, pour qu'elle lui rappelle de vieux souvenirs quand il la regarderait.

« Mais elle n'a pas pu le faire. Elle ne l'avait plus. Elle avait d'abord accroché le portrait sur le mur au-dessus de sa tête de lit, mais à un moment, il avait commencé à la gêner, il lui semblait rudimentaire et sentimental et elle ne voulait pas que ses amis le voient, alors elle l'avait mis dans un placard, hors de vue. Son père s'en était peut-être aperçu, mais il n'avait jamais rien dit. Puis un jour qu'elle faisait le tri dans ses vieilles affaires, ses trucs de bébé, ses poupées et ses jouets auxquels elle ne toucherait plus jamais, elle l'avait mis avec tout le reste dans un carton qu'elle avait apporté à une œuvre de bienfaisance.

« Sauf qu'elle ne pouvait pas l'admettre, pas devant son père squelettique, jaune et relié à une bouteille d'oxygène. Si bien qu'elle a hoché la tête et dit qu'elle l'apporterait la prochaine fois.

« En rentrant chez elle, elle a fouillé dans son placard comme si elle s'attendait à retrouver le portrait à l'intérieur alors qu'elle savait très bien qu'il n'y était plus. Elle est même allée interroger l'œuvre de bienfaisance, mais la peinture avait dû être vendue ou recyclée depuis longtemps. Et donc, quand elle est retournée à l'hôpital le lendemain, son père a été déçu,

et elle a trouvé une excuse et promis de se rappeler de l'apporter le lendemain, un mensonge qui n'a fait qu'amplifier sa honte. Et chaque jour, elle est retournée à l'hôpital, chaque jour, elle a trouvé son père plus faible et plus effrayé que la veille, chaque jour, il a réclamé la peinture et elle lui a promis de l'apporter. Bien entendu, il est mort sans l'avoir revue. »

Il n'y avait aucun bruit, à part le gémissement de la coque. Des fragments d'Arc tombaient plus souvent, à présent, leurs traces radar traversant l'affichage comme de lumineuses gouttes de pluie bleue. Turk a longtemps gardé le silence, puis il a dit : « C'est le fardeau d'Allison..., de l'Allison originale. Elle a vécu et est morte avec. Tu n'as pas besoin de le porter pour elle.

— Pas davantage que tu n'as besoin de porter le fardeau de cette mort d'il y a longtemps.

— Tu ne vois aucune différence ? »

Il continuait à esquiver la vérité et n'avait pas compris pourquoi j'avais raconté cette histoire. J'ai donc essayé de le lui faire comprendre sans ménagements.

« Pense à cet Arc temporel, dans le désert d'Équatoria. Il n'est pas comme les Arcs qui relient deux mondes, les Arcs temporels n'ont jamais été faits pour les êtres humains. Ce sont des appareils qui servent aux Hypothétiques pour conserver les informations au fil du temps. Ils les sauvegardent en les dupliquant. Les Hypothétiques t'ont *pris*, se sont *souvenus* de toi et ont fini par te *recréer*, ce qui signifie que le *véritable* Turk est tout aussi mort et inexistant que la véritable Allison Pearl. Tu es une réplique convaincante, mais tu es né dans un désert avec les souvenirs d'un autre. Tu n'es pas davantage responsable de ses péchés que moi de ceux d'Allison. »

Turk m'a dévisagée. Un instant, il a semblé très en colère. Et un instant, j'ai eu peur de lui.

Puis il s'est levé pour aller à l'arrière de l'avion, dans les ténèbres, me laissant seule avec le rugissement de la tempête.

Les impacts de débris ont peu à peu diminué les jours suivants et, au bout d'une semaine, le radar de l'appareil ne détectait plus au-dessus de l'atmosphère qu'un éparpillement de poussière et de fragments. Sur Terre, il ne restait de l'Arc que

deux piliers fracturés plantés dans l'océan Indien, le plus haut montant à mille cinq cents mètres au-dessus de la mer. La Terre était à présent complètement isolée, aussi seule dans l'univers que pendant tous les millénaires ayant précédé le Spin.

Turk et moi n'avons pas parlé de ce que nous nous étions dit au cours de cette soirée difficile. Nous avons préféré trouver du réconfort dans les mots simples et la chaleur simple. Peut-être étions-nous faux, n'avions-nous rien d'authentique, mais au moins nous comprenions-nous l'un l'autre. Chacun de nous fournissait une présence à la vacance de l'autre. Nous avons essayé de faire comme si le temps ne passait pas.

Mais il passait. Les réserves de l'appareil ont commencé à s'épuiser. Et quand il est devenu impossible de remettre à plus tard, Turk a rompu les amarres qui nous reliaient à notre île rocheuse et nous a élevés au-dessus des nuages les plus hauts, à une altitude où on voyait les étoiles.

Je ne voulais pas m'arrêter là. Je voulais aller là où notre avion ne pouvait pas nous emmener. Je voulais m'aventurer entre ces soleils et ces mondes lointains. Je voulais faire des pas de géant d'étoile en étoile, comme les Hypothétiques.

C'était impossible, bien entendu. Nous ne pouvions même pas rentrer chez nous. Nous n'avions pas de chez nous. Nous n'avions que Vox, si Vox existait encore. Aussi sommes-nous partis vers le sud, avec l'aube à tribord et les ruines de l'histoire derrière nous, sans rien devant nous que l'étrangeté et de vagues espoirs.

Sandra et Bose

Pour Sandra, qui attendait Bose derrière la vitrine du restaurant, les minutes défilaient comme les wagons d'un train interminable. Quinze minutes. Trente. Quarante. On fait ce truc insensé, se dit-elle, et voilà que ça se passe mal. Dehors, la tempête s'apaisa, puis reprit des forces. C'était le prix à payer pour toutes ces semaines d'implacable chaleur sèche, le rétablissement d'un effroyable équilibre karmique.

Un bus s'arrêta de l'autre côté de la rue, resta immobile quelques instants, se racla la gorge et s'éloigna tranquillement dans le déluge nocturne. Sandra crut d'abord que personne n'était descendu, puis vit, hors du halo du réverbère, une silhouette vêtue stupidement pour un tel temps d'un tee-shirt jaune à manches courtes qui lui collait à la peau comme une couche de peinture. Un gamin maigre, tout en côtes. Orrin, bien entendu.

Elle se leva par réflexe et sortit en courant sans écouter les *M'dame ? M'dame ?* de l'employé inquiet.

« Docteur Cole », dit Orrin quand elle le rejoignit. Il ne semblait pas surpris de la voir. « Je me suis perdu, avoua-t-il d'un air triste. J'aurais dû arriver plus tôt. Vous savez que je compte empêcher Turk Findley de faire ce qu'il veut faire, j' imagine. » Sa lèvre trembla. « Mais je crois que j'arrive trop tard.

— Non, Orrin, écoutez, tout va bien. » La pluie avait traversé ses vêtements comme s'ils n'existaient pas et elle se prit à bras-le-corps pour réprimer ses frissons. « Je comprends. Turk est arrivé il y a un petit moment, mais l'agent Bose est allé le retrouver. »

Orrin cilla. « L'agent Bose est avec lui ?

— Il ne le laissera pas allumer cet incendie.

— Pour de vrai ?

— Absolument. Il devrait revenir d'une minute à l'autre. »

Les épaules d'Orrin s'affaissèrent de soulagement. « Je vous remercie d'être venue, dit-il d'une voix à peine audible dans le martèlement de la pluie. Merci, vraiment. Je suppose que vous avez lu mes carnets ? »

Sandra hocha la tête.

« Ça ne se passe pas comme je l'ai écrit. Mais j'imagine qu'il fallait s'y attendre.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce n'est pas une seule chose, déclara-t-il d'un ton solennel. C'est la somme de tous les chemins. »

Sandra voulait lui demander de quoi il parlait, mais pas en restant sous la pluie à l'arrêt de bus. « Venez en face avec moi, Orrin. Nous attendrons Bose là-bas. Il ne va pas tarder.

— J'aimerais une tasse de café », dit Orrin.

Sandra se retourna, mais recula avant de pouvoir descendre du trottoir car une voiture s'arrêtait en travers de son chemin. La vitre s'abaissa côté passager. Sandra vit deux hommes à l'intérieur : un quinquagénaire au sourire tendu et le conducteur, qui tenait négligemment un pistolet sur sa cuisse.

« Bonsoir, docteur Cole, dit le quinquagénaire. Bonsoir, Orrin. »

Sandra reconnut la voix. Cela la paralysa. Elle voulut s'enfuir, mais n'arriva pas à quitter l'automobile des yeux. Elle avait l'impression d'être clouée sur place.

« Bonsoir, monsieur Findley, dit Orrin d'une voix abattue.

— Ça me désole de te voir ici, Orrin. Ce n'est pas une bonne nouvelle, ni pour toi ni pour moi. Pourquoi ne monteriez-vous pas à l'arrière, le Dr Cole et toi, qu'on puisse discuter ? »

Le conducteur garda le moteur au ralenti, sans faire repartir la voiture. Sandra pria pour qu'il ne le fasse pas. Tant qu'elle restait en vue de cette horrible route, de l'arrêt de bus, du café-restaurant en face avec ses vitrines illuminées de jaune, elle pouvait croire qu'il lui restait une chance de s'en sortir indemne. Mais si elle redémarrait, la voiture l'emmènerait hors du monde familier, dans ce pays sans lumière où se produisaient des choses épouvantables.

Elle connaissait le pays sans lumière. Assez souvent, au State Care, elle avait interrogé des candidats ayant été systématiquement battus, violés, abandonnés ou humiliés. C'était des réfugiés du pays des choses épouvantables, et par leur intermédiaire, elle avait commencé à se faire une idée de l'immensité et du vide de la géographie de celui-ci.

Findley la regarda depuis l'avant, le visage ridé et grêlé, les yeux d'une douceur trompeuse. « Commençons par le commencement. Vous n'êtes pas au complet. Qu'est devenu l'agent Bose, docteur Cole ? »

Elle ne pensait pas qu'elle aurait pu répondre même si elle l'avait voulu. Elle avait la bouche complètement sèche. Le monde dégoulinait de pluie et elle n'aurait même pas réussi à cracher.

« Allons, s'impatienta Findley.

— Je n'en sais rien, parvint-elle à dire.

— Allons.

— Il n'est pas avec moi. Je ne sais pas où il est. »

Findley soupira. « Vous auriez dû accepter ma proposition, docteur Cole. Elle était parfaitement sincère. Une seconde vie pour votre frère, sans rien d'important en échange. Il n'y avait pas de revers de médaille. C'était généreux. Vous avez été idiot. » Il se tut un instant. « La voiture de Bose est garée à l'arrière du restaurant de l'autre côté de la rue. Et donc, où est-il, docteur Cole ? »

Elle serra fermement les lèvres et secoua la tête.

Le conducteur, l'homme au pistolet, se retourna pour la regarder. Sandra ne lui trouva pas l'air d'un criminel. Il n'avait pas un visage antipathique et ressemblait à un professeur d'anglais de lycée, un professeur fatigué par sa longue journée.

Il lui montra son arme. Elle n'y connaissait rien et n'aurait pu dire de quel type était celle-ci. On aurait dit qu'il déclarait : « Voilà l'origine du pouvoir que j'ai sur vous. » Qu'il voulait qu'elle admette et comprenne ce pouvoir. Il la frappa alors en plein visage de la poignée serrée dans sa main.

Le coup rebondit sur la pommette et ébranla une dent. La douleur fut littéralement écœurante : elle eut envie de vomir. Ses yeux se refermèrent et elle sentit des larmes en sortir.

« Ne faites pas ça », dit Orrin.

Findley se tourna vers lui. « Regarde tous les ennuis que tu as causés, Orrin. Et pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait, à part te sortir de la rue et te donner un travail respectable ?

— Rien de tout ça n'est de ma faute, monsieur Findley.

— C'est celle de qui, alors ? Dis-moi.

— De la vôtre, j'imagine. »

Le conducteur recula son siège pour atteindre Orrin, mais Findley l'arrêta de sa main levée. Sandra observait entre ses paupières, les doigts serrés sur sa bouche en sang. Tout semblait délavé, comme si la pluie était entrée dans l'habitable.

« Explique-moi ça, ordonna Findley.

— Votre propre fils vous déteste », dit tranquillement Orrin.

Findley rougit. « Mon *fils* ? Qu'est-ce que tu sais de ma famille ?

— Vous n'auriez pas dû faire ce que vous avez fait, pour son amie Latisha. Je crois qu'il ne vous pardonnera jamais.

— À qui tu as parlé ? »

Orrin ferma la bouche et détourna le regard. Sandra se crispa : le conducteur allait forcément frapper Orrin.

Mais il regarda dans la rue derrière elle. « Elle arrive, monsieur Findley », annonça-t-il.

Sandra risqua un coup d'œil. « Elle » désignait une banale camionnette blanche. Sandra n'avait pas la moindre idée de son importance, mais Findley se réjouit de la voir arriver et fit signe à son chauffeur quand elle les dépassa. « Très bien, dit-il. Autant se mettre en route. » *Pour le pays des choses épouvantables.*

« Votre dernière chance de me répondre, pour Bose », avertit Findley. Sandra jeta un coup d'œil à l'homme de main, qui eut un sourire horrible.

Orrin regarda la camionnette devant eux. « Monsieur Findley ?

— Qu'est-ce que tu t'imagines avoir à dire, Orrin ?

— Monsieur Findley, il me semble que ce camion brûle. »

De tremblotantes flammes jaunes sortaient par les portières arrière de la camionnette, qu'une chaîne tenait plus ou moins

fermées. De la fumée s'en échappait aussi, mais la pluie et la brume la cachaient. Le conducteur semblait ne s'être encore aperçu de rien.

Quelque chose à l'intérieur s'enflamma alors avec un violent *boum*. Les portières arrière s'ouvrirent d'un coup, alimentant en air un brasier soudain. Le véhicule fit une embardée et percuta le trottoir. Deux hommes sortirent en titubant de la cabine, jetèrent à l'arrière un coup d'œil horrifié et s'enfuirent à toutes jambes dans les ténèbres.

Findley et son homme de main avaient toujours les yeux fixés sur les flammes quand la voiture de Bose jaillit du parking du café-restaurant. Findley la vit le premier. « Roule ! Roule, bordel ! » cria-t-il, mais Bose pila juste devant le capot. Le conducteur voulut reculer, ne parvint qu'à emboutir le pare-chocs arrière contre le banc en béton de l'arrêt de bus. Son dernier recours était l'arme qu'il tenait à la main et qu'il leva en cherchant une cible. Findley continuait à crier sans raison.

Sandra vit Orrin se jeter sur le bras droit de l'homme armé. Orrin qui ne peut même pas écraser un insecte, se dit Sandra. Sauf si on le provoquait. Il avait relevé le pistolet quand le coup partit. La balle perça dans le toit de l'automobile un trou au bord recourbé par lequel entrèrent de fines gouttes de pluie. Findley ouvrit d'un coup sa portière pour se jeter dehors et roula sur la chaussée humide. Sandra se rendit compte qu'elle devrait l'imiter, mais ne pouvait se résoudre à bouger. Elle était devenue un point fixe autour duquel l'univers tournait. Son corps était en plomb et ses oreilles bourdonnaient.

Elle voulut aider Orrin qui, le genou enfoncé dans le dossier du siège avant, essayait de tirer le bras de l'homme de main vers l'arrière. Le pistolet se braquait de tous côtés comme un serpent à sonnette qui cherche à mordre. Orrin grogna et redoubla d'efforts en agitant les deux pieds. Un autre coup de feu claqua.

Bose ouvrit alors la portière côté conducteur. Sa vitesse surprit Sandra. Ses réflexes de Quatrième Âge, peut-être. Il saisit le bras juste au moment où Orrin, épuisé, le lâchait en retombant en arrière. Il s'empara du pistolet et le glissa dans sa ceinture. Il sortit l'homme qui s'accroupit dans une flaque tel un animal acculé, la main serrée autour du poignet et les dents

découvertes, regarda un instant Bose et le pistolet, puis s'enfuit dans la direction opposée. Bose le laissa partir.

Aucune des sources lumineuses du quartier ne brillait davantage que la camionnette en feu, qui jetait de longues ombres chaotiques sur la chaussée luisante. Sandra regarda Orrin. Prostré sur la banquette, le garçon releva la tête avec une grimace de douleur. « Je vais bien, docteur Cole. » Mais il n'allait pas bien. Le second coup de feu lui avait labouré l'épaule. Sandra inspecta la blessure avec professionnalisme, comme si elle n'était plus dans cette folie, mais de nouveau interne à l'hôpital. Les bases de la médecine. Exercer une pression. La plaie saignait, mais pas trop.

Elle aida Orrin à passer de la voiture de Findley à celle de Bose. Lorsqu'elle se redressa, Bose lui retint le bras pour l'immobiliser le temps d'examiner sa plaie au visage. « C'est moins grave que ça en a l'air, dit-elle avant de se contredire en crachant du sang sur le trottoir mouillé.

— Il faut qu'on parte d'ici », répondit Bose.

Debout sur la chaussée, Findley regardait fixement quelqu'un de l'autre côté de la rue.

Son fils, Turk. Sandra s'imagina voir des vagues de conjectures et de consternation se frayer un chemin dans la conscience stupéfaite de Findley.

« Il sait ce que vous êtes », dit-elle d'une voix forte et sévère, bien qu'un peu brouillée par sa dent branlante et sa joue de plus en plus enflée. « Il sait tout, monsieur Findley. »

Il se tourna vers elle, le visage comme un masque de rage et de confusion.

Sandra l'ignora. Elle observait le garçon, à présent. Le gamin. Turk. Celui-ci remit d'un coup la capuche de son poncho et se détourna de son père d'un mouvement au mépris éloquent. Il s'en va, comprit Sandra. Elle le lisait dans son corps, dans la manière dont il voûtait les épaules et raidissait la colonne vertébrale. Cela ne s'était pas passé comme dans l'histoire d'Orrin, mais d'une certaine manière, c'était la même chose. Le garçon s'en allait dans son propre pays épouvantable, mais peut-être différent de celui imaginé pour lui par Orrin.

Findley vit son fils entamer ce long éloignement. « Attends », lança-t-il faiblement.

Turk l'ignora. Il passa devant la vitrine du café-restaurant, ce qui jeta un reflet sur l'asphalte luisant à cause de la pluie et de l'incendie. Il tourna au coin de la rue, s'enfonçant dans l'obscurité. Findley le suivit des yeux sous le déluge jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à voir.

Sandra se glissa sur la banquette arrière de la voiture de Bose en cherchant de quoi bander la blessure d'Orrin. Bose lui tendit un rouleau de coton sorti de la trousse à pharmacie qu'il conservait dans la boîte à gants. Orrin avait beaucoup saigné – le sang et la pluie trempaient les mailles lâches de son tee-shirt – mais quelques points suffiraient pour refermer la plaie. Sandra pensait pouvoir s'en charger, si Bose décidait qu'ils ne pouvaient prendre le risque de passer aux urgences. « Tenez-moi ça, dit-elle à Orrin en lui mettant le coton dans la main. Vous y arriverez ? »

Il hocha la tête. « Merci », dit-il d'une voix au calme anormal.

Bose dépassa la camionnette en feu et arriva en quelques intersections désertes sur la route. Il n'y avait presque pas de circulation et les gouttes de pluie formaient comme un brouillard. Dans l'obscurité balafmée de la tempête, il roula à vitesse régulière en direction de la grande ville qu'il ne voyait pas.

Récit de Turk

Nous avons volé vers Vox dans un ciel rendu fou. D'une température si élevée que les capteurs thermiques externes déclenchaient parfois des alarmes sonores. L'aube était d'un éclat brutal et quand il s'est levé, le soleil a eu l'air boursoufflé et menaçant. Sauf que ce n'était pas lui qui avait changé, mais la barrière protectrice entourant la Terre.

Après la fin du Spin, il y avait eu quelques années d'agitation pendant lesquelles les gens s'étaient demandé ce qui se produirait si les Hypothétiques retiraient leur protection. La réponse paraissait trop épouvantable pour être concevable. De plus, même si leurs intentions restaient inconnues et leurs motifs obscurs, les Hypothétiques avaient semblé tenir à préserver la vie humaine, aussi avons-nous accepté l'illusion de normalité et même commencé à y croire, ce qui était vraisemblablement ce qu'ils attendaient de nous.

Mais je me souvenais de ce qu'avaient dit les astrophysiciens. Durant le Spin, le soleil avait vieilli de près de quatre milliards d'années. Le soleil était une étoile, et les étoiles se dilatent en vieillissant, souvent au point d'englober les planètes qui les entourent. Sans l'intervention continue des Hypothétiques, l'atmosphère terrestre serait emportée, les océans s'évaporerait comme des flaques un après-midi de juillet et le manteau rocheux lui-même se mettrait à fondre.

Maintenant, enfin, cette protection avait été retirée.

L'afflux de rayonnements avait déjà un effet sur le temps. Nous nous dirigeons vers l'Antarctique à soixante mille pieds, en évitant les cumulonimbus qui bouillonnaient dans la stratosphère comme des montagnes noires et fluides. Nous arrivions à proximité de Vox, nous enfonçant dans les vents violents et la pluie ruisselante, quand notre avion nous a informés qu'il parvenait aux limites de son domaine de vol. Il ne

manquait plus grand-chose pour le rendre incapable de fonctionner.

« Enlève-le-moi », ai-je lancé à Allison.

Nous étions à l'avant en train d'observer la fin du monde. Allison m'a regardé, mal à l'aise.

« Je suis sérieux. Tu m'as dit que cet appareil rentrerait tout seul à Vox si je ne le contrôlais pas.

— Oui, mais...

— Alors enlève-moi le nœud. »

Elle a réfléchi à ce que je lui demandais. « Je ne suis pas sûre de pouvoir. Je veux dire... proprement.

— Alors fais-le salement. Tu m'as promis. »

Elle m'a défié du regard, puis a baissé et hoché la tête.

L'homme que j'avais tué n'était pas innocent au sens absolu du terme. Mon père non plus, dont les crimes ont été révélés par cette mort.

L'homme que j'avais tué (ai-je appris) était un paumé du nom d'Orrin Mather. Il avait braqué une demi-douzaine de magasins de vins entre Raleigh et Biloxi avant que mon père l'embauche. Il avait menacé durant chacun de ces braquages de faire usage de son arme (un vieux calibre .42) et mis trois fois cette menace à exécution. Aucune de ses victimes n'était morte, mais l'une ne pouvait plus marcher. Tous ces faits étaient sortis de l'ombre pendant le procès de mon père.

Il ne savait peut-être pas qu'il avait engagé un criminel, mais cela ne pouvait certainement pas être une surprise pour lui, puisqu'il recrutait ses employés parmi les travailleurs saisonniers et sans papiers qui se rassemblaient autour de la gare routière de Houston. Il les payait en liquide et leur demandait seulement de se taire. S'il apprenait qu'un d'entre eux avait un casier ou n'était pas en règle avec les services de l'immigration, il se servait de cette information pour le forcer à être loyal. Il les faisait en général commencer à la manutention dans l'entrepôt, promouvant ensuite à des postes plus sensibles ceux qui présentaient un mélange acceptable de sobriété et de servilité. Comme l'avait fait Orrin Mather.

On ne m'a jamais arrêté pour mon crime. L'incendie était de toute évidence criminel, mais n'avait aucun témoin. Il a conduit à une enquête au cours de laquelle on a découvert une cache de substances très réglementées à l'intérieur de l'entrepôt, des composés chimiques importés du Moyen-Orient et destinés à un réseau de trafiquants de drogue de longévité basé au Nouveau-Mexique. Quand on a déféré mon père à la justice, j'étais sur la route ; quand on l'a condamné, j'étais matelot dans la marine marchande américaine récemment réactivée, et de quart sur le pont d'un cargo en route pour le Venezuela. On a estimé mon père coupable de trois chefs d'accusation, dont association de malfaiteurs en vue de distribuer une substance interdite, et il n'a fait en fin de compte que la moitié de sa peine de dix ans. J'ai appris tout cela par les informations. Je n'avais plus aucun contact avec ma famille.

Si Allison ne se trompait pas, ces choses étaient en réalité arrivées à quelqu'un d'autre... à l'original, au véritable Turk Findley, le modèle depuis longtemps disparu à partir duquel on m'avait reconstruit.

Et peut-être était-ce exact. Peut-être voulais-je même que ça le soit.

Mais si ce n'était pas moi qui avais allumé cet incendie, si ce n'était pas moi dont il avait déterminé l'existence, si ce n'était pas moi qui avais transporté dans un nouveau monde ce fardeau de culpabilité, qui avais essayé d'anticiper chaque occasion et regretté chaque plaisir, qui m'étais laissé emmener au fond des terrains pétrolifères d'Équatoria par un sentiment d'obligation honteuse... si je n'étais pas cet homme, qu'étais-je ?

Allison a apporté une trousse de premiers soins à l'avant pour pouvoir procéder à l'opération en voyant le ciel. Sans tourner la tête, j'apercevais des nuages couleur paille de fer bouillonner contre le bord d'attaque de l'avion. « Ne bouge pas », m'a-t-elle averti.

Elle a coupé vite et profond. Le sang lui a recouvert les mains et s'est coagulé dans mes cheveux, et même une fois ma plaie recouverte de gels, la douleur me soulevait le cœur. Mais Allison

a détruit l'implant limbique et en a extrait toutes les parties qu'elle pouvait atteindre sans me mettre en danger.

Notre avion a mis le cap sur Vox en affrontant de si fortes turbulences que je sentais le pont tressauter sous mes pieds. D'après ses protocoles embarqués, il avait essayé d'obtenir de Vox des instructions pour l'atterrissage. J'ai demandé à Allison s'il avait reçu une réponse.

« Une très courte.

— Il y a quelqu'un de vivant, là-bas ?

— Isaac. »

Les nuages se sont ouverts, nous dévoilant Centre-Vox quelques centaines de pieds plus bas. La ville avait visiblement souffert – la surface exposée des murs et des tours semblait érodée, presque fondue –, mais restait en grande partie intacte. Notre appareil a viré tant bien que mal en direction de la tour la plus proche pour aller se poser, accompagnée d'une bouffée d'air toxique, sur un quai aérien.

Allison m'a aidé à sortir dès que l'atmosphère extérieure est redevenue respirable.

Isaac était venu à notre rencontre. Il avait laissé des empreintes de pieds derrière lui dans la couche de poussière blanche semblable – on aurait dit de la farine – qui recouvrait le sol. C'était, nous a-t-il expliqué, tout ce qu'il restait des machines des Hypothétiques. Elles étaient venues absorber Vox, le désassembler, le cataloguer, molécule après molécule, et Isaac s'était introduit depuis le fond du Coryphée dans leurs protocoles procéduraux pour diffuser des codes perturbateurs. Mais c'était trop tard.

« Ils ont commencé par prendre la chair », a-t-il dit.

Il ne restait personne de vivant. Plus personne à part nous, trois témoins ensanglantés de la fin du monde. Nous sommes descendus attendre dans cette très vieille ville.

Sandra

Sandra parla à son frère Kyle de l'établissement dans les environs de Seattle. Elle pensait qu'il s'y plairait... Elle lui dit que cela ressemblait beaucoup à Live Oaks. De bons médecins. De grandes chambres. Beaucoup de pelouse et même des arbres, un morceau de cette forêt verte et humide de la côte ouest. Rarement aussi chaud que Houston.

Encore que même Houston était d'une température relativement fraîche, ce matin-là. Sandra avait poussé Kyle depuis sa chambre dans l'ensemble résidentiel jusqu'au bosquet de chênes vivants près du ruisseau. Le ciel était bleu. Une brise soufflait. Les chênes se penchaient ensemble d'un air de conspirateur.

Kyle avait maigri. Les médecins avaient expliqué qu'ils modifiaient son régime alimentaire pour remédier à un problème digestif sans danger mais tenace. Ce jour-là, Kyle était de bonne humeur. Il fit savoir qu'il appréciait le temps, ou la présence de sa sœur, ou le son de sa voix, ou rien de tout cela, par un léger *ah*.

Les notaires de la succession avaient donné leur accord préliminaire au plan de Sandra d'installer Kyle ailleurs et négociaient les conditions avec l'établissement de Seattle. Quant à elle... Bose avait eu beau se montrer patient et encourageant, Sandra allait malgré tout s'engager dans une existence radicalement nouvelle. Elle ne pouvait en aucun cas reprendre le cours de l'ancienne.

Bose non plus. L'enquête sur l'incendie à l'entrepôt Findley avait été annexée à une autre, fédérale, sur le réseau de trafiquants de drogue de longévité alimenté par Findley. Le FBI avait étiqueté Bose « suspect probable », aussi celui-ci devait-il faire profil bas un certain temps, ce qui ne posait toutefois aucun problème : sa communauté d'amis savait protéger l'un

des siens. Il avait demandé à Sandra de le rejoindre, sans conditions préalables, pour le court ou le long terme, comme amie ou compagne... ou ce qu'elle préférait. Ses amis, disait-il, l'aideraient à trouver un emploi.

Elle en avait rencontré certains, ceux qui administraient le véritable traitement de longévité conformément aux intentions des Martiens – le couple quinquagénaire qui avait conduit Orrin et Ariel hors de Houston, déjà, puis d'autres en visitant Seattle.

Ces gens semblaient plutôt honnêtes, et sincères dans leurs croyances. Le seul espoir de sauver ce monde surchauffé et inconséquent consistait, d'après eux, à découvrir une nouvelle manière de vivre en humain. Le traitement martien constituait un pas dans cette direction. Du moins à ce qu'ils disaient, et Sandra n'était pas certaine qu'ils se trompaient... mais peut-être étaient-ils naïfs.

Et il y avait Bose lui-même, un Quatrième Âge par défaut et au mauvais âge. Certaines des qualités qu'elle aimait chez lui pouvaient provenir de ce traitement : son calme tranquille, sa générosité, son sens de la justice. Mais Bose n'était pour l'essentiel que... Bose. Elle n'en doutait pas une seconde. C'est de Bose qu'elle était tombée amoureuse, pas de sa chimie du sang ni de sa neurologie.

Il lui avait pourtant dit sans ménagement qu'elle n'avait aucune chance d'obtenir le traitement du Quatrième Âge pour Kyle. Bose l'avait reçu parce que c'était le seul moyen de lui sauver la vie ; Kyle ne se trouvait pas dans ce cas de figure, avant tout parce que cela ne le guérirait pas vraiment. Comme l'avait dit Bose, cela ne ferait de lui, peut-être définitivement, qu'un petit enfant dans un corps sain et adulte. Résultat que les amis de Bose, après de nombreux débats éthiques et discussions, ne pouvaient approuver.

Affalé dans le fauteuil roulant, la tête penchée, Kyle suivait des yeux l'oscillation des chênes.

« J'ai reçu une lettre d'Orrin Mather, hier. » Les amis de Bose avaient été comme toujours généreux, dans l'aide qu'ils avaient apportée à Orrin et à Ariel au cours de l'enquête consécutive à l'incendie : ils leur avaient trouvé un logement dans lequel ni les policiers ni les criminels ne risquaient de

venir les chercher. « Orrin travaille à temps partiel dans une pépinière commerciale. Son épaule se remet sans problème, d'après lui. Il dit qu'il espère que tout va bien pour l'agent Bose et pour moi. C'est le cas, je pense. Il dit aussi que ça ne le gêne pas que je lise ses carnets. »

(Bien sûr que je vous aurais donné la permission, si vous l'aviez demandée, avait écrit Orrin, reproche implicite que Sandra savait mériter.)

« Il dit que j'avais lu tout ce qu'il avait écrit, à part quelques pages qu'il a terminées après son arrivée à Laramie. Il les a jointes à sa lettre. Regarde... je les ai apportées. »

Vous pouvez les garder, avait écrit Orrin. Je n'en ai plus besoin. Je crois que j'en ai fini avec tout ça. Vous comprendrez peut-être mieux que moi. Tout est déconcertant pour moi. Pour être franc, j'ai juste envie de passer à autre chose.

Elle écouta le ruisseau couler dans le bosquet. Ce jour-là, il était peu profond, transparent et brillant comme du verre. Elle se dit que cette eau finirait par trouver le chemin du golfe du Mexique... ou par s'évaporer, peut-être, pour retomber en pluie dans un champ de maïs de l'Iowa, en neige durant l'hiver sur une ville dans le Nord.

La somme de tous les chemins, songea-t-elle.

Elle souleva les pages envoyées par Orrin et se mit à les lire à voix haute.

Récit d'Isaac/Récit d'Orrin/
La somme de tous les chemins

Je m'appelle Isaac Dvali, et voici ce qui s'est passé après la fin du monde.

À la fin, Vox m'appartenait. Ses habitants (que j'avais détestés) étaient morts (ce que je regrettais) et il ne restait plus de vivants que Turk Findley et l'impersona d'Allison Pearl.

Me reprochez-vous de détester Vox ?

Les Voxais m'avaient ressuscité quand je ne voulais rien d'autre que mourir. Ils m'avaient cru plus qu'humain alors que j'étais moins qu'humain. Je n'ai jamais obtenu d'eux que douleur et incompréhension.

J'avais été parmi les Hypothétiques, insistaient mes ravisseurs, les Hypothétiques m'avaient « touché »... mais ce n'était pas vrai. Parce que les Hypothétiques (tels que Vox les imaginait) n'existaient tout simplement pas.

Mon père m'avait créé pour que j'entende leurs conversations, les murmures qu'ils s'expédiaient entre les étoiles et les planètes, et j'avais appris que les Hypothétiques étaient un *processus*... une écologie, pas un organisme. J'aurais pu le dire à mes ravisseurs, sauf qu'ils n'auraient pas accepté cette vérité et qu'elle n'aurait rien changé.

Les Hypothétiques avaient déjà des milliards d'années au moment de leur première intervention dans l'histoire de l'humanité.

Ils provenaient de la première civilisation biologique consciente à apparaître dans la galaxie, bien longtemps avant que la Terre et son soleil se forment par accrétion de poussière interstellaire. Comme les premières pousses printanières dans un champ de blé, ces civilisations précurseurs étaient fragiles,

vulnérables et seules. Aucune n'a survécu à l'épuisement et à l'effondrement écologique de sa planète-hôte.

Mais avant de mourir, elles ont lancé des flottes de machines autoreproductrices dans l'espace interstellaire. Des machines conçues pour explorer les étoiles proches et transmettre à leur base les données qu'elles récupéraient, ce qu'elles ont fait, patiemment, fidèlement, longtemps après la disparition de leurs créateurs. Elles allaient d'étoile en étoile, se disputant les rares éléments lourds, échangeant des modèles comportementaux et des fragments de code opératoire, se transformant et évoluant au fil du temps. Elles étaient intelligentes, en un sens, mais n'avaient jamais eu (et n'auraient jamais) conscience de leur propre existence.

Ce qui avait été lâché dans le vide désertique et les oasis étoilées de la galaxie était *l'inexorable logique de la reproduction et de la sélection naturelle*. Que suivaient le parasitisme, la prédation, la symbiose, l'interdépendance... le chaos, la complexité, la vie.

Je détestais les Voxais – comme ils *agissaient* collectivement, je pouvais les *détester* collectivement – à cause de leurs superstitions limbiques profondément enracinées, et parce qu'ils m'avaient tiré de l'indifférence de la mort pour me ramener dans la douleur de mon corps physique. Mais je ne pouvais pas détester Turk Findley ou la femme qui en était venue à s'appeler Allison Pearl.

Ils étaient brisés et imparfaits, tout comme moi. Comme moi, la volonté de Vox les avait créés ou faits venir. Et comme moi, ils s'étaient révélés davantage et moins que ce à quoi s'attendait Vox.

J'avais fait la connaissance de Turk dans le désert d'Équatoria, avant que lui ou moi traversions l'Arc temporel. Par ignorance ou par dépit, et pas tout à fait par accident, Turk avait autrefois tué un homme, et il avait bâti son existence sur les fondations de cette culpabilité. Ses meilleures actions étaient des gestes d'expiation. Il acceptait ses échecs comme une espèce de punition. Il avait soif d'un pardon qu'il ne pourrait jamais obtenir et cela l'a horrifié que le Coryphée lui propose ce

pardon. Accepter celui-ci aurait déshonoré l'homme que Turk avait tué (il s'appelait Orrin Mather), et le peuple de Vox, en immergeant tous les sentiments de ce genre dans leur collectivité limbique fermée, s'était rendu monstrueux à ses yeux.

Pour Allison, c'était différent. Elle avait vu le jour sur Vox et sa personnalité artificielle lui avait permis, par un privilège rare, de voir un instant au-delà des frontières et limitations de son existence. En adoptant cette personnalité comme sienne, elle avait réussi à se libérer du Coryphée. Au prix de sa famille, de ses amis et de sa foi.

C'était un marché que je comprenais très bien.

Je voulais que Turk et elle survivent. C'est pour cela que je les avais aidés à s'enfuir. Même si je doutais qu'ils arrivent à traverser l'Arc défaillant. Mais j'avais rendu possible pour eux de vivre un peu plus longtemps, suivant la manière dont on mesure le temps.

Pendant plus d'un millénaire, les machines des Hypothétiques avaient ratissé la surface de la Terre, en désassemblant, en interprétant, en se souvenant des ruines de la civilisation que nous avions bâtie sur notre planète natale.

Il n'y avait pas de volonté consciente derrière cet acte de récupération, pas de pensée, pas *d'agence*. Ce n'était qu'un comportement apparu au fil du temps, comme la photosynthèse. Les machines rencontrées par Turk sur la plaine antarctique avaient accumulé toute une richesse de données. Les ressources tangibles de la Terre – des éléments rares raffinés par l'activité humaine et concentrés dans les ruines de nos villes – avaient déjà été extraites puis transférées en orbite et au-delà, où s'en étaient régalez les éléments de l'écologie des Hypothétiques qui voyageaient dans l'espace. Les Hypothétiques en avaient vraiment presque terminé avec la Terre.

Mais leurs capteurs (des ensembles orbitaux de dispositifs moins gros que des grains de poussière, reliés en un réseau complexe) avaient détecté Vox dès sa traversée de l'Arc et expédié des récupérateurs terrestres à sa rencontre. Ce que les

prophéties voxaises avaient imaginé comme une apothéose n'était qu'une opération de nettoyage : la dernière baie cueillie sur un buisson sec et mourant.

Les Hypothétiques sont arrivés peu après l'évasion de Turk et d'Allison, sous forme d'un nuage de démonteurs gros comme des insectes, efficaces et dotés de dents acérées. Ils ont exsudé des catalyseurs complexes qui ont brisé les liaisons chimiques, ils ont traversé comme de la fumée les parois en train de se dissoudre, suivis par l'atmosphère extérieure toxique. Des bourrasques empoisonnées ont balayé les couloirs et allées de Centre-Vox. Ce qui a été une chance, d'une certaine manière : la plupart des citoyens sont morts d'asphyxie avant de se faire dévorer vivants.

Aurais-je pu les sauver ?

Je détestais les Voxais parce qu'ils avaient aggravé mes souffrances en me ressuscitant, mais je n'aurais pu leur souhaiter un tel sort. J'ai d'ailleurs fait mon possible pour les protéger... mon possible, c'est-à-dire rien.

J'ai eu de la chance de pouvoir me sauver moi-même.

J'étais bien entendu moi-même protégé, au sens le plus élémentaire. Comme Turk, j'avais traversé l'Arc temporel. Pendant dix mille ans, j'avais été un souvenir dans les fonctions archivistes des Hypothétiques et ils m'avaient recréé dans le désert d'Équatoria parce que c'était le rôle des Arcs temporels : reconstruire fidèlement certaines structures denses en information afin que les données qu'elles contenaient puissent servir à corriger les erreurs qui auraient pu se glisser dans les systèmes locaux. Ce n'était rien d'autre qu'un mécanisme homéostatique.

Les démonteurs ne toucheraient pas mon corps, car j'avais été identifié comme utile. Mais cette protection n'aurait aucune valeur si Vox se décomposait en ses constituants moléculaires. Il fallait que je puisse exercer un contrôle conscient sur l'activité des machines.

Ma meilleure chance consistait à passer par le Coryphée. Ses processeurs étaient extrêmement protégés. Même l'explosion nucléaire ayant mis à mal le Réseau n'avait pu les détruire,

seulement endommager leur interface avec le monde physique. Les démonteurs les dévoreraient certainement, mais pas avant d'avoir mis en pièces la majeure partie de Centre-Vox. L'essentiel de ma conscience résidait déjà dans ces processeurs. Les inhibitions qui empêchaient les démonteurs de s'en prendre à mon corps s'étendaient peut-être aussi aux éléments matériels du Coryphée, ou pouvaient y être étendues, du moins l'espérais-je.

Le Réseau a commencé à faiblir au moment où les citoyens de Vox mouraient en grand nombre, terrible opportunité que j'ai exploitée. Je me suis servi de processeurs dormants pour analyser les protocoles de signalisation des machines des Hypothétiques. J'ai relié ces protocoles et les mécanismes de signalisation dans les cycles de rétroaction imbriqués tout au fond du Coryphée, ce qui m'a accordé un certain contrôle.

Et pendant que Vox était stérilisé de vie humaine, le Coryphée est devenu un chœur d'une seule personne. Je suis devenu le Coryphée.

Décoder la logique procédurale des démonteurs m'a permis de les alimenter en faux signaux de reconnaissance. Ils ont aussitôt abandonné la déconstruction de Centre-Vox. Je me suis servi d'instructions plus subtiles et plus puissantes pour les réduire à l'inactivité. Ils ont perdu toute cohésion organisationnelle et sont tombés comme de la poussière.

Mais il était trop tard pour les habitants, et presque trop tard pour les niveaux supérieurs de Centre-Vox, réduits à un squelette de poutrelles et de revêtements brisés. J'ai réussi à refermer les portions internes de la ville et à réparer les dégâts relativement mineurs de la salle des machines à l'aide d'un mélange d'appareils robotiques et de troupes de démonteurs dont je me suis assuré les services. J'ai laissé les démonteurs disposer de tous les restes humains, pour qu'il ne reste rien d'à moitié dévoré.

Le temps que je rétablisse la lumière dans la ville, les couloirs, niveaux et plaines semblaient n'avoir jamais été habités. Le système d'aération a fini par évacuer toute la poussière subsistante.

Mais je me suis aperçu que je pouvais faire davantage.

En attendant le retour de Turk et d'Allison – car j'espérais leur retour –, j'ai commencé à explorer la frontière désormais poreuse entre le Coryphée et les Hypothétiques. Je n'ai pas tardé à me connecter à des systèmes plus vastes que la Terre elle-même. Tous les appareils des Hypothétiques étaient reliés entre eux, en hiérarchies imbriquées qui allaient des minuscules démonteurs aux essaims de machines d'archivage en orbite translunaire, aux mécanismes récupérateurs d'énergie dans l'héliosphère, aux transducteurs de signal dans le système solaire externe, à ceux en orbite autour des étoiles. Je pouvais désormais tous les percevoir et les influencer.

J'ai mis au point des filtres pour compresser ce flot d'information en paquets intelligibles, réduisant les secrets des Hypothétiques à une taille suffisante pour arriver à les contenir. Et me rendant plus grand par la même occasion.

Mon corps physique a commencé à me paraître redondant et j'ai envisagé de le laisser mourir. Mais j'ai pensé que j'allais en avoir besoin pour communiquer avec Turk et Allison, dans l'hypothèse de leur retour. S'ils revenaient, ils auraient du mal à accepter ce qu'ils trouveraient et ce que je prévoyais de faire ensuite serait difficile à expliquer.

Au fil de milliards et milliards d'années d'évolution, les Hypothétiques avaient appris à exploiter une possibilité qu'ils n'avaient jamais acquise pour eux-mêmes : *l'agence*.

L'agence, c'est-à-dire l'action volontaire en vue de parvenir à un but conscient, était apparue sporadiquement dans la galaxie, surtout dans les écologies au climax de planètes biologiquement actives orbitant autour d'étoiles hospitalières. Les espèces capables d'agence duraient rarement plus longtemps qu'il ne leur fallait pour surcharger et ravager leurs écologies planétaires. Elles constituaient, de la manière dont les étoiles mesuraient le temps, un phénomène instable et éphémère.

Mais les machines autoreproductrices qui étaient les plus vieux ancêtres des Hypothétiques avaient justement été créées par une espèce de ce genre. Et ces proliférations de conscience

organique se révélaient systématiquement utiles : elles généraient des informations qui sortaient de l'ordinaire, concentraient de précieuses ressources dans leurs ruines et lançaient souvent de nouvelles vagues de répliqueurs, qui pouvaient être récupérées ou absorbées dans des réseaux plus vastes.

Les Hypothétiques avaient fini par commencer à cultiver activement les civilisations organiques.

Il n'y avait pas d'*agence* là-dedans, rien qu'un appétit aveugle. Les Hypothétiques ont évolué de manières qui maximisaient leur exploitation des organismes conscients. Au début de l'histoire de la galaxie, une civilisation organique avait construit des Arcs jumeaux afin de coloniser les planètes à peu près habitables d'une étoile voisine. L'espèce avait décliné et disparu peu après, mais les Hypothétiques avaient analysé et adopté sa technologie. De même qu'ils avaient appris à extraire l'énergie du cœur des étoiles et de gradients de pesanteur, à manipuler les liaisons atomiques et moléculaires, à ordonner et à stabiliser l'échange d'informations sur des centaines d'années-lumière. Ils avaient fini par mettre au point des moyens d'augmenter la durée de vie utile d'espèces de ce genre. Si une planète mère féconde était placée en suspension dans une distorsion temporelle pendant la mise en place d'un système d'Arcs – comme la Terre pendant le Spin –, les ressources naturelles de cette planète pouvaient être décuplées, sa civilisation organique se répandrait et prospérerait sur les nouveaux mondes, traversant des périodes de déclin et d'expansion, générant à coup sûr de nouvelles technologies exploitables.

De telles espèces organiques restaient mortelles et finissaient par mourir, bien entendu. Comme toutes les espèces biologiques. Mais les récoltes de ruines ont augmenté de façon exponentielle.

Allison et Turk sont arrivés à Centre-Vox dans les tempêtes qui ont suivi l'effondrement de l'Arc et le démantèlement des systèmes qui, tant d'années durant, avaient protégé la Terre de son vieux soleil à l'agonie.

Je les ai accueillis et leur ai expliqué ce qui s'était passé. Je leur ai dit que je pouvais les protéger même de la destruction de cette planète mise au rebut – j'avais acquis cette puissance-là, et en très peu de temps.

Mais toutes ces morts les choquaient. Ils ont erré plusieurs jours dans les couloirs déserts de la ville. Leur appartement avait disparu dans la première attaque des démonteurs ; ils auraient pu choisir d'habiter n'importe lequel des dizaines de milliers d'autres, tous abandonnés, mais Allison m'a dit être perturbée par ce que les morts avaient laissé derrière eux : les affaires en désordre, les couverts abandonnés sur les tables, les crèches sans enfants. La ville était pleine de fantômes, selon elle.

Je leur ai donc construit une nouvelle résidence sur un niveau forestier très à tribord, me servant pour cela de la flotte de constructeurs robotiques de la ville. J'ai choisi un emplacement éloigné des couloirs publics et accessible par un sentier. Sur ce niveau, le soleil artificiel était brillant et convaincant, la température ambiante toujours agréable et l'humidité moyenne peu élevée. Le système de recyclage provoquait de légères brises matin et soir et il pleuvait tous les cinq jours.

Ils ont accepté d'habiter là en attendant mieux.

Ils pouvaient trouver mieux, selon moi, mais pas à Vox et certainement pas sur Terre. Je m'occupais toutefois principalement de défendre Vox contre un environnement de plus en plus rude.

Sur l'équateur de la Terre, les océans avaient commencé à bouillir. Des vents cycloniques décapaient les continents sans vie et l'atmosphère s'épaississait de vapeur d'eau surchauffée. De monstrueuses vagues menaçaient d'enfoncer ce qui restait de Vox dans le plateau rocheux antarctique. Et la situation ne ferait qu'empirer.

J'avais besoin de manipuler de très puissantes technologies des Hypothétiques, et donc d'étendre et de perfectionner mon contrôle sur celles-ci.

J'ai pu faire descendre d'orbite une petite flotte de nano-appareils – des versions des premiers démonteurs à s'en être pris à nous – pour enfermer et protéger Centre-Vox. Des vagues bouillantes s'écrasaient sur la partie rocheuse de l'île et se brisaient sur les tours déchiquetées de la ville, mais la ville elle-même restait stable, tempérée et tranquille. Préserver l'équilibre nécessitait des gigajoules d'énergie, prélevés directement au cœur du soleil.

Ce n'était cependant qu'un pis-aller. Il nous faudrait bientôt quitter tout à fait la planète. Je croyais pouvoir y arriver, mais il faudrait pour cela une coupure encore plus grande entre mon corps mortel et mon esprit.

Souvent, au cours de cette période, alors que j'empruntais les couloirs de Centre-Vox, j'ai été surpris par mon reflet sur une surface brillante, par le rappel que j'étais encore un ensemble de sang, d'os et de chair qui portait les cicatrices d'une reconstruction forcée. Et celles, plus discrètes, de blessures moins visibles.

Mon père m'avait fait ce que j'étais parce qu'il croyait les Hypothétiques capables de libérer l'humanité de la mort. La religion voxaise nourrissait une croyance similaire, une rébellion limbique programmée contre la tyrannie de la tombe.

Et la pierre avait à présent été écartée, ne révélant que le frêle prophète d'un dieu stupide. Comme mon père aurait été déçu !

« Je peux contrôler le passage du temps, ai-je informé Turk et Allison. Localement, je veux dire. »

Ils avaient beau être mes amis, ils me craignaient, moi et ce que je devenais. Je ne le leur reprochais pas.

J'étais venu leur rendre visite dans leur maison forestière, construite par mes soins et aussi agréable que je l'avais prévu. Les arbres derrière les fenêtres étaient grands et gracieux. L'air qui traversait en chuchotant la grille de l'entrée apportait une odeur de choses vivantes. Ils m'ont demandé de m'asseoir à leur table. Allison a pris dans une coupe un fruit qu'elle m'a proposé et Turk m'a servi un verre d'eau. J'étais trop maigre, d'après

Allison. Il est vrai que, depuis un certain temps, j'oubliais de manger.

Je leur ai raconté le monde extérieur. Le soleil boursoufflé arrachait son atmosphère à la Terre. L'écorce terrestre elle-même n'allait pas tarder à fondre et Vox se retrouverait en train de flotter sur un océan de magma.

« Mais tu peux nous garder en vie, a répondu Turk en répétant ce que je lui avais dit quelques semaines plus tôt. Pas vrai ?

— Je crois, oui, mais je ne vois pas l'intérêt de rester ici.

— Où pourrait-on aller ? »

Le Système solaire n'était pas entièrement inhabitable, malgré le soleil en expansion. Les lunes joviennes et saturniennes étaient relativement chaudes et stables. Vox aurait pu naviguer à jamais sur les mers bleu-gris d'Europa, par exemple, l'atmosphère n'y étant pas plus toxique que celle de la Terre.

« Mars, est soudain intervenue Allison. Si vous êtes sérieux, je veux dire, si on peut vraiment passer d'une planète à l'autre, il y a un Arc sur Mars...

— Non, plus maintenant. » Les Hypothétiques avaient protégé Mars tant qu'il y restait une présence humaine. Mais les derniers Martiens autochtones étaient morts depuis des siècles et leurs ruines avaient été entièrement nettoyées ; ces dernières décennies, on avait laissé l'Arc se décomposer et s'effondrer. (J'ai extrait cette information du réservoir de données des Hypothétiques, devenu ma seconde mémoire.) Mars était une porte close.

« Mais vous dites que Centre-Vox peut plus ou moins servir de vaisseau spatial, a insisté Allison. Jusqu'où peut-il aller, et à quelle vitesse ?

— Il peut franchir à peu près n'importe quelle distance. Mais seulement à une minuscule fraction de la vitesse de la lumière. »

Elle n'a pas eu besoin de m'expliquer à quoi elle pensait. Les planètes qui constituaient l'Anneau des Mondes étaient reliées par des Arcs, mais séparées par d'immenses distances physiques. Dont certaines déjà calculées par les astronomes à l'époque de Turk. Le monde humain le plus proche se trouvait à

plus de cent années-lumière de la Terre. L'atteindre prendrait plusieurs générations. « Mais je peux modifier l'écoulement du temps pour que ça paraisse beaucoup moins long. Quelques centaines de jours, subjectivement.

— Sauf que ce ne sera pas le même Anneau des Mondes quand on y arrivera, a objecté Allison.

— Non. Des milliers d'années auront passé. On ne peut pas prédire ce que vous trouveriez. »

Elle a regardé la forêt à l'extérieur. Des rayons de soleil artificiel s'enfonçaient en oblique entre les arbres comme de vagues doigts lumineux. Le plafond élevé du niveau était couleur cobalt. Aucun oiseau ou insecte ne vivait là. Il n'y avait pas d'autre bruit que le bruissement des feuilles.

Au bout d'un moment, elle s'est tournée vers Turk, qui a hoché la tête. « Très bien, a-t-elle dit. Emmenez-nous chez nous. »

J'ai laissé mon corps physique en sommeil pendant que je définissais une sphère qui allait contenir Centre-Vox et une partie de l'île en dessous. Cette sphère constituait notre frontière avec l'univers extérieur. L'espace-temps s'est courbé autour de nous en une complexe et nouvelle géométrie. Centre-Vox s'est élevé à toute vitesse de la Terre mourante, comme tiré par un canon, mais nous n'avons rien senti : j'ai modifié encore davantage la courbure locale de l'espace pour créer l'illusion de gravité. Quelques heures plus tard, nous avons croisé les orbites d'Uranus et de Neptune.

Turk et Allison s'étaient montrés curieux du voyage. J'aurais aimé leur montrer où nous étions, leur montrer directement, je veux dire, sans médiation, mais on ne pouvait regarder l'univers extérieur depuis l'intérieur de Vox : pour des yeux humains, il aurait ressemblé à une cascade littéralement aveuglante d'énergie décalée vers le bleu, avec les ondes électromagnétiques les plus longues elles-mêmes comprimées à une puissance létale. Je pouvais toutefois prélever à intervalles réguliers un échantillon de cette cascade et la redécaler vers des longueurs d'onde visibles afin de créer une série d'images représentatives. J'ai compilé ces images pour les montrer à Turk

et à Allison dans leur demeure forestière. Le résultat était spectaculaire, mais n'avait rien de rassurant. Le soleil semblait une braise menaçante sur l'obscurité de l'espace, la Terre n'était déjà plus visible aux limites de l'héliosphère. Les étoiles défilaient, car Centre-Vox pivotait lentement – mouvement vestige que je n'avais pas pris la peine de corriger. « Il n'y a pas grand-chose », a fait remarquer Allison d'une petite voix.

Pour un observateur extérieur, nous aurions paru assez paradoxaux : un horizon des événements sans trou noir, une bulle sombre de laquelle rien ne s'échappait, sinon quelques rares radiations.

La barrière qui nous entourait était en réalité plus complexe que n'importe quel horizon des événements. Aucun vocabulaire humain ne contenait de mot capable de décrire son fonctionnement, mais quand Turk m'a demandé de le lui décrire, j'ai expliqué que cette barrière était aussi un intermédiaire. Par lequel je maintenais le contact avec les Hypothétiques. Et tandis que nous comptions les années comme des secondes, j'ai commencé à sentir les rythmes longs de l'écologie galactique : les néants des étoiles mourantes ou abandonnées, les radieux Anneaux des Mondes (dont un seul était humain et connu des humains) cultivés avec succès par les Hypothétiques, l'activité intense autour des étoiles nouvellement formées et les planètes biologiquement actives qui apparaissaient.

Mais il n'y avait ni âme ni agence dans tout cela, rien que le pouls stupide de la réplication et de la sélection, d'une beauté impossible, mais aussi vide qu'un désert. L'écologie des Hypothétiques continuerait inexorablement jusqu'à épuisement du moindre élément lourd, de la moindre source d'énergie à sa portée. Quand la dernière étoile s'éteindrait dans les ténèbres, les machines des Hypothétiques exploiteraient les puits de gravité de très vieilles singularités, quand ces dernières se volatiliserait et que l'univers deviendrait noir et vide... eh bien, j'imaginai à l'époque que les Hypothétiques mourraient aussi. Et à l'inverse des êtres humains, ils mourraient sans se plaindre. Personne ne les pleurerait et rien n'hériterait des ruines qu'ils laisseraient derrière eux.

J'oubliais de plus en plus facilement de subvenir aux besoins de mon corps biologique. Je vivais à l'intérieur des processeurs quantiques placés sous Centre-Vox et toujours davantage dans le nuage des dispositifs des Hypothétiques qui nous entourait, accompagnant notre chute entre les étoiles.

Je me suis laissé aller à me demander ce qui se passerait quand Turk et Allison finiraient par me quitter. À me demander où j'irais. Ce que je deviendrais.

Allison avait gardé, ou peut-être hérité, du penchant de son homonyme pour l'écriture. J'ai découvert qu'elle couchait laborieusement sur papier blanc immaculé un récit de tout ce qu'elle avait vécu entre le désert d'Équatoria et l'holocauste de l'archipel de Vox. Quand je lui ai demandé à qui elle le destinait, elle a haussé les épaules. « Je ne sais pas. À moi-même, j'imagine. Ou alors, c'est une bouteille à la mer. »

Centre-Vox n'en était-il pas devenu une ? Une bouteille au verre recuit par le soleil et la lumière des étoiles qui dérivait loin du rivage et renfermait des messages de chair et de sang ?

Je l'ai encouragée à continuer à écrire et j'ai mémorisé chacune des pages qu'elle m'a montrées, autrement dit, je les ai confiées au moindre gisement de mémoire accessible, non seulement à mon cerveau mortel, mais aux processeurs du Coryphée et aux nuages d'archivage des entités des Hypothétiques qui nous entouraient. Ces mots seraient peut-être un jour tout ce qu'il resterait d'elle.

J'ai suggéré à Turk d'écrire son propre témoignage, mais il n'en voyait pas l'intérêt. J'ai donc opté pour la conversation. Nous avons bavardé, parfois des heures, à chaque visite de mon corps mortel dans leur demeure au milieu de la forêt. Je savais tout ce que le Coryphée avait su au sujet de Turk, y compris ce que celui-ci avait raconté à Oscar sur l'homme qu'il avait tué, aussi pouvait-il parler en toute liberté.

« J'ai voulu en savoir davantage sur Orrin Mather, m'a-t-il dit. Il est né avec une espèce de lésion cérébrale. Il a vécu la plus grande partie de sa vie avec sa sœur aînée en Caroline du Nord. Il a été mêlé à beaucoup de bagarres, il buvait pas mal et il a fini par partir vers l'ouest. Il a braqué quelques magasins quand il

s'est retrouvé à court d'argent et a envoyé comme ça un type à l'hôpital. Ce n'était pas un saint, loin de là. Mais je ne savais rien de tout ça quand j'ai fait ce que j'ai fait. Vraiment, c'était juste quelqu'un que la vie n'avait pas gâté. Dans d'autres circonstances, il aurait pu être différent. »

Ce qu'on pouvait dire de chacun d'entre nous, bien entendu.

J'ai répondu à Turk que s'il écrivait ce dont il se souvenait sur Orrin Mather et Centre-Vox, je garderai ces mots en lieu sûr, avec ceux d'Allison, tant que survivraient Vox et l'écologie des Hypothétiques.

« Tu crois que ça changera quelque chose ?

— Non, sauf pour nous. »

Il a dit qu'il y réfléchirait.

Ces gens, Allison et Turk, étaient mes amis, les seuls véritables amis que j'ai jamais eus, et cela me désolait de devoir les quitter un jour. Je voulais garder quelque chose d'eux.

L'écologie des Hypothétiques était une forêt, luxuriante et stupide, mais pas forcément inhabitée pour autant. On aurait pu dire qu'elle était hantée.

J'en avais déjà eu quelques indications. Je n'étais pas le premier humain à accéder à la mémoire des Hypothétiques, même si je représentais sûrement un cas unique. Les Martiens s'étaient sporadiquement efforcés d'établir de telles connexions dans les années précédant la suppression par le mouvement bionormatif de toutes les expériences de ce genre. Le premier être humain sur Terre à y arriver, Jason Lawton, avait survécu à sa propre mort en colonisant l'espace computationnel des Hypothétiques... peut-être survivait-il toujours à l'intérieur, mais sa capacité à agir, son *agence*, avait été très limitée. (Il m'est venu à l'idée que c'était plus ou moins la définition d'un fantôme.)

Et un grand nombre des civilisations non humaines qui nous avaient précédés avaient réussi par leurs propres moyens à pénétrer dans la forêt.

Elles s'y trouvaient encore, bien après le déclin et la disparition de leurs civilisations physiques. J'avais du mal à les détecter, leur activité étant dissimulée pour empêcher les

réseaux hôtes des Hypothétiques de les identifier et de les détruire. Elles existaient sous forme d'amas d'informations opérationnelles – de mondes virtuels – qui s'exécutaient dans les protocoles de collecte de données de l'écosystème galactique.

Je sentais leur présence, mais sans distinguer grand-chose d'autre sur elles. Le contenu de ces amas était distribué de manière fractale et impénétrablement complexe. Il y avait néanmoins là une authentique agence... non seulement une conscience, mais une activité délibérée qui modifiait les systèmes externes.

Je n'étais donc pas seul!... Sauf que ces virtualités étrangères étaient si bien défendues que je ne trouvais aucun moyen de les contacter, et si vieilles et inhumaines que je n'aurais sans doute rien compris de ce qu'elles pourraient avoir à dire.

Presque un an après notre conversation à ce sujet, Turk m'a tendu, sans commentaire, une liasse de papiers constituant son récit de ce qui lui était arrivé à Centre-Vox. (Cela commençait ainsi : *Je m'appelle Turk Findley et je vais vous raconter ce que j'ai vécu longtemps après la disparition de tout ce que j'aimais ou connaissais.*) Je l'ai remercié gravement et n'ai rien dit de plus.

Nous approchions de l'étoile d'une planète de l'Anneau des Mondes. J'ai ralenti Centre-Vox, transférant l'énergie cinétique dans les mines d'énergie de ce nouveau système (ce qui a augmenté la température de son soleil d'une imperceptible fraction de degré), et commencé à réduire le différentiel temporel entre Vox et l'univers extérieur. Quand nous avons croisé l'orbite de la planète la plus éloignée, j'ai montré à Turk et à Allison une capture d'image que j'avais réalisée : l'étoile, au disque encore à peine perceptible, vue à travers le pourtour d'une géante gazeuse glacée en orbite bien au-delà de la zone habitable. Au fond de ce système stellaire, mais encore bien trop loin pour être visible, sinon comme un minuscule reflet, il y avait la planète que ses habitants humains appelaient (ou avaient appelé) Port Nuage (dans une douzaine de langues, aucune d'elles n'étant l'anglais.)

C'était un monde aquatique constellé de chapelets d'îles aux endroits où les plaques tectoniques se frottaient les unes aux autres. Elle avait autrefois abrité une société humaine affable et relativement pacifique qui occupait à la fois les terres émergées disponibles et un grand nombre d'archipels artificiels. La plupart des régimes de Port Nuage avaient été des démocraties corticales, avec quelques colonies de Martiens bionormatifs radicaux. Mais des milliers d'années s'étant écoulées depuis, cela avait sans doute changé en partie ou en totalité.

Allison m'a demandé d'une petite voix si je savais quoi que ce soit sur la planète telle qu'elle était à présent.

Il se trouvait que j'avais essayé de capter des signaux parasites. Je n'en avais détecté aucun, ou aucun que j'aie pu identifier. Ce qui pouvait seulement vouloir dire que la civilisation résidante avait adopté des modes de communication sans la moindre perte. Les Hypothétiques étaient sûrement encore actifs, sur ce monde. Les planétésimaux glacés aux confins du système grouillaient d'entités machiniques occupées à se multiplier.

J'étais en compagnie d'Allison et de Turk quand le différentiel temporel entre Centre-Vox et l'environnement externe est redescendu à 1 pour 1. J'avais créé un écran qui remplissait toute une paroi de la plus grande pièce de leur maison, c'était en fait une fenêtre donnant sur le monde qui entourait Vox. Restée vide jusqu'à présent, elle s'est soudain remplie d'étoiles.

Port Nuage est apparue... une image amplifiée, car nous en étions encore à quelques minutes-lumière.

« C'est magnifique », a dit Allison. Elle n'avait jamais vu une planète de cette manière, depuis l'espace – les Voxais ne s'étaient que rarement intéressés au voyage spatial. Mais Port Nuage aurait paru magnifique même à un œil blasé. C'était un croissant de cobalt et de turquoise, avec une lune d'un blanc glacé un demi-degré au-dessus de l'horizon ensoleillé.

« Elle ressemble beaucoup à la Terre d'avant », a dit Turk.

Il m'a regardé en attendant ma réaction. Voyant que je ne disais rien, il a demandé : « Isaac ? Ça va ? »

Mais je n'ai pas pu répondre.

Non, ça n'allait pas. Mon corps était engourdi, mon esprit plein de lumières et de mouvements inexplicables. J'ai voulu me lever et j'ai perdu l'équilibre.

Avant que mes sens cessent de répondre, j'ai entendu le hurlement lointain d'une sirène, celle du vieux système autonome de défense intégré à l'infrastructure profonde de la ville, qui nous avertissait d'une invasion dont je ne percevais rien.

Les habitants de Port Nuage nous avaient vus arriver. L'espace-temps perverti autour de notre bulle temporelle, en libérant de l'énergie au cours de sa décélération dans le système, avait diffusé des rafales de rayonnements Cerenkov facilement détectables. Ils étaient donc venus à notre rencontre.

Ils croyaient possible que nous soyons hostiles. Ils savaient que nous n'étions pas une machine des Hypothétiques ordinaire, ils avaient beaucoup appris sur la nature de ceux-ci au cours des siècles écoulés depuis que Vox avait quitté la Terre. Dès que nous avons baissé notre barrière temporelle, ils ont isolé Centre-Vox des sources d'énergie locales et infiltré nos processeurs avec des protocoles supprimeurs réglés avec précision. Tout cela a eu pour effet d'endormir le Coryphée. Et comme il contenait une grande partie de ma conscience, j'ai aussitôt perdu connaissance.

J'ai pu reconstituer par la suite ce qui s'était passé. Aussitôt les barrières désactivées, des humains en vaisseaux spatiaux s'étaient rués sur Centre-Vox et arrimés à lui. Ils étaient entrés sans rencontrer de résistance dans la ville, où ils avaient trouvé Turk et Allison qui, une fois les obstacles linguistiques surmontés, avaient pu expliquer qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils avaient assuré que je n'étais pas dangereux et exigé qu'on me libère de ce qui équivalait à un coma provoqué. Les troupes de Port Nuage avaient attendu d'être certaines de mon inoffensivité pour accéder à leur demande.

Malgré ce mauvais départ, la situation s'était à peu près détendue quand j'ai repris connaissance. Je me suis réveillé dans mon corps mortel, sur un lit confortable d'une chambre d'hôpital à Centre-Vox, à nouveau en possession de toutes mes

fonctions mentales. Une femme affirmant parler au nom des « régimes combinés de Port Nuage » est entrée, s'est présentée, puis s'est excusée pour la manière dont on m'avait traité.

Elle était grande et brune de peau, avec d'immenses yeux écartés. Je me suis enquis de Turk et d'Allison.

« Ils attendent dehors. Ils veulent vous voir.

— Ils ont fait un long voyage à la recherche d'un endroit où vivre. Vous pouvez leur en offrir un ? »

Elle a souri. « Je crois que nous pouvons leur faire bon accueil. Si vous êtes curieux de notre monde, j'ai transmis à votre mémoire externe les archives publiques de chaque régime. Jugez par vous-mêmes du genre de personnes que nous sommes. »

J'ai accédé à ces archives en un clin d'œil et été assez satisfait, même si je ne l'ai pas dit à cette femme.

« Vous avez parcouru une grande distance vous-même, Isaac Dvali. Nous pouvons vous faire une place aussi.

— C'est gentil, mais non merci. »

Elle a froncé les sourcils. « Vous êtes quelqu'un d'unique.

— Trop unique pour quitter cette ville. » J'ai répété ce qu'elle savait déjà : que je partageais une trop grande partie de ma conscience avec les processeurs du Coryphée pour pouvoir partir – mon corps ne serait qu'un morceau de viande radotant, si on l'extrayait de Centre-Vox.

« Nous pouvons régler cela », a-t-elle dit d'un ton assuré.

L'humanité avait appris quelques petites choses sur la nature des Hypothétiques, à ce qu'elle m'a expliqué. Les régimes de Port Nuage avaient déjà commencé à établir des colonies virtuelles à l'intérieur de l'espace computationnel des réseaux des Hypothétiques locaux. Les colons étaient en général des personnes âgées et infirmes, impatientes d'abandonner leur corps physique – je pouvais faire comme eux, m'a dit la femme.

« Ma situation actuelle me convient.

— Tout seul ?

— Tout seul, oui.

— Vous comprenez à quoi vous vous condamnez ? À l'isolement... jusqu'à la fin des temps, ou jusqu'à ce que votre perception de vous-même s'use et devienne chaotique.

— Je peux prendre des précautions contre ça. »

Je voyais qu'elle ne me croyait pas. « Qu'avez-vous l'intention de faire, alors ? Vagabonder pour l'éternité dans la galaxie ? »

Comme une bouteille à la mer.

« Il y a longtemps, ai-je dit, parmi les nombreux livres que possédait mon père, j'ai lu ceux d'un certain Rabelais. Quand il a appris qu'il mourait, Rabelais a dit : *Je m'en vais chercher un grand peut-être*⁴. » Je lui ai traduit la phrase.

« Mais il n'a trouvé que la mort. »

J'ai souri. « *Peut-être.* »

Elle a souri à son tour, mais je pense qu'elle avait pitié de moi.

J'ai fait mes adieux à Allison et à Turk. Allison m'a supplié d'accepter la proposition de l'ambassadrice et de rester, incarné ou non. Elle a pleuré quand j'ai refusé, mais je me suis montré inflexible. Je ne voulais pas d'une autre incarnation. Je n'avais ni cherché ni voulu l'actuelle.

Turk est resté un peu, une fois Allison sortie. « Je me demande parfois si quelque chose nous a choisis pour tout ça, pour tout ce qui nous est arrivé. Ça semble tellement bizarre, non ? Pas comme la vie des autres gens. »

Non, pas du tout, ai-je convenu. Mais je ne pensais pas que nous ayons été choisis. « Tout aurait pu se produire de beaucoup d'autres manières. Nous n'avons rien de spécial.

— Tu crois que tu trouveras quelque chose, en fin de compte ? Quelque chose qui expliquera tout ?

— Je ne sais pas. » *Peut-être.* « Nous tombons tous. Nous atterrissons tous quelque part.

— Un long voyage t'attend.

— Il ne me paraîtra pas long, à moi. Je voyage léger.

— On emporte ce qu'on emporte », a dit Turk Findley.

J'ai enfermé la ville dans sa bulle de temps ralenti et emprunté un peu de soleil pour accélérer. Centre-Vox a croisé

⁴ En français dans le texte, comme les deux *peut-être* en italique *infra*.

l'orbite de la dernière planète du système et s'est enfoncé dans le vide interstellaire, toujours plus loin de Port Nuage. De mon point de vue, cela n'a pris qu'un instant. Les horloges de la ville égrenaient les secondes pour les siècles.

Je n'avais pas de destination. Je frôlais épisodiquement des étoiles massives, ce qui infléchissait ma trajectoire de manière imprévisible, tel un clochard déambulant dans la galaxie. Je n'intervenais que pour éviter un obstacle.

Dans le corps physique d'Isaac Dvali, je me promenais souvent dans les niveaux et allées de Centre-Vox. La ville continuait obstinément à accomplir ses tâches quotidiennes, à réguler l'atmosphère, à entretenir ses parcs et jardins vides. Au cours de ces promenades, il m'arrivait de croiser des machines de maintenance robotiques qui roulaient sur les passages publics, moines d'acier pressés d'aller aux matines. Ils ressemblaient à des gens, mais il leur manquait l'agence morale et je résistais au besoin déraisonnable de leur adresser la parole.

C'était un anachronisme gratuit de préserver le cycle des jours et des nuits, mais mon corps mortel préférait ainsi. La journée, je savourais le soleil artificiel. Le soir, je me plongeais dans de très anciens livres, reproductions tirées des archives voxaises, ou relisais les souvenirs que m'avaient laissés Turk et Allison.

La nuit, pendant que mon corps dormait, j'agrandissais ma perception de moi-même pour inclure tout Centre-Vox. Je modélisais la galaxie vieillissante et ma place dans celle-ci. Je récupérais des filets d'informations dans l'écheveau toujours plus complexe de l'écologie des Hypothétiques. Des étoiles encore jeunes quelques instants plus tôt épuisaient leur combustible nucléaire et se réduisaient à une braise ardente : naines brunes, étoiles à neutrons, singularités dans leurs tombes sans fond. Comparativement au passage du temps dans l'univers extérieur, ma conscience était vaste et lente. Voilà ce que les Hypothétiques auraient véritablement vu avec une conscience unitaire, me disais-je.

Les signaux circulaient à la vitesse de la lumière d'une étoile à l'autre, aussi rapidement qu'un neurone communiquait avec son voisin dans le cerveau mortel d'Isaac Dvali. Je me suis mis à

percevoir la galaxie comme une entité complète et non comme un simple ensemble d'oasis stellaires séparées par des années-lumière de vide. Les réseaux des Hypothétiques les traversaient à la manière des hyphes de champignon dans un arbre pourri. Ma vision nocturne me montrait cette activité sous forme de fils de lumière multicolore, révélant une structure galactique complexe sans cela invisible. Des anneaux-mondes prospères se distinguaient comme des chaînes fermées d'atomes de carbone dans une molécule organique. Des anneaux anciens, morts, frissonnaient comme de pâles fantômes pendant que les machines des Hypothétiques qui leur étaient associées mouraient par manque de ressources, ou s'éparpillaient vers les pépinières stellaires avoisinantes.

La galaxie vivante vibrait d'épuisement et de regain. De nouvelles technologies et sources d'énergie étaient découvertes, exploitées, partagées.

Et tandis que l'univers vieillissait et se dilatait, d'autres galaxies, déjà immensément lointaines, fuyaient vers les limites de la perceptibilité. Mais même ces structures distantes et à peine discernables avaient commencé à révéler une vie cachée, des émissions de signaux parasites laissant penser qu'elles avaient développé leurs propres réseaux de style Hypothétiques. Elles chantaient comme des voix inintelligibles dans le noir, de moins en moins audibles.

Il était inévitable que j'en vienne à abandonner mon corps mortel pour vivre exclusivement dans les processeurs du Coryphée et dans le nuage de nanotechnologie des Hypothétiques qui entourait Centre-Vox. Mais je voulais continuer à pouvoir me déplacer physiquement dans la ville. Aussi, tout en laissant le corps d'Isaac Dvali mourir de faim dans un coma autoinduit, ai-je confectionné un substitut plus résistant, un corps robotique équipé de sens analogues, dans lequel je pouvais instancier ma conscience. Une fois ce projet achevé, j'ai pris dans mes bras non organiques les restes de mon moi organique que j'ai emportés dans une station de recyclage pour que les précieuses protéines du cadavre nourrissent les circuits fermés biochimiques de Centre-Vox. Je n'ai ressenti ni

peine ni remords, et pourquoi en aurais-je eu ? J'étais ce que j'étais devenu. La viande fragile dans laquelle le message de moi-même avait d'abord voyagé jusqu'aux étoiles, l'ancienne galaxie somatique dans ses limites de chair, j'ai été heureux d'en nourrir les forêts de la ville.

Centre-Vox n'était pas un système tout à fait autosuffisant. Cela m'obligeait à récupérer des oligo-éléments dans des nébuleuses stellaires pour remplacer ce qui ne pouvait être recyclé. Bien entendu, à long terme, Centre-Vox était tout aussi mortel que n'importe quelle matière baryonique, même dans sa forteresse temporelle. Il suffisait d'attendre.

Je suis allé au-devant de la fin de toutes choses.

Centre-Vox tombait en une longue orbite elliptique autour du cœur galactique. J'ai commencé à diviser ma conscience en saccades, des moments de perception séparés par de longues périodes d'inactivité, afin que le temps semble passer plus rapidement, y compris à l'intérieur de la bulle temporelle entourant Centre-Vox.

L'entropie, sous la forme de liaisons chimiques défaites, de défaillances irréparables du système, de désintégration radioactive, rongait les organes vitaux de la ville. Maladie et sécheresse massacraient les forêts et les décombres ont commencé à obstruer les passages publics. Les robots de maintenance mouraient faute d'entretien. Les régulateurs atmosphériques – les poumons de la ville – souffraient et finissaient par s'arrêter. L'air de Centre-Vox était toxique, même s'il n'y avait personne pour le respirer.

Protégés par de multiples redondances, les processeurs quantiques du Coryphée continuaient à fonctionner. Mais cela aussi n'était que temporaire.

L'univers se refroidissait. Les pépinières stellaires de la galaxie, les concentrations de poussière et de gaz qui donnaient naissance aux étoiles, s'étaient trop amenuisées pour rester fécondes. De vieilles étoiles ont faibli et sont mortes sans être remplacées. L'écologie des Hypothétiques a quitté ces ténèbres envahissantes pour se replier sur le cœur dense de la galaxie,

moissonnant de l'énergie dans les gradients de pesanteur de massifs trous noirs.

Il est aussi arrivé autre chose à cette écologie tandis qu'elle s'abritait dans le cœur actif de la galaxie : ses mécanismes de collecte de données ont été récupérés et asservis par des espèces conscientes cherchant à survivre à leur mortalité organique. Ces virtualités dévoyées ont grandi, se sont rencontrées et parfois ont fusionné. (L'espèce humaine était la source d'une de ces proliférations conscientes, même si on pouvait difficilement qualifier sa descendance virtuelle d'« humaine » au sens classique du terme.) Des groupements de conscience postmortelle ont commencé à collaborer à un processus de prise de décision collective... une espèce de démocratie corticale, à l'échelle des années-lumière. La galaxie mourante s'est mise à produire une pensée unitaire.

Aucune de ces pensées ne pouvait être exprimée dans une langue classique, mais mon moi élargi les comprenait, du moins à peu près.

Je suis allé promener une dernière fois mon corps robotique dans les ruines de Centre-Vox, entre les tours brisées et penchées, dans les vastes niveaux obscurs ou vaguement éclairés d'une lumière hésitante. Vox avait traversé les mers de plusieurs mondes et traversait à présent la plus grande de toutes, mais j'allais bientôt devoir l'abandonner. J'avais déjà commencé à transférer mes souvenirs et mon identité dans le nuage des nanodispositifs des Hypothétiques, lui-même connecté aux derniers réseaux des Hypothétiques, tous alimentés par les dynamos d'anciennes singularités.

Et même cette dernière forteresse d'ordre et de signification était condamnée. Bientôt, la même énergie fantôme qui avait dilaté l'univers désassemblerait la matière elle-même, ne laissant qu'une poussière de particules subatomiques non liées. Ensuite, me suis-je dit, l'obscurité sera totale. Et je pourrai dormir.

Mais pour le moment, Centre-Vox poursuivait son périple. Le vide a envahi ses défenses défaillantes. Déserte, la ville a succombé au vide. En l'absence de gravité induite, son contenu

a commencé à se déverser dans l'espace par les brèches des murailles.

Derrière celles-ci, dehors, mes frontières somatiques se sont dilatées de manière déconcertante.

Le réseau des Hypothétiques s'est densifié et complexifié, ses régimes virtuels consacrant une immense puissance de calcul au problème de la survie. Des anomalies gravitationnelles laissaient penser à l'existence de mégastuctures plus grandes que l'horizon des événements de l'univers lui-même, de superficiels gradients d'énergie spectrale qui pourraient servir à faire sortir du désert entropique l'intelligence organisée. Mais comment, et à quel prix ?

Je n'ai pas participé à ces débats. Ma propre conscience, désormais totalement incorporelle, était trop limitée pour les comprendre pleinement. De toute manière, les arguments n'auraient jamais pu être exprimés en mots – le préambule d'une seule pensée aurait nécessité des milliers de volumes, une légion d'interprètes et un vocabulaire n'ayant jamais existé.

La macrostructure tridimensionnelle de l'univers a entamé son effondrement final. Pendant lequel elle a révélé de nouveaux horizons. Des dimensions cachées de l'espace-temps se sont déployées tandis que de nouvelles particules et de nouvelles forces se cristallisaient à partir de l'écume quantique. Les ténèbres ultimes que j'avais espérées ne sont jamais arrivées. L'entité qui avait été le réseau des Hypothétiques, auquel j'étais inextricablement lié, a connu une expansion soudaine et exponentielle.

Mais je ne peux décrire le royaume dans lequel nous sommes entrés. Nous étions forcés d'inventer de nouveaux sens pour le percevoir et de nouveaux modes de pensée pour le comprendre.

Nous nous sommes retrouvés dans un vaste espace fractal aux nombreuses dimensions où nous avons découvert que nous n'étions pas seuls. Des structures multidimensionnelles hébergeaient des entités ayant subsumé l'espace-temps quadridimensionnel qui nous contenait autrefois. Si vieux étions-nous, si grands étions-nous devenus, ces entités l'étaient

davantage. Nous sommes passés entre elles sans qu'elles nous remarquent ou s'intéressent à nous.

De ce nouveau point de vue, l'univers que j'avais habité est devenu un objet que je percevais dans sa totalité. C'était une hypersphère à l'intérieur d'un nuage d'états alternatifs, la somme de toutes les trajectoires quantiques possibles depuis le Big Bang jusqu'à la désintégration de la matière. La « réalité » – l'histoire telle que nous l'avions connue ou déduite – n'était que la plus probable de ces trajectoires possibles. Il en existait d'autres, innombrables, réelles dans un sens différent : un ensemble immense mais fini de chemins non empruntés, une forêt spectrale d'alternatives quantiques, les rives d'une mer inconnue.

Jeter une bouteille à la mer est un acte idéaliste, d'une sublime humanité. Si vous vouliez écrire un message de ce genre, en quoi consisterait-il ? En une équation ? Une confession ? Un poème ?

Ceci est ma confession. Ceci est mon poème.

Au milieu de ce nuage d'histoires non vécues, il y avait des vies non vécues, infinitésimales, enfouies dans des éons de temps et des siècles-lumière d'espace, seulement irréelles parce qu'elles n'avaient jamais été jouées ou observées. J'ai compris qu'il était en mon pouvoir de les toucher et par conséquent de les réaliser. Une telle intervention de ma part conduirait à un nouveau et imprévisible affluent du temps, qui ne ferait pas table rase de l'histoire ancienne, mais la prolongerait. Le prix à payer serait ma propre conscience.

Je ne pourrais jamais *entrer* dans cet espace-temps quadridimensionnel. Si j'intervenais, cela créerait une nouvelle histoire future... aux dépens de la continuation de mon existence.

Ce n'est pas la mort qui est inévitable mais le changement. Le changement est la seule réalité permanente. Le métavers évolue, fractalement et à jamais. Les saints deviennent des pécheurs, les pécheurs des saints. La poussière devient des hommes, les hommes des dieux, les dieux de la poussière.

J'ai regretté de ne pas avoir pu dire ces choses à Turk Findley.

J'aurais pu intervenir dans ma propre histoire potentielle, mais je n'en ressentais ni l'envie ni le besoin. Je voulais que mon dernier acte soit un cadeau, même si je ne pouvais pas en prévoir les conséquences ultimes.

Au fond du couloir réfléchissant des événements non vécus, dans un motel des faubourgs de Raleigh, en Caroline du Nord, une femme se livre à un acte sexuel en échange d'une fiole en plastique marron contenant ce qu'elle croit être un gramme de méthamphétamine. Son partenaire est un ouvrier foreur au chômage en route pour la Californie, où son cousin lui offre un emploi dans son entreprise de travaux publics. Il pénètre la femme sans préservatif et ne tarde pas à repartir une fois l'acte consommé. C'est bien de la meth qu'il a fait goûter à la femme au moment de louer la chambre, mais la fiole qu'il laisse sur la commode ne contient que du sucre en poudre.

L'existence d'Orrin Mather est compromise dès son humiliante conception. Sa mère anorexique le met prématurément au monde. Le bébé souffre le martyre à cause du manque. Il survit, mais la malnutrition et les multiples toxicodépendances de sa mère ont laissé des traces. Orrin aura toujours davantage de mal que les autres à établir et à suivre un plan. Il sera souvent surpris, en général désagréablement, par les conséquences de ses actes.

Je ne peux pas faire de lui un être humain plus parfait. Ce n'est pas en mon pouvoir. Je ne peux que lui donner des mots. Et en écrivant ces mots dans le cervelet d'un enfant, je me dissous et rends réel un monde d'ombres.

Il dort par terre sur un matelas dans un mobile home de location. Assise non loin de lui sur une chaise en plastique, sa sœur Ariel regarde un téléviseur au son coupé tout en piochant des céréales sans lait dans un bol ébréché. Orrin rêve qu'il marche sur une plage, même s'il n'en a vu que dans des films. Les vagues lui apportent quelque chose, une bouteille au verre décoloré par des années de soleil et d'eau salée. Il la ramasse. Bien qu'hermétiquement bouchée, la bouteille s'ouvre sous ses doigts.

Des papiers en tombent et se déplient dans sa paume. Il n'a pas encore appris à lire, mais arrive comme par magie à déchiffrer ces mots-là. Il les lit tous, page après page. Et ces mots, il ne les oubliera jamais.

Je m'appelle Turk Findley, lit-il.

Et : Je m'appelle Allison Pearl.

Et : Je m'appelle Isaac Dvali.

Je m'appelle Isaac Dvali et

Je ne peux plus écrire cela.

Je m'appelle Orrin Mather. C'est mon nom.

Je m'appelle Orrin Mather et je travaille dans une serre à Laramie, dans le Wyoming.

Dans la serre de cette pépinière où je travaille, il y a des sentiers entre les plantes et les tables des semis. Pour pouvoir aller d'un endroit à un autre. Ça permet aussi de s'occuper des plantes sans marcher dessus. Tous ces chemins sont reliés les uns aux autres. On peut aller par ici ou par là. Tous ont le même début et la même fin. Mais on ne peut être qu'à un endroit à la fois.

Je crois que je suis né avec ces rêves ou ces souvenirs sur Turk Findley, Allison Pearl et Isaac Dvali. Ils m'ont beaucoup perturbé quand j'étais plus petit. Ils me venaient comme des visions. Comme si un vent passait en moi, ma sœur Ariel aimait dire.

C'est pour ça que je suis parti sans prévenir en bus à Houston. Et que j'ai écrit mes rêves dans mes carnets.

À Houston, ça ne s'est pas passé comme je m'y attendais. (Comme vous le savez, docteur Cole, et je pense que personne d'autre ne lira ces pages... sauf si vous les montrez à l'agent Bose, ce qui ne me gênerait pas.) J'imagine que je n'ai pas pris le même chemin que dans mon rêve. Je n'ai jamais braqué de magasins, par exemple. J'aurais sans doute pu. Dieu sait que, des fois, j'ai eu assez faim et été assez en colère pour ça. Mais

chaque fois que j'avais envie de faire du mal à quelqu'un, je pensais à Turk Findley et au type en feu (qui était moi !) et je me disais que ça devait vraiment être terrible de porter le poids de la mort de quelqu'un d'autre.

Je travaille dans la serre surtout la nuit, mais ils n'éteignent jamais les grandes lumières. C'est comme une maison tout le temps au soleil de midi. J'aime bien l'humidité de l'air et l'odeur des choses qui poussent, et même celle qui pique de l'engrais chimique. Vous vous souvenez de ces fleurs qui poussaient sous la fenêtre de ma chambre au State Care, docteur Cole ? Des oiseaux de paradis, vous avez dit qu'elles s'appelaient. Elles ressemblaient à une chose, mais elles en étaient une autre, en fait. Sauf qu'elles n'ont pas choisi de ressembler à ça. Elles sont juste ce que le temps et la nature ont fait d'elles.

On ne cultive pas ce genre de fleurs dans la serre où je travaille. Mais je me souviens qu'elles étaient très jolies. Elles ressemblent vraiment à des oiseaux, n'est-ce pas ?

Je ne crois pas que je vous écrirai encore, docteur Cole. Ne le prenez pas mal. C'est juste que je ne veux plus penser à ces choses pénibles.

Les gens à qui l'agent Bose m'a présenté ont été vraiment gentils. Ils m'ont trouvé ce travail, et aussi un endroit où on peut vivre, Ariel et moi. Ce sont de braves gens, même si ce qu'ils font n'est pas légal. Ce ne sont pas vraiment des criminels. Ils croient juste pouvoir inventer une meilleure façon de vivre.

Ils réussiront peut-être. Et s'ils réussissent, le monde ne deviendra peut-être pas un désert toxique comme dans les rêves que j'ai écrits. J'espère, en tout cas.

Je n'en sais rien, bien entendu. Mais on peut leur faire confiance, docteur Cole.

Et je sais que vous faites confiance à l'agent Bose. Il m'a aidé quand il n'y était pas obligé. C'est quelqu'un de bien, je trouve.

Je le remercie, et merci aussi à vous, pour la même raison.

Bon, je n'ai plus rien à dire. Il va falloir que j'aille travailler.

N'attendez pas de mes nouvelles.

Ariel vous passe le bonjour et me demande de vous dire qu'il fait sacrément trop chaud à Houston.

Orrin Mather Laramie,
Wyoming

FIN

Remerciements

Je n'aurais pu écrire ce livre sans l'aide et la patience d'amis et parents trop nombreux pour les citer : il va sans dire que je les remercie tous. Merci aussi à Glenn Harper, qui a répondu avec générosité à une question technique (sur la taille relative d'un être humain par rapport à la longueur de Planck et les limites de l'univers observable). Sa réponse n'apparaît pas dans la version définitive de *Vortex*, du moins pas explicitement, mais elle a contribué à préciser ma réflexion sur la nature des « Hypothétiques » et leur intervention dans l'histoire de l'humanité. En ce qui concerne l'eutrophisation océanique et le destin de la Terre, je me suis servi d'*Under a Green Sky* et de *The Medea Hypothesis*, de Peter Ward, deux livres d'un pessimisme fiable et que je recommande aux lecteurs curieux.